MÉMOIRES

DE

MADAME LA DUCHESSE

DE GONTAUT

GOUVERNANTE DES ENFANTS DE FRANCE

PENDANT LA RESTAURATION

1773-1836

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1909

MÉMOIRES

DE MADAME LA

DUCHESSE DE GONTAUT

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 12135.

MÉMOIRES

DE

MADAME LA DUCHESSE

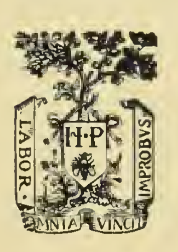
DE GONTAUT

GOUVERNANTE DES ENFANTS DE FRANCE

PENDANT LA RESTAURATION

1773-1836

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1909

En 1853, j'étais à Courtalin, près de mes admirables amis le duc et la duchesse de Montmorency, jouissant du présent, souvent questionnée sur le passé dont le comte Georges Esterhazy, qui venait d'épouser ma chère petite-fille Louise de Chabot, ignorait alors plusieurs détails. Mais désirant pouvoir les apprendre un jour à ses enfants, il me demanda de les écrire; tous m'entourèrent, se mirent même à mes genoux; à ce touchant intérêt je n'eus pas le courage de me refuser : je promis, tout en craignant cependant que l'entreprise ne fût au-dessus de mes forces.

Janvier 1853.

A MADAME LA COMTESSE
ET MONSIEUR LE COMTE GEORGES ESTERHAZY.

Mes chers enfants,

Vous m'avez témoigné le désir de connaître les événements de ma longue vie, voulant les apprendre à vos enfants ; je cède à cette aimable et tendre intention, me faisant cependant la promesse de résister au charme trop commun de parler impitoyablement de soi-même. Je chercherai dans ma mémoire les souvenirs des révolutions auxquelles j'ai souvent assisté, afin de donner de l'intérêt à mes récits.

On écrit mal à quatre-vingts ans ; mais on a droit à l'indulgence des cœurs auxquels on se dévoue.

MÉMOIRES

DE MADAME LA

DUCHESSE DE GONTAUT

I

Mon baptême et Versailles. — Mme de Genlis et les princes d'Orléans. — Convoi du maréchal de Biron. — Partie de traîneaux à Mousseaux. — Commencement de la Révolution. — Départ de Paris, arrivée au château du Lys et mort de mon père. — Bagnères de Bigorre.

Je suis née à Paris en 1773; ma mère, Mlle de Coulommiers, avait alors seize ans; héritière et d'une bonne famille de Bourgogne, elle était accomplie, charmante. Quand mon père, le comte de Montault-Navailles, l'épousa, il avait cinquante-neuf ans. Bon, loyal et spirituel, il plaisait par son originalité gasconne. Il avait été beau, et dans sa vieillesse il conservait un air de distinction remarquable. Il entra au service à quinze ans, fit toutes les guerres de Sept ans, revint à la Cour couvert de blessures et de gloire, fut à l'éducation des Enfants de France (Louis XVI, Louis XVIII, Charles X) et menin de Louis XVI, alors Dauphin.

Les premières années de ma vie se passèrent à peu près comme celles de toute fille unique, aimée, soignée par une tendre mère, un peu gâtée par un père âgé; le mien ne me refusait rien, pas même à douze ans une voiture.

J'avais beaucoup d'amies; j'étais heureuse, bien heureuse, de ces joies dont plus tard on se souvient avec un soupir.

A sept ans, je fus tenue sur les fonts de baptême par Son Altesse Royale (Louis XVIII) et Son Altesse Royale la comtesse de Provence, dans la chapelle de Versailles. J'eus pour cette cérémonie un *grand habit*, un *grand panier*. J'en étais si fière que je fis l'amusement général, chez la reine Marie-Antoinette, où ma mère me conduisit après le baptême; étant liée avec la duchesse de Polignac, elle me menait souvent à Versailles; j'y voyais Madame Royale, plus jeune que moi, et le pauvre petit Dauphin, beau, délicieux.

La Reine, désirant leur donner une petite fête, organisa un spectacle d'enfants dans lequel elle me donna un rôle. La pièce qu'elle choisit fut *Iphigénie en Aulide*. Mlle de Sabran et son frère, ainsi qu'un jeune Strogonof, étaient, dit-on, des acteurs parfaits.

Armand de Polignac eut un petit rôle. La tragédie n'était pas mon genre; mais dans la seconde pièce j'eus un petit succès, que le chevalier de Boufflers voulut proclamer dans un couplet très spirituel composé pour l'occasion, qui fut chanté à la fin du spectacle. Il m'y donnait le nom de *la petite souris blanche*. Depuis ce temps la Reine m'appelait sa petite souris, et avait mille bontés pour moi. Mlle Aménaïde d'Andlau jouait

dans les deux pièces; elle eut son petit couplet, joli comme elle.

Après le spectacle il y eut un souper d'enfants; les princes nous servaient et se divertissaient de notre joie; Louis XVI se tint un moment derrière ma chaise, et même me donna une assiette. La Reine me fit reconduire dans sa chaise à porteurs; les valets de pied portaient de grands flambeaux, les gardes du corps me présentèrent les armes. Tant d'honneur m'eût peut-être tourné la tête, sans la prudence de ma mère qui savait la calmer.

Un neveu de mon père, le vicomte de Valence, épousa la fille de Mme de Genlis. J'ai oublié l'année de cet événement de famille, qui fut le commencement d'une liaison entre ma mère et Mme de Genlis; de la mienne, avec les enfants du duc d'Orléans (Égalité), les ducs de Chartres, de Montpensier, le comte de Beaujolais et Mademoiselle.

Mme de Genlis habitait avec Mademoiselle un petit pavillon attenant au couvent Bellechasse, au coin de la rue Saint-Dominique; il subsiste encore. Les princes y étaient amenés tous les matins par un sous-précepteur; ils y prenaient leurs leçons et ne retournaient au Palais-Royal que le soir.

Madame la duchesse d'Orléans éprouvait, dit-on, une peine profonde de ne voir que rarement ses enfants.

L'enthousiasme que les jeunes princes avaient pour Mme de Genlis fut vite partagé par moi; j'aurais presque rougi de rester en arrière de cette passion romanesque que chacun cherchait à lui prouver. J'ai vu les princes et Mademoiselle baiser les pas où elle avait

marché, et j'avoue à ma honte qu'un jour, voulant me distinguer en sentiment, je me précipitai sur le fauteuil qu'elle venait de quitter, et l'ayant baisé avec ardeur, je me remplis la bouche de poussière, ce qui calma mon zèle.

Mme de Genlis écrivait alors les *Veillées du château*, nous les lisait, et avait l'air de nous consulter, ce qui nous donnait une sorte d'importance qu'elle avait soin de modérer. Elle demandait à chacun ses impressions. Ce moment était critique ; si les observations étaient ou mal exprimées ou futiles, elle montrait son mécontentement avec sévérité. La crainte qu'elle nous inspirait alors redoublait notre désir de lui plaire en montrant de l'admiration.

La gouvernante me dit un jour que, pour récompenser les plus sages, elle les mènerait faire le voyage de Paris. Ces courses, nous dit-elle, auraient plusieurs avantages : celui d'apprendre à ses élèves différentes branches d'industrie qui, leur étant expliquées par les ouvriers, leur donneraient en outre l'habitude si nécessaire de savoir écouter, puis enfin celui de se faire connaître d'eux. La charité, disait-elle, y trouverait sa part, en apprenant aux princes à prendre intérêt aux peines de ceux qu'ils approchent, et à chercher les moyens de les soulager.

Cette communication fut accueillie avec de bruyants applaudissements.

J'obtins de ma mère, quoique avec un peu de peine, de suivre ces études d'atelier. Elle n'y trouvait pour moi qu'une perte de temps.

Ces courses commencèrent bientôt. La première fut

chez Maille, où nous apprîmes à faire de la moutarde et du vinaigre. Les malins d'entre nous s'en divertirent, ce qui mit la gouvernante un peu de mauvaise humeur.

La seconde course fut dans une manufacture d'épingles Mme de Genlis reprocha aux princes de n'avoir rien dit et interdit la parole aux jeunes filles.

Ce fut vers ce temps, en l'année 1788, que mourut le maréchal de Biron, colonel général des gardes françaises.

Le service de son enterrement fut, le soir, à Notre-Dame, remarquablement beau. Tout Paris y courut. L'église entièrement illuminée, le grand nombre de troupes en grande tenue, l'orchestre de l'Opéra et les voix des chanteurs donnaient à cette cérémonie un air de fête qui fit événement dans Paris; on ne parlait d'autre chose. Le bruit en parvint à Bellechasse; les jeunes têtes se montèrent, la mienne comme les autres. On obtint d'y aller; ma mère y consentit. Je trouvai ce service beau, mais bien lugubre. Les rues étroites aux abords de la cathédrale rendaient la circulation difficile pour la grande voiture à douze et les six chevaux qui conduisaient habituellement les princes.

Mme de Genlis représenta à M. le duc de Chartres qu'il était essentiel de recommander au cocher, à haute voix et souvent, d'avoir le plus grand soin et surtout de ne fouler personne. Il le fit avec indifférence et froideur. Elle en fut impatientée et lui dit avec humeur : « Ne saurez-vous donc jamais parler au peuple, Monseigneur? Serez-vous toujours gauche? N'aurez-vous pas un moment d'élan? » Je courus le risque d'être grondée à mon tour, disant : « Allons, Monseigneur,

de l'élan, c'est si aisé. — Il ne l'est pas pour vous de vous taire », me dit la gouvernante. Ceci fit l'amusement général, et même le mien.

Au nombre des élèves qui suivaient l'éducation des princes, Mme de Genlis avait ajouté Henriette de Sercey, sa nièce (depuis Mme Finguerlin, mère de Mme de Fezensac), Herminie de...., sa parente, César Ducrest, son neveu. Il manquait à cette réunion, nous dit-elle un jour, une petite Anglaise qui, tout en jouant, pût apprendre sa langue à Mademoiselle, ainsi qu'aux princes.

Le chevalier de Grave, premier écuyer de M. le duc d'Orléans, allait partir pour l'Angleterre, on lui demanda de chercher et de ramener cette merveille; il s'y engagea, tint sa parole, et quelque temps après, arriva de Londres, ramenant, outre des chevaux, une charmante petite fille qui ne comprenait pas un mot de français. Mme de Genlis avait promis de se charger de l'avenir de cette enfant, à la condition qu'elle ne fût jamais réclamée. On l'accabla de caresses et de bonbons. Nous lui demandâmes son nom, il parut trop commun, elle fut appelée Paméla. Mais ce ne fut pas assez, nous cherchâmes un nom de famille, et celui de Seymour fut choisi et proclamé. L'ambitieuse petite fille demanda d'y ajouter le titre de lady. Cette fierté dans une enfant de huit ans amusa tout le monde, et en jouant nous l'appelâmes milady.

Bien des années après, Paméla épousa lord Edouard Fitz-Gérald; c'était au moment le plus violent de la Révolution. Paméla et son mari adoptèrent les idées les plus démocratiques. On dit même qu'elle se maria

coiffée du bonnet rouge. Lord Édouard avait formé le projet extravagant de soulever l'Irlande, d'y établir un gouvernement libre. Il fut chercher dans les pays voisins des volontaires, qui firent sous ses ordres une descente en Irlande. Il fut condamné et, au moment d'être arrêté, fit une résistance vigoureuse, fut blessé dans la lutte et mourut, deux jours après, de ses blessures.

Lady Édouard parvint à s'échapper. Dans son enfance et sa grande jeunesse, elle avait été charmante et bonne. Je veux jeter un voile sur le reste de sa vie.

La Révolution approchait. On parlait de ses craintes, on prévoyait des dangers que j'étais loin de comprendre.

L'année 1789 fut très froide; les rues étaient couvertes de neige. On parla, à Bellechasse, d'une partie de traîneaux, et Mademoiselle me proposa de me donner une place dans le sien, que conduisait M. le duc d'Orléans, son père. Le projet était un dîner d'enfants à Mousseaux, colin-maillard après. Je me fis une grande fête de cette partie Sans la bonté de mon père, peut-être un peu trop faible, je n'eusse pu obtenir le consentement de ma mère, qui n'avait pas été priée.

Ce fut une fête charmante. Après le dîner, Mme de Genlis se retira dans les appartements du château avec M. le duc d'Orléans, nous laissant confiés à des instituteurs, des maîtres et plusieurs personnes de la maison du prince, parmi lesquelles se trouvait M. le marquis de La Valette, père de Mme de Juigné. Quoique jeune alors, il s'établit notre mentor; il était digne de ce rôle par son ton parfait et ses manières aimables. M. le duc d'Orléans lui confiait souvent ses enfants, avec lesquels il montait à cheval.

Au plus vif moment du colin-maillard, un piqueur vint annoncer l'heure du départ, au grand chagrin de chacun. On tint conseil, et il fut décidé que j'irais en députation, accompagnée de M. de La Valette, demander à Mme de Genlis une heure de grâce. Il y avait plusieurs salons; nous nous dirigeâmes vers celui où nous entendions beaucoup de voix. J'étais intimidée au point que, entrée déjà dans la chambre et me trouvant parmi un groupe d'hommes, je ne pus distinguer Mme de Genlis. Elle m'avait aperçue; M. le duc d'Orléans, voyant mon embarras, me prit par la main et me mena vers elle. Je fis très gauchement ma commission, son mécontentement avait achevé de me déconcerter. C'est avec peine qu'elle accorda la grâce que je venais demander. Le seul visage que je pus reconnaître fut celui du duc de Biron. Je l'avais vu quelquefois chez ma mère; il me parla avec bonté, cherchant à me rassurer. Dans ce moment, il causait vivement avec un gros homme fort laid qui me fit beaucoup de compliments. Je l'ai revu depuis à Versailles, à un dîner chez M. de Saint-Priest, alors ministre de la maison du Roi, cousin de ma mère. J'ai encore présente à la mémoire sa physionomie qui m'était désagréable; c'était M. de Mirabeau.

Le 10 juillet, il y eut à Saint-Leu, pour la fête de Mme de Genlis, une comédie de circonstance; on nous pria avec instance d'y assister. Ma mère y fut avec la comtesse de Gontaut la mère, et moi. On était agité, ma mère inquiète. M. le duc d'Orléans, que l'on attendait, n'arriva pas. Quelqu'un, dans la soirée, dit à ma mère tout bas que l'on se battait à Paris. Elle désirait

partir ainsi que la comtesse de Gontaut, ayant beaucoup d'inquiétude pour son fils le marquis de Saint-Blancard, qui était capitaine des gardes-françaises. Mme de Genlis traitait ces craintes d'alarmes imaginaires. Ses instances ne nous arrêtèrent point. En arrivant dans la rue Royale, nous rentrâmes avec peine chez mon père, tant la foule était grande. Le régiment des hussards de Berchiny s'était opposé à la multitude qui cherchait à entrer aux Tuileries. Dans cette lutte, un homme du peuple fut tué sur le Pont-Tournant. Ce tumulte ne se calma que bien avant dans la nuit. Les gardes-françaises commencèrent à se mêler à l'insurrection, abandonnant leur caserne, se tournant contre leurs officiers, qui eux-mêmes furent obligés de quitter leurs postes. M. de Saint-Blancard, poursuivi, se réfugia chez ma mère, au moment où elle revenait de Saint-Leu.

Le lendemain fut horrible : nous vîmes les gardes-françaises arrivant des boulevards dans la rue Royale, pêle-mêle avec le peuple, criant, dansant, traînant à leurs bras des femmes déguisées en religieuses; des hommes en Capucins emmenant de force des femmes tremblantes, et tous criant, chantant : « Les aristocrates à la lanterne », etc...

Ces brigands venaient du faubourg Saint-Antoine, où ils avaient déjà brûlé et pillé la maison Réveillon.

Cette foule s'arrêta en face de notre maison et enfonça la porte du Garde-Meuble de la couronne pour y prendre des armes. Après une heure de pillage, chargés de butin, prêtres, femmes, soldats, religieuses sortirent dans un état d'ivresse et d'exaltation effrayantes. Nous nous

crûmes perdus. Mon père, décidé à nous défendre, avait barricadé portes et fenêtres. Trois voitures défendaient la porte cochère, ainsi que trois de nos gens armés, presque fous de rage, tandis que mon père, se tenant au haut de l'escalier, deux pistolets en main, m'avait placée derrière lui, étant décidé à nous défendre jusqu'à la mort. Ah! je n'ai jamais eu si peur.

Deux jours après nous allâmes à Versailles avec mon père qui, malgré son âge, voulait offrir ses services au Roi.

Pour donner une idée de l'exaspération du moment, je dirai qu'un piqueur à la livrée de M. le comte d'Artois, porteur d'un billet pour ma mère, fut assailli, battu et dépouillé de ses vêtements sur la place Louis XV; il ne put rapporter qu'un fragment de la lettre dont il était chargé.

Ma mère fut le lendemain à Versailles pour demander l'explication de cette missive. M. le comte d'Artois, connaissant la vivacité du caractère de mon père et son dévouement, ayant su les craintes qu'il nous avait causées, conseilla un petit voyage pour le distraire et calmer un zèle quelquefois imprudent. Ce conseil fut suivi. Ma mère en parla à une de ses amies, Mme de Montesson, qui, elle-même, devait aller passer quelque temps dans le beau château de Berny, qui lui appartenait. Celle-ci proposa à ma mère de l'y accompagner, de m'y mener et d'y donner rendez-vous à mon père, afin de nous placer sur la route du Midi où il avait consenti à se rendre.

On sait que Mme de Montesson avait épousé secrètement M. le duc d'Orléans, père de M. le duc (Égalité). Elle jouissait d'une considération de princesse, avait

une belle maison rue Grange-Batelière; la livrée d'Orléans et les armes de cette branche royale étaient ajoutées aux siennes. Elle était aimable, douce et bonne, sa maison fort agréable, sa société spirituelle et choisie.

Nous partîmes dans une voiture à deux chevaux, un piqueur à la livrée en avant; singulier incognito, car en arrivant devant Saint-Roch le peuple nous entoura, nous arrêta et nous força de descendre sur les marches de l'église, pendant qu'on fouillait la voiture, espérant y trouver des trésors. Après une heure de recherches inutiles, on nous permit de remonter en voiture et de retourner à l'hôtel de Montesson. J'eus une douloureuse surprise en apercevant, dans la foule ameutée contre nous, ma nourrice, qui vivait d'une pension que lui donnait ma mère, et dont l'ingratitude fut telle qu'elle ajouta aux injures qui nous étaient adressées l'insulte grossière d'un geste que je n'ose désigner.

Après cette tentative de départ, il fut convenu d'attendre prudemment que l'exaltation populaire fût calmée, et quelque temps après nous partîmes en berline avec domestiques, femmes de chambre, etc., et nous arrivâmes sans le moindre événement au lieu désigné par mon père, celui de sa naissance.

Il existe près de Nérac, de vieille date, un grand manoir nommé le château du Lys. C'était le berceau de mon père. A cette époque, son frère aîné n'existait plus. Il avait laissé un fils qui, en 1790, avait douze enfants, huit garçons et quatre filles. Notre arrivée au Lys fut une scène du moyen âge. On nous y attendait. Nous trouvâmes des paysans formant la haie, les huit fils du seigneur, chapeau bas, après eux et à la place d'hon-

neur, huit soldats qui avaient suivi mon père à la guerre de Sept ans. On voyait encore, sous leurs cheveux blancs, les traces de nobles cicatrices.

La grosse voiture ayant passé sur ce vieux pont, traversé ces larges fossés, s'arrêta sous une sombre voûte. Les femmes et les jeunes filles étaient là, la châtelaine et ses douze enfants à ses côtés.

L'attendrissement de mon père nous avait gagnés, et ses premières paroles nous firent pleurer, ma mère et moi. « Approchez, dit-il à ses vieux compagnons. Camarades! je viens mourir auprès de vous, je ne puis plus rien pour notre Roi. »

Ce château passait dans le pays pour être beau, mais la première vue m'attrista. Les six chevaux et la grosse berline ne pouvaient tourner dans la cour carrée, assombrie par de hautes tours dont les fenêtres, petites et rares, me parurent celles d'une prison. Je n'avais vu de château que celui de Versailles, et de murailles que celles de Paris. Bientôt je m'accoutumai tellement aux coutumes et usages antiques de ce vieux manoir; j'appréciai tellement la simplicité, la bonté de cette respectable famille, que je m'y attachai de cœur. Ma gaieté revint, et je me trouvai si heureuse au Lys, que pendant une année entière les phases successives de la Révolution n'ont fait sur moi qu'une impression passagère.

Mon père était vénéré de toute la province, et l'on accourait de tous côtés pour rendre hommage à ses nobles sentiments. Mais, hélas! ni ces témoignages d'estime, ni les soins touchants de ma mère, ni ma tendresse ne pouvaient le distraire. La plaie de son

cœur était trop profonde. Il frémissait pour ses princes; leurs dangers toujours croissants avaient produit sur lui une impression qui, hélas! devait être mortelle.

Avant la Révolution, mon père, malgré son âge, était actif, fort. Depuis, il dépérissait à vue d'œil. Attaqué seulement d'un faible rhume, il mourut à l'âge de soixante-douze ans. J'ai encore présente l'impression de cet affreux et premier malheur. Quel cruel moment que celui où, porté par ses anciens compagnons d'armes, il fut déposé dans l'église du château, sa dernière demeure! Je crus mourir. Ma mère était inconsolable. Toute la famille était en pleurs. L'année s'écoula douloureusement pour tous. La santé de ma mère en fut altérée. On lui ordonna les eaux, et, au printemps suivant, nous allâmes à Bagnères de Bigorre, où la famille de Gontaut était réunie et avait appelé ma mère avec instance.

La marquise de Gontaut y était fort aimée. Elle rassemblait autour d'elle nombreuse société. Elle était bonne, douce, indulgente et occupée de plaire à sa famille, qui l'adorait; elle avait l'esprit original et naïf, et était grande dame comme on ne l'est plus. Elle recevait les hommages sans en être fière et sans jamais les exiger. On les lui prodiguait comme lui étant dus. On l'appelait, à Bagnères, la mère des pauvres, et elle était digne de ce nom.

Elle me plaisait, et je me donnai à elle de cœur et d'âme.

Parmi les personnes qui étaient aux eaux, il y avait la duchesse de Fleury, fille du comte de Coigny. Il est impossible d'être plus séduisante par les grâces de sa personne et les charmes de son esprit.

J'avais alors seize ans environ : c'est l'âge des engouements; celui qu'elle m'inspira fut très vif. Elle me traitait en grande personne, et j'en étais fière.

C'est pendant cette saison d'eaux qu'eut lieu à Paris, le 14 juillet, la fête de la Fédération, anniversaire funeste de la prise de la Bastille, célébrée au Champ de Mars avec une pompe religieuse et militaire et un appareil royal qui semblait être le triomphe de M. de La Fayette. Nommé par le Roi, on l'eût cru désigné major général par la Fédération bien plutôt que par la Royauté.

Les correspondants de Paris, craignant le contrecoup de ces troubles dans la province, conseillaient aux personnes qui avaient rempli des emplois civils ou militaires de s'éloigner le plus possible.

Le marquis de Gontaut, le marquis de Saint-Blancard son frère, le marquis de La Valette, le duc de Fleury et plusieurs autres projetèrent un petit voyage en Espagne. Ils nous pressèrent d'être de la partie. La duchesse de Fleury, Mme Guibert sa fille et plusieurs autres dames de la société des eaux nous accompagnèrent.

Les Français ont un fonds de gaieté inépuisable qui, à cette époque, n'avait pas été assombrie par de grands malheurs. Rien ne pouvait être plus agréable que cette espèce de caravane à cheval, en cacolet, sur des mules, à travers les montagnes. Ma mère et moi, nous étions sur le même mulet; étant plus légère, j'étais suspendue du côté des précipices, mais plus satisfaite que craintive.

Nous fûmes à Barèges par le Tour-Malet. C'est dans

ce passage que je jouis pour la première fois de l'imposant spectacle d'un orage se formant sous mes pieds, pendant qu'un beau soleil semblait vouloir lutter avec les éclairs et la foudre. Nous vîmes Cauterets et les cascades, la vallée de Luz et, enfin, le magnifique cirque Gavarnie, dominé par la célèbre brèche de Roland. C'est là que nous traversâmes les Pyrénées, et à la première station espagnole nous prîmes des voitures du pays.

Enfin nous arrivâmes à Pampelune au moment d'un combat de taureaux. Je vous en épargne la description, mes chers enfants; votre séjour en Espagne vous les a fait apprécier.

Je dois avouer que, comme vous, malgré l'horreur qu'ils m'inspirèrent la première fois, un intérêt bien grand et indéfinissable y succéda bientôt. Malgré la pitié que l'on éprouve pour les toréadors et l'état affreux des chevaux, on finit par s'associer aux joies barbares et bruyantes qu'excitent la magie du spectacle et les succès des acteurs.

Notre voyage dura trois semaines, et nous revînmes à Pau par Bayonne. C'est là que toute la famille de Gontaut était établie dans la charmante maison que vous connaissez. La vue des montagnes, cette admirable position, ne lassaient pas la juste admiration de ma belle-sœur.

II

Retour à Paris et Bellechasse. — Émigration. — Arrivée en Hollande. — Départ pour l'Angleterre. — Mon mariage. — Le prince et la princesse de Léon à Londres. — Séjour chez lady Édouard Bentinck. — Lady Charlotte Gréville. — Saint-Pancrace. — Expédition de Quiberon. — Le duc de Choiseul et le chevalier de Montmorency. — Naissance de mes filles. — Le duc de Biron.

Vers la fin de cette année, ma mère fut obligée de revenir à Paris pour les affaires de la succession de mon père. Elle y retourna avec peine. J'avais reçu des lettres aimables de Mlle d'Orléans, qui pressait mon retour. J'en étais touchée, et je désirais la revoir. Ma mère avait pour Bellechasse un éloignement que mon jeune cœur ne pouvait comprendre. On m'y recevait si bien, que je désirais y retourner; mais je ne l'avais pu obtenir. Dans les premiers moments de mon retour à Paris, Mademoiselle m'écrivit pour m'engager à un très petit bal. Il devenait difficile de refuser toujours. Ma mère consentit à m'y mener, mais avec une telle répugnance qu'elle m'interdit toute toilette, afin de pouvoir, s'il y avait lieu, abréger la visite.

En entrant au pavillon Bellechasse, ma mère vit au haut de l'escalier le duc d'Orléans causant avec un personnage dont j'ai oublié le nom, mais qui fit une

impression très pénible sur ma pauvre mère. Nous entrâmes dans le salon ; Mme de Genlis y était, sans poudre (on en portait encore) ; une robe aux trois couleurs composait son costume étrange, et sa figure altérée me parut avoir perdu son charme habituel. On dansait, et, j'ai peine à l'ajouter, l'orchestre jouait l'air : *Ah! ça ira, etc., etc.* » On avait fait de cet horrible refrain une contredanse, que l'on chantait dans tout Paris. M. le duc de Chartres m'engagea à danser ; ma mère ne le permit pas. Ce refus causa une sorte d'émotion autour de nous, et ma mère s'en aperçut. « Oh ! Joséphine, me dit-elle, vous l'avez voulu, et je me reproche ma faiblesse. »

Les petits princes s'aperçurent du trouble que m'avait causé le chagrin de ma mère ; on se parlait bas. Ma mère souffrait le martyre. Je le vis et la pressai de partir en prétextant une indisposition. Nous quittâmes Bellechasse pour n'y jamais revenir.

A peine arrivée chez elle, ma mère trouva chez la sienne des parents et des amis qui furent consultés sur ce qui venait de se passer.

C'est alors que je compris le danger qui pouvait en résulter pour ma mère. Elle n'avait pu cacher son indignation depuis la fatale contredanse et les propos offensants qu'elle avait entendus sur la pruderie des aristocrates, propos qui avaient causé son départ précipité. Ma bonne et timide grand'mère tremblait pour sa fille. Elle se détermina à quitter Paris le plus tôt possible. Ma mère alors confia sa fortune à M. Durvet, banquier de la Cour, dévoué à notre famille. Elle ne prit qu'une somme peu considérable, dans l'espérance d'un prompt

retour, et nous partîmes pour la Suisse. Nous nous rendîmes ensuite à Aix-la-Chapelle, où nous trouvâmes une foule de personnes de connaissance, entre autres la comtesse Diane, belle-sœur de la duchesse de Polignac. Nous apprîmes que M. le comte d'Artois était à Coblentz, où l'Électeur de Trèves lui avait donné asile au palais de Schaunbaryslust, que Monsieur y était attendu, qu'ils seraient heureux de voir les Français émigrants se réunir à eux, afin de s'entendre tous avec le prince de Condé, qui cherchait à rassembler l'armée de volontaires dont il devait prendre le commandement.

Ma mère reçut en même temps un mot de M. le comte de Provence, qui la décida à se rendre à Coblentz.

Ce fut pour moi un séjour bien agréable. Jeunes et vieux, tous étaient remplis d'espérance et d'illusions; les visites des princes de tous pays, et entre autres du duc de Brunswick et des princes de Prusse, donnaient du mouvement et beaucoup d'agrément à la société. On se réunissait toutes les semaines au palais de l'Électeur.

Il me sera facile de donner une idée de la confiance que nous inspiraient les armées dont nous étions entourés. Je citerai pour cela un fragment des Mémoires de Louis XVIII, qui avoue avoir partagé cette confiance tout aussi follement que les autres émigrés. Voici la lettre que ce prince recevait de Paris : « Tout va au gré « de vos vœux; la déclaration de guerre vous sauve; « encore un bon coup de collier, et vous allez achever « la grande œuvre qu'elle a entreprise. Dans deux « mois, les coalisés peuvent être à même de vous faire « terminer la belle saison à Brunoy, etc. »

Le duc de Brunswick lui-même parlait de cette expé-

dition avec une légèreté sans pareille. « Monseigneur, disait-il, je vois avec peine que nous n'aurons aucun obstacle à surmonter; j'aurais voulu, pour le bien général, que les alliés éprouvassent une certaine résistance, car les Français ont besoin d'une leçon telle qu'elle ne puisse jamais s'effacer de leur mémoire. » Monsieur fut blessé de ces paroles, et, faisant allusion aux revers de Brunswick sous Louis XV, il lui répondit : « Prenez garde, prince, de ne pas verser dans quelque ornière imprévue; je présume que les Français disputeront le terrain; on ne les a pas battus dans toutes les circonstances. »

Peu après, les Prussiens firent le siège de Thionville, le 24 août 1792; ils y échouèrent complètement. Plusieurs autres affaires désastreuses eurent lieu, entre autres celle de Valmy. La campagne de Champagne se termina par la retraite de l'armée au delà du Rhin et dans les Pays-Bas. Celle des princes fut dissoute, il ne resta plus que celle de Condé.

Je reviens à ce qui m'est personnel; j'ai cherché à justifier les illusions dont on se berçait à Coblentz; elles reposaient sur des projets d'évasion de la famille royale dont on parlait imprudemment. Une personne de confiance, envoyée à ma mère par M. Durvet, lui apporta un morceau de ruban de fil qui avait été cousu dans une doublure, et sur lequel étaient écrits ces mots : « Donnez-vous votre sanction *au prêt d'une partie* de la dot que vous-même avez déposée entre mes mains? Elle vous sera rendue par celui que vous chérissez lorsque vous vous retrouverez ensemble, et bientôt, je l'espère. Répondez par la même voie. » — « Oui, cent

fois oui », fut la réponse de ma mère. Hélas! l'arrestation du Roi à Varennes rendit ce sacrifice inutile. Il avait aidé à compléter la somme convenable pour l'exécution de ce projet; elle fut prise au moment de cette criminelle arrestation.

Lorsque nous étions à Bagnères et à Pau, l'année précédente, il avait été question de mon mariage avec M. de Saint-Blancard. Ma mère, fort attachée à sa famille, avait agréé son désir, ajournant toujours la conclusion au moment où la tranquillité serait rétablie en France.

M. de Saint-Blancard était à Coblentz, servant dans l'armée des princes. Il sut le dévouement de ma mère et eut la noblesse de l'approuver.

Au moment où l'armée des princes se mit en mouvement pour entrer en France par Thionville, il fut permis aux femmes de suivre l'armée.

L'empressement fut général. Des équipages encore nombreux couvraient les routes, et ce reste d'élégance parisienne, la confiance que chacun témoignait, rendaient ce voyage joyeux. Chacun se séparait gaiement, se donnant presque rendez-vous à Paris.

Un jeune M. de Quinsonnas avait un petit trésor qu'il n'osait exposer aux risques de la guerre. Il cherche autour de lui. Tout lui paraît jeune et léger, quand il rencontre une vieille dame, femme du plus ancien cordon rouge. « Rien de mieux », se dit-il; et il confie sa précieuse cassette à ce vénérable ménage. La vieille dame jure de *ne pas la quitter* et de la lui rendre à Paris. Après la déroute, il cherche la vieille dame, la retrouve enfin; elle recule en le voyant. « Eh! donc!

lui dit-elle, vous n'êtes point mort ! — Oh ! ma cassette ! s'écria-t-il avec effroi. — La voilà, répondit la vieille dame, il en reste bieng peu »

Dans les désastres qui suivirent cette époque, j'entendis dire souvent, et en souriant encore : « Il en reste bieng peu. »

Nous entrons maintenant dans une ère nouvelle de vicissitudes, de privations et de sacrifices, que la résignation à la volonté de Dieu et mon amour pour ma mère me donnaient seuls la force de supporter.

Lorsque la retraite des armées commença, nous étions à Luxembourg, d'où le bruit du canon de Thionville entretenait nos espérances. Mais le désordre de la défaite fut horrible. Nous nous trouvâmes entourés de troupes qui couvraient les chemins.

Nous étions obligés d'aller au pas. Les soldats malades cherchaient le repos sur les voitures et en surchargeaient l'impériale. A la fin de chacune de ces pénibles journées, on cherchait un gîte; une grange, un peu de paille était disputé, et, quand on apercevait un clocher qui faisait espérer un asile, on avait la douleur de s'en voir privé par ces mots si durs, affichés aux portes des villes des petits États que nous traversions : « Ici les juifs et les émigrés ont défense d'entrer. »

Pour donner une idée de notre position, je placerai ici un épisode qui, au milieu des tristes événements de ce voyage, ranima un moment la gaieté française.

Une grange spacieuse, de la paille fraîche, nous donnaient l'espérance d'une bonne nuit. La duchesse de Guiche, Mmes de Poulpry, Delage, etc..., ma mère et moi, nous couchâmes rangées le long de la muraille.

Un chasseur de la duchesse de Guiche, un sabre à la main, avait consigne de nous bien garder. Au milieu de la nuit, nous fûmes réveillées par des coups redoublés et par une voix de femme demandant asile. « Ouvrez, c'est moi! » On ouvrit. Mme de Calonne, femme du ministre, entra parée, crêpée, fardée, poudrée, belle robe à queue, paniers, souliers à talons. « Où sont les appartements »? dit-elle. Elle regarde avec terreur. « Mais que vois-je? un hôpital! des femmes sur la paille! un homme armé! Holà! où sont mes laquais? De la lumière! Des flambeaux! » Les laquais accourent. La grange une fois illuminée, ses cris redoublent. « Où suis-je? Que vois-je? Des pendus à la muraille! » Alors nous vîmes aussi vingt-quatre moutons écorchés, accrochés, prêts à être livrés le lendemain au marché. Alors chacun se reconnut, et nous de rire. La pauvre dame était à la première journée de désastre; elle apprit, par notre position, ce à quoi il fallait se résigner, et comme nous elle parvint à le faire avec courage.

A travers mille difficultés et privations de tout genre, au milieu de ce grand mouvement de troupes, nous arrivâmes jusqu'à Mayence. Là nous nous arrêtâmes quelques jours. Les Prussiens devant prendre une autre direction, nous espérâmes pouvoir arriver plus facilement à Coblentz.

De retour dans cette ville, ma mère trouva le moyen de faire passer des lettres à ma grand'mère, lui indiquant ceux dont ses gens d'affaires pouvaient se servir pour nous faire parvenir les fonds dont nous avions besoin. Mais les Français avançaient avec une telle précipitation que nous ne pûmes attendre les réponses

tant désirées. Nous fûmes obligées de vendre diamants, bijoux, voiture, etc., à des juifs impitoyables qui profitèrent de notre position.

Les ordres de faire évacuer la ville étant positifs, on nous fit embarquer, nous dirigeant vers Coblentz; nous trouvâmes cette ville dans une grande agitation, on y attendait l'arrivée des troupes françaises; la forteresse d'Ehrenbreitstein était déjà attaquée, il fallut fuir encore. Là le danger fut extrême : les bombes lancées de la forteresse tombaient tout autour de la légère barque au moyen de laquelle nous cherchions à nous éloigner de ce lieu dangereux. Dès que nous le pûmes, nous prîmes des charrettes, et, dans ce déplorable état, nous arrivâmes enfin à Rotterdam, avec l'espérance d'y trouver des lettres de nos parents. Mais quelles cruelles nouvelles parvinrent jusqu'à nous! La mort du Roi! La liste des exécutions, sur laquelle était le frère de ma grand'mère, celle aussi du propre frère de ma mère!

En la lisant, ma pauvre mère éprouva un saisissement suivi d'un abattement qui me fit craindre pour ses jours. Quelle affreuse position que la nôtre, alors! Seules, isolées, l'hiver approchait! Et quel hiver! Déjà des débordements effrayants! Nous ne pouvions sortir sur le canal qui bordait notre petite maison qu'en passant par la fenêtre.

Ma mère était accablée, et je sentis moi-même mes forces ébranlées; mais Dieu dans sa bonté me soutint, et je compris que ma mission était de redoubler de courage afin de soutenir celui de ma mère.

Un négociant auquel une personne considérable de

Coblentz nous avait recommandées venait souvent nous voir. Je suis sûre que nous lui faisions pitié. Un jour je lui parlai de mon désir de rendre utiles les leçons que j'avais reçues dans ma première jeunesse. Il avait du goût; il chercha à diriger le mien et me donna l'idée de peindre sur pierre et sur ivoire. Je pris des leçons et j'acquis l'espérance de pouvoir suppléer à nos moyens d'existence, quand nos ressources seraient épuisées. Je travaillai beaucoup; je fis des provisions et je vis l'avenir sans effroi, du moment où je crus pouvoir espérer d'être un jour utile à ma bonne et bien-aimée mère.

Le moment fatal de l'hiver de 93 favorisait l'arrivée des troupes françaises, même jusqu'en Hollande. Les canaux étaient tellement gelés que les canons et chariots purent avancer; l'approche des troupes causait déjà une grande frayeur.

Après le désastre de l'armée des Princes, M. de Saint-Blancard put parvenir jusqu'à nous; son arrivée fut une joie imprévue. Il avait deviné notre position, et venait en adoucir la tristesse. Il nous pressa, dans l'état précaire de la Hollande, de nous en éloigner; il pensait que l'asile le plus convenable serait l'Angleterre. Je désirais ardemment y aller. Il y décida ma mère, et lui demanda la permission de se charger de nous y chercher un petit établissement convenable, dès qu'elle voudrait bien lui faire savoir le moment où il lui conviendrait de s'y rendre.

Dès que le printemps parut, je sommai ma mère de remplir sa promesse, et enfin nous quittâmes la triste Hollande. En arrivant à Harwick, le premier mot

d'anglais que j'entendis et pus comprendre me fit battre le cœur par l'espérance d'un meilleur avenir; c'était un heureux pressentiment, car dès cet instant nous éprouvâmes la bonne et loyale hospitalité anglaise.

En débarquant, des agents du gouvernement vinrent nous recevoir, s'informer du nom et de la position de ma mère, et le grade de mon père fut un passeport qui nous attira les plus grands égards. Quelle différence de cette noble réception à celle à laquelle on nous avait cruellement accoutumées depuis nos revers de fortune! Ne peut-elle pas faire comprendre cet attachement que j'ai voué à l'Angleterre et qu'on me reprochait quelquefois? La reconnaissance a toujours été un culte pour mon cœur.

Le quartier dans lequel M. de Saint-Blancard avait pris logement pour nous était assez triste et situé près de Golden-Square, et je compris ce que les Français éprouvent en arrivant un dimanche à Londres. Le silence, le peu de mouvement surprend, et l'on risque, en y arrivant, d'être saisi par une attaque de spleen, qui se dissipe le lundi par un beau soleil à Hyde-Park.

M. de Saint-Blancard fut rempli de soins. Dans nos soirées, il nous mettait au fait de la vie de Londres, et puis aussi il nous dépeignait l'état d'esprit de nos compatriotes qui se trouvaient blessés en recevant l'assistance offerte même par le gouvernement. Les différences de grades les mécontentaient, le sous-lieutenant enviait la pension du général. Ne comprenant pas les usages, décidés à ne point apprendre le langage, ils allaient jusqu'à éviter de marcher sur les trottoirs, préférant le milieu de la rue, au risque de se faire écraser.

Même malheur ne fait point harmonie; ceci est incontestable, et nous étions loin de comprendre les injustes mécontentements dont nous venions d'entendre le triste récit. Un asile donné si noblement, ces secours offerts comme étant dus à l'infortune, avaient rempli nos cœurs d'admiration et de reconnaissance pour cette Angleterre, qui, comparée aux pays où nous avions tant souffert, nous paraissait un port après le naufrage.

Je fus la première à proposer de nous éloigner de Londres, au moins pour quelque temps. Notre petit conseil assemblé fut du même avis. Mais où aller? Tous les lieux nous étaient inconnus. Nous prîmes la carte d'Angleterre; M. de Saint-Blancard fut frappé du nom d'Epsom, comté de Surrey; il avait entendu parler de ses courses, et crut se rappeler que l'habitation d'un ami, lord Édouard Bentinck, et de sa famille, était située dans ce même comté.

M. de Gontaut nous proposa d'aller à Epsom. Il en revint enchanté; il avait trouvé une petite maison qu'il croyait devoir nous convenir. Le sort avait décidé pour Epsom. C'est alors qu'il renouvela ses sollicitations pour fixer l'époque de notre union. Ma mère la désirait comme consolation à ses peines, mais avant de donner son complet consentement, elle voulait obtenir celui des princes. Elle en reçut une approbation flatteuse et touchante. Ils daignaient rappeler que, lié d'amitié et de parenté avec des personnes qui s'étaient laissé entraîner par le torrent des idées démocratiques, M. de Saint-Blancard avait eu le courage de suivre avec nous le chemin de l'honneur. « Et nous verrons, disaient-ils, avec un sincère plaisir son alliance avec la fille d'un

homme pour lequel nous avons eu, de tout temps, un sincère attachement. »

Mon mariage se fit aussi modestement que possible. L'évêque de Nantes et le comte de Noé, mon parent, furent mes témoins. Le duc de Gramont et le baron de Rolles, officier suisse, aide de camp du comte d'Artois, furent ceux de M. de Saint-Blancard, qui, alors, prit le nom de vicomte de Gontaut-Biron, laissant celui de Saint-Blancard au fils aîné de la branche cadette.

Nous fûmes mariés à la chapelle d'Espagne par le chapelain même qui, quelques années avant, avait marié secrètement le prince de Galles à Mme Fitz-Herbert.

Il n'était pas question, dans ce temps, de fêtes, de préparatifs; nous partîmes immédiatement par le stage (voiture publique) pour Epsom, et là nous nous établîmes modestement dans la jolie petite maison que M. de Gontaut avait cherchée pour notre retraite. Nos gens nous avaient quittés, et tout notre établissement se réduisit à une seule servante. Dans un malheur public les privations deviennent faciles à supporter. On aurait honte de s'en plaindre; la pauvreté même n'a rien qui puisse faire rougir, quand la cause en est honorable; l'humiliation serait de ne pas savoir se soumettre courageusement à la nécessité.

Notre maison nous parut agréable, située sur un joli chemin, à un pas de l'emplacement des courses et entourée de charmantes maisons de campagne. Nous sûmes plus tard que parmi les habitants de ces jolies maisons notre arrivée avait fait événement; on était curieux de voir ces Français échappés au désastre de

leur patrie. Le soir, on cherchait à nous voir à travers les jalousies de notre petit salon; la figure belle et triste de ma mère intéressait beaucoup; bien jeune, je travaillais toujours, on en était touché. Nous n'avions pas encore fait de nouvelles connaissances, mais M. de Gontaut, moins occupé que nous, allait sans cesse à Londres; il y trouvait beaucoup de Français et quelques anciens amis anglais, parmi lesquels lord Édouard Bentinck et sa famille, qui eurent le désir de rendre notre séjour moins sévère, et promirent de venir me voir au moment des courses.

Je veux vous faire connaître, mes chers enfants, quelques détails qui vous intéresseront, relatifs au prince et à la princesse de Léon, vos grands-parents, qui, à cette époque, arrivèrent à Londres. Leur salon devint le rendez-vous général de la bonne compagnie; les Anglais étaient également heureux d'y être admis; le prince de Galles, si beau, si élégant, y allait quelquefois; on y était au courant de toutes les nouvelles, que l'on savait par les ministres eux-mêmes, et que votre père nous rapportait dans notre solitude. La princesse de Léon, fille du duc de Montmorency, était d'une beauté remarquable; le prince de Léon, depuis prince et duc de Rohan, était un parfait gentilhomme. Ce grand nom, porté avec tant de dignité et d'affabilité, ces manières si pleines de grâce, cet esprit si bienveillant, le rendirent le modèle des seigneurs français dans un temps où l'on mettait tant de prix à l'agrément de la conversation et aux relations du monde. Ils avaient déjà plusieurs enfants : votre oncle Auguste, archevêque de Besançon et cardinal; votre père, aujour-

d'hui duc de Rohan, et une jolie petite fille du nom de Léontine qui mourut à Londres.

Parmi les Anglais les plus intimes de vos parents, se trouvaient lord Liverpool et le comte de Bristol qui, jusqu'à leur mort, ne cessa de leur être tendrement attaché et l'est encore à votre famille.

Le moment des courses, en Angleterre comme en France, est celui de l'agitation; les Anglais y perdent le flegme qui frappe au premier abord. A l'aspect des courses, tout s'anime, tout change, ils sont actifs et gais, parient avec bruit et vivacité. Le temps était superbe à Epsom, tout paraissait avoir pris une nouvelle vie.

M. de Gontaut s'était procuré des billets réservés dans de grandes loges établies sur le terrain des courses. Ses anciennes et ses nouvelles connaissances vinrent et m'accueillirent avec une bienveillante franchise. Cela me mit plus à l'aise que ne l'eussent pu faire les phrases bien tournées de notre bonne compagnie de France. Ces poignées de main sont bien plus communicatives, paraissent venir du cœur et promettent de l'amitié.

Lord et lady Édouard Bentinck étaient venus exprès pour nous proposer d'aller quelque temps chez eux à la campagne, ce que nous acceptâmes avec reconnaissance. Ils nous firent faire connaissance avec beaucoup de gens qui devinrent plus tard ma société intime. Lord Templeton, l'un deux, venait d'épouser une agréable personne qui, depuis, ne cessa de me témoigner une sincère amitié. Parmi les Français, les seuls dont j'aie conservé le souvenir furent MM. de l'Aigle, le prince de La Trémouille et les comtes Boson et Archambaut

de Périgord, frères du prince de Talleyrand, dont l'histoire est suffisamment connue. Les personnes de notre voisinage, encouragées par l'exemple, se firent aussi présenter à nous, et parmi eux, une respectable famille, M. et Mme Lomax et sa sœur furent, pendant notre séjour à Epsom, remplis d'attentions et de prévenances. Quinze ans plus tard, la sœur de Mme Lomax épousa notre vieil ami le baron de Rolles.

Selon notre promesse, nous allâmes à Micklefield Green, charmante habitation de lord Édouard Bentinck. Lady Édouard parlait mal le français, mais avec une originalité d'esprit très amusante. Elle aimait avec passion ce qui lui plaisait, j'eus l'avantage de lui plaire; aussi me faisait-elle valoir au point d'embarrasser ma modestie. Elle perfectionnait, disait-elle, mon anglais d'expressions comiques qui faisaient l'amusement général. Plusieurs personnes vinrent nous voir, entre autres lady Salisbury, lady Essex, deux vieilles ladies Capells, qui me parurent bien singulières. Elles arrivèrent un jour, menant un phaéton et coiffées de larges chapeaux d'homme sur lesquels elles avaient planté toutes les plumes de leur superbe basse-cour.

Lord Clarendon et lady Charlotte Villiers étaient les amis intimes de lord Édouard; nous les voyions sans cesse, ils n'étaient mariés ni l'un ni l'autre. Lord Clarendon est descendant du fameux Hyde, comte de Clarendon, dont la fille avait épousé le roi Jacques II. Lord Clarendon vivait dans son beau château en véritable grand seigneur, tory d'inclination, froid, silencieux, recevant avec un cérémonial imposant les gentilshommes du comté, leur donnant de grands dîners,

surtout à Noël. Il avait deux frères : l'un John et l'autre George Villiers, tous deux mariés.

Un amiral Forbes avait deux filles jumelles, pareilles à s'y méprendre, aimables, spirituelles, point jolies, mais de tournure et d'esprit agréables; l'une épousa John Villiers et mourut sans enfants. Sa sœur épousa le frère du marquis de Wellesley, qui fut depuis lord Mornington; le deuxième frère, M. George Villiers, épousa une aimable personne, miss Parker, sœur de lord Borington. Nous fûmes liées d'une amitié tendre qui, je l'espère, résistera à deux écueils, le temps et l'absence. M. George Villiers eut plusieurs enfants : après sa mort, son fils aîné prit le titre de comte de Clarendon; il fut ministre d'État très jeune, ministre plénipotentiaire à Madrid, vice-roi d'Irlande. Il est présentement ministre des affaires étrangères. Il me plaisait dès son enfance; j'avais bien auguré de son esprit. Lord Clarendon a beaucoup de moyens, d'agréments, beaucoup de cœur; j'ai pour lui de l'amitié, et j'espère qu'il accorde à la vieillie amie de sa famille un peu de l'intérêt qu'il m'inspire.

C'est alors qu'ont commencé des liaisons qui dureront jusqu'à mon dernier jour et devaient faire l'agrément d'une grande partie de ma vie.

On parut avoir pour nous une sincère bienveillance, et quand on vit s'approcher le temps de notre départ, on nous pressa de fixer notre séjour près de ces nouveaux amis. Il se trouvait alors, non loin d'eux, une petite maison à louer; M. de Gontaut la prit avec d'autant plus de plaisir, que le temps des chasses arrivait; son ancienne passion se réveilla avec ardeur. Il se

donna un petit cheval, et n'eût manqué pour rien au monde grandes et petites parties de chasse. Il apprit que son neveu, Armand de Gontaut, était à Aix-la-Chapelle, qu'il y avait été très malade de la petite vérole et soigné par la duchesse de Richelieu, avec laquelle il était sorti de France. Il le pressa fort de venir nous rejoindre aussitôt qu'il pourrait voyager sans danger.

La duchesse de Richelieu avait avec elle ses deux jeunes filles. Au retour de l'émigration, l'aînée épousa le comte de Montcalm, la seconde le marquis de Jumilhac.

Mme de Montcalm, alors d'une santé délicate, sortait peu, et réunissait autour d'elle les personnes distinguées par leur position et par leur esprit; son salon rappelait ceux de l'ancien temps; on causait agréablement, on était d'accord alors; on y était aimable, de cette amabilité bienveillante que les malheurs et les partis ont rendue si rare.

Mme de Jumilhac, plus active que sa sœur, aimait le monde, en était recherchée, avait des amis sincères; quoiqu'elle fût un peu maligne, on aimait à s'en approcher. Mme de Jumilhac était amusante quand elle le voulait, et sincèrement dévouée quand on lui plaisait.

Notre neveu Armand de Gontaut, depuis marquis de Biron, arriva bientôt et parut charmé d'avoir pu nous rejoindre. Il était alors ce qu'il fut toujours, n'aimant pas le monde, ne voulant jamais nous y suivre et préférant ses livres à ses voisins. Il savait l'anglais mieux que nous, mais n'en voulut jamais dire un mot; il avait un bon cheval et se promenait à pied.

M. de Gontaut s'était mis en tête que c'était un devoir pour sa femme d'aimer et de suivre la chasse; il entreprit de m'apprendre le courage, et pensa me faire mourir de peur. Je m'y habituai, et fis même plus, je finis par m'en amuser, et le cheval inutile à mon neveu Armand devint pour moi dans cette saison de chasse d'un grand agrément.

Ma mère avait profité de notre séjour dans le Hertfordshire pour aller faire une visite à Mittau. Il y avait là plusieurs familles françaises, entre autres celle de la duchesse de Polignac, qui avait avec elle sa belle-sœur, la vicomtesse de Polastron, cousine germaine de ma mère. Je vous en parlerai plus tard, mes chers enfants; vous saurez sa mort, vous connaîtrez ses profondes peines, et vous aurez pitié d'elle, car elle a tant pleuré!

Lady Charlotte Villiers désirait nous faire faire connaissance avec les filles du duc de Portland, dont le château de Bulstrode n'était pas loin de nous. Cette famille était en vénération dans le pays, j'éprouvais un grand désir de voir lady Charlotte Gréville, lady Mary et ses frères, tous à Bulstrode alors. Le duc de Portland était premier ministre; c'était l'homme le plus considéré par ses vertus privées, d'origine hollandaise. Son grand-père avait contribué à mettre Guillaume, stathouder de Hollande, sur le trône d'Angleterre. Le duc de Portland était imposant, mais rassurait par sa bonté affable et sa grande politesse.

Lady Charlotte venait de se marier. Très jeune alors, gracieuse, séduisante, le mot « charmante » paraissait fait pour elle. L'impression qu'elle me fit est encore présente à ma pensée. Fraîche comme les roses dont elle

me donna un bouquet, ses deux yeux noirs, ses cheveux d'ébène faisaient un délicieux contraste à sa peau blanche et transparente; son sourire était aimable, elle n'était pas grande, elle n'était pas petite, mais elle était parfaite. Je me sentis immédiatement attirée et à mon aise près d'elle. Elle me demanda mon opinion sur sa tante lady Édouard. Je lui dis : « Elle m'amuse quelquefois et m'étonne toujours. » Elle me répondit en riant : « J'aurais deviné cette impression. » Nous nous promîmes de nous revoir souvent, et aujourd'hui que j'ai quatre-vingts ans, mon cœur bat d'espérance d'aller la voir encore une fois, si Dieu m'en accorde la force.

M. Gréville, plus âgé que lady Charlotte, avait été d'une charmante figure, et l'était encore à l'époque de son mariage. Il avait l'esprit très amusant, contait, contrefaisait admirablement. Malheureusement, quelquefois au milieu de sa plus charmante humeur, un malaise imprévu, un mal d'estomac, par exemple, arrivait comme un nuage obscurcir ce charmant esprit, et alors..... Mais il fut souvent aimable pour moi, et je le regrettai quand nous nous séparâmes.

Lady Mary, plus jeune que lady Charlotte, était bien de fraîcheur, sans être jolie. Elle était timide, bonne, prévenante, dévouée pour ses amis intimes. Elle admirait les charmes de sa sœur, mais ne se décidait que bien rarement à l'accompagner dans le grand monde; son commerce était doux et toujours agréable. J'eus pour elle une sincère et tendre amitié.

Cette année, passée dans le comté de Hertford, me laissa d'agréables souvenirs.

Ma mère revint à Londres. Nous fûmes la retrouver

et prendre près de l'église catholique une petite maison qui lui avait été indiquée. Quelle différence avec celle que nous quittions! Celle-ci n'avait d'autre vue que le cimetière catholique, cette dernière demeure de nos pauvres compatriotes. La cloche lugubre, quelques pleurs répandus sur ces modestes tombes, serraient bien souvent le cœur.

Nos ressources étaient bien près d'être épuisées, point de nouvelles de ma grand'mère. Voyant ma mère accablée d'inquiétude, j'eus peur un moment de manquer de courage; mais, chargée par la Providence de soutenir celui de cette pauvre mère, je pris la résolution de chercher à donner par mon travail un peu d'aisance à notre petit ménage, et ma gaieté revint. Je me souvins du projet conçu à Rotterdam, des leçons que j'avais reçues, et je me mis à l'ouvrage. Je peignis force Amours domptant lions, tigres et nymphes; heureusement les camées étaient alors fort à la mode, mes ouvrages eurent du succès. Le gouvernement, toujours disposé à fournir aux émigrés tous les moyens d'aide possibles, évitant avec soin ce qui pouvait humilier leur délicatesse, avait établi un bazar où chacun pouvait, sans être nommé, porter ses ouvrages et en fixer lui-même le prix.

M. de Gontaut suivit mon exemple, mais les Amours poétiques n'étaient pas son genre de peinture, il peignait des sujets burlesques qui furent fort recherchés, et s'en amusait lui-même. Ma mère faisait de petits ouvrages en *frivolite*, en tapisserie, et le temps passait vite. Nos amis venaient sans cesse nous voir. Dans le voisinage on n'avait jamais vu de si belles voitures, car

Saint-Pancrace était un pauvre faubourg à un mille au moins du beau quartier de Londres.

Il serait difficile de donner une juste idée des preuves d'intérêt que nous prodiguèrent nos nouveaux amis. Ils eussent été heureux, j'en suis certaine, de trouver un moyen de nous secourir; mais, malgré notre reconnaissance, ils ne purent vaincre notre discrète fierté.

Par une bonté de la Providence, toutes les amies qu'elle daigna nous accorder furent exemplaires en vertu, charmantes dans nos relations d'amitié; leur dévouement dura toute la vie de chacune d'elles, et je suis encore l'objet des plus tendres soins d'une amitié vive comme au temps de notre jeunesse.

La désastreuse expédition de Quiberon avait eu lieu en juillet 1795. Tout le monde sait quel en fut le déplorable résultat. Dix-huit cents émigrés, quinze cents chouans, l'état-major, l'évêque de Dol, son frère et son clergé, faits prisonniers, furent condamnés à mort par la Convention nationale et exécutés, près d'Auray, dans une prairie que la vénération des Bretons pour ces martyrs de la fidélité a nommée la prairie des Martyrs. Le roi Louis XVIII a fait élever un monument à la mémoire de ces nobles victimes; les habitants de la contrée y font des pèlerinages, et le voyageur s'y arrête pour payer son tribut de regrets et d'admiration.

L'Angleterre offrit à M. le comte d'Artois les moyens de tenter une seconde expédition sur les côtes de Bretagne. Le roi Louis XVIII en fut informé à Venise et annonça à son frère qu'il le rejoindrait bientôt. M. le comte d'Artois partit de Southampton le jour de la

Saint-Louis, accompagné d'une multitude d'émigrés, parmi lesquels, mes enfants, se trouvaient vos grands-pères, MM. de Léon et de Gontaut. Mais par une fatalité qui semblait s'attacher à ces tentatives guerrières, un mois après, l'île Dieu fut évacuée et Monsieur retourna en Angleterre. Pendant que ceci se passait, deux bâtiments anglais, portant une partie du régiment de Choiseul (commandé par le duc de Choiseul-Stainville, grand-père de la duchesse de Fitz-James et arrière-grand-père de Marie de Biron), faisaient naufrage sur les côtes de Calais. Parmi les naufragés se trouvaient, outre le duc de Choiseul, le chevalier Thibaut de Montmorency (premier mari de votre tante, la duchesse de Montmorency actuelle) et le marquis de Vibraye, qui a été chevalier d'honneur de Mme la Dauphine dans les dernières années de la Restauration. Il y avait péril de vie dans la tempête, il y eut péril de vie lorsqu'ils atteignirent le port à la nage. Là, ils se trouvèrent livrés à des compatriotes devenus leurs ennemis. A peine avaient-ils essayé de réparer le désordre de leur toilette en empruntant des vêtements, qu'ils furent arrêtés comme émigrés, considérés comme saisis les armes à la main, et emprisonnés à Calais; transférés à Lille, ils subirent toutes les privations, toutes les vexations inventées par leurs persécuteurs. Ils ne sortirent des casemates de cette ville que pour finir par une captivité de quatre ans et deux mois de séjour à Ham, et qui ne cessa qu'en 1799. On comprendra ce qu'ils ont souffert lorsqu'on saura que, pendant ce long espace de temps, leur vie fut sans cesse menacée d'une inexorable condamnation. Elle était disputée à leurs bourreaux par de zélés défenseurs dont

le seul espoir était d'établir que leur naufrage n'était pas une tentative coupable, mais un malheur ayant droit à la pitié.

Dans les premières années de la Restauration, le chevalier, depuis comte de Montmorency, aide de camp du duc d'Orléans, dut, un jour de réception au Palais-Royal, présenter au prince le général Pille, qui avait voulu faire mettre les menottes aux naufragés pendant ce trajet de Lille à Ham. Il fut impossible au comte de Montmorency, après avoir annoncé le général, de ne pas ajouter à voix basse : « Monseigneur, c'est lui qui a voulu me faire mettre les menottes. »

L'année de notre séjour à Saint-Pancrace étant enfin terminée, nous nous décidâmes à quitter cette habitation et la vue perpétuelle du cimetière. Nous transportâmes notre petit établissement dans un quartier gai et sain, au bord d'une jolie prairie au midi et non loin de nos amis.

Après quelques mois passés à Five-Field Pimlicot, je devins mère de mes deux petites filles, que je mis au monde le 9 octobre 1796. Je les nourris toutes deux, nos moyens ne nous permettant pas d'avoir *deux nourrices* dans notre petit ménage, et je me sentis le courage d'accomplir cette double tâche. Venues au monde à sept mois et demi, leur frêle existence réclamait mes soins nuit et jour. Lorsque ces chères enfants reposaient dans mes bras, et que, frémissant pour leur vie, quelques larmes échappaient à mon anxiété maternelle, je sentais cependant tout le prix du bienfait que Dieu m'avait accordé! Lorsqu'un rayon de soleil le permettait, j'établissais leur couchette dans la prairie; mes amis venaient jour-

nellement nous voir, leur tendre intérêt semblait augmenter par la vue de mes peines.

Lorsque M. de Gontaut avait quitté la France, il avait remis ses pleins pouvoirs à son frère, en lui demandant de chercher un moyen de lui faire passer tout ce qu'il lui serait possible de ses revenus. Les lois rigoureuses du moment ne le permirent pas. En 1793, le duc de Biron (nous avons à déplorer les services qu'il crut devoir rendre à sa patrie) fut arrêté, et, espérant sauver sa vie, fit demander au marquis de Gontaut de lui procurer une somme considérable, offrant en échange les fonds qu'il avait sur la banque d'Angleterre. Persuadé que cette proposition pourrait nous être utile, mon beau-frère y consentit, et reçut le titre de cette somme, mais ne put nous en informer ni nous le faire parvenir. Toute communication avec l'Angleterre était non seulement difficile, mais dangereuse. Le duc de Biron fut guillotiné le 31 décembre 1793. La seule raison pour laquelle mon beau-frère n'écrivit pas nous fut connue plus tard : il était en prison, ainsi que ma belle-sœur, et ils y restèrent jusqu'à la mort de Robespierre, en juillet 1794. Le matin de ce jour mémorable, ils avaient entendu crier dans la rue leur arrêt, et, priant Dieu l'un et l'autre, ils attendaient le moment où la fatale charrette viendrait les chercher. Une amie, Mme Dubois de Lamotte, qui par un signal devait leur faire connaître les événements importants, mit un grand écriteau à la lucarne du toit vis-à-vis; ils y lurent tout à coup ces mots : Robespierre est mort. Ils comprirent qu'ils étaient sauvés.

III

Mon voyage en France. — Retour en Angleterre. — Monsieur en Écosse. — Départ de ma mère pour Paris et notre retour à Londres. — Windsor et le roi George III. — Anecdotes sur le maréchal de Biron.

Me voici maintenant, mes chers enfants, à une période intéressante de ma vie.

Ma mère et M. de Gontaut ne pouvaient aller en France, étant l'un et l'autre sur la liste fatale des émigrés, et se lamentaient de n'avoir aucun moyen sûr de se procurer les titres de la créance de M. de Biron. A qui confier un tel secret? Qui se chargera d'une mission aussi délicate que dangereuse? Moi, dis-je; j'y ai bien réfléchi, et je suis décidée à obtenir votre consentement.

Mes filles s'étaient visiblement fortifiées, le médecin qui les soignait avec intérêt et amitié avertit mon mari qu'il était temps pour moi de terminer leur nourriture. Elle m'affaiblissait visiblement, sans que je voulusse en convenir. Joséphine, l'aînée de mes chères filles, avait alors neuf mois et fut sevrée de l'avis du médecin. Charlotte, plus délicate, eut une grande et belle nourrice. Je me résignai dès que je compris que ce sacrifice était devenu un devoir : « Il m'en reste un autre qui sera doux à mon cœur, dis-je à M. de Gontaut, celui de chercher à vous être utile ainsi qu'à ma mère;

laissez-moi partir, j'en ai la volonté, et j'en aurai le courage. » Touché de mon dévouement, M. de Gontaut ne s'y opposa plus, et mon voyage fut décidé.

Les agents de divers pays faisaient alors un véritable commerce de passeports, qu'ils vendaient cher aux personnes qui, comme moi, désiraient pénétrer en France. Arrivée à Douvres, il s'offrit bientôt une de ces occasions que l'on dit à M. de Gontaut être merveilleuse. Un passeport lui fut délivré ; on écrivit un signalement, on m'y donnait le nom de Mme François, négociante, allant en France pour ses affaires de commerce. Le capitaine assura M. de Gontaut que le consul de Hambourg, M. Schimmelpenning, connaissant les parents de Mme François, la recevrait bien au cas où elle trouverait nécessaire de réclamer son assistance.

Je fus prête en peu de moments, et j'étais bien émue et avais le cœur serré. J'embrassai mes chers enfants, et partis ; on se sent fort quand on est soutenu par l'espérance de pouvoir bientôt adoucir le sort de ceux qui nous sont chers.

Arrivant à bord du petit bâtiment qui devait nous conduire, je n'y vis personne de ma connaissance ; il est vrai que j'en étais peu occupée. Un seul Anglais chercha à s'approcher de moi ; voyant que je parlais anglais et français, il me demanda de vouloir bien être son interprète. Il allait en France pour affaires importantes. Je le lui promis, il en fut très reconnaissant. Parmi des conversations peu intéressantes, d'ailleurs, en pareil voyage, une cependant me parut assez divertissante. Une dame très peu remarquable, craignant de faire effet à Calais en y arrivant, se lamentait d'avoir

un nom connu, d'avoir été *tant soit peu* émigrée et d'être venue souvent à Calais. « Dame! disait-elle, ça fait quelque chose d'y retourner; si je pouvais changer de nom, ça me ferait assez de plaisir. » Une dame couchée près d'elle s'offrit avec empressement à lui rendre ce service : « Changeons, dit-elle, madame, le mien est à votre disposition; veuillez, je vous prie, me dire le vôtre. — Roussin, madame, un nom connu, comme vous voyez. — Connu! sans doute, répondit la dame couchée, mais n'ayant jamais été à Calais, j'y serai en toute sécurité. » Mme Roussin, charmée, fit l'échange des passeports et lut tout haut celui de la citoyenne Coigny : « Couny, Couny, oh! cela ne peut pas compromettre, mais il y a une chose qui me chiffonne, j'ai un trait dans l'œil marqué dans le signalement, vous n'en avez pas. — C'est égal, dit la marquise de Coigny, je clignoterai. »

Une autre dame me parut se cacher, je sus plus tard qui elle était; on me prit pour elle, ce qui me mit dans une cruelle position, comme on va le voir.

Le temps était beau, le vent favorable, nous arrivions, il y eut un signal d'arrêt avant d'entrer dans le port, et des commissaires vinrent prendre nos passeports qu'ils examinèrent. Ils se parlèrent bas, me demandèrent mon nom, et pendant que je répétais la leçon que je m'étais faite d'avance, je remarquai sur la figure de ces messieurs une expression peu bienveillante; ils partirent et nous entrâmes dans le port, mais ils revinrent bientôt accompagnés de deux factionnaires. Les passagers montèrent sur la jetée; on me fit rester la dernière : « Emportez votre portemanteau », me dirent-

ils assez rudement. J'eus bien de la peine à le traîner après moi pour atteindre le parapet par une échelle; là, on me fit marcher entre deux soldats et j'arrivai, suivie d'une foule de curieux, au Comité de salut public. Le nom seul de ce tribunal me fit frémir; rien n'était plus effrayant que l'aspect des individus qui entouraient le bureau et me paraissaient être des juges, j'en frissonnai. Ils étaient occupés à expédier des passeports; j'étais debout entre les deux factionnaires et ne comprenais pas les singuliers honneurs que l'on me rendait; enfin, un des employés qui me parut le chef, ayant une écharpe tricolore et des plumes sur un chapeau à la Henri IV, me dit : « Approchez, citoyenne. » Ainsi commença mon interrogatoire : « Qui vous a donné ce passeport? — Mon mari. — Comment vous appelez-vous? — Mme François, marchande de dentelles allant à Paris pour affaires de commerce. — Cela se peut, mais d'où vient ce passeport? — Je n'en sais rien. — Expliquez-vous à haute et intelligible voix. — J'étais à Douvres et désirais partir le plus tôt possible, mon mari apprit ce matin même, de très bonne heure, qu'un bâtiment en rade allait faire voile pour Calais, le temps était favorable, les préparatifs furent bientôt terminés, et je partis avec le passeport qu'il me donna, sans même penser à l'ouvrir. — Que fait votre mari à Douvres? Il m'attend. — Citoyenne, votre affaire est grave, vous êtes soupçonnée d'être une émigrée. — Je suis trop jeune et ne puis être sur aucune liste de proscription. — Mais on dit que vous êtes une grande dame, une riche émigrée, femme d'un cordon bleu. — Je donne ma parole d'honneur que je ne suis ni femme

d'un cordon bleu, ni riche; regardez mon portemanteau, voilà ma fortune », ajoutai-je en souriant. On rit, le monsieur à plumet répéta : « Votre affaire est grave, vous ne pouvez partir, votre passeport est faux, la date est fausse; la personne supposée l'avoir signé à Hambourg était à cette date à Calais, on va vous le prouver. » Mme Grandsire, tenant un hôtel dans la ville, fut mandée; elle affirma que ce personnage avait effectivement logé chez elle à la date du passeport. J'eus la pensée de me faire réclamer par le consul de Hambourg à Paris, leur assurant qu'il connaissait très bien ma famille; pour toute réponse on me signifia que j'étais arrêtée sous la surveillance du Comité, et que l'on me donnerait un gardien qui répondrait de moi : « Oh! messieurs, je vous en prie, mettez-moi plutôt sous la surveillance de madame. » Ils y consentirent, mais a la condition que j'aurais un garnisaire à ma charge et que je serais logée dans une des chambres à judas. « Oh! pas de judas, je vous en conjure, enfermée tant que vous voudrez, mais pas de judas, ce mot me fait frissonner. » On me permit de me retirer, accompagnée de Mme Grandsire et de mon factionnaire. J'allais sortir, lorsque l'Anglais qui m'avait priée d'être son interprète me fit connaître l'objet de son voyage : c'était M. Fulton (l'inventeur des bateaux à vapeur); il était recommandé à M. Barthélemy, alors l'un des directeurs de la République française; ce nom-là me parut lui valoir des égards.

Mme Grandsire me donna une bonne chambre, me témoigna de l'intérêt et me dit qu'elle croyait comprendre qu'on m'avait signalée même avant l'arrivée,

mais qu'il y avait sans doute une méprise, et qu'elle tâcherait de s'en éclaircir.

Le judas qui m'avait tant effrayée était une petite ouverture par laquelle on veillait sur les prisonniers. Le lendemain, j'appris par Mme Grandsire que la grande dame, femme du *cordon bleu*, était Mme la comtesse de Montboissier. Cette méprise facilita son départ.

Je passai à Calais trois semaines cruelles, sans cesse appelée au tribunal, questionnée, inquiète, ne recevant aucunes nouvelles du consul et soupçonnant un peu que la malveillance visible avait intercepté mes lettres ou les réponses; je disais mes douleurs à ma bonne hôtesse, qui chercha à les adoucir; elle obtint pour moi quelques faveurs : celle de dîner près d'elle à table d'hôte, de placer à la porte de l'hôtel un factionnaire répondant de moi, au lieu de l'argus qui me désespérait.

M. Fulton avait pris à moi un intérêt réel; on avait des égards pour lui en sa qualité d'étranger adressé à M. Barthélemy. Ayant su tant bien que mal que ma situation s'aggravait, et que les projets étaient de me faire partir pour Paris sous sauvegarde, il inventa cent moyens de me sauver; celui qui lui parut *le plus simple*, *le plus aisé*, fut adopté par lui, et il vint en toute hâte me le communiquer. Je vais traduire notre conversation. Il frappe à la porte et par le petit judas me voit écrivant : « Madame François, écoutez-moi. — J'écoute. — Vous êtes dans un bien mauvais chemin, et je viens vous sauver. — Mille remerciements, mais ayez la bonté de vous expliquer. — On va vous con-

duire à Paris, vous y enfermer, et quand on est là on est perdu; écoutez-moi bien! *Rien de plus aisé* que de vous sauver de ce danger, *rien de plus simple,* épousez-moi, *do marry me.* — Je vous remercie, je suis mariée. — Oh! quel dommage, *what a pity!* je vous rendrais riche, j'en apporte à Paris les moyens, j'ai inventé la *vapeur*, je vais faire marcher le monde entier; j'ai aussi un beau moyen pour faire sauter les flottes ennemies par des bateaux sous-marins, la flotte alors s'enlève, *rien de plus aisé;* il l'est tout autant de vous délivrer, dites un oui, et je vous réclame, je vous épouse, et voilà tout. » Je le remerciai aussi sérieusement que je pus; ce petit projet lui paraissait *si simple,* et dit avec *tant de cœur,* que tout en riant il ne m'était pas possible de n'être pas reconnaissante. Je le priai de ne plus penser à moi, l'assurant que la Providence et mon bon droit me tireraient d'affaire. Il soupira et partit.

Ce même jour, Mme Grandsire confirma ce que M. Fulton m'avait fait entrevoir; le président du Comité avait à la fin paru prendre intérêt à ma position, il lui confia que l'on devait me proposer (sous prétexte de faciliter ma mise en liberté) de m'envoyer avec des gardes à Paris, et il ajouta qu'il m'engageait à n'y pas consentir, attendu qu'il se préparait un événement qui pourrait amener des changements. C'était la prochaine arrivée à Calais de délégués du gouvernement anglais allant à Lille ou Amiens pour les conférences préliminaires de la paix. Mme Grandsire me dit leurs noms, ce qui me combla de joie, car ils étaient nos amis intimes; c'étaient : lord Malmesbury, lord Granville, sir Henry Wellesley (depuis lord Cowley). Je ne doutai

pas que, passant par Douvres, ils n'eussent vu M. de Gontaut, et que, par eux, il ne m'eût écrit. Mme Grandsire me dit qu'aussitôt l'arrivée de lord Malmesbury, il fallait écrire un mot qu'elle lui remettrait. Son obligeance même alla jusqu'à chercher les moyens de me procurer une entrevue avec lui, mais à la condition que je serais toujours pour tous, ainsi que pour elle, Mme François. C'est donc sous ce nom que je demandai un entretien secret à lord Malmesbury. Il eut alors un moment de fatuité, et fit confidence à ses attachés d'un rendez-vous qu'il avait avec une belle dame, mais voulant prendre le rôle d'un favori discret, il les pria de s'éloigner; eux, bien au contraire, jurent de se cacher et de tout voir.

Mme Grandsire, tout en sentant l'imprudence dans laquelle sa grande bonté l'avait entraînée, chercha à la rendre aussi secrète que possible : elle m'affubla de la perruque, du chapeau et de la redingote de son mari; j'étais affreuse ainsi; elle me donna le bras et nous passâmes inaperçues près du factionnaire. Lord Malmesbury était ou se croyait seul; je fis mon entrée dans une grande salle peu éclairée. Mme Grandsire, qui m'avait promis de ne pas me quitter, s'avance et dit : « Milord, voilà mon prisonnier. » Mon singulier aspect n'était pas assurément ce qu'il attendait et le fit reculer; les attachés éclatèrent de rire et s'avancèrent. Je quittai alors chapeau, perruque, et tendis la main à mes amis, leur demandant des nouvelles des miens; ils avaient passé la nuit à Douvres, n'avaient ni vu ni entendu parler de M. de Gontaut. Quel cruel désappointement! A ce moment tout fut expliqué; en me reconnaissant

ils me dirent leurs inquiétudes qui se rapportaient à celles dont déjà nous connaissions la cause, et cherchèrent les moyens de me délivrer; aucun ne me paraissant acceptable, ils proposèrent de me cacher dans l'une des voitures de leur mission pour me faire sortir de la ville : « Et après, dis-je, que ferez-vous de moi? » Je leur fis comprendre alors que le seul service qu'ils pussent raisonnablement me rendre serait de faire parvenir sûrement une lettre de moi à M. Schimmelpenning, attendu que je ne pouvais être réclamée que par lui. Le voir, lui parler, était mon seul moyen de salut; ils en restèrent convaincus. Lord Malmesbury me donna la promesse qu'à son arrivée à Lille il exécuterait mes intentions et se chargerait d'une lettre que je lui ferais parvenir par Mme Grandsire; nous nous séparâmes, je pus retrouver ma petite chambre, et peu de jours après j'eus la preuve des soins obligeants de mes amis. La réclamation arriva, je fus appelée au Comité; déjà je voyais un changement de conduite en ma faveur, des égards auxquels on ne m'avait pas habituée; on signa l'ordre du départ, insistant seulement sur la nécessité pour moi d'être accompagnée par le fatal garnisaire jusqu'à la remise de ma pauvre personne entre les mains de mon sauveur, M. Schimmelpenning.

Mme Grandsire, enchantée, m'aida dans les préparatifs du départ. Après nous être promis de nous revoir, elle me mit enfin dans la voiture, toujours accompagnée du surveillant, qui m'était devenu non seulement insupportable, mais ruineux, ce qui augmentait considérablement mes inquiétudes sur mon sort à venir.

Les voitures de ce temps s'appelaient coches, et ce n'est qu'après deux jours et une nuit que nous arrivâmes à Paris; je fus conduite immédiatement chez le consul. Après les formalités d'usage, je me trouvai tête à tête avec le meilleur, le plus compatissant des hommes. J'étais agitée, je sentais un poids pénible sur ma conscience; tromper ce brave homme m'était impossible, il m'eût été doux de lui dire : « Non, je ne suis pas celle que vous croyez, celle qui appartient à la famille que vous connaissez, c'est une pauvre femme qui vient chercher à procurer un meilleur sort à sa mère, son mari, ses entants; elle n'est ni un imposteur ni une étrangère, ayez pitié d'elle, et, pour rien au monde, elle ne vous tromperait. »

Il comprit tout par ces seuls mots : « Oh! laissez-moi vous ouvrir mon cœur, et je vous dirai alors : Aidez-moi. » Il parut touché et me tranquillisa. « Je ferai, me dit-il, ce qui est en mon pouvoir, c'est peu, mais assez; je vais vous donner une carte de sûreté; allez, et si vous avez besoin de moi, revenez toujours; souvenez-vous que vous avez des amis qui veillent sur vous, et que moi-même je ne vous perdrai point de vue; ne craignez plus. » Il me donna le conseil d'aller à l'*Hôtel des Diligences*, et de là d'écrire à mes amis, ce que je fis; je demandai la plus simple des chambres, mes ressources étant entièrement épuisées; je n'avais osé l'avouer à personne, espérant trouver aide et secours près de mes parents; mais après avoir tout payé, il ne me restait que cinq francs.

Arrivée à mon hôtel, j'écrivis à mon beau-frère que *Josephine, à present Mme François,* arrivait à Paris

pour des affaires de commerce, lui demandant s'il lui était possible de se rendre, aussitôt cette lettre reçue, à l'*Hôtel des Diligences*, n° 1, sous la voûte; je l'adressai au citoyen Gontaut, et je recommandai au commissionnaire de revenir le plus tôt possible avec une réponse.

L'attente me parut longue, et ma consternation fut grande quand il me rapporta ma lettre ouverte, me disant : « On ne vous connaît pas dans cette maison, citoyenne, ils sont presque tous partis pour les Pyrénées, les autres pour je ne sais où! On m'a rendu la lettre, et la voilà. — A qui l'avez-vous remise? m'écriai-je avec émotion. — D'abord, à la porte, on m'a fait monter et je l'ai donnée à un monsieur qui, en la lisant, a dit : « Je ne la connais pas et je vous « rends la lettre. » Il n'avait pas l'air content! N'y a-t-il rien de plus pour votre service? » J'avais préparé une autre lettre pour ma grand'mère, que je lui donnai. Je suppliais celle-ci de recevoir Joséphine, Mme François; je l'adressai rue Royale, c'est-à-dire rue de la Révolution, et j'attendis de nouveau avec bien de l'agitation, en pensant qu'après tant de souffrances j'allais revoir cette bonne et excellente grand'mère, et cette maison où j'avais été si heureuse.

Le même commissionnaire reparut, et cette fois mon cœur en fut brisé, il tenait ma lettre à la main, et, la jetant sur la table, il me dit : « Mais c'est se moquer du monde que de donner des commissions *comme ça!* La vieille dame n'y est plus depuis bien longtemps : on a guillotiné bien du monde dans cette maison-là; et puis elle a été pillée après que les émigrés ont été partis, elle

a été vendue et revendue; elle est à présent remplie d'autre monde *qui ne vous connaissent pas*. Voilà tout ce que le portier a pu me dire, et il me faut deux francs pour ces deux courses. » Je les lui donnai. J'avais besoin d'être seule, je m'enfermai, je me jetai à genoux et demandai à Dieu le courage de supporter ma position devenue si douloureuse. Qu'allais-je devenir? A qui m'adresser? Qui aurait pitié de moi? Sans autres ressources que mes derniers trois francs, que faire?

Accablée du poids de ces pensées, harassée de fatigue, j'étais restée à genoux, la tête dans les mains, appuyée sur ma mauvaise chaise. Le pourrait-on croire? Je m'endormis si profondément, qu'il était complètement nuit lorsque je fus éveillée par une voix qui me parut dans le premier moment être celle de mon mari. Je prêtai l'oreille et j'entendis : « C'est bien au nº 1, sous la voûte, Mme François? je ne me trompe pas? » Cependant on lui assurait qu'il n'y avait pas de Mme François dans la maison. J'ouvre la porte, et à la lueur du réverbère je reconnus le visage de mon beau-frère; je jette un cri, il me fait un signe de me modérer, et m'engage à l'entretenir des affaires de commerce qui m'amenaient.

Dès que nous fûmes seuls : « Quelle folie! me dit-il, quelle imprudence! Vous seule ici! Mon frère ne sait donc pas quelle a été notre position? il ignore notre captivité, notre condamnation à mort? Cette visite nous compromettrait beaucoup si l'on savait qui vous êtes. Vous vous faites appeler Mme François, c'est bien, mais qu'allez-vous faire? où irez-vous? — J'espérais aller chez ma grand'mère, et la lettre que je viens de lui

écrire ne me procure aucuns renseignements, on a perdu ses traces. — Quant à votre grand'mère, rassurez-vous, elle est tranquillement à Fontainebleau; occupons-nous de vous maintenant. »

Alors je lui expliquai le but de mon voyage et lui racontai les grandes difficultés que j'avais éprouvées pour arriver jusqu'à lui. Son amitié s'intéressa fort à mon récit, et nous cherchâmes ensemble le moyen le plus simple pour pouvoir être introduite à l'hôtel de Gontaut. Nous convînmes qu'il me ferait entrer dans le jardin par les boulevards; qu'après avoir vu ma belle-sœur, Mme de Ganges, il me ramènerait à mon hôtel, qu'il se procurerait une carte de sûreté sous mon nom de Montaut, irait ensuite à Montgermont avertir de mon arrivée ma belle-sœur, la marquise de Gontaut. Ses gens, qui m'avaient connue avec ma mère pendant notre voyage dans les Pyrénées, me retrouveraient m'appelant encore Mlle de Montaut.

Deux jours après, je partis dans une petite diligence et j'arrivai à Ponthierry; une voiture de ma belle-sœur s'y trouvait et me conduisit à Montgermont. Je goûtai sous ce toit hospitalier tout le bonheur que l'amitié et l'appui de ma famille pouvaient me procurer.

J'aimais beaucoup ma belle-sœur et avais regretté souvent notre éloignement, elle me reçut comme une véritable sœur; hélas! nous n'en avions ni l'une ni l'autre! Les sentiments que nous éprouvions et qui venaient du cœur rapprochaient nos liens. Que de questions à faire, que de choses à nous dire! Deux jours passés ensemble s'écoulèrent trop vite, mais je ne pouvais me décider à retarder l'instant de ma réunion

avec ma grand'mère; je lui avais écrit mon arrivée, elle m'attendait avec impatience. Nous nous revîmes enfin, ce fut un doux instant! Je la trouvai cependant vieillie, son regard disait de longues souffrances; je cherchai à en adoucir le souvenir en lui présentant la probabilité d'une réunion peut-être prochaine avec ma mère. Elle n'avait point reçu de lettres d'elle depuis Coblentz et avant la déroute des armées. Elle ignorait mon mariage, la naissance de mes enfants. Elle écoutait avec avidité et attendrissement. Nous parlâmes de son avenir; elle ne se plaisait pas à Fontainebleau, où elle avait tant souffert, et désirait retourner à Paris, pouvoir s'y fixer près d'une église ou dans quelque couvent dont elle espérait le rétablissement. J'avais déjà formé ce projet pour elle; mon beau-frère, avec toute l'obligeance possible, s'en était chargé et m'écrivit que dans peu de jours je pourrais la ramener et l'établir à l'Abbaye-aux-Bois.

Pendant les dix jours de notre séjour ensemble, elle rassembla ses forces pour me faire comprendre ses cruelles angoisses : j'admirai sa sainte résignation. Elle fit partir son récit du moment qui avait suivi notre départ, celui des confiscations et arrestations des amis; les préparatifs de la fuite de la famille royale lui étaient connus, leur cruelle arrestation, leur retour à Paris, les affreux traitements qu'ils eurent à subir, enfin le Temple et la mort du Roi, puis, après, le supplice de la Reine et de Madame Élisabeth. Beaucoup de détails que nous avions ignorés remplirent mon cœur de tristesse; ma grand'mère avait tout su et presque tout vu! Puis l'arrestation de son frère, de son fils, arrachés à ses bras!

Impossibilité d'apprendre leur sort, être réduite à chercher sur les chars funèbres qui conduisaient les condamnés au supplice ceux qui lui étaient chers. Ne pas les y voir était pour cette malheureuse mère l'espoir qu'un jour de plus leur avait été accordé. Enfin le cruel jour arrive, et l'on entend de loin le son si connu et si redouté de ces voitures de mort, annonce de leur approche; en frémissant elle regarde avec avidité, les voit; ils la voient aussi, elle pousse des cris déchirants! Ici (pauvre mère!) elle ne put achever, et sa fidèle compagne me dit qu'elles entendirent ou crurent entendre, sur la place Louis XV, tomber le fatal couteau qui trancha les jours de son frère et de son fils. Elle ne devint pas folle, mais crut mourir, puis, avec le temps, cet ange de douceur, de résignation, put trouver dans la prière un soulagement à ses peines.

On avait déclaré la confiscation des biens de mon père, dont une partie consistait en cette maison de la rue Royale; ma grand'mère y habitait encore quand elle fut envahie. Elle en sortit et se trouva dans la rue, sans savoir où aller, emportant le portrait de sa fille et quelques pauvres objets que sa femme de chambre put cacher. Quelqu'un eut pitié d'elles et les conduisit à Fontainebleau.

« Au milieu de cette horrible et tragique période, dit-elle, j'ai eu un instant de consolation, celle d'apprendre que M. Durvey a remis au Roi, au moment de son départ, des sommes considérables que des amis dévoués mettaient à sa disposition » : sommes parmi lesquelles se trouvait, avec le consentement de ma mère, une partie de ma dot; le Roi a répondu : « J'avais tou-

jours connu l'attachement de son père, je suis très sensible au dévouement de sa mère. » Ces sommes, hélas! ne purent sauver notre malheureux Roi!

Ma grand'mère, continuant son récit, me raconta les barbaries sauvages du parti des Jacobins, le courage des femmes, des jeunes filles, comment la surface de la France était devenue une prison, les enfants, les vieillards, tous envoyés à la mort, l'ordre donné publiquement d'exterminer la Vendée, puis enfin le fanatisme inouï qui avait été jusqu'à proscrire le christianisme! Depuis lors on n'osait prononcer le nom de Dieu, auquel on avait substitué le culte de la déesse Raison. Alors parut Robespierre; son règne fut, hélas! trop connu. Enfin, il fut mis à mort le 9 thermidor 1794.

« Pendant ce temps, me dit ma grand'mère, les émigrés ont fait à l'armée de Condé des prodiges d'un courage inutile; la conduite des prêtres a été, au delà de toute expression, admirable; tous, plutôt que de renoncer à leurs croyances, préfèrent la mort, on ne parvint jamais à *désoler leur patience* (expression du temps). Mais enfin, ma chère fille, me dit ma grand'mère, j'entrevois l'espérance d'une ère nouvelle; la France commence à sentir les lassitudes des factions et a besoin de lois sous un chef; je reçois des lettres d'une amie de ta mère qui me parle d'un jeune militaire qui a pris un ascendant immense dans l'armée par ses talents et son énergie, et a fait des prodiges en Italie; elle m'en parle comme devant le connaître; aide mes souvenirs de ta jeune mémoire, dis-moi, ma chère enfant, ne te souvient-il pas d'un jeune officier étranger envoyé à ton père pendant son séjour à l'École militaire?

— Oh! je me souviens de tout, lui dis-je, et je puis même vous conter son histoire. C'était dans le temps où mon père faisait bâtir sa maison à l'entrée de la rue Royale, vis-à-vis du Garde-Meuble de la couronne, le marquis de Tinbrune, gouverneur de l'École militaire, fit prêter à mes parents un grand appartement avec balcon donnant sur le Champ de Mars (1).

« Ils devaient l'occuper jusqu'au moment où leur maison pourrait devenir habitable; un ami de mon père, dont il parlait souvent, le comte de Marbeuf, lui demanda d'obtenir pour le fils d'un de ses amis à lui, auquel il s'intéressait beaucoup, d'être transféré le plus tôt possible de Brienne à l'École militaire de Paris. Mon père eut quelque peine à l'obtenir, mais dès qu'il en eut la promesse, il fit arriver le jeune homme chez ma mère. Je me souviens du jour où il mit son uniforme; ma mère l'aimait beaucoup, lui donnait à dîner tous les dimanches, lui disant en riant *qu'il avait* UNE TÊTE (que par parenthèse, moi, je trouvais très jolie). On me faisait venir au dessert, je me glissais entre ma mère et lui. Un jour, je voulus tirer son épée, il me donna une chiquenaude sur les doigts en me disant : *On ne touche pas* à cela. — Te souviens-tu de son nom? me dit ma grand'mère. — *Oh! oui, très bien,* NAPOLÉON BONAPARTE. — Oh! c'est bien lui », dit-elle.

Le moment de quitter Fontainebleau était arrivé.

(1) Il y eut à cette époque une bien belle cérémonie dans la chapelle de l'École militaire. Son Altesse Royale, le comte de Provence, fils de France, grand maître de l'ordre royal de Saint-Lazare, Jérusalem, Bethléhem, Nazareth, reçut en grande pompe commandeur de cet ordre, mon père, le comte de Montaut et le duc de La Chastre, et chevalier le vicomte d'Agoult. Plus tard, quand

J'accompagnai ma bonne grand'mère à Paris, mais, pour m'en séparer, c'est ce qui m'attristait. J'avais déjà, quoique jeune, rencontré bien des épines dans le chemin de la vie, mais les ayant supportées avec résignation, la Providence avait tendu les bras à ma confiance.

Je n'avais pu, jusqu'à ce moment, m'occuper du but de mon voyage, j'en étais inquiète; j'arrivai à Paris, incertaine d'un abri, même pour ce premier jour, mon beau-frère ne m'ayant parlé dans ses lettres que des préparatifs qu'il activait pour l'établissement de ma grand'mère. C'est à l'Abbaye-aux-Bois qu'il nous donnait rendez-vous. Nous y arrivâmes, tout était arrangé selon le désir de ma grand'mère, sa petite cellule prête; elle en parut très contente et put remercier mon beau-frère de ses soins. Il y arrivait presque en même temps que nous, son premier mot calma l'incertitude dans laquelle je me trouvais : il m'apporta une lettre de ma belle-sœur, aimable et gracieuse comme elle-même, me demandant d'habiter son logement à l'hôtel de Gontaut, m'assurant que, sans imprudence, je pouvais y être tranquille sous le nom de Mlle de Montaut. Je promis à ma chère et bonne mère que je reviendrais la voir tous les jours, je suivis mon frère, et je fis mon entrée dans cette belle maison de famille pour l'habiter! La pauvre étrangère se trouvait heureuse d'être si tendrement accueillie, et remerciait dans son cœur cette divine Providence qui semblait veiller sur son sort.

Louis XVIII était en Russie, il envoya le grand cordon de commandeur de l'ordre de Saint-Lazare à l'empereur Paul Ier, qui le portait souvent dans les cérémonies.

Je trouvai encore à Paris ma belle-sœur de Ganges; elle fut bonne et aimable et se fit un plaisir de me conduire dans le logement qui m'était préparé. Le lendemain, à mon réveil, je crus rêver encore; l'appartement principal de cette délicieuse maison était superbe, donnait sur un joli jardin rempli de fleurs, et ce jardin sur les boulevards. La chambre à coucher, peinte en arabesques aux sujets gracieux; les dorures, les glaces sans nombre, tout enfin me parut un palais enchanté. J'avais une femme pour me servir, et je me disais : « Si c'est un rêve, il faudrait rêver toujours »; mais le souvenir de Douvres et des êtres si chers qui m'y attendaient effaça de ma pensée nymphes et Amours, et je songeai seulement à m'occuper d'affaires sérieuses.

Mon beau-frère m'expliqua la triste situation de ma fortune et celle de ma mère, situation que ma grand'-mère m'avait déjà fait comprendre. Celle de la fortune de M. de Gontaut était plus consolante; il y avait espérance que le séquestre sur les biens *non vendus* des émigrés pourrait être levé dès que les propriétaires seraient rayés de la liste fatale des émigrés, et déjà on avait fait des démarches en faveur de M. de Gontaut; il m'expliqua ensuite la transaction qui avait eu lieu entre le duc de Biron et mon mari, auquel il avait cédé, en échange d'une somme disponible à Paris, équivalente à celle qu'il avait sur les fonds anglais. Les procurations et autres papiers nécessaires devant être prêts immédiatement, il ne me restait plus d'autre devoir à Paris qu'une visite d'adieu à M. Schimmelpenning, qui m'avait assuré qu'il tiendrait un passeport prêt pour le moment de mon départ.

Je trouvai cet excellent homme plus obligeant et prêt à me servir avec la même discrétion; j'en étais émue de reconnaissance, il put le comprendre par mes remerciements.

On avait appris mon arrivée dans la société; on vint me voir. Chacun me donnait lettres et commissions, je pris tout; il m'était doux de pouvoir être utile aux pauvres proscrits, je m'eusse fait scrupule d'en refuser une seule. Un peu plus tard, je sentis que je faisais une imprudence; si, au moment où je partis, on m'eût arrêtée et fouillée, j'eusse été peut-être envoyée en prison ou à Cayenne.

Je revis mes anciennes amies avec bonheur. Mesdemoiselles d'Andlau étaient mariées : l'une à M. d'Orglandes, l'autre à M. de Rosambo, petit-fils de M. de Malesherbes, ce noble et courageux défenseur du roi Louis XVI; puis la duchesse de Richelieu et ses filles, etc.

Mon beau-frère se faisait un plaisir de montrer Paris à sa *jeune provinciale*. Un jour que nous traversions les boulevards, j'aperçus M. Fulton; il me vit et vint à moi : « *Dear me! Dear me!* Madame François. » Il saisit mes mains, même celle qui était engagée sous le bras de mon beau-frère, les secouant, les serrant à sa manière américaine rude et franche. « Dear, madame François, que je suis content de vous voir! » Mon beau-frère trouva ces manières singulières et lui dit : « Monsieur, la personne à laquelle vous avez l'honneur de parler est Mlle de Montaut. — Non, non, c'est Mme François, elle est mariée, elle me l'a dit à Calais; mais que dites-vous? Mlle de quoi? — Mlle de Montaut. » Il prit ses tablettes, écrivit Mlle de Montot, et

les remit dans sa poche. Je le présentai à mon beau-frère. Alors il commença immédiatement l'histoire dont sa tête paraissait uniquement remplie : « Monsieur, voyez-vous, je suis *vené* à Paris pour une *soublime chose*, c'est faire sauter les vaisseaux dans l'air, courir les bateaux sous les rivières et *la vapeur*. » Alors mon frère le prit pour un véritable fou; abrégeant la conversation, il le salua, et nous ne le revîmes plus.

Les précieux papiers que je devais remettre à M. de Gontaut m'ayant été confiés, je m'arrangeai pour les emporter avec sécurité, ainsi que la quantité de lettres dont je m'étais chargée, et même un peu d'argent. Je me proposais, après le déjeuner de famille, de passer ce dernier jour de mon séjour à Paris près de ma grand'-mère; c'était le 4 septembre (18 fructidor 1797); mon neveu, M. de La Valette, vint frapper à ma porte et me demanda si j'avais entendu le canon, tiré du pont Neuf *comme signal;* voyant que je ne le comprenais pas, il m'apprit ce qui se passait dans Paris : le château des Tuileries cerné, les postes enlevés, la garde désarmée, des affiches placardées dans tout Paris, annonçant la grande *conspiration royaliste* de Pichegru; on parlait dans les rues même de condamner à mort les émigrés rentrés. « Une terreur universelle, me dit-il, paraît avoir saisi tous les cœurs; mon oncle me charge de vous avertir de faire immédiatement vos préparatifs de départ; il a couru, cherchant le moyen le plus prompt. On parle de visites domiciliaires, vous n'avez pas une minute à perdre. »

Il me quitta, et mon beau-frère revint; ayant trouvé qu'un courrier allait être expédié pour Calais, il avait

retenu près de lui ma place. Il m'apprit que l'on parlait d'arrêter Pichegru et Barthélemy, l'un et l'autre agents de Louis XVIII; il crut urgent de me mettre à l'abri des visites domiciliaires; je fus prête en un instant.

Sortant de ma chambre, nous rencontrâmes la marquise de Coigny, très effarée; elle arrivait par le jardin et mourait de peur; mon beau-frère lui dit que l'hôtel de Gontaut, tellement en vue, était une mauvaise retraite. « Parfaite, dit-elle, votre belle-sœur sort par la porte, tout le monde la voit; j'entre par la fenêtre, personne ne m'a vue. » Elle obtint ainsi ce qu'elle venait réclamer; on l'établit très haut sur une planche, dans un cabinet éclairé seulement par une petite lucarne sur l'escalier, d'où, quelques heures après, elle sut que les agents de la police me cherchaient, ce qui la fit frémir. Tous les domestiques protestèrent que Mlle de Montaut était partie pour retourner dans sa province, et Mme de Coigny en fut quitte pour la peur.

Elle courut un autre danger, celui de mourir de faim; mon beau-frère l'avait si bien cachée qu'il l'oublia; elle vit passer déjeuner, dîner, sans oser faire aucun signe de détresse; ce ne fut qu'à minuit qu'il se souvint d'elle.

Mon beau-frère m'avait conduite au bureau de la poste; tout était prêt pour le départ; il m'établit dans une chaise de poste à brancards, conduite par deux chevaux et un postillon; à chaque relais les brancards étaient en l'air, situation désagréable pour les voyageurs; assise à côté du courrier, je m'aperçus avec effroi qu'il était ivre mort; deux pistolets derrière lui complétaient ma frayeur. Je profitai du sommeil de l'ivresse pour les

mettre hors de sa portée. Heureusement pour moi, à la première petite ville mes inquiétudes se calmèrent par l'arrivée de deux compagnons de voyage, homme et femme respectables, et nous arrivâmes sans accident à Calais.

Je courus à l'hôtel Grandsire; ma bonne hôtesse fut ravie d'entendre le succès de mon voyage; je lui appris les événements de Paris. Elle m'avertit que très heureusement un packet-boat s'apprêtait à sortir du port; je m'empressai d'en profiter, et ce fut avec une grande joie que je partis pour Douvres, où j'allais si facilement oublier toutes les vicissitudes de ce dangereux voyage.

Le passage de Calais à Douvres fut prompt, et je pus dire à ma mère et à mon mari : « Ma tâche est remplie, je retrouve avec bonheur *ce que j'ai de plus cher au monde.* » Mes enfants me reconnurent; en les pressant ensemble sur mon cœur, je bénis le ciel; ce fut un des instants les plus heureux de ma vie. M. de Gontaut fut touché d'apprendre qu'au milieu de bien des dangers, son frère n'avait jamais perdu de vue les intérêts qu'il lui avait confiés; l'espérance d'un retour qu'il lui faisait entrevoir l'eût rendu heureux, sans ce 18 fructidor qui faisait craindre encore de nouveaux désordres.

J'eus la pénible tâche de confirmer ce que mon angélique mère soupçonnait déjà, la perte de notre fortune; sa sainte résignation n'en fut point ébranlée, en m'embrassant elle me dit : « Les mécomptes sont aisés à supporter, quand ce n'est pas le cœur qui souffre. »

L'air fortifiant de la mer fut ordonné pour mes enfants, ce qui nous décida à prendre une petite maison près de Douvres. Par un heureux hasard, M. et Mme Villiers

étaient établis dans le voisinage, au château de Deal, que M. Pitt leur avait fait prêter; je retrouvai Mme Villiers toujours la même, plaisantant avec esprit et gaieté, et dans l'intimité attachante par le cœur.

Son salon à Deal fut agréable; sa sœur et ses amies lui faisaient de fréquentes visites; nous y fîmes connaissance avec Mme Bouvraie, sa sœur Mme Wilmot, Henry et Gerald Wellesley, le duc de Grafton, M. Arbuthnot, etc., etc.

M. Pitt, déjà ministre d'État, y passait souvent les samedis et dimanches, pour oublier, disait-il, *la politique;* cette politique tenant à l'histoire, je n'entreprendrai de parler que de lui : il était froid et silencieux, mais il écoutait avec bienveillance; il aimait beaucoup à entendre parler français.

Avant mon voyage en France, il y avait eu peu de communications entre les deux pays, ce qui donnait de l'intérêt aux récits que l'on me faisait faire. Au premier abord, les yeux scrutateurs de M. Pitt m'en imposèrent, mais je m'y accoutumai bientôt. Il me demandait souvent de lire le soir quelques pages de *Télémaque*, les conversations de Mentor l'enthousiasmaient; je ne lui avais jamais entendu dire un mot de français, et, à ma grande surprise, un jour qu'il me reconduisait dans son phaéton, il me répéta des tirades de son cher Mentor en parfait français.

Plus tard, et chez Mme Bouvraie, je fis connaissance avec M. Sheridan, bien spirituel sans doute, mais je préférais la société tranquille et solide de M. Pitt.

La saison de Londres étant arrivée, il fallut se séparer de notre si aimable société; ce fut à regret que nous

nous quittâmes. Douvres aussi avait eu de l'intérêt pour nous; ma mère s'y était plu, et par le passage continuel de Douvres à Calais, M. de Gontaut avait retrouvé des connaissances et des amis. Je me souviens entre autres de MM. Alexandre et Bruno de Boisgelin, qui passèrent quelques jours près de nous, ainsi que plusieurs autres.

Le roi Louis XVIII était alors à Grodno; son désir le portait vers l'Angleterre; il y envoya Monsieur, avec mission d'obtenir un asile dans ce royaume. L'empereur Paul Ier lui proposant de s'établir à Mittau, ainsi que la famille royale, il ne put refuser, quoique son cœur, le portant vers la France, eût tenu à s'en rapprocher. Monsieur partit pour Londres, et le Roi pour la Russie, espérant l'un et l'autre se rejoindre bientôt.

A peine le prince était-il arrivé à Londres, que des fournisseurs de l'armée de Condé, à tort ou à raison, réclamèrent de lui de fortes sommes qu'ils prétendirent leur être dues. Monsieur nia cette dette, n'en ayant jamais eu connaissance; ils le menacèrent de la loi; un procès eût entraîné des sommes que le prince n'aurait pu fournir; le ministère anglais lui donna le sage conseil de ne point s'engager dans ces difficultés interminables, mais d'aller immédiatement et en secret au château d'Holyrood, en Écosse, attendre une décision.

Ce palais, privilégié par la loi, met à l'abri de toutes procédures; le Prince régent le lui offrit, le fit meubler et chercha tous les moyens possibles d'adoucir la sévérité de ce beau palais; mais on a raison de dire qu' « il n'y a point de belles prisons ».

Le château d'Holyrood, ainsi que le parc, était spacieux; le gouverneur y logeait, ainsi que plusieurs

familles écossaises d'une agréable société; Monsieur ne pouvait sortir de ces limites que le dimanche, jour où la loi ne permet aucune arrestation.

L'appartement désigné pour Monsieur était celui des rois d'Écosse; il s'y établit, accompagné seulement de M. le comte François Descars et du chevalier de Puységur; dès que l'on sut l'obligation dans laquelle se trouvait Monsieur d'être en Écosse, beaucoup de personnes qui lui étaient attachées arrivèrent de Russie, d'Allemagne et de Londres. Parmi elles se trouvaient le comte et la comtesse, le vicomte et la vicomtesse de Vaudreuil, le comte de Coigny, père de la jolie duchesse de Fleury, le baron de Rolles, Mmes de Lage, de Poulpry, la duchesse de Guiche avec son mari et la vicomtesse de Polastron, sa tante, Armand de Polignac, le marquis de Polignac et plusieurs autres.

Au moment où nous pensions à quitter Douvres, mon mari reçut une lettre aimable et pressante de Monsieur, qui nous demandait de venir le rejoindre dans sa solitude; nous nous y décidâmes aussitôt, ma mère partit la première, et nous bientôt après. M. de Gontaut, conduisant un petit phaéton dans lequel étaient mes deux filles, ma femme de chambre et moi, un seul cheval pour tous : c'est ainsi que nous entreprîmes ce long voyage, qui dura quinze jours, de Douvres à Édimbourg. Quelquefois nous nous reposions un jour pour jouir ou d'un beau site, ou d'un beau parc, ou d'une église catholique; le voyage me parut délicieux... Mes chers enfants, vous allez m'appeler optimiste, contente de toutes les positions; eh bien! je l'avoue, et c'est un bienfait du ciel dont je rends grâces à Dieu.

Je dois cependant avouer que l'arrivée à Édimbourg me serra le cœur de tristesse : Holyrood-house est situé au milieu de la vieille ville, le quartier le plus pauvre et le plus malsain. Ce château, d'un aspect sévère et triste, et gardé comme une citadelle, me parut une prison.

Monsieur nous vit arriver dans la cour dans notre équipage : il vint à nous avec cette grâce si franche, si noble, et parut reconnaissant du voyage que nous fîmes ainsi pour lui. Je fus tentée de me mettre à genoux devant cette noble et calme résignation; il me dit : « Votre mère vous attend; je ne suis pas chez moi, je ne puis y loger mes amis, mais je leur demande de ne pas s'établir loin de moi; votre logement est là, sur la place, nous y avons une petite colonie française, et, à la grâce de Dieu, les journées se passeront. » Il dit à mon mari de venir dîner chez lui quand il le voudrait, mais n'ayant qu'un bien modeste établissement, il ne priait les dames que pour le thé du soir.

Toute arrivée était un événement, les plus grandes familles de cette noble Écosse s'empressèrent autour de nous; je me faisais un devoir et même un plaisir des soirées de notre prince; le duc de Berry y arriva bientôt après nous avec plusieurs Français. Il aimait la musique, on en fit : la vicomtesse de Vaudreuil, bonne musicienne, chantait un peu et agréablement; il vint en tête de jouer de petites comédies, la première pour la naissance, puis une autre pour la fête de Monsieur; la vicomtesse de Vaudreuil voulut bien accepter les premiers rôles, qu'elle jouait à ravir. Pieuse comme un ange, mais indulgente comme la vertu, elle était prête

pour tout ce qui pouvait plaire. Elle a passé au travers de la vie, vénérée de tous ceux qui la connaissaient, sans qu'un instant de malice eût jamais pu troubler la paix de ce noble cœur.

Dans notre maison, en face du palais, ma mère demeurait avec nous; à côté, le duc, la duchesse de Guiche et Mme de Polastron; plus loin, Mme de Poulpry, Mme de Lage et les deux Polignac, etc.

Monsieur avait une voiture qu'il nous prêtait *à tous;* il se l'était seulement réservée pour le dimanche : alors il sortait du matin au soir. Invité partout, chacun s'empressait à l'accueillir. Une visite faite par lui paraissait, à ces bons et excellents Écossais, un honneur, une fête.

Nos petites comédies amusaient Monsieur autant que nous; j'avais toujours, *pour mon malheur*, un rôle que je ne savais jamais : je n'ai pu de ma vie rien apprendre par cœur; j'écoutais, me pénétrais du sujet et j'allais de l'avant; ce qui amusait le public, mais était désespérant pour la réplique.

Le duc de Berry ne resta pas longtemps à Édimbourg, le roi Louis XVIII, l'aimant beaucoup, désirait le revoir; il rejoignit la famille royale à Mittau; les soirées furent alors plus sérieuses.

L'année se passa sans qu'aucun événement important se soit gravé dans ma mémoire; je dois cependant faire une exception. Monsieur désirait un aumônier près de lui, il consulta la vicomtesse de Vaudreuil : « Je veux, lui dit-il, un abbé pieux et simple, *sans conséquence,* enfin dînant avec mon premier valet de chambre, M. Belleville, qui est le meilleur des hommes; on fixerait ses

appointements; mais qu'il ne se mette jamais en tête de me confesser, je préfère pour cet acte important un bon Écossais catholique, étranger aux intrigues et ignorant la politique. — J'ai juste ce que Monsieur désire, répondit la vicomtesse de Vaudreuil. Deux vieilles demoiselles de Boyne (sœurs de l'ancien ministre de la marine, et tantes de Mme la comtesse de Bourbon-Busset, la mère) ont chez elles un jeune prêtre qui doit être pauvre; il est connu de ma famille et se trouverait trop heureux de remplir la position qui lui est offerte. » Monsieur pria la vicomtesse de Vaudreuil de le faire venir; il s'appelait Latil, et devint cardinal.

Les gens de loi habiles et intègres employés par nos princes parvinrent enfin à rendre la liberté au noble prisonnier d'Holyrood, nulle preuve n'ayant été suffisante pour justifier la demande des sommes immenses, et la procédure fut suspendue.

Monsieur put aller lui-même remercier les illustres chefs des clans écossais des affectueux égards qu'ils n'avaient cessé de lui prodiguer pendant l'année de son séjour à Édimbourg, où il avait fait l'admiration de tous par la noble patience avec laquelle il supportait les vicissitudes de sa vie.

Monsieur partit pour s'établir à Londres, et la petite société d'Holyrood se préparait à l'y suivre.

Ma mère avait des nouvelles de la sienne, qui lui permettaient d'espérer un meilleur avenir; elle en reçut la confirmation par la nouvelle de sa radiation de la liste fatale; elle se décida alors à suivre la petite colonie; nous nous séparâmes avec la promesse mutuelle de nous retrouver bientôt à Londres ou à Paris. Paris

était au fond de tous les cœurs, comme l'espérance est au haut de la croix (suivant l'expression de M. de Ravignan)!

C'est avec un tendre sentiment de reconnaissance que je me souviens des preuves d'amitié que nous avons reçues en Écosse à différentes époques; le temps et l'absence ne changèrent en rien les cœurs qui s'étaient donnés à nous.

Après le départ de notre société française, M. de Gontaut consentit à prendre pour une année un logement dans la position la plus agréable de la nouvelle et belle ville d'Édimbourg.

Très souvent nous allâmes à Dalkeith, beau château où la douairière duchesse de Buccleugh recevait avec la bienveillante grandeur des châtelaines d'autre temps. Sa belle-fille, lady Dalkeith, mère du présent duc de Buccleugh, en faisait l'agrément.

Je dois ici vous rappeler, mes chers enfants, trois sœurs qui devinrent pour moi sœurs de cœur; vous m'en avez entendue parler sans cesse : lady Hampden, lady Wedderburn, lady Hope; la tendre affection des deux aînées pour moi les suivit jusqu'au tombeau, et la plus jeune, lady Hope, daigne encore me conserver une tendre amitié.

Quand le sort me ramena, vingt-quatre ans plus tard, en Écosse, j'y retrouvai même attachement, mêmes soins; il n'est pas donné à toutes les nations de conserver au cœur le feu sacré de l'amitié.

On recevait aisément des nouvelles de France à Londres. M. de Gontaut pensa que le moment était venu de s'en rapprocher; on parlait de tranquillité, les émigrés

espéraient même de pouvoir recouvrer quelques débris de fortune. Le premier Consul, disait-on, cherchait à se rattacher le clergé, l'armée était à lui. M. de Gontaut pensa qu'il était de son devoir de s'occuper sérieusement du sort de ses enfants : notre départ fut décidé.

Nous arrivâmes à Londres. Déjà nos amis avaient choisi pour nous un plan qui nous parut non seulement raisonnable, mais agréable, celui de nous fixer dans le quartier le plus recherché, mais aussi le plus avantageux; en cas d'absence, notre logement pouvait se louer et nous dédommager des dépenses auxquelles les médecins nous avaient condamnés, en ordonnant à nos enfants les bains de mer, les eaux de Tunbridge, etc...

Nous suivîmes l'avis si sage qui nous était donné, et nous prîmes une jolie petite maison près du Parc, ce qui nous rapprochait de toutes les personnes qu'il nous était si agréable de retrouver. Je revis M. et Mme Villiers (devenus lord et lady Clarendon par la mort de leur frère aîné), ma chère et bien-aimée lady Charlotte Gréville, etc. Je ne répète pas ici la liste déjà connue des amis qui avaient daigné ne pas nous oublier.

Établis à Londres, suivant la bonne étoile qui ne nous avait jamais abandonnés, nous y fûmes soignés comme à Édimbourg, et nous y menâmes une vie agréable : le matin à nos enfants, le soir à nos amis, puis nous allions quelquefois les voir à la campagne. J'étais heureuse à Bulstrode; le duc de Portland était rempli d'obligeants soins pour nous. J'allais aussi souvent chez lady Templeton; enfin, encore une année se passa heureuse et tranquille.

Pendant un de mes voyages à Bulstrode, miss Toushand, amie de lady Mary Bentinck, vint lui faire une visite, parla beaucoup de la Cour, des princesses, me dit que la princesse Marie désirait me connaître. Je désirais voir Windsor. Miss Toushand, étant gouvernante du château, offrit de nous y recevoir; la partie fut arrangée; on eut la bonté de me permettre d'y mener mes petites filles. Miss Upton nous y accompagna. La princesse Marie nous reçut avec une parfaite bienveillance, j'appris que le roi d'Angleterre allait sortir pour se promener sur la terrasse, je témoignai un grand désir de le voir; la princesse Marie nous assura que sans manquer à l'étiquette nous pourrions y aller. Quand George III vit miss Toushand, il s'approcha, me demanda si j'étais parente du duc maréchal de Biron; je répondis qu'il était oncle de mon mari; il regarda mes deux petites filles, sut qu'elles étaient jumelles, les mesura avec sa canne, et tout cela avec une bonhomie qui, éloignant le sérieux des cours, me mit tout à fait à mon aise. Il dit à mes filles : « C'est dommage, mesdemoiselles, que portant le nom de Biron vous ne soyez pas garçons; la nation anglaise doit de la reconnaissance à votre famille. » A mon air étonné il vit que j'en ignorais la raison, il me la dit ainsi : « Au moment où la guerre d'Amérique éclata pour la cause de la Révolution (soit dit en passant, c'est trop d'avoir reconnu une République, je ne veux pas en reconnaître deux), l'amiral Rodney se trouvait arrêté à Paris pour dettes, et on inséra dans un journal anglais un article très offensant pour votre pays, faisant entendre que l'amiral de Suffren, n'étant en aucune façon à la hauteur de

Rodney, dont les Français craignaient les talents, ils retiendraient celui-ci prisonnier. Le maréchal, blessé de cette injure envers la France, fut immédiatement à Versailles supplier Louis XVI de lui permettre de payer à l'instant même la créance de l'amiral Rodney, et de lui accorder la satisfaction de pouvoir retirer lui-même l'amiral de sa prison et le rendre à la liberté, et de prouver ainsi à la nation anglaise que Suffren l'attendait et que la France était incapable d'une bassesse. Le Roi non seulement approuva la démarche du maréchal, mais lui dit : « Je vous envie d'avoir eu cette noble « idée, elle est française et digne de vous. » Le maréchal, n'ayant point mis en doute d'obtenir l'assentiment de Sa Majesté, avait déjà dans sa voiture les sommes nécessaires pour acquitter les dettes de l'amiral; muni des ordres du Roi, lui-même fut ouvrir les portes de la prison, et lord Rodney, heureux et reconnaissant, partit. Peu de temps après il se trouva à son poste et au milieu de sa flotte, qui ne put qu'admirer l'honneur chevaleresque de ce noble procédé. »

Bientôt après notre présentation, le roi George III chargea le duc de Portland de faire connaître aux deux Chambres l'incident qu'il nous avait appris, désirant qu'une pension fût accordée à vie aux nièces du maréchal de Biron, à titre de reconnaissance nationale. La communication de Sa Majesté fut accueillie avec de vifs applaudissements; le duc en fut rendre compte au Roi, qui lui dit de nous faire le récit de cet élan d'approbation si honorable pour notre famille. Le duc, en sortant du conseil, et encore en habit de cour, vint nous l'apprendre, et se chargea d'une lettre de moi au Roi.

En ce moment, revient à ma mémoire un souvenir qui vous donnera une idée de la gracieuse munificence des seigneurs de ce temps-là.

Le grand-duc et la grande-duchesse de Russie, pour voyager en pays étranger, prirent le nom de comte et comtesse du Nord. Voulant assister un jour à une revue du régiment des gardes-françaises, le maréchal de Biron offrit son meilleur cheval au comte, qui l'assura n'en avoir jamais monté de plus agréable. Arrivant à Saint-Pétersbourg, le grand-duc trouva ce même cheval et trois piqueurs à la grande livrée du maréchal; le premier, chapeau bas, tenait la bride; le second, un genou en terre, présentait l'étrier; le troisième avait à la main une respectueuse lettre d'hommage. Telle était la politesse d'alors.

Ce fut en souvenir de cette attention, et bien des années après, que l'empereur de Russie Paul I[er], ayant appris que les nièces du maréchal de Biron, errantes sur le continent, cherchaient un asile, donna l'ordre de nous en offrir un à Pétersbourg. Nous n'en profitâmes pas, car ma mère ne l'apprit qu'en Angleterre, et déjà l'amitié nous y avait offert des consolations.

IV

Départ de M. de Gontaut pour la France. — Cheltenham et Wellington. — Mme de Polastron. — Retour de ma mère à Londres. — Politesse du Prince régent. — Entrevue entre Monsieur et Pitt. — Mascarade et lady Esther Stanhope. — M. Fulton. — Éducation et portrait de mes filles.

A son retour d'Écosse, M. de Gontaut conçut l'espérance que sa radiation pourrait être obtenue, et peu après il eut la confirmation de cette bonne nouvelle. Ayant reçu les passeports nécessaires pour entreprendre ce voyage, il me laissa avec des amis dont nous n'avions cessé de recevoir des marques d'attachement, et qui l'assuraient que pendant son absence, et avant le retour de ma mère, je serais soignée par tous.

Lady Templeton projetait un voyage à Cheltenham, je promis de l'y accompagner, les médecins ayant pensé faire prendre les eaux de Tunbridge à Charlotte (ce second projet devait suivre le premier). Miss Upton, si dévouée, si bonne amie, me promit de m'y rejoindre plus tard et d'y passer une partie de l'hiver avec moi. Sa mère la douairière, lady Templeton, me fit entrevoir l'espérance d'y aller elle-même, ainsi que lord et lady Bristol.

Ces voyages nécessitant une augmentation de dépenses, nous convînmes de louer notre appartement de

Londres, jusqu'au retour de ma mère ou celui de M. de Gontaut. Ce plan, que nous formâmes ensemble, lui permit de partir avec sécurité, confiant ce qu'il avait de plus cher à l'affection de nos amis. Après son départ, mes enfants et moi nous allâmes rejoindre lady Templeton à Cheltenham.

Lady Templeton possédait l'art de donner du charme à la vie intérieure; facile et bonne, elle se faisait une fête de cette réunion à trois, espérait être heureuse de cette vie à part et tranquille, car, quoique aimable, elle était paresseuse et parlait peu.

Nous réglâmes nos heures : la musique devait en avoir une grande part. Miss Upton avait un délicieux talent, chantait en italien et en français comme une artiste. Je promis de faire la lecture, nous fîmes provision de livres. Le soir, tranquilles sur la terrasse de notre jolie maison, éclairées par la lune (*cet astre de mélancolie* plaisait fort à mes compagnes), miss Upton nous enchantait; nous nous promîmes mêmes plaisirs, même solitude à trois.

Miss Upton avait un cœur aimant; elle s'était vouée à moi; j'en étais reconnaissante et touchée jusqu'au fond du cœur, mais il n'était pas donné à tout le monde de pouvoir apprécier cette excellente personne. Elle détestait le monde, et autant elle faisait de frais pour plaire à ses amis, autant elle donnait de preuves d'indifférence pour le reste du monde. Dans notre solitude elle était charmante, piquante et spirituelle, mais tout en l'aimant beaucoup, je m'affligeais de la déplaisance qu'elle témoignait pour les personnes étrangères à sa société et qui cherchaient à me plaire; c'étaient là les

nuages qui quelquefois troublaient notre intimité. Ainsi, voilà qu'un jour, au déjeuner, je reçois une lettre de lady Morwington, belle-sœur du marquis Wellesley, qui me recommande son beau-frère, Arthur Wellesley, arrivant des Indes où il s'était acquis une gloire dont il venait se reposer à Cheltenham. « Il n'y connaît personne, me disait lady Morwington, ce sera charité de le soigner, je le demande à votre amitié. » Il devait arriver ce jour même et m'y chercher, il se ferait également un plaisir de connaître lady Templeton et miss Upton.

Pour rien au monde je n'eusse négligé de faire honneur à cette recommandation, et je déclarai qu'à l'instant même j'allais partir pour réclamer celui qui m'était adressé, lequel était frère ou beau-frère de tous les Wellesley, que j'aimais. Mes compagnes furent loin de partager mon enthousiasme. La paresse de lady Templeton s'en effraya, la jalousie de miss Upton s'alluma, l'une et l'autre furent *fort ennuyées à l'idée d'être chargées de cet homme que personne ne connaissait.* « *Ce sera le plus grand des ennuis* »! et voilà la discorde parmi nous, ce qui me rappelle la fable de mon enfance :

Des poules vivaient en paix, un coq survint, etc.

Sans écouter les murmures, je pars pour chercher au salon des eaux l'annonce du nouvel arrivé; c'est avec peine que j'obtiens de miss Upton de m'y suivre. Je vais droit au salon, je cours à la liste générale, je cherche les arrivants, je vois le nom de Wellesley et le lis tout haut afin que miss Upton l'entende; elle ne bouge pas.

Un étranger, à côté de moi, lisait aussi la même liste; il met le doigt sur un nom, sourit et dit en me regardant : « Madame de Gontaut. » Rien de plus piquant : nous ne nous étions jamais vus, et nous nous connaissions déjà. Miss Upton eût bien voulu s'échapper, pas moyen! Je mis M. Wellesley à son aise en lui proposant de le présenter à lady Templeton, et le nommai à miss Upton; mais ma farouche compagne ne disait mot. Nous nous mîmes en chemin, il m'offrit son bras, je l'acceptai. Voilà que tout à coup ma jarretière se détache et va tomber aux pieds de M. Wellesley. Perdre sa jarretière, là, au grand soleil! bien en vue, en Angleterre! J'en rougis, je l'avoue. Il la ramassa, et avec un sourire gracieux et de bon ton il me dit : « C'est le cas ou jamais de dire : Honni soit qui mal y pense. » Miss Upton me dit à l'oreille : « Heureusement qu'elle est neuve. » Je lui répondis : « J'y pensais. »

La présentation se fit : lady Templeton se résigna, miss Upton s'apprivoisa, et moi je protégeai l'aimable étranger. Après le premier moment de gêne, M. Wellesley se mit en confiance avec moi, me dit qu'il était heureux d'avoir pu trouver à Cheltenham une amie de toute sa famille qu'il cherchait. Il fut invité par lady Templeton à venir dîner tous les jours avec nous. Miss Upton chanta, il fut charmé de son talent. Moi j'étais ravie de sa droite franchise. Il nous parla des Indes, jamais de ses victoires, que nous sûmes par toutes les lettres qui nous arrivaient; seulement il nous permettait de le questionner, et ces récits qui viennent de l'honneur vont au cœur.

Dans une de nos promenades, il me parla d'une préoccupation qui le tourmentait fort; je le laisse parler : « Dans quelques jours je quitterai Cheltenham pour une affaire grave qui décide de toute ma vie. Dans ma très grande jeunesse, j'étais attaché à miss Packnham, jeune personne bonne, douce et jolie, nous nous étions promis de nous épouser; elle était très jeune, je l'étais aussi. J'avais un désir brûlant d'entrer au service, il fallut la quitter, conservant l'un et l'autre l'espérance de nous réunir un jour. Bien du temps se passa. Miss Packnham eut la petite vérole; elle m'écrivit que se souvenant de notre promesse elle désirait me prévenir qu'elle n'était plus jolie. Il paraît que la petite vérole, en détruisant sa beauté, ne lui a pas ôté la mémoire. » Il dit ceci d'une manière toute particulière à lui, je ne pus m'empêcher d'en rire. « La promesse est là, et il est honorable de la tenir, et il est beau à elle de me l'écrire avec tant de simplicité et de vérité! Je pars donc pour l'Irlande; j'ai peu de temps à perdre, peut-être repasserai-je par ici, seul ou avec elle. »

Il partit, ils revinrent ensemble, elle en voiture et seule, lui sur le siège.

Mon protégé de Cheltenham devint... *duc de Wellington!* Celui de mon père à l'École militaire fut... l'*empereur Napoléon.*

Après notre séjour à Cheltenham, et un agréable hiver passé à Tunbridge avec toute la famille de lord et lady Bristol, la douairière lady Templeton et ma chère Sophie Upton, je devais aller à Bulstrode, où j'aimais à être près de ma chère lady Charlotte Gréville et de sa bonne sœur lady Mary Bentinck ; je fus obligée

de passer par Londres. J'y trouvai une lettre de ma mère qui me parlait avec tristesse de la santé de la sienne et de la position de sa cousine à Londres; elle me demandait avec instance de la remplacer près de cette pauvre cousine qu'elle s'affligeait de ne pouvoir soigner; je la trouvai changée, souffrante et n'étant plus que l'ombre d'elle-même.

Le temps est venu, mes chers enfants, où il est nécessaire de vous parler avec toute vérité de la pauvre madame de Polastron, quelquefois sévèrement jugée, rarement plainte et toujours malheureuse. Ne soyez pas sévères, et avec moi espérons la miséricorde de Dieu pour celle qui a tant souffert.

Louise de Lussan d'Esparbès, peu de temps après sa naissance, perdit sa mère. La comtesse d'Esparbès, avec l'assentiment de son mari, confia à ma grand'mère le soin de cette enfant qui lui faisait regretter la vie. La petite Louise fut reçue avec tendresse et soignée avec bonheur par ma mère, plus âgée qu'elle de quelques années. Le comte d'Esparbès, jeune, un peu léger, fut charmé de s'affranchir du rôle de gardien d'une jeune fille.

A douze ans, il fallut penser à mettre Louise au couvent pour le temps de sa première communion (c'était l'usage alors). M. d'Esparbès fut consulté, il indiqua le couvent de Panthemont, donnant pour raison que « tout ce que l'on connaît y ayant été élevé, ce couvent devait avoir la préférence ». Ma grand'mère eût choisi une retraite moins mondaine.

Louise, douce, bonne et timide, devint la pensionnaire favorite des religieuses de Panthemont. Tout en y

étant heureuse, elle regrettait les jours passés près de ma grand'mère et de ma douce mère. Quand Louise eut atteint dix-sept ans, M. d'Esparbès songea à marier sa fille, bon parti dont on s'occupait déjà dans le monde. La duchesse de Polignac, gouvernante des Enfants de France, pensa à elle pour son frère, le vicomte de Polastron; elle en parla avec une grâce si parfaite à M. d'Esparbès qu'il accepta sans peine tout ce que la duchesse voulut, promettant même le consentement de sa fille.

Il paraît que les jeunes filles de cette époque n'avaient aucune idée de pouvoir s'opposer à la volonté paternelle, qui, une fois exprimée, devenait un fait accompli.

Il fut convenu que le vicomte de Polastron serait présenté à Mlle d'Esparbès par la duchesse de Polignac, qui vint au couvent pour l'entrevue. Louise n'osa lever les yeux sur son prétendu, qui, lui aussi, se garda bien de parler, et la duchesse, avec un délicieux sourire, dit : « A présent que tout est convenu, *que les jeunes gens se plaisent*, il faut s'occuper des préparatifs du mariage. Il se fera à Versailles; j'ai obtenu une place de dame du palais de la Reine pour ma charmante belle-sœur, un logement au château; nous ne nous quitterons pas, elle sera non seulement une sœur, mais une fille chérie; j'aime à penser que près de nous elle se trouvera heureuse. » M. d'Esparbès se serait bien gardé d'en douter.

Le vicomte de Polastron, colonel en second, fut fait colonel en pied à la demande de M. d'Esparbès. Il fut convenu qu'il irait prendre le commandement de son nouveau régiment le jour même de son mariage, et ne reviendrait à Versailles que l'année d'après. C'était sou-

vent ainsi, dans ces temps anciens, que l'on faisait connaissance.

Ma mère, qui adorait Louise, lui promit de la quitter le moins possible, d'être à son mariage, à sa présentation; elle tâcha enfin de soutenir son courage, car elle avait lu dans ce modeste cœur et vu que les grandeurs promises n'avaient pu l'éblouir. Le mariage se passa assez paisiblement, et en petit comité; la duchesse de Guiche, fille de la duchesse de Polignac, bonne, gaie, bienveillante, charmante, l'entoura de ses soins. M. de Polastron était parti d'abord après la cérémonie; il avait paru à Louise simple, se mettant à l'écart et fort occupé de son début devant le régiment qu'il allait commander.

Il fallut s'occuper de la présentation, *être mise à peindre*, lui disait-on; Mlles Bertin et Léonard furent mises à l'œuvre. Vestris fut appelé et commença ainsi ses instructions. Il faut apprendre à entrer et à sortir de l'appartement, à faire les révérences en avant, en arrière, faire le simulacre de baiser le bas de la robe de la Reine : « Vu la place que vous allez occuper, madame, Sa Majesté s'approchera de vous pour vous embrasser; là, il faut être pénétrée de reconnaissance, chercher sa main qu'elle retirera. Rappelez-vous bien qu'il faut que tout ceci soit fait avec grâce, le coude arrondi; souvenez-vous que tous les yeux seront sur vous, et que Vestris le père est votre maître. »

La duchesse de Polignac fit la présentation, accompagnée de sa fille la duchesse de Guiche et de ma mère. Elle eut lieu le dimanche, après la messe du Roi, dans les grands appartements, devant les princes, leur maison

et toute la Cour, et au grand soleil de midi. La duchesse de Polignac et sa fille n'avaient jamais été plus belles, ma mère plus jolie. Louise, pâle, tremblante, prête à s'évanouir de crainte, avait oublié révérence, bas de robe, tout.

Il y eut un murmure d'admiration pour les deux duchesses; de la présentée on parlait tout bas. La Reine s'approche pour l'embrasser, elle reste immobile et gauche. Chacun le remarque, le dit, elle l'entend. Un seul la trouve timide, intéressante, un seul la plaint, c'est M. le comte d'Artois. D'un regard, elle s'en aperçut et eût donné tout au monde pour lui dire : « Monseigneur, je souffre, vous seul l'avez compris... Monseigneur, vous n'avez pas eu la cruauté de rire quand j'étais prête à m'évanouir de peur, de honte... Oh! soyez-en béni, Monseigneur. »

Le lendemain, le soir, chez la duchesse de Polignac, on la laissa seule, car elle n'avait eu aucun succès. Le comte d'Artois s'approcha d'elle, lui parla avec bonté. Sa bienveillance si gracieuse, si encourageante, la troublait trop pour pouvoir répondre, et ceci fut remarqué généralement, car rien ne passe inaperçu parmi les courtisans.

Mme de Polastron était très agréable sans être jolie, sa taille souple et svelte, l'expression de ses traits touchants et tristes, trop craintive pour parler haut; sa voix avait un charme extrême, elle s'exprimait avec grâce, simplicité, elle n'était ni humble ni arrogante, mais se mettait en arrière; il fallait la chercher. Celui qui avait eu pitié d'elle la chercha.

Monsieur le comte d'Artois était alors l'idole de cette

cour gracieuse et légère; inconstant, aimable, gai, il en était l'âme, la vie. Habitué aux conquêtes faciles, il éprouvait près de Mme de Polastron un sentiment nouveau qu'il ne comprenait pas; cette modestie si sincère lui inspira une sorte de respect qu'il avouait franchement, il lui disait même avec un doux sourire : « Vous m'en imposez, madame. »

Tout le monde remarqua le changement entier de la conduite du comte d'Artois; il passait toutes ses soirées chez la duchesse de Polignac, et disait trop ouvertement que c'étaient les plus doux moments de sa vie. La Reine, enchantée de le voir plus souvent, lui dit combien elle en était heureuse; mais la malveillance ne tarda pas à éclairer cette souveraine. Parlant un jour à Mme de Polastron de son logement, elle lui dit : « Prenez garde, Louise, les grilles de la duchesse de Navailles ne sont plus là. »

La pauvre innocente jeune femme ne comprit pas ce que la Reine avait dit tout haut, et ce que chacun répéta tout bas.

Le cœur de ma mère aimait et veillait, mais son peu d'expérience ne l'éclairait ni sur les dangers ni sur les sentiments de sa cousine; mariée depuis quelques années, mais toute dévouée aux soins de sa famille, elle connaissait peu le monde, qu'elle voyait à travers le prisme de son innocente équité.

Ma mère rencontrait souvent M. le comte d'Artois chez Mme de Polignac, elle avait remarqué ses égards pour Louise; trouvant qu'elle les méritait par sa conduite noble et simple, elle aurait cru commettre *un péché* que d'y attacher le moindre soupçon de galanterie.

M. de Polastron revint de son régiment, on ajouta une chambre de plus à l'appartement de sa femme. Loin d'être ébloui par la position de sa sœur à la Cour, peu sensible aux agréments de sa femme, il regrettait vivement son régiment, s'ennuyait à Versailles, même à Paris, et ne le cachait à personne. On le trouva peu aimable, car il avait même le singulier travers de ne pas chercher à le paraître. Ainsi se passa la seconde année de mariage de Mme de Polastron.

Elle eut un fils que Louis XVI et la Reine tinrent sur les fonts de baptême : on le nomma Louis; ce bonheur attacha Louise à la vie, qui jusqu'alors, disait-elle, avait eu peu de charmes pour elle.

Louise, s'habituant au grand monde, devint moins timide; toujours modeste et bonne, mais faisant plus de frais, on la trouva aimable, embellie; elle fut plus entourée. Le comte d'Artois devint plus confiant par l'habitude de la voir sans cesse; il osa chercher à lui faire comprendre que, pour obtenir son approbation, aucun sacrifice ne pourrait lui coûter, etc.; enfin, tous les lieux communs de la galanterie furent mis en usage. La pauvre Louise, pour laquelle ce langage était nouveau, en fut touchée; peut-être le prince était-il de bonne foi? Quoi qu'il en fût, Louise le crut. Il osa écrire; Louise, fort émue, courut se jeter dans les bras de ma mère, qui obtint le renvoi de la lettre, épouvantée qu'elle était de ce premier pas; Louise, pure comme un ange, ouvrit son cœur à sa belle-sœur et à la Reine, qui lui permit de se fixer à Paris et de ne passer à Versailles que ses jours de service. Son éloignement fut un regret dans ce cercle intime, un événement parmi les

courtisans, et bientôt tout Paris fut rempli de la nouvelle que Mme de Polastron était exilée et Monseigneur au désespoir.

M. le comte d'Artois fut malheureux et blessé de cet éloignement sanctionné par la Reine; plus il vit d'obstacles, plus il chercha à les vaincre. Il fit savoir à Louise qu'il saisirait tous les moyens de la rencontrer, fût-ce même sans pouvoir lui parler, de la voir enfin à tout prix.

Ma mère avait une loge à l'Opéra, au premier, sur le théâtre. Le comte d'Artois en savait le jour. Il part de Versailles avec le chevalier de Crussol, va à Saint-Cloud, où il laisse sa voiture, y trouve un cabriolet de louage et tout ce qu'il faut pour se déguiser : d'immenses perruques poudrées, des cravates brodées, des redingotes, des chapeaux à trois cornes. Il arrive à l'Opéra, le spectacle était commencé; ils entrent au parterre qui, dans ce temps, était debout et à bon marché; il se fait un brouhaha; ils aperçoivent Mme de Polastron et ma mère. Malgré l'épaisse perruque, M. le comte d'Artois est reconnu, on lui fait place, on forme un cercle autour de lui, il se trouve seul au centre avec le chevalier de Crussol; un mauvais plaisant devine l'incognito et dit : « Place à Monseigneur ! » On applaudit, on rit. Il ne restait rien à faire qu'à jeter perruque et chapeau, à rire et à se sauver. Le public français adore la bonne humeur; dans ce temps-là, il aimait les princes; il se joignit donc à lui, et toute la salle d'applaudir. Louise, réfugiée au fond de la loge, se cachait de honte; personne ne la vit. Ma mère était désolée, furieuse.

Louise passa plusieurs années, demandant au ciel la paix de l'âme et la force de résister à tout ce qui pouvait la troubler, rien que de prudent et de simple. Mais les mauvais temps approchaient; on se groupa près de la Cour, Louise y retourna ; ce n'était plus le temps de la galanterie, c'était celui des alarmes.

Ne craignez pas, mes enfants, de trouver ici une répétition de ce que déjà je vous ai raconté; j'indiquerai simplement les dates indispensables pour suivre le fil des faits qui reviennent à ma mémoire.

Nous sommes maintenant en 1789, au moment des États généraux, lesquels s'instituèrent en Assemblée nationale et se déclarèrent en possession de tous les pouvoirs. C'est alors que l'on peut dater la *Révolution*. Les Français, les amis fidèles du Roi, se groupèrent autour du trône, dont déjà il ne restait plus qu'une ombre. Chaque jour apportait un malheur. Bientôt a lieu la prise de la Bastille, et le 6 octobre, où la famille royale quitte Versailles et est conduite à Paris. La duchesse de Polignac et sa famille ayant été obligées de fuir la fureur populaire, Mme de Polastron se rendit près de la Reine, qui lui ordonna de retourner près de ma grand'mère et lui conseilla de rejoindre la duchesse de Polignac dès qu'elle pourrait sortir de France. M. de Polastron était à son régiment, croyant y être utile.

L'alarme devint générale; on courut aux frontières, espérant, par le nombre et en force, sauver le Roi et la France; c'est ainsi que commença l'émigration de toute la noblesse.

Déjà le comte d'Artois avait fait proclamer le prince

de Condé, dont le nom était un noble drapeau, chef général des gentilshommes coalisés; les ducs d'Angoulême, de Berry, de Bourbon, d'Enghien, servirent sous ses ordres; les actes de courage de l'armée de Condé passeront à la postérité.

L'argent manqua, on refusa aux princes même celui qui leur était dû par leur agent; ils avaient vendu jusqu'à leurs derniers diamants; la terreur s'était emparée des esprits et des sentiments, mais il existait encore des cœurs dévoués; celui de Louise s'exalta : aider le comte d'Artois devint sa seule espérance, son unique pensée. Son grand-père était riche et encore en possession de sa dot; elle vient à genoux la réclamer en lui peignant la position des princes et de l'armée. Cet excellent père prête, donne tout ce qui est en son pouvoir, emprunte et obtient d'immenses sommes des fermiers généraux, alors encore millionnaires. Louise, heureuse d'espérance, part chargée d'or, avec son fils, sa femme de chambre et un fidèle serviteur. A travers mille peines, des difficultés, des dangers extrêmes, elle parvient à passer la frontière; mais alors elle ne sait plus où se diriger, elle n'ose interroger et tremble de nommer celui pour lequel elle n'avait cessé de prier. Elle arrive enfin au milieu de l'armée de Condé; heureuse alors, elle ne pense plus à se cacher : retrouver Monseigneur lui paraissait être sauvée! Pauvre Louise! quel événement que son arrivée! On s'attroupe autour de sa voiture, elle est reconnue. Monseigneur ne comprend point encore ce qui l'amène, et la questionne; confondu de trouver tant de dévouement, de résolution et de courage dans ce timide cœur, il en est touché, pénétré d'atten-

drissement; mais déjà il prévoit pour elle les conséquences de cette imprudente démarche. Il la remercie, *au nom de tous*, de l'aide qu'elle venait apporter, puis, ôtant son chapeau, il demande avec respect ses ordres. Il se fit un silence; tous, à son exemple, se découvrirent. Louise, devenue plus calme, comprend qu'il faut prendre un parti. « Partir, dit-elle : un gîte, une chaumière, de la paille, mais *seule et loin.* » On lui donna une escorte, elle part le cœur rempli de la douce espérance d'avoir pu rendre service à Monseigneur; mais elle craint bientôt que ce ne soit au prix de la honte éternelle, car, en partant, elle s'entend dans la foule donner un nom auquel l'opinion générale n'a accordé que trop de croyance.

Pauvre et malheureuse Louise! Tout en admirant l'exaltation de son attachement, on avait cru voir tomber le voile de chasteté qui la couvrait.

Mme de Polastron retrouva sa belle-sœur à Turin; elles voyagèrent en Allemagne, où elles se séparèrent. La duchesse de Polignac fut en Russie, et la petite colonie de femmes se dirigea vers Coblentz, où nous les retrouvâmes.

Après Coblentz, dont j'ai déjà parlé, nous nous rapprochons de la France, nous entendons le canon de Thionville; nous nous trouvions au milieu de la déroute, et nous nous séparâmes, ma mère et moi, pour aller en Hollande; le reste de la société se dirigea vers Mittau. C'est ainsi que la duchesse de Polignac vit revenir près d'elle sa famille désolée. Louis XVIII et les princes furent à Mittau. Après la mort de la pauvre et belle duchesse de Polignac, son entourage y fut, de

là passa en Écosse. On ne permit pas à Louis XVIII d'y suivre son frère, il garda près de lui M. le Dauphin et Mme la Dauphine.

C'est donc en Écosse que ma mère retrouva sa cousine, mais triste, malheureuse, car elle sentait alors qu'elle était compromise plus que jamais. Elle se cachait à l'ombre; ce n'était plus la timide pensionnaire, c'était une pauvre femme flétrie dans l'opinion, mais, hélas ! par le dévouement du cœur. Ma mère fut désespérée; mais douce, compatissante, la trouvant à plaindre, elle lui consacra ses soins.

Une année se passa ainsi en Écosse, et après le départ de ma mère pour Paris et celui de Monsieur pour Londres, je ne revis plus ma cousine que deux ans après, à mon retour de Tunbridge. Je fus péniblement surprise en la revoyant changée à ne plus la reconnaître; son entourage ne me parut pas comprendre sa position; sa toux continuelle, une fièvre lente, ne l'indiquaient que trop. Mal logée, avec Mme de Lage et Mme de Poulpry, son petit salon était cependant le rendez-vous de la société du prince; il y faisait tous les soirs son whist avec le comte de Vaudreuil, le maréchal de Vioménil, le duc et la duchesse de Coigny, le duc et la duchesse de Grammont et ses filles, beaucoup d'émigrés; le duc de Berry y venait souvent. Monsieur menait alors une vie qui lui plaisait fort, il faisait des frais et rendait ces soirées agréables.

Il y avait à peine une semaine que j'étais à Londres, lorsque je compris l'état de Mme de Polastron. J'en parlai à son médecin, qui me parut léger, ou plutôt indifférent. Il s'appelait le père Élisée. J'écrivis à ma

mère mon inquiétude; elle me demanda avec instance de veiller sur ma pauvre cousine et finit sa lettre en me recommandant non seulement sa santé, mais bien plus son âme! Ma grand'mère étant fort malade, elle ne pouvait la quitter.

J'ai souvent remarqué que les personnes les plus attachées aux malades sont celles qui, quelquefois, s'aveuglent le plus aisément sur leur danger. On ne voulait rien craindre pour la pauvre Louise; elle ne se plaignait jamais; elle n'eût pour rien au monde dérangé les soirées qui plaisaient à Monsieur; « et puis où serait-elle mieux entourée? » disait-on. Monseigneur s'aveuglait; comparant chaque jour avec celui de la veille, il n'y voyait aucune différence. Son salon, le soir, était étouffant, sa chambre froide et mal située au nord. J'en parlais sans cesse, ce qui était insupportable à tout le monde; mais je ne me décourageais pas. Je demandai un autre médecin que ce père, qui n'ordonnait que quelques tisanes et espérait du printemps. J'obtins au moins un autre logement plus spacieux et espérai une amélioration, ce qui fit plaisir, car chacun l'aimait; mais il était plus commode à tous de ne rien changer, car l'amitié a son égoïsme comme l'amour : tous les deux même aveuglement.

La fièvre lente de Louise augmentait; je voyais qu'elle regrettait ma mère. Je l'encourageai à la confiance; elle m'ouvrit enfin son cœur : trouvant comme moi son régime insuffisant, je lui demandai avec instance de consulter le médecin du roi George III; c'était celui de mes enfants, que l'on disait fort habile, sir Henry Halford. « Je le désire, me dit-elle, mais Monsieur s'en

inquiéterait. Puis il est d'habitude; rien ne lui serait plus désagréable que ce changement, nous ne l'obtiendrons pas. » J'assurai à Mme de Polastron qu'en le disant à Monsieur de la part de ma mère il y consentirait. Je le fis, j'obtins. Sir Henry fut appelé. Il examine beaucoup la pauvre malade, la questionne, paraît s'intéresser à sa position. Elle en est touchée et lui demande de revenir souvent; il le promit. Il me dit en sortant : « Je veux parler à ce monsieur là-bas. Il est urgent que je parle à quelqu'un de cette pauvre malade. » Monsieur l'attendait. Sir Henry me demanda de rester à la conversation, craignant de ne pas parler assez bien français pour être compris, et dit : « Monsieur, la malade que je viens d'examiner est dans le dernier degré d'une consomption qui me fait craindre qu'il ne soit trop tard pour l'arrêter, et si quelqu'un s'intéresse à cette aimable dame, il ne faut pas perdre un jour. » Monsieur devint pâle comme la mort. « Tout le monde s'y intéresse, dit-il avec un regard égaré; parlez, parlez! faites tout au monde pour la sauver! — Il faut d'abord conduire Mme la vicomtesse à la campagne, l'établir dans une étable dont elle ne sortira pas, et ceci immédiatement. Elle crache le sang, et plus encore; il lui faut une tranquillité parfaite, aucune agitation. » Sir Henry voulut bien se charger de l'établissement qu'il demandait, promit de revenir tous les jours. Il avait vu, compris l'agonie de ce *bon Monsieur* qu'il plaignait. Sir Henry l'avait frappé au cœur, ses yeux enfin furent ouverts : il comprit tout ce que la pauvre Louise avait souffert, et sans une plainte, sans un reproche. Il était au désespoir et me fit pitié. Il fut con-

venu qu'il éviterait de laisser voir ses inquiétudes à la malade jusqu'à l'établissement à Brompton.

Là commençait pour moi une cruelle tâche, celle d'éloigner Monsieur de sa pauvre victime; je parlai à son honneur : il me comprit et se résigna.

Je me dévouai à l'œuvre, cherchant à ne pas effrayer Louise; mais, au nom de ma mère, elle consentit enfin à me faire lire dans son âme. Je parvins par mes soins à adoucir les peines de ce pauvre cœur, et j'obtins ce que je désirais ardemment, d'admettre dans nos lectures, dans nos conversations, un ecclésiastique plus éclairé que moi et qui saurait nous indiquer le véritable remède de l'âme. Je vis qu'elle le désirait ainsi que moi, mais qu'elle craignait d'inquiéter Monsieur. Je lui promis de lui en parler au nom de ma mère, et bientôt je pus lui annoncer que je n'avais trouvé aucune opposition. Monsieur consentit à ce que Mme de Polastron, puisqu'elle le désirait, pût voir l'abbé de Latil. Il fut appelé. Lui parlant de la bonté divine, elle parut moins souffrir. Rien de plus touchant que ces entretiens d'un ecclésiastique compatissant avec une pauvre pénitente qui revient à Dieu. Mais il fallait un sacrifice, celui de ne plus voir Monsieur; elle le fit, demandant seulement à le revoir à l'heure de la mort. « Elle avait, disait-elle, une grâce à obtenir. » Elle la confia à l'abbé, qui consentit.

M. de Latil crut nécessaire de parler à Monsieur à cœur ouvert de sa position envers Mme de Polastron et du scandale dont il avait été la cause. Il ne lui demandait pas une réparation publique, mais il lui fit sentir qu'il était convenable qu'il s'éloignât pour le

moment que l'on ne pouvait que trop prévoir. Monsieur comprit la gravité de la situation présente; son cœur en était déchiré, et consentit à supporter ce que M. de Latil trouverait convenable de lui imposer. « Un éloignement momentané, dit l'abbé. Je supplie Monseigneur d'aller à la campagne. Il reverra la pauvre pénitente, elle le désire elle-même, ayant un seul mot à lui dire, une grâce à lui demander; mais ce ne peut être qu'à l'article de la mort. » L'abbé avait parlé en maître; Monseigneur, comprenant qu'il était juste de le supporter, consentit à partir et à attendre l'appel que M. de Latil lui avait promis.

L'état de la malade empirait. Sentant qu'elle perdait ses forces, elle demanda à M. de Latil de faire approcher les personnes de son intimité, qui n'avaient cessé de lui donner des marques d'intérêt, et ses gens qui l'aimaient.

D'une voix tremblante et touchante, Mme de Polastron demande pardon à tous du scandale qu'elle avait donné, s'accusant avec simplicité; elle remercie les amis qui ne s'étaient pas éloignés d'elle. Puis, pauvre Louise! elle voulut dire un mot tendre à chacun, leur laissant un petit souvenir, ne s'excusant pas de leur peu de valeur : elle ne possédait rien. L'abbé annonce que le moment suprême est arrivé et que, la malade étant préparée, il allait administrer les derniers sacrements. On se mit à genoux autour de son lit. Il fit une touchante exhortation, récita les dernières prières. Elle répondit au moment de la communion et de l'extrême-onction avec une touchante piété. Elle exprima à M. de Latil sa reconnaissance. Puis on lui amena

son fils, qui était au collège ; elle lui parla quelque temps et le recommanda à Mme la duchesse de Coigny, dont la mère, Mme d'Andlau, était Mlle de Polastron.

La malade était épuisée, tout le monde se retira ; l'abbé de Latil pria près d'elle.

Le lendemain, Mme de Polastron était bien mal , sir Henry ordonna la plus grande tranquillité. Elle désirait me voir, me parler de ma mère, et on me laissa près d'elle. Elle était calme, tendre, mais souvent assoupie.

L'agitation devint extrême. Sir Henry déclara que l'agonie s'approchait, l'abbé fit prévenir Monsieur ; il était revenu à Londres, attendant dans de pénibles angoisses d'être appelé.

On ouvre les portes du salon. Monsieur n'ose approcher. J'étais près d'elle, je tenais sa main, elle tremblait. Elle aperçoit Monsieur ; il veut s'élancer : « N'approchez pas ! » dit l'abbé d'une voix forte. Il n'ose plus franchir le seuil de cette porte.

L'agitation redoublait, l'agonie augmentait. Elle lève les mains au ciel et dit : « Une grâce, Monsieur, une grâce ! Soyez à Dieu, tout à Dieu ! » Il tombe à genoux et dit : « Je le jure à Dieu ! » Elle répéta encore une fois : « Tout à Dieu ! »

Sa tête retomba sur mon épaule ; ce dernier mot fut son dernier soupir, elle n'existait plus ! Monsieur lève les bras vers le ciel, jette un cri horrible. On ferme les portes. Nous nous mîmes en prière.

On dit que les amis dévoués de Monsieur le conduisirent à la maison de campagne où il avait passé la

cruelle semaine d'exil que l'abbé Latil lui avait imposée (1).

Après les tristes scènes dont je viens de vous donner le récit, mes chers enfants, j'avais besoin de repos. J'allai chercher près de mes chères amies, lady Charlotte Gréville et lady Mary Bentinck, de douces distractions pour mon cœur attristé.

J'étais heureuse à Bulstrode; cette année fut particulièrement intéressante pour ce doux intérieur. Lady Charlotte donna naissance à une fille qui devint la charmante et parfaite lady Ellesmere; c'est moi qui la reçus dans mes bras à sa naissance. Mes chères filles étaient heureuses dans ce beau lieu, où je restai une grande partie de l'été.

Ma mère, vers l'automne, m'y apprit une bien triste

(1) Ce 1er mai 1853, je lis l'*Histoire de la Restauration*, livre aussi éloquent qu'intéressant. Dans le deuxième volume, pages 81 et 82, je trouve la vie et la mort de Mme de Polastron, je vois avec peine que le récit n'en est pas exact, ce que je m'explique aisément.

M. de Lamartine, pendant la vie de Mme de Polastron, était encore enfant, et ne devait avoir que dix à onze ans à sa mort. Il ne reste de ce moment qu'une femme nonagénaire, Mme de Poulpry [morte en 1854], et une autre octogénaire, c'est moi, qui, tout en ayant les infirmités de cet âge, en ai les *avantages*, me rappelant le passé comme on se souvient dans sa jeunesse de la veille. Je déclare que le récit que je viens d'écrire est vrai jusqu'au scrupule, mais je demande à M. de Lamartine la permission de copier le passage suivant; il est juste, il est touchant, il est vrai.

« Le comte d'Artois à genoux répéta ce serment à son ombre, et il le garda, quoique jeune, beau, prince et roi, à travers une longue vie, jusqu'au tombeau. »

Louis de Polastron, fils de M. et Mme de Polastron, entra au service dès que l'âge le lui permit. Lieutenant d'un régiment anglais de cavalerie, il fut envoyé à Gibraltar, où il mourut, la même année, de la fièvre jaune.

nouvelle, celle de la mort de ma grand'mère, puis me donna une consolation, l'espérance de la revoir bientôt près de nous.

Dans le temps où M. de Gontaut fut obligé de nous quitter, on l'avait averti que sa présence était nécessaire pour faciliter la levée du séquestre de ses biens dans le midi de la France. Il n'avait alors de fortune positive que les sommes placées sur les fonds anglais, et nous trouvâmes prudent de continuer, dans notre petit ménage, la plus stricte économie.

L'événement heureux de Windsor, dont je vous ai donné le récit, avait triplé nos revenus, et revenant à Londres, dans l'attente du retour de ma mère, je pus reprendre ma maison, l'y loger, et avec elle je m'y trouvai heureuse.

Ma mère voulut bien partager avec moi les soins de l'éducation de mes chères filles; leurs leçons, leurs promenades occupèrent nos matinées, mais le soir je pus avec toute sécurité jouir de l'agrément que m'offraient nos excellentes amies.

Lady Clarendon logeait près de moi; il était rare qu'elle oubliât de s'informer si, dans la journée, elle et sa voiture pourraient m'être utiles. Mes amies écossaises, lady Hampden, lady Wedderburne et lady Hope, vinrent se fixer à Londres; lord Somerville et ses deux sœurs, lady Mary et lady Charlotte, lord et lady Templeton, lord et lady Bristol et miss Upton étaient tous à Londres quand j'y arrivai. Cette année me fut très agréable.

Toute mode devient une espèce d'esclavage qu'il faut subir, même dans la sage Angleterre; ce fut le moment

de celle de Mme Siddons et de son frère Kemble, dont l'incomparable jeu excita un engouement dont lady Mary, miss Upton et moi fûmes saisies. Je préférais les tragédies de Shakespeare au bal; je dansais mal, j'entendais bien. Mais cependant j'allais souvent aux assemblées de lady Salisbury; elle était fort bienveillante pour les Français, qu'elle avait pris en gré. Monsieur y trouvait sa partie de whist toujours à ses ordres; le Prince régent y allait beaucoup, y était très aimable et d'une politesse de bon goût, dont je vais vous donner un exemple.

Un soir j'étais chez lady Salisbury avec lady Clarendon, qui eut envie d'aller un instant chez sa sœur, lady Maryborough; elle me dit que dans peu de moments elle reviendrait me prendre. Ne voulant pas la faire attendre, je descendis dans le vestibule; le Prince régent paraît, il me voit et me demande s'il peut m'être utile; je fis une révérence et m'excusai. « Si votre voiture n'est pas là, de grâce, prenez la mienne. » Et il m'offre la main. Je recule, et avec un geste négatif, mais respectueux, je dis : « J'attendrai, Monseigneur, s'il vous plaît. — Oh ! madame, dit-il avec un gracieux sourire, si j'ose vous offrir ma voiture, c'est que je monterai derrière. » Dans ce moment, un valet de pied me prévint que la voiture de lady Clarendon m'attendait; il fit reculer la sienne, et me donna la main pour monter dans celle dont il me fit ouvrir la portière.

Peu de souverains l'eussent fait, et aucun avec autant de grâce.

Après avoir passé plusieurs années à Mittau et en

Suède, Louis XVIII désira se rapprocher de Monsieur, et réclama en roi un asile en Angleterre, ce que le ministère anglais lui déclara ne pouvoir agréer. Cette demande n'avait point encore eu de solution, quand tout à coup on reçoit la nouvelle que le roi de France est en vue de Yarmouth.

Monsieur accourt chez nous et nous dit : « Rendez-moi un service : sachez de lord Clarendon à quelle heure M. Pitt doit aller pour le conseil à Windsor, et s'il part de Saint-James. » Je cours chez mes amis, M. Pitt en sortait; j'obtiens des renseignements que je rapporte à Monsieur. Il nous quitte à l'instant, va droit au Parc, attend longtemps, voit enfin la voiture tant attendue; le ministre s'y précipite, part, s'avance. Monsieur paraît, et dit en prince : « Arrêtez », ouvre la portière, monte et ordonne au postillon de marcher. Le ministre s'était levé : « Monseigneur va-t-il à Windsor? dit-il avec effroi. — Non, mais il m'est indispensable de vous parler », et en souriant il ajouta : « Vous me fuyez, mais j'aime à croire que nous allons parfaitement nous entendre. »

L'entretien fut long. Monsieur, satisfait des obligeantes dispositions du ministre, fit arrêter, et descendit seul sur le grand chemin, tard et à plusieurs lieues de Londres, ce qui avait désolé M. Pitt, qui, le soir même, fut chez Monsieur lui apprendre que le duc de Buckingham prêterait au *comte de Lille* un château qui, le lendemain, serait prêt pour sa réception, et que plus tard le Roi déciderait lui-même le parti qu'il désirait prendre.

Monsieur alla le recevoir à Yarmouth, accompagné

du duc d'Orléans, du comte de Beaujolais, du prince de Condé, du duc de Bourbon. On aurait désiré que le Roi voulût aller en Écosse, il le refusa; mais le marquis de Buckingham lui offrit son château de Goldenfield en Essex; il l'accepta.

On avait ordonné au commandant du port de rendre au Roi les honneurs compatibles avec son incognito et de le laisser agir selon sa volonté.

Quelques mois après, le Roi loua le château de Hartwell, qu'il habitait avec le duc et la duchesse d'Angoulême. Monsieur et les princes continuèrent d'habiter Londres et ses environs, mais faisaient à Hartwell de fréquents voyages.

Le château de lady Hampden n'en était pas éloigné, j'y passais très souvent plusieurs mois de l'été, pendant lesquels le Roi avait eu la bonté de me permettre d'aller dîner à Hartwell; souvent je lui portais des nouvelles de la société, et faisais mon possible pour plaire à cette petite cour, où j'étais reçue avec bonté. L'habitation de lady Hampden, très remarquable, et une belle bibliothèque aux ordres du Roi, lui furent quelquefois agréables.

Le nom de M. Pitt rappelle à ma mémoire un petit épisode sans importance, que cependant je vais vous conter; j'écris sans suite et quand mes pensées arrivent. Vous l'avez voulu, je suis fidèle à ma promesse.

Ne jugez pas mal des usages auxquels vous n'êtes pas habitués, mes chers enfants, n'allez pas comparer et confondre les innocentes mascarades, dans les salons de bonne compagnie, avec celles qui ne sont rien moins qu'enfantines à Paris.

En Angleterre on se masque pour s'amuser; dix ou vingt femmes s'assemblent, se groupent; quelquefois la plus éloquente cherche à soutenir un caractère; les autres en général ne disent rien. Il y eut une fête de ce genre, dans un superbe jardin illuminé, chez une personne de ma connaissance, dont il m'est impossible de me rappeler le nom. Toute la société y fut, et moi-même j'y accompagnai lady Clarendon, sa sœur, les miss Somerville, etc. Nous nous déguisâmes en diseuses de bonne aventure; Mme Wilmot s'était fait un rôle qu'elle eût soutenu avec esprit, si l'on n'avait eu la malencontreuse idée d'avoir un âne, un véritable âne avec ses paniers, dans notre groupe! Voilà qu'en entendant la musique l'âne a peur, et se met à braire avec une telle persistance, que Mme Wilmot ne put débiter une seule sentence. On nous entoura en éclatant de rire; il ne nous restait plus qu'à cacher notre honte. Ce n'est pas tout : au moment de notre départ, M. Pitt amène à Mme Pole, sa nièce, lady Esther Stanhope, la supplie d'être son chaperon; c'était sa première entrée dans le monde. Cette recommandation devint chose difficile : lady Esther, d'abord, était de mauvaise humeur; la recommandation de son oncle parut lui déplaire; cependant il fallut se résoudre à se joindre à nous. Elle avait un déguisement qui n'avait de féminin que le masque. Je la voyais pour la première fois; elle me parut fort grande, fort maigre, fort décidée, fort indépendante. Quand elle vit notre âne *parler* et nous nous taire, elle dit sans se gêner que nous étions plus bêtes que notre âne.

Lady Clarendon, voulant la chaperonner, courait

après elle et ne pouvait jamais l'atteindre. En passant près de nous elle nous dit : « Ne vous occupez pas de moi, je suis indépendante! » Et Mme Wilmot la devineresse eût pu de ce jour prévoir son avenir.

Après la mort de M. Pitt, lady Esther Stanhope ne put se décider à prendre la vie tranquille, la vie commune à tous : celle d'un monde paisible. Elle quitta l'Angleterre, fut se fixer au plus haut d'une des montagnes du Liban, entourée d'un luxe oriental et d'esclaves. Elle y fut visitée par des voyageurs curieux de la voir, mais rarement admis, surtout les Anglais. M. de Lamartine parvint jusqu'à elle. Elle n'était plus jeune alors, mais toujours belle.

Pour avoir une idée de la position adoptée par cette étrange femme, il faut lire l'admirable récit qu'en fait M. de Lamartine, ce grand poète de notre époque, dans son livre intitulé : *Lectures pour tous*. Je ne le copie pas, mais je le recommande.

Encore une petite historiette, mes enfants, avant d'entreprendre un récit qui, tenant au domaine de l'histoire, deviendrait au-dessus de mes forces. De grands historiens ont écrit sur cette époque; les uns l'ont touchée admirablement, d'autres avec prévention, injustement, et mon faible talent ne pourrait rectifier ni les uns ni les autres. Je me bornerai donc à vous décrire le rôle où souvent j'ai été appelée près des princes dont j'honore la mémoire et de ceux auxquels, depuis leur naissance, mon cœur s'est voué jusqu'à mon dernier jour.

Mais parlons de mon ami Fulton pour la dernière fois. Un soir, à l'Opéra, dans la loge du duc de Portland,

où j'étais avec lady Mary Bentinck et plusieurs autres personnes, entre autres lord Clarendon, Louis de La Tour du Pin, etc., je découvre M. Fulton au parterre; je raconte à mes amis en peu de mots son histoire. La curiosité devient générale : il me fixait; on me supplie de le saluer avec bonté afin de l'attirer et de faire connaissance avec cet homme déjà fameux. Mon Américain, encouragé, se lève, s'élance, en un moment arrive dans la loge; sans façon, sans embarras, il me prend la main avec sa franchise amicale : « Quelle joie, mademoiselle Montot, de vous retrouver ici! J'avais peine à en croire mes yeux. » M. de La Tour du Pin, avec sa douce et gracieuse politesse, lui dit : « Monsieur se trompe sans doute, car madame est la vicomtesse de Gontaut. — *Oh! dear me!* ceci est trop fort! toujours changer de nom! C'est à devenir fou! Mais comme je vois que ces messieurs savent le mystère, si c'est pour rire, je veux rire aussi. »

Sa manière bonne et simple me toucha. Je le fis asseoir près de moi, et lui dis qu'étant en pays ami, je pouvais lui expliquer le mystère de Paris, de Calais et de Londres. « A présent que je comprends, dit-il, je puis faire compliment à monsieur votre mari d'avoir une femme qui a été au moment de me tourner la tête, ou de me faire donner au diable! » Sa réponse amusa beaucoup, et tous l'accueillirent. Je le présentai à lord Clarendon, pensant qu'il pourrait lui être utile : M. Fulton en fut enchanté; ils se virent beaucoup et, avant de partir pour l'Amérique, il vint me faire ses remerciements de lui avoir procuré, par lord Clarendon, un accès auprès des ministres, des savants, qui surent le

comprendre, et lui donnèrent même la possibilité de faire à Paris, en 1802, un essai de bateaux à vapeur. Mais ne trouvant pas l'enthousiasme égal à l'immensité de ses découvertes, il partit mortifié du peu d'élan de l'Europe.

C'est ce célèbre mécanicien qui seul découvrit l'immense pouvoir de la vapeur ; il fit construire en Amérique le premier bâtiment qui, en 1807, navigua avec succès sur la rivière d'Hudson ; c'est aussi à lui que l'on doit l'invention du télégraphe sous-marin, dont on s'est servi cette année en Angleterre. Il mourut en 1815.

J'ai beaucoup parlé de mes amis, pas assez de mes chères filles. Je ne passai jamais un jour loin d'elles. Élevées avec l'aide de ma mère, j'eus le bonheur, je puis même dire la gloire de leur procurer les meilleurs maîtres, et les plus savants médecins surveillaient leur faible santé. Naldi leur apprit la musique, Deshaies la danse ; tous les ans je les menais au bord de la mer ou aux eaux, accompagnées alors d'une maîtresse de dessin distinguée, excellent moyen, en fortifiant la santé, de cultiver leurs dispositions naturelles sans les fatiguer. Charlotte parvint même à peindre les paysages à l'huile, et Joséphine eut un véritable talent pour l'aquarelle. Un ecclésiastique d'un grand mérite les prépara pendant deux ans à leur première communion, qu'elles firent dans une modeste église qui subsiste encore à Londres, où princes et rois, à différentes époques, prièrent pour la France.

Donner une idée du bonheur et du charme que me firent éprouver mes filles bien-aimées me serait impossible.

Joséphine, oh! si le cœur pouvait se peindre, Joséphine eût été la plus belle entre toutes les créatures humaines! Sa vie entière fut une abnégation complète; dans son enfance, tout pour sa sœur, sa mère; épouse, tout pour celui que son cœur ait jamais aimé. Sa mort, sa cruelle mort, fut le seul chagrin que je reçus d'elle.

Charlotte est une âme d'élite, une pureté d'ange, craignant le mal comme on craint la mort, timide, s'accusant, de peur de se louer. Je ne puis résister ici à anticiper sur une dizaine d'années. L'homme aimable que Dieu dans sa bonté donna à ma chère fille me dit un jour : « Charlotte ne tient à la terre que par le petit bout du pied. » J'eus l'idée de sculpter un ange posant légèrement sur un globe terrestre; je lui donnai le joli profil de Charlotte, et j'eus alors son portrait de la tête aux pieds.

A la fin de 1813, j'étais encore chez lord Bristol, d'où nous suivions ensemble, marquant sur les cartes du théâtre de la guerre les progrès des armées coalisées qui marchaient à pas de géant. Revenue à Londres, l'intérêt de ce moment ne peut se décrire; chaque jour apportait jusqu'à nous le récit de gloire et de désastres; les indiquer ici est inutile, ils sont encore gravés dans la mémoire de tous; mais je n'oublierai jamais un jour où, chez lady Clarendon, dans une assemblée d'illustres étrangers, ministres, ambassadeurs de différents souverains, j'entendis discuter vivement, comme probable, indispensable peut-être, le partage de la France! O mon pays! je ne puis exprimer ce que mon cœur éprouva! Pas un mot des Bourbons; ce mot, qui m'allait à l'âme, ne fut prononcé pour la première fois qu'à Paris, au

centre de la France; nom si français qui parut enfin, comme l'arc-en-ciel au milieu de l'orage.

« L'épée de Bonaparte conduisit les étrangers à Paris; le sceptre de Louis XVIII les en écarta.

« CHATEAUBRIAND. »

V

1814. — M. de Blacas. — Événements de 1814. — Entrée du comte d'Artois à Paris. — Entrée de Louis XVIII à Londres et retour en France. — Mon arrivée à Paris. — Portrait d'Adèle de Gontaut. — Le Roi à Paris. — Fernand de Chabot. — Le ministère. — Réception aux Tuileries et audience du Roi. — Mort de ma mère. — Waterloo.

Quelque temps avant le moment où nous sommes arrivés, l'ami fidèle de Louis XVIII, le comte d'Avaray, attaqué mortellement d'une maladie de poitrine, fut obligé de le quitter pour Madère. Cette séparation fit une profonde peine au Roi, qui possédait au cœur le rare sentiment de la reconnaissance. Devant au comte d'Avaray la liberté, peut-être la vie, il ne l'oublia jamais : du palais du Luxembourg à Mons, M. d'Avaray avait admirablement concerté la fuite du prince auquel il avait dévoué son existence.

Avant de le quitter pour aller à Madère, il chercha dans sa mémoire un homme qui pût momentanément servir de secrétaire intime au Roi; il se souvint alors d'avoir rencontré en Allemagne, dans les premiers temps de l'émigration, un gentilhomme portant courageusement havresac et fusil, marchant dans la foule, froid et tête haute, à part de toute intimité. Son air digne et fier frappa M. d'Avaray, il demanda son nom :

« Blacas d'Aulp, lui dit-on, descendant des anciens souverains du Midi, et sans fortune ; on ne connaît que cela de lui. Il n'a pas un ami, parle peu, et n'a jamais mérité un reproche. » M. d'Avaray se le fit présenter, le trouva intelligent, circonspect et discret; il le recommanda au Roi, qui le chargea alors de quelques commissions près des cours étrangères.

Au moment de partir pour Madère, M. d'Avaray s'en souvint et reparla de lui au Roi, qui, pensant qu'il pourrait lui convenir, lui permit d'en rechercher les traces; il parvint à savoir que, depuis quelques années, M. de Blacas voyageait en Italie, où son goût pour les recherches classiques l'avait attiré; il lui écrivit de venir à Hartwell le remplacer auprès du Roi.

J'étais à Hartwell le jour où M. de Blacas y fut annoncé; le Roi lui permit d'entrer; on se mettait à table, et il se plaça entre la duchesse de Narbonne et moi. Prenant son silence imposant pour de la timidité, nous fîmes des frais pour lui. En rentrant dans le salon, le Roi appela la duchesse de Narbonne, voulant savoir son opinion sur le nouvel arrivé. « Superbe, dit-elle en riant, et fait pour la place que la Roi lui destine : muet comme doit l'être le secrétaire intime. » Le Roi fronça le sourcil; par son regard chacun comprit tout d'abord qu'il avait plu, et l'on devina sa fortune.

A l'ambition satisfaite, M. de Blacas comprit qu'il lui manquait quelque chose, un intérieur; il ne tenait à personne sur la terre.

Le duc de Berry s'était lié de cœur au comte de La Ferronnays, qui venait d'épouser la fille aînée de la comtesse de Montsoreau; il passait une partie de sa vie

dans le doux intérieur de cette famille. Le comte de Blacas y fut admis; la jeune sœur de Mme de La Ferronnays, douce, timide, bonne, parut lui plaire et offrir les avantages qu'il cherchait; il fut agréé, et l'on s'occupa de faire venir de Provence les papiers qui étaient nécessaires.

Pendant ce temps, les événements marchaient. Bordeaux s'était déclaré pour le parti royaliste le 12 mars; nous le sûmes par une lettre du duc de Wellington à lord Bathurst, secrétaire d'État, ministre de la guerre. Lui apprenant cette nouvelle, il ajoutait :

« En m'abstenant d'employer une influence étrangère pour le parti royaliste, je crois le servir en laissant à ce royaume l'honneur de reconnaître son légitime souverain; je m'en suis expliqué avec M. le duc d'Angoulême, j'aime à croire qu'il reconnaîtra plus tard la vérité de ce que je viens de vous annoncer ici. »

Mes relations intimes avec différents membres de l'aristocratie de tous les pays, ministres, ambassadeurs, me fournissaient des détails intéressants et sûrs. J'eus souvent le bonheur de les faire parvenir à Hartwell; le Roi les recevait avec bienveillance, mais jamais rien ne transpirait; Louis XVIII était prudent et circonspect. Ce que j'apprenais ne m'étant point confié sous secret, je pouvais le communiquer et laisser aller l'élan de mon cœur, portant l'espérance au lieu de la réunion établi chez la duchesse de Coigny, où j'étais reçue alors avec acclamations.

Pozzo di Borgo, Corse d'origine, après avoir été l'ami d'enfance de Napoléon, était devenu son plus mortel ennemi. Ayant suivi les Anglais expulsés de Corse, il

s'établit à Londres, et devint l'ami de plusieurs des miens. Je le voyais alors souvent. Il fut plus tard aide de camp de l'empereur de Russie. Ayant conservé ses relations avec le ministère anglais, ses lettres devenaient de plus en plus intéressantes; c'est par lui que nous apprîmes les détails les plus précis sur la régence de Marie-Louise, proposée par le Sénat, et combattue par les souverains alliés, qui ne voulurent pas s'en contenter. « Ce ne serait point assez, disaient-ils, pour tant de victoires, il nous faut mieux que cela. La coalition des souverains victorieux n'est point une guerre au pays où nous sommes entrés, c'est une croisade seule formée contre celui qui veut tout envahir, tout détruire jusqu'au fond du cœur des empires. *Il nous faut plus qu'une paix;* rien ne peut être solide avec un tel homme, dont les victoires mêmes sont funestes pour tous les pays. Il faut amener une paix qui puisse contenter tous les partis. »

« Point de régence, écrivait Pozzo, point de paix; il faut détruire, effacer la trace de cet homme! »

Une autre lettre de M. de Talleyrand, dont nous eûmes la copie, parlait du hasard comme un croyant eût parlé de la Providence. « Le hasard, disait-il, dans les révolutions, se présente comme solution dans l'avenir. »

L'abbé de Montesquiou fit savoir à Hartwell que le Sénat avait déclaré au trône de France, Louis-Stanislas-Xavier, frère du dernier roi, et après lui les autres membres de la famille des Bourbons dans l'ordre ancien.

Les princes jugèrent qu'il était urgent de se rapprocher de la patrie, mot magique pour leurs cœurs; le duc d'Angoulême partit pour l'Espagne, le duc de

Berry pour Jersey, espérant parvenir à cette Vendée où le feu sacré de l'amour pour le Roi subsistait encore. Le comte d'Artois vint un jour annoncer à ma mère son prochain départ et son désir de pouvoir par la Lorraine parvenir jusqu'au cœur de la France. Elle, si pieuse, si timide, craignant pour ce prince tant aimé, le supplie de porter, dans les dangers qui pourraient s'offrir, une petite croix d'or, renfermant une parcelle de celle du Sauveur. Il l'accepta avec le doux sourire si affectueux qui bientôt devait lui attacher bien des cœurs. « Je la porterai, dit-il, mais avec l'espérance que vous viendrez la réclamer à Paris. » Hélas! ce ne put être à elle qu'il la remît! Le prince de Talleyrand avait fait préparer dans son hôtel un grand appartement pour l'empereur de Russie, qui consentit à l'occuper. Caulaincourt y arrivait sans cesse, envoyé par Napoléon, tandis que du même hôtel, MM. de Bruges, de Vitrolles, etc., etc., travaillaient ardemment pour la cause de Louis XVIII.

Le traité de Fontainebleau du 11 avril nous fut communiqué; le départ de Marie-Louise pour aller retrouver son père, et puis enfin la résolution définitive de l'expulsion de Napoléon, et le don qui lui fut fait de la principauté de l'île d'Elbe; puis quatre jours sans un seul mot! L'inquiétude était extrême, quand enfin lady Bathurst eut la bonté de me communiquer une lettre que son mari venait de recevoir. La voici à peu près :

« Cherchez, s'il est possible, à vous représenter la physionomie de Paris au moment où je vous écris, par le plus beau soleil de printemps, au milieu d'une foule compacte; les armées coalisées éblouissantes de luxe,

d'or et d'acier, Russes, Prussiens, Autrichiens. Deux cent cinquante mille hommes enfin, pressés, serrés de trente hommes de front, arrivant par une des glorieuses portes de Louis XIV sur les boulevards, tambours, musique, drapeaux, Cosaques, se faisant jour avec calme au milieu de la foule élégante, qui les reçoit non en vainqueurs, mais en libérateurs; les contre-allées, balcons, fenêtres, encombrés de monde; au passage de chaque souverain les femmes se jetaient à leurs pieds, joignaient les mains, criaient : « Vivent les « libérateurs! A bas le tyran! Vivent les Bourbons! » Les femmes aux fenêtres répondant à ces cris, à ces signaux, par les mêmes cris, les mêmes signaux. La cocarde blanche paraissant partout comme par enchantement, les mouchoirs, les robes même déchirées, devevenus drapeaux. En ce moment tout est blanc, paix, espérance, enfin tout est gloire! Dites-le à notre amie, elle en sera heureuse, et le fera connaître à qui de droit. »

Le comte d'Artois, en quittant l'Angleterre, s'était dirigé vers Nancy, cherchant, en suivant la marche et les progrès des alliés, à pénétrer jusqu'à la capitale. MM. de Vitrolles, de Bruges et tous les royalistes le désiraient ardemment. Le Sénat, instruit de sa présence en France, lui fit proposer le titre de lieutenant général du royaume; il n'y répondit point, continua ses progrès vers Paris, et enfin arriva à Livry, chez le comte Charles de Damas. Dès que Paris en eut appris la nouvelle, la population entière s'y transporta; grands officiers, maréchaux de l'Empire, ancienne et nouvelle noblesse, noms historiques et garde nationale de Paris à pied et à cheval, tous, d'un même élan, se groupèrent

autour du prince, le pressant avec instance de leur permettre de l'accompagner vers Paris. Entouré de cette noble escorte, il consentit enfin et partit. Rien de plus entraînant que ce cortège improvisé, guidé par le cœur de chacun. A la porte Saint-Denis, entrant sur les boulevards, l'enthousiasme fut extrême : on n'entendait qu'un cri : « Vive notre prince! vive le prince français! — Oui, mes amis, leur répondit-il, il n'y a qu'un Français de plus! » Il fut, pour ainsi dire, porté jusqu'à Notre-Dame, puis aux Tuileries, où le drapeau blanc fut arboré! Les souverains l'y attendaient; l'empereur Alexandre quitta alors l'hôtel de Talleyrand, et fut s'établir à l'Élysée.

Un jour, un grand jour qui mit dans mon cœur une de ces joies que l'on retrouve rarement dans la vie, je vis arriver une petite voiture à quatre chevaux de poste, cocarde blanche, s'avançant en grande hâte vers le lieu de notre réunion. J'étais dans la rue, je m'élance et reconnais le comte de Montalembert : « J'ai la parole du Roi, me dit-il, il ne résiste plus, demain il sera à Londres, et bientôt à Paris, on l'y attend. »

La cocarde blanche avait été aperçue à son entrée à Londres, la foule l'entoura bientôt; on le questionne; il est presque porté à notre salon, où il confirme nos espérances : il avait été envoyé par le duc d'Angoulême de Bordeaux à Paris auprès du comte d'Artois, qui daigna lui donner une glorieuse mission, celle qui enfin décida le Roi à quitter Hartwell. Il nous dit que le drapeau blanc était arboré partout, et la cocarde presque de rigueur.

Chargé par Louis XVIII de prévenir le Prince régent

de son arrivée le lendemain à Londres, cette communication fut reçue avec un sincère plaisir, la nouvelle s'en répandit bientôt dans toute la ville. Des vivat suivirent la voiture de M. de Montalembert, qui repartit alors pour Paris. La foule ne cessa d'encombrer les rues de notre quartier, on nous demanda des cocardes; nous nous mîmes toutes à l'œuvre; notre zèle et notre bonheur étaient tels que nous en jetions par les fenêtres; en peu d'heures, et comme par magie, tous les chapeaux d'hommes, femmes, enfants, voitures, diligences, arborèrent cette blanche couleur et furent même la porter au loin.

La nation anglaise est généreuse, elle adopte vivement et ne change plus; la conduite simple et noble des émigrés français avait conquis l'estime générale, celle de leur clergé la vénération de tous.

Le Prince régent désirait recevoir Louis XVIII en souverain, mais celui-ci lui demanda de descendre dans un modeste hôtel; il n'y passa qu'un jour plein, puis s'achemina vers Paris.

Le glorieux jour de l'entrée de Louis XVIII à Londres, le Prince régent alla à sa rencontre, entouré des princes ses frères, tous à cheval, escortés d'un brillant état-major; la ville entière était pavoisée, les rues, les fenêtres, même les arbres du Parc et de Piccadilly encombrés, un véritable amphithéâtre paré! La calèche du Roi passait au pas au milieu des vivat. Il était accompagné de la duchesse d'Angoulême; le magnifique cortège le suivit jusqu'à l'hôtel de Crillon, où le Prince régent lui donna la main pour descendre; il y entra, ainsi que les princes ses frères. Là se trouvait la société

française et les personnes qu'il affectionnait le plus, et qu'il présenta lui-même au Prince régent. J'y étais avec ma mère; après le départ des princes, le Roi nous dit de revenir le soir.

A notre arrivée, on lui rendait compte des arrangements faits pour le voyage; il dicta la liste des personnes qui devaient le suivre; lady Clarendon était près de lui; il lui dit qu'il serait heureux d'y mettre son nom; il pressa même cette invitation, sachant que sa sœur lady Maryborough et sa nièce lady Fitz-Roy Sommerset étaient déjà à Paris, ayant suivi l'état-major des troupes anglaises. Lady Clarendon, flattée de tant de grâce, accepta. Le Roi, se tournant vers moi, dit : « Quant à ma filleule, elle est indispensable. » Lady Clarendon, enchantée de cette bonne pensée, proposa de me mener avec elle; mon cœur battit fort, l'idée de quitter mes filles était pour moi un obstacle insurmontable, et j'avoue que de premier mouvement je ne pus le cacher. Ma mère alors, qui approuvait ce voyage, me proposa d'emmener avec moi Joséphine, laissant avec elle sa sœur : « Charlotte, plus délicate, dit-elle, pourrait en être fatiguée. » Le Roi approuve et ajoute : « De Paris, votre fille vous donnera bientôt le signal du départ, et vous viendrez plus paisiblement nous rejoindre. » Puis, tendant sa main vers moi, il dit : « Ce sera bien, faites-le! » Je m'inclinai sur cetté main. C'était un ordre, j'obéis.

Le lendemain, au réveil de mes filles, j'appris à Joséphine la pensée du Roi, l'offre de lady Clarendon, et à Charlotte le sacrifice *momentané* qu'il fallait mutuellement faire. Pauvre Charlotte le comprit et

soupira. Joséphine, toujours dévouée, s'affligea de se séparer de sa sœur, sa pensée de tous les moments. En quittant ma mère et Charlotte, le sacrifice était grand; pour moi en particulier, pénible. Quand M. de Gontaut, après sa radiation de la liste des émigrés, fut rappelé par son frère pour réclamer dans le Midi ce qui lui restait de fortune, ses enfants avaient alors huit ans; à l'époque où je suis arrivée, seize; les ramener l'une et l'autre à leur père eût été mon bonheur, ma gloire.

Le moment de cette séparation fut triste; était-ce un pressentiment? Ma mère me tenait dans ses bras : « Pour partir il faut du courage, disait-elle; pour rester, de la résignation. »

Les préparatifs du départ furent prompts; le Prince régent me nomma pour assister à la fête qu'il donnait au Roi, et eut la gracieuse bonté de m'envoyer chercher dans une de ses voitures. Il fallut me parer, mes amies s'occupèrent de ma toilette, on fabriqua à la hâte une robe longue et traînante, on m'établit sur la tête profusion de plumes (costume de rigueur à la cour). Rien de plus beau que cette fête; la grande galerie de Carlton-House resplendissante d'or et de lumières. Le Prince régent, généralement gracieux, bienveillant, aimable et de bon goût, heureux d'avoir chez lui le Roi de France, chercha à lui témoigner sa respectueuse affection avec une délicatesse d'égards qui rendit cette fête agréable à tous; non seulement les princes et princesses de la Maison d'Angleterre et autres pays, ambassadeurs et ministres, mais, avec un soin tout particulier, il avait réuni autour du Roi les fidèles émigrés, ces noms illustres de France, exemple de dévouement et de res-

pect. Je n'avais jamais vu le Prince si aimable; le Roi était heureux; j'avoue que j'étais enchantée. C'est au milieu de cette fête qu'un intéressant incident fut remarqué.

La duchesse d'Angoulême revoyait, pour la première fois, disait-on, le duc d'Orléans; ils étaient dans une embrasure de fenêtre, tout le monde regardait : l'impression de tristesse et de douceur était empreinte sur les augustes et intéressants traits de la princesse, on pouvait y lire : pardon et oubli. Tout le monde était attendri.

Cet incident ne fut pas le seul de la soirée. Il était déjà tard, je pensais à partir, quand le Prince m'arrête et dit : « Restez un moment. Le comte de Blacas était engagé à épouser Mlle de Montsoreau, ce mariage n'avait pas encore eu lieu, n'ayant pu se procurer les actes de baptême ou de naissance qui étaient nécessaires. Par un à-propos inouï, ils sont arrivés hier. Le mariage paraissait impossible, eh bien! le croiriez-vous, madame? le zèle de M. de La Ferronnays a fait prodige; le prêtre est prêt, Mlle de Montsoreau au pied de l'autel, la fleur d'oranger sur la tête, attend l'époux, mariage à minuit, départ à huit heures du matin, suivant le Roi, faisant voile pour la France. J'adore l'esprit et l'activité française, dit le Prince, un bon Anglais ne s'en serait jamais tiré. »

A ce moment, M. de Blacas, quittant le Roi, s'approcha du Prince régent qui lui souhaita un heureux avenir; il ne répondit que par un profond salut, suivit M. de La Ferronnays et disparut.

Cet épisode, que l'on apprit tout d'abord, occupa tout le monde.

Le 24 avril 1814, j'étais à la porte de lady Clarendon, une voiture de poste attendait; un valet de pied me dit : « Milady est malade. » Je monte; elle cherche à me rassurer : « Une migraine, un malaise, me dit-elle, que la tasse de thé (remède universel) rétablit bientôt. » Il n'en fut pas ainsi, un médecin appelé déclara la fièvre et l'impossibilité de partir. Grande consultation. Lord Clarendon, décidant la question, trouva nécessaire de prévenir et remercier le Roi, je m'en chargeai. Il était midi, je partis. Le Roi avait quitté Douvres. Quand nous arrivâmes, on nous dit qu'un yacht attendait encore.

Nous nous embarquâmes, la rade était magnifique, pavoisée partout, le vent bon, la mer couverte de navires, de barques, partout musique et joie. Calais illuminé, quel enchantement! quelle fête!

En arrivant, il fallut se presser de chercher un gîte; nous courûmes vers l'hôtel Grandsire, ma pauvre amie n'existait plus; je tins à retrouver mon ancienne chambre, et pus me la procurer.

La foule partout était immense; on m'indiqua le lieu où le Roi recevait; nous cherchâmes à y pénétrer. Dans les rues, on nous prenait pour des princesses, à notre costume, qui était, disait-on, comme celui de la bonne duchesse d'Angoulême. L'enthousiasme était touchant, général. Nous parvînmes jusqu'au Roi, je pus lui expliquer le sujet de mon retard, la maladie et les regrets de lady Clarendon. Sa Majesté était entourée de militaires de tous grades, uniformes de toutes couleurs. Un général me parut dans un enthousiasme extrême, il se donnait un mouvement démesuré; c'était le géné-

ral Maison, commandant à Lille l'armée du Nord. Il était venu, de *patriotisme* et *sans ordres*, *décidé à escorter le Roi!* On nous dit que ce serait lui qui commanderait pendant toute la route; il ne me plut pas, n'était pas poli; il voulut nous faire reculer, quand un huissier du Roi qui me reconnut lui dit : « Général, vous ne savez donc pas que c'est une des dames de la cour, la filleule du Roi? » Alors, il fit des frais pour moi à m'en embarrasser. Joséphine, désirant savoir son nom : « Cet homme a l'air bien commun, dit-elle, est-ce un maréchal? — Non, c'est un général seulement, qui fait *ses embarras* », répondit un vénérable chevalier de Saint-Louis qui, lui, pleurait de bonheur, modestement et en silence.

A peine délivrées des brusqueries du général Maison, et arrivant dans le salon du Roi, un monsieur nous repoussait déjà, quoique avec politesse, quand, entendant mon nom, il nous laissa passer, mais ce fut pour retomber dans un autre écueil, car un autre monsieur galonné, lui, repoussait sans pitié. Je le vis, le reconnus; il avait été autrefois la cause d'un chagrin que j'avais eu et n'avais pas oublié : c'était la veille de ma première communion; j'étais en retraite chez les Sœurs de de charité, j'allais avec elles, modestement, dans la vieille église de la Madeleine, à ma place (peut-être m'étais-je trompée de rang), il me repousse vivement; on me reproche d'être rouge d'impatience; il fallut retourner m'en confesser, j'étais désespérée. C'est à Calais que, bien des années après, quoique plus gonflé, je reconnus mon ancien ennemi, le duc de Duras. Là commençait déjà l'étiquette.

Le Prince régent avait accompagné le Roi jusqu'à son embarquement; le dernier pas qu'il fit en Angleterre fut gravé sur la pierre, ainsi que son premier pas sur la terre de France. J'ignore si cette pierre a survécu aux révolutions qui suivirent cette glorieuse entrée.

On nous dit que l'arrivée de Louis XVIII à Calais avait été touchante; dès qu'il fut aperçu debout sur le vaisseau, le bonheur et l'enthousiasme furent universels. La duchesse d'Angoulême était émue, pleurait; elle inspirait un profond respect.

En arrivant, le Roi fut à l'église; là, tout fut attendrissant, le bonheur de son retour, sincère et général. Après sa rentrée dans ses appartements, et nous dans notre petite chambre, je trouvai un transparent, que la servante du lieu nous dit être de circonstance; une des faces représentait un *N* couronné de l'aigle, à l'autre face on voyait *trois fleurs de lis* et : Vive le Roi! Ce côté fut illuminé le 24 avril.

De Calais et de toutes les provinces environnantes, arrivèrent en foule, gentilshommes, bourgeois, femmes, enfants, tout un peuple, tout un monde, que le même bonheur avait réuni auprès de ce roi attendu, désiré. C'est le 25 qu'il se mit en marche pour Paris, au pas d'abord, car il voulait que tout le monde pût l'approcher, puis il fit halte, dit quelques paroles touchantes, dont les réponses furent des bénédictions.

Le Roi me permit de le suivre; je pus me procurer avec quelque peine une petite voiture de poste à deux chevaux; on allait doucement, arrêtés sans cesse par les autorités de chaque bourg, arcs de triomphe, compliments de jeunes filles, maires, curés, etc...

Le Roi descendit à Amiens; il était tard. En passant près de moi, il me regarda, se mit à rire, et me dit : « Vous trouvez peut-être que nous allons trop vite? — Oh! sire, répondis-je avec un soupir, nous n'arriverons jamais. » A cet aveu, il me dit avec une admirable bonté : « Passez, je vous le permets, et vous donne rendez-vous à Paris. » J'obéis avec bonheur.

A Amiens, un aide de camp de lord Suart m'avait remis une lettre de lady Maryborough, à laquelle sa sœur avait appris ma prochaine arrivée; elle m'écrivait de la rejoindre à l'hôtel Rastadt, où elle-même logeait; j'y arrivai le lendemain. Je sus que l'hôtel de Gontaut était à un pas. Sans perdre un instant, sans quitter la capote anglaise, j'y courus et, sans me faire annoncer, j'arrivai jusqu'au petit salon où je trouvai la famille assemblée. Que d'émotion pour tous, et, j'aime à le dire, quel sincère plaisir de me revoir! Mon cœur battait à m'étouffer. Mes yeux se jetèrent d'abord sur ma belle-sœur qui me tendait les bras; tous accoururent autour de moi; un seul ne put s'approcher; c'était, hélas! mon pauvre mari, retenu par la goutte. Je jetai Joséphine dans ses bras, il ne pouvait en croire ses yeux. Il cherchait l'autre, je lui fis comprendre que, moins forte qu'elle, Charlotte arriverait bientôt avec ma mère, mais plus tranquillement que nous ne l'avions pu faire.

Il y avait dans ce cercle de famille deux personnes de plus, la femme d'Armand, la comtesse de Biron, celle de Charles, Adèle de Gontaut. On me les présenta, et mon cœur se sentit tout d'abord attiré vers mes deux nièces; plusieurs personnes aussi, d'anciens amis étaient présents : le comte Étienne de Durfort, le

prince de Chalais, etc... Que de choses à se dire! quelle confusion de demandes et de réponses, d'étonnement et d'espérances, alors sans mécomptes! Tout était joie, se revoir enfin après tant d'années de malheurs et d'absence!

On chercha les moyens de me loger, ce que l'établissement des deux jeunes ménages à l'hôtel de Gontaut rendait difficile; j'offris de retourner, seulement le soir, près de lady Maryborough, à l'hôtel Rastadt; on y consentit, à la condition bienveillante et aimable de passer mes journées avec ma famille. Ma belle-sœur, toujours gracieuse et bonne, ne cessait de me remercier de l'empressement que j'avais mis à ne pas perdre un jour pour rejoindre ma famille.

Mon mari, si actif, si jeune pour son âge, aimant le monde, en étant apprécié (car il était aimable et gai), se trouver impotent dans cet intéressant moment, c'était désespérant. Il lui fallut se résigner à recevoir nos soins, et attendre, au coin du feu, les nouvelles, les détails que nous nous empressions de lui rapporter.

Le Roi n'ayant point encore fini son voyage, j'ai le temps de faire faire à mon cher Georges une petite visite à l'hôtel de Gontaut. Il y connaît déjà la marquise, rien n'était changé alors en elle : sa jolie chevelure blonde, le petit spencer, la jupe blanche, entourage fidèle, toujours conciliante au milieu des divisions d'opinion; près d'elle le cœur se reposait.

Le marquis de Gontaut, actif, ardent, cherchant les nouvelles, les rapportant, pensant vivement à tout, surtout à obliger.

Nous avions déjà parlé de son fils, Armand de Biron,

marié alors à Mlle de Damas, et ayant deux garçons, dont l'aîné, Henri, était alors âgé de onze à douze ans. Madame de Biron, au premier abord, paraissait froide, mais franche, bonne, dévouée, quand elle trouvait des qualités auxquelles elle permettait à son cœur de s'attacher.

Charles de Gontaut nous avait fait une visite à Londres (dont je ne puis exactement me rappeler l'époque); il était très jeune alors, fort à la mode à Paris, disait-on. Une innocente coquetterie avec la fille de Joséphine (depuis impératrice), Hortense de Beauharnais, inquiétait ses parents, qui le trouvaient trop jeune pour penser au mariage; ce fut le motif momentané de l'éloignement de Charles. Il nous plut beaucoup; on retrouvait en lui l'esprit gracieux de sa mère; aimable et gai, il eut beaucoup de succès. Pendant son absence, la femme du premier Consul avait arrangé le mariage de Mlle de Beauharnais avec Louis Bonaparte, son beau-frère, qui devint roi de Hollande, et nous eûmes le bonheur de posséder dans notre famille Adèle de Chabot, fille du duc de Rohan, dont la mère était Mlle de Montmorency. Je vous en ai déjà parlé, étant prince et princesse de Léon.

Adèle était bien jeune quand elle épousa Charles de Gontaut; elle fit le bonheur de sa vie; il sut l'apprécier, l'adorer comme on adore un ange : douce, bonne, indulgente, tout en elle plaisait; sa charmante figure, ses grâces distinguées et modestes; enfin Adèle fut le modèle que je proposai à mes filles.

Le Roi, avançant lentement, me laisse le temps de copier une lettre de mon adorable Joséphine, trouvée

dans un précieux recueil laissé par elle; elle peint mieux que je n'ai pu le faire cette Adèle de Gontaut, devenue alors sa belle-sœur : « Adèle me lisait un jour quelques lignes tracées par elle-même sur le caractère d'une de ses amies, Mme Amédée Thayer, me faisant admirer la sublimité de ses impressions, de ses pensées toutes divines, de ses vertus, de sa résignation entière à la volonté de Dieu dans toutes les circonstances de sa vie; ma sœur regardait cette personne comme une sainte, et elle me disait qu'elle croyait impossible d'en rencontrer une autre qui eût, avec les mêmes avantages de figure (car elle était bien belle), de jeunesse, de position, autant d'abnégation d'elle-même, autant de piété vraie et solide, autant de dévouement, de résignation à la volonté de Dieu. Elle oubliait en me parlant, pauvre chère sœur! qu'elle-même était cette seconde sainte qu'elle croyait ne trouver nulle part; elle oubliait qu'elle-même partageait ses sentiments, qu'elle regardait dans les autres comme sublimes; mais telle est sa modestie, telle est sa perfection, qu'elle ne voit que le beau dans les autres, jamais en elle-même; mais moi, qui la connais depuis vingt-cinq ans, qui l'aime tendrement, qui la chéris comme une sœur véritable, j'aime à tracer ici tout ce que j'en pense; je voudrais que ce caractère fût connu de tout le monde, je voudrais surtout le faire connaître à la jeunesse, afin qu'elle puisse voir ce que peuvent la piété et les sentiments religieux.

« Elle est indulgente pour les autres, sévère pour elle-même, remplissant tous les devoirs d'épouse, de mère, de sœur, d'amie, dans tous les plus petits détails, avec la plus scrupuleuse exactitude. Elle n'a jamais dit de

mal de qui que ce soit au monde, et du moment où l'on en dit devant elle, elle trouve quelque moyen aimable d'excuser la personne attaquée; indulgente et bonne pour tout ce qui l'entoure, ne jugeant jamais la conduite des autres, ayant toujours un sourire aimable pour tous ceux qui l'approchent. »

Je retrouvai avec plaisir les amies de mon enfance : Mlle de Matignon, alors baronne de Montmorency, ne m'avait point oubliée, non plus que Mme de Matignon, sa mère; je les revis souvent, puis aussi Aménaïde et Henriette d'Andlau; Aménaïde devenue comtesse d'Orglande, et Henriette comtesse de Rosambeau; Mme de Jumilhac et Mme de Montcalm; Mlle d'Aussun, qui était alors duchesse de la Force. Je revis Mme de Valence, je trouvai chez elle un cercle de monde nouveau pour moi; on y parlait beaucoup de la cour, cour étrange à mes oreilles chastes, d'amour légitime. On était enchanté d'apprendre que la Reine se portait à merveille. Un jeune et beau M. de Lawœstine venait de la quitter; on se groupait autour de lui pour entendre tout ce qu'il avait à en dire; je cherchais dans mon esprit de quel souverain cette Reine pouvait être la femme; je pensais même à la belle reine de Russie, et le demandai tout bas à Mme de Valence, qui me répondit tout haut : « La reine Hortense ». Je vis que l'on était scandalisé de mon ignorance, et je l'avouai de bonne foi; je fis même le sacrifice de mon costume qui fixait tous les yeux; la bonne humeur de l'insulaire fut remarquée, et eut du succès. Encouragé alors à me faire des questions, on me demanda gaiement quelle pouvait être la raison de cette quantité de grelots d'or, qui

faisaient sur un spencer noir toute ma parure, ainsi que sur les crevés de mes manches. J'expliquai que c'était très à la mode à Londres, et que le duc de Wellington me les avait rapportés d'Espagne : « Elle en est très fière, dit Mme de Valence en riant, le duc de Wellington est son héros, et je le comprends. »

Le Roi se rapprochait peu à peu, mais lentement; il arriva enfin à Saint-Ouen, et s'y arrêta quelques jours. Une députation à la tête de laquelle était M. de Talleyrand, celle de tous les corps de l'État y fut reçue. Malgré les conseils dont le Roi était assailli, il ne voulut ni faire un pas ni dire un mot que l'on pût traduire ou interpréter comme un engagement exigé; puis, tout à coup, parut la fameuse déclaration de Saint-Ouen, en même temps que l'annonce de son arrivée pour le lendemain à Paris; l'une et l'autre furent immédiatement affichées dans tous les quartiers. Les salons en eurent des copies dont voici les premiers mots : « Par la grâce de Dieu, Louis XVIII, roi de France et de Navarre, à tous ceux qui ces présentes verront, salut, etc., etc. » Le reste de la déclaration promettait une Constitution libérale et finissait par convoquer le Sénat et le Corps législatif pour le 3 mai, afin d'accepter la Charte constitutionnelle que le Roi promettait. L'effet de cette déclaration fut prodigieux, le peuple la reçut avec acclamation, ce fut toute une révolution en faveur de la royauté; le Roi sut en profiter en arrivant le lendemain 3, à Paris.

Le 3 mai 1814, le soleil brillait avec éclat, la foule était compacte jusqu'aux portes de Paris, dans les villages, les bourgs, leur troupe déjà sortie, tous attendant l'arrivée du Roi. Il parut enfin; l'enthousiasme

général ne connut pas de bornes; son entrée dans Paris donnait aux cœurs des émotions vives et sincères.

Huit chevaux blancs, panachés de même couleur, traînaient fièrement la calèche qui renfermait le vénérable Roi; près de lui, celle qu'il appelait son Antigone; puis à cheval, à sa portière, le comte d'Artois, rayonnant de bonheur et de grâce, saluant le peuple comme on accueille ses amis; tous les princes, maréchaux, l'élite enfin de la noblesse, la gloire de notre siècle, de cette époque, formaient l'immense et somptueux cortège. Rien enfin ne peut donner idée de ce moment. On sent l'enthousiasme avec bonheur, le décrire est impossible.

Des cris de joie annonçaient l'arrivée de cette précieuse calèche, dont le souvenir ne peut s'effacer; ce moment pour mon cœur fut un de ceux que l'on n'oublie jamais, le bonheur alors sans nuage, une espérance dont on ne comprend pas encore les mécomptes.

A une fenêtre de la rue Saint-Denis, le Roi nous aperçut; nous en eûmes un sourire qui redoubla mon émotion; je pleurais, je criais, je crois; ma Joséphine jouissait tout bas, nous étions l'une et l'autre dans notre caractère. Le reste de cette journée se passa comme celle de toute entrée royale; la cérémonie d'actions de grâces à Notre-Dame fut touchante; foule et bonheur partout; puis l'arrivée aux Tuileries, où les souverains attendaient le Roi.

On nous dit que la duchesse d'Angoulême, en entrant dans l'appartement qui lui était destiné, s'évanouit : c'était celui qu'avaient occupé ses augustes et malheureux parents!

Le reflet de l'éclat royal s'était étendu jusqu'à nous,

toute la société nous accueillait avec une aimable bienveillance.

Pénétrés, éblouis de ce que nous avions vu, nous revînmes à l'hôtel de Gontaut, plaignant ceux qui n'avaient pu en être témoins. On nous faisait raconter, répéter la grâce du Roi, l'intérêt produit par la vue de la duchesse d'Angoulême; chacun sentait au cœur qu'il était permis enfin de rêver un heureux avenir.

Lady Mornington, ainsi que mes amis anglais, se faisait une fête de celles qui se préparaient dans Paris; nous nous promîmes de nous rejoindre pour en jouir et parcourir à pied ce Paris si joyeux, où nous étions heureux de nous retrouver. Le rendez-vous fut donné rue Royale, chez lord et lady Burghersh. M. Fernand de Chabot avait eu l'amabilité de nous conduire, Joséphine et moi; il eût été plus heureux, je crois, de nous y laisser; je le pressai d'entrer; aimable et poli, il nous suivit. Nous y trouvâmes les sommités des armées coalisées, parmi lesquelles étaient plusieurs de mes anciens amis: lord et lady Fitz-Roy Sommerset, lord Stuart, etc. Je ne pouvais suffire aux poignées de main de tous; parmi le brouhaha étourdissant, je remarquai le calme glacial de M. de Chabot, quand je le présentai à tout cet état-major de l'armée anglaise, ce que je compris trop tard.

Lady Mornington, prenant son silence pour de la timidité, voulut l'encourager, se saisit de son bras, et déclara ne pas le quitter de la soirée; nous partîmes, et le brillant état-major nous entoura, lady Mornington et toujours Fernand à la tête. Faire ainsi son entrée dans la place Louis XV acheva de l'exaspérer; la foule grossissant lui donna l'espérance de pouvoir s'échapper

des aimables étreintes de lady Mornington, qui devenaient de plus en plus pressantes; passer ainsi la soirée lui parut plus que sa patience ne pourrait supporter; un flot de monde vint à son secours, il sentit qu'il n'y avait pas un moment à perdre, fit un dernier effort, s'échappa du bras de lady Mornington, et ne reparut plus. Je le vis, n'en dis rien, mais ne pus m'empêcher d'en rire.

Ici, mes enfants, je veux m'arrêter un moment pour vous faire connaître, sur les premières années de votre père, des détails que peut-être vous ignorez.

A dix-huit ans, il était noble de tournure et de traits, remarquable d'énergie et d'adresse pour tous les exercices ; enfin, on dit qu'il était charmant, et je le crois. Il y eut vers ce temps un bal pour lequel on exigea des costumes; il y parut dans celui de Henri IV : fraise, manteau, tout parfait. Son entrée fit effet; l'orchestre fit entendre spontanément la cantate vénérée de : Vive Henri IV ! » On applaudit; chacun se lève en disant « Oui, c'est Henri IV jeune ! » Son succès fut complet; Gérard, le peintre fameux, était présent; frappé du type parfait du bon roi, il conçut le désir de demander à votre père de lui accorder la faveur de poser plus tard, afin de parvenir à donner ses traits au tableau qu'il méditait de l'entrée de Henri IV à Paris. Gérard lui-même m'a conté ce petit épisode.

On parla beaucoup de ce bal dans Paris, l'effet en parvint aux Tuileries, et bientôt après le ministre de la police, Fouché, envoya chercher votre père, et lui dit le désir que l'Empereur avait exprimé de lui voir prendre du service dans l'armée : « Je l'obtiendrai difficilement de mes parents, répondit Fernand. — Voulez-vous donc

vous faire prêtre ? » A sa réponse, Fouché comprit que ce parti conviendrait peu à ses goûts. L'Empereur envoya alors des brevets d'officier à vingt jeunes gens des premières familles de France, mais Fernand fut désigné pour l'École de cavalerie de Saint-Germain. C'était au moment où se fit à l'hôtel de La Rochefoucauld le mariage de sa cousine, Mlle de La Rochefoucauld, avec le prince Aldobrandini Borghèse. La reine Hortense y était; elle vit Fernand, le questionna sur son avenir, lui demanda s'il avait reçu son brevet d'officier. Sur sa réponse négative, et son aveu d'être peu disposé à aller à l'École, elle partit pour les Tuileries, et une heure après lui envoya son chambellan, le comte de Villeneuve, lui apporter la nouvelle qu'il était nommé sous-lieutenant au 4e régiment de cuirassiers, commandé par son nouveau cousin le prince Aldobrandini. Rien assurément ne pouvait être plus gracieux que cette prompte nomination et l'à-propos du choix. Il rejoignit le régiment immédiatement, près de Vienne, pour la fin de la campagne de 1809; puis il fut cantonné à Krems, Salzbourg, vint à Augsbourg avec son régiment, commandé pour escorter Marie-Louise, fut nommé sous-lieutenant et aide de camp du comte de Narbonne (lui-même aide de camp de l'Empereur), ce qui mit Fernand dans la position de faire le service d'officier d'ordonnance près de l'Empereur qui, dès lors, fut rempli de bonté pour lui. C'est à Wilna qu'il lui donna sa première mission, celle de porter à l'empereur de Russie l'*ultimatum de la France*. En 1812, il reçut la croix à Moscou, fut blessé de dix coups de lance, perdit tout ce qu'il possédait, chevaux, effets, etc., se trouva à tous les engagements,

batailles, au passage de la Bérésina, Torgau, où il eut la douleur de voir mourir dans ses bras son général, le comte de Narbonne. Au commencement de 1814, il fut chargé de porter la capitulation de Torgau à l'Empereur; il le suivit jusqu'à Brienne pour la lui remettre, parvint avec peine jusqu'au château; l'Empereur n'y était plus. Un aide de camp du comte de Langeron, qui avait commission de l'escorter pour lui servir de sauvegarde, avait disparu au milieu du tumulte; Fernand put enfin rejoindre l'Empereur sur le champ de bataille; là il lui rendit compte de sa mission. L'Empereur causa avec lui, au milieu du feu, aussi froidement que s'il eût été au milieu de son salon, et lui demanda même s'il avait entendu parler des Bourbons; il répondit négativement. On parle peu là où l'on se bat sans trêve. Fernand suivit l'Empereur une partie de cette campagne. Manquant de tout, et s'approchant de la capitale, il voulut y entrer afin de se procurer les équipements qui lui étaient nécessaires; il y parvint facilement au moment même où les alliés faisaient leur entrée dans Paris.

Peut-on s'étonner du froid, je puis même dire du froissement qu'éprouva Fernand, quand je le conduisis, comme partie de plaisir, au milieu de ces étrangers qu'il avait vus de près, mais jamais autrement que le sabre à la main?

Il y eut un lendemain à ce beau jour : l'adresse de Saint-Ouen fut commentée, discutée, le mot *libéral* avait déplu, l'enthousiasme de la veille parut se calmer, on se le disait à l'oreille. Le Roi avait travaillé une partie de la nuit avec le prince de Talleyrand, on s'en étonnait,

attendant avec impatience d'en connaître le but. Je compris tout, et commençai à souffrir : « Quoi! déjà blâmer! — Ce mot, dit un magistrat respectable, est-il donc nouveau pour vous? Ne blâmait-on pas là-bas? — Blâmer, dis-je, était inconnu en exil; on aurait pu plaindre, on trouvait plus juste d'admirer! »

Ce travail de la nuit dont on se parlait bas fut connu dans la journée; le Roi avait nommé un chancelier, M. d'Ambray, nom honorable, mais peu connu; l'abbé de Montesquiou (qui avait été chargé, disait-on, de faire parvenir à Hartwell les messages de M. de Talleyrand, pendant l'occupation des puissances alliées) fut ministre de l'intérieur, l'abbé Louis fut ministre des finances : deux abbés présentés par M. de Talleyrand furent la cause de plaisanteries que je m'abstiens d'inscrire; M. Beugnot, léger et faible, pour le ministère de la police, ne fut point approuvé. Le ministère des affaires étrangères convenait au prince de Talleyrand; on parut le comprendre; enfin M. de Blacas, ministre de la maison du Roi. Jusqu'à ce moment son existence était ignorée en France; j'étais la seule qui le connusse; aussi venait-on aux renseignements près de moi, et je répétai son histoire plus de cent fois, telle que nous la sûmes à Hartwell; elle apprenait tout ce qu'il y avait à dire de lui alors.

Au milieu des acclamations, les yeux clairvoyants du Roi avaient remarqué, parmi les rangs de la garde impériale, de la froideur contenue par le respect; on la lui cachait, mais il avait vu. De ce moment il conçut le projet d'entourer le trône d'une maison militaire, composée de gardes du corps, gendarmes de la garde, mous-

quetaires gris et noirs, chevau-légers, Cent-Suisses, grades d'officier attribués à chaque soldat, privilège de la cour dans les chasses, les résidences royales, etc.

L'opposition à laquelle le Roi s'attendait ne l'arrêta pas, espérant tout concilier en nommant pour chefs de ce corps noble, maréchaux, généraux de l'armée de l'Empire, grands noms de l'ancienne et de la nouvelle monarchie; ce projet arrêté, il le déclara, persuadé même que la nouveauté et le brillant de ce corps d'élite ne pouvaient que plaire à Paris.

A peine le Roi fut-il établi aux Tuileries qu'on s'y précipita, et tout ce qui se présenta fut reçu; on donna aux dames deux soirées; la foule de la première réception fut immense. Je brûlais de revoir le Roi et les princes; mais, discrète, j'attendis jusqu'au second jour.

Les brillants frais de la toilette occupèrent la société; j'avais cru la mienne recherchée à Londres, elle reparut aux Tuileries, mais sans plumes; et tout d'abord on me prit pour une étrangère. Chacune des dames se précipitait vers la porte d'entrée de la salle du Trône; je m'amusais de cette scène nouvelle pour moi, quand une aimable personne s'approcha et me dit : « Si vous attendez avec cette patience, vous n'arriverez jamais; quand on ne se pousse pas on ne parvient à rien ici. Suivez-moi, je vous ferai voir le Roi et les princes. » Je la suivis; à force de bousculer le prochain, la dame avança; à chaque révérence elle se retournait, me disait : « Révérence. » Mais j'étais si émue, si attendrie, qu'elle ne put rien obtenir de moi.

Dès que les princes m'eurent aperçue, ils me tendirent

la main; je demandai une audience au Roi, qui me l'accorda pour le lendemain matin.

En arrivant aux Tuileries, d'anciens serviteurs m'avertirent que Sa Majesté m'attendait; je fus reçue dans son cabinet; il me combla de bontés, me fit raconter mon arrivée dans ma famille, et me dit n'avoir point encore vu M. de Gontaut, mais reconnu son frère dans la foule, près de lui. Se rappelant que je lui avais demandé une audience, il voulut en savoir le sujet. Alors, comme un enfant qui croit bien savoir sa leçon, je commençai mon histoire, remontant à l'époque des premiers titres en France; il m'arrêta; lui, si instruit, se plut à me dire gaiement ce qu'il savait bien plus exactement que moi, et en vint enfin jusqu'au dernier maréchal de Biron, mort en 1788, qui avait eu deux frères : l'un abbé-duc, l'autre duc de Gontaut, père du duc de Lauzun, devenu duc de Biron après la mort du maréchal; là il s'arrêta tristement : « Ne parlons pas de celui-là, dit-il, pensons plutôt à une longue suite de nobles ancêtres. » Alors j'osai prendre la parole pour le prier de daigner me faire espérer que, sous son règne, cette longue filiation ne serait point interrompue ici. Il me dit avec fermeté, qu'à l'avenir les titres de duc ne seraient transmissibles qu'en ligne directe; mais qu'il établirait deux Chambres, celle des pairs et celle des députés, et qu'il n'oublierait pas mon désir d'être utile à ma famille. Il ne me resta plus qu'à le remercier de l'espérance qu'il me permettait d'entrevoir pour mon beau-frère, devenu chef de la famille.

D'immenses fêtes se préparaient; ambassadeurs et ministres en promirent; on ne parlait que de joie. Le

bois de Boulogne était le bivouac des Anglais. Saint-Cloud, le camp des Autrichiens, où le prince de Schwarzenberg donna un bal auquel les princes français se rendirent; nous y fûmes invités; ma belle-sœur donna un charmant habit de bal tout orné de lis à Joséphine; elle était à son avantage et heureuse quand nous partîmes pour cette fête. C'était son entrée dans le monde; elle fut immédiatement priée à danser. Dans ce moment le duc de Berry vint à moi et me dit : « Mon père vous cherche. » Il me donna le bras, nous rencontrâmes le comte d'Artois, qui s'assit près de moi dans une fenêtre; le duc de Berry se tint debout; l'air affectueux mais préoccupé des princes me fit peur; je n'osais questionner. Il y a un instinct du cœur, plus prompt que la réflexion, qui trompe rarement. « Je désirais savoir si vous avez reçu dernièrement des nouvelles de Londres? me dit le comte d'Artois. — J'en attends, lui dis-je, sans en savoir la raison. — Je vais vous l'expliquer : votre mère a la fièvre scarlatine, vous savez combien elle la craint; Mme de Manciny, son amie, sortant de la chambre d'une malade, la lui a communiquée : elle en est sérieusement souffrante, mais très bien soignée par vos amis, excellents pour elle et pour Charlotte. J'ai cru devoir vous en prévenir; je sais que vous deviez partir bientôt, peut-être désireriez-vous en presser l'instant. » Je devins si tremblante que Monsieur comprit l'effet de cette nouvelle; mais il ne fit rien pour me retenir : il continua : « A mon départ de Londres, votre excellente mère me donna cette petite croix; j'ai religieusement tenu ma promesse et l'ai portée jusqu'à Paris; elle vous protégera comme elle m'a protégé. » Il

y avait dans ces derniers mots une ombre d'espérance : me la donna-t-il, dans sa prévoyante bonté, pour me donner la force d'arriver jusqu'à cette mère tant aimée?

Dans cet instant, Joséphine me rejoignit, apprit le sujet de mes inquiétudes, et fut aussi pressée que moi de partir. « J'avais prévu cette prompte résolution, ajouta Monsieur, une de mes voitures vous attend; elle vous ramènera jusqu'à Paris. » Un aide de camp nous accompagna; je retrouvai ma voiture, et en peu de temps je fus ramenée à l'hôtel Rastadt, où nos préparatifs furent promptement faits; nous fûmes ensuite à l'hôtel de Gontaut; M. de Gontaut, toujours souffrant, fut réveillé; je lui appris la maladie de ma mère, il s'affligea de ne pouvoir nous suivre.

Les grelots de la poste nous apprirent que tout était prêt; nous partîmes seules, Joséphine et moi. Ayant laissé à ma mère l'excellente personne qui, depuis plusieurs années, la soignait, ainsi que mes filles et moi : Sara était appréciée par tous nos amis, et dans mes inquiétudes, l'idée de Sara était la certitude de soins dévoués.

Pendant la route, Joséphine prévoyait tout, partageait ma douleur, et ce n'est qu'après cette triste nuit et un jour entier que nous arrivâmes à Calais. Il était déjà nuit, le temps affreux, *la mer impossible d'aborder*, nous dit-on; pendant une seconde nuit et le jour suivant, les vents d'équinoxe se firent sentir : la mer en furie; pas un navire, pas une barque en vue, le départ impossible, et une troisième nuit s'apprêtait sans plus d'espérance. Dans une telle attente le découragement arrive, et sans résignation. Au point du jour, on m'an-

nonça qu'avec la marée descendante peut-être pourrais-je partir; j'eus la douleur de savoir que dans la nuit une dépêche du gouvernement anglais avait pu passer, mais avec peine et danger; on avait craint mon courage, je ne fus pas avertie. Une partie de cette journée se passa avant de pouvoir sortir du port, et la traversée fut longue, nous n'arrivâmes à Douvres qu'à cinq heures du matin; la voiture publique était prête; nous partîmes immédiatement pour Londres: j'avais une hâte fiévreuse d'y arriver.

Nous ne disions rien, parler est impossible quand le cœur est torturé d'inquiétude; nos mains se cherchaient, elles tremblaient, nous approchions de cette maison où était pour nous ou le bonheur ou le plus cruel des chagrins. « Une mère! me disais-je, perdre une mère! Oh! pourquoi l'avoir quittée? » Enfin j'aperçois notre maison, toutes les fenêtres en étaient fermées, celle de ma mère entièrement ouverte.

Je ne compris que trop mon malheur.

Joséphine s'étant précipitée frappe à la porte et apprend que depuis trois jours ma mère n'existait plus! En pleurs, elle me prend dans ses bras, me parle de Charlotte, qui nous attend, me supplie de remonter en voiture; je la suis. La femme de la maison nous dirigea chez lady Templeton; c'est là que nous sûmes tous les détails de notre malheur; c'est là que notre bien-aimée Charlotte avait été recueillie par ses amis, dont les tendres soins avaient remplacé les miens. Miss Upton, lady Hampden, tous mes amis n'avaient quitté ni ma mère ni Charlotte, elles avaient tout prévu, tout soulagé, les doux secours de la religion avaient été prodi-

gués à ma pauvre mère par le vénérable abbé Chaumon; rien ne lui avait manqué, elle avait su ses princes bien-aimés à Paris; c'était tout le désir de son cœur; ses prières étaient exaucées. « Il ne lui manquait plus, disait-elle, que sa fille pour mourir dans ses bras. »

Quand un malheur est accompli, la soumission à la volonté de Dieu s'empare du cœur chrétien; en donnant le fardeau de l'affliction, Dieu donne aussi la force de le supporter, j'en ai fait l'épreuve, hélas!

La santé de ma Charlotte, fortifiée par le dernier hiver passé à Tunbridge, ne me donnant plus d'inquiétudes, je cédai à l'aimable empressement de ma famille et décidai finalement notre prochain retour en France. C'est dans cette intention que je commençai mes préparatifs de voyage. C'était le temps brillant de Londres, j'y retrouvai toute ma société, et mes filles leurs amies; elles étaient particulièrement liées avec les ladies Paget, filles de lady Uxbridge (l'aînée est à présent la duchesse de Richemont; la cadette, lady Sidney). Ces charmantes jeunes personnes, ainsi que mes filles, aimaient beaucoup la musique, je crois avoir déjà dit que Naldi était leur maître.

Il avait une charmante fille de seize à dix-sept ans alors; son talent, même à cet âge, était déjà remarquable; il était difficile de l'entendre, son père ne voulant la faire connaître que plus tard; il me promit cependant de me l'amener un soir; tout le monde s'en fit une fête, et le jour fut fixé, quand le bruit du débarquement de Napoléon à Cannes se répandit. On reçut cette nouvelle comme une absurde folie, qu'il m'était d'autant plus difficile de croire, que je venais de rece-

voir une lettre du duc de Berry, racontant une fête donnée par lui, commençant par chasse au bois de Boulogne, déjeuner dînant et petit bal dans sa jolie maison de Bagatelle; une partie de ma famille y avait assisté, et il eut l'amabilité de me dire qu'il n'y manquait que moi. Une lettre de lady Bagot racontait même fête, bals et gaieté de Paris.

Les bruits de ce débarquement, d'abord reçus avec indifférence, parurent prendre une consistance imposante; puis on apprit, sans en pouvoir douter, que Napoléon approchait avec une surprenante promptitude. Partout on s'apprêtait à la défense; Monsieur partit pour Lyon; le duc d'Orléans, attaché à la mission qu'il allait remplir, était également en route; mais à peine arrivé à Lyon, il fut saisi d'une prévoyante crainte sur la marche rapide des événements; il obtint l'autorisation de Monsieur et reprit la route de Paris.

Son Altesse Royale Monsieur, préoccupée de l'attitude de Ney dans cette périlleuse circonstance, lui envoya immédiatement le comte de Bourbon-Busset, qui avait longtemps servi sous les ordres du maréchal, dans le but de sonder ses dispositions et de le prévenir de la défection du colonel Labédoyère, ainsi que de la marche précipitée de Bonaparte sur Lyon. Cet officier général partit à l'instant en poste pour Besançon, chef-lieu de la 6e division militaire, dont le maréchal commandait les troupes réunies en corps d'armée. A trois heures du matin, le général Bourbon-Busset entre dans la chambre à coucher de son ancien chef, et le réveille en sursaut; au premier mot, le maréchal saute à bas du lit, court à la sonnette de sa cheminée sans autre toi-

lette que celle de son sommeil, fait appeler le général Bourmont, son chef d'état-major, lui dicte avec précipitation l'ordre de *mise en marche* instantanée de ses régiments de cavalerie légère, et successivement des troupes de toutes armes de son commandement, qu'il dirige sur Lons-le-Saunier. M. de Bourbon-Busset, déjà charmé de l'aplomb, de la rapidité de cette résolution, croit cependant devoir rappeler au maréchal la défection de Labédoyère, et lui faire observer le danger de mettre trop légèrement de nouveaux corps (peut-être indécis) en contact avec ceux qui viennent de changer de drapeaux; mais celui-ci, se redressant de toute sa hauteur, lui répond : « Croyez-vous, Bourbon-Busset, parce que vous me voyez légèrement vêtu, que, voulant en agir ainsi, je pense me remettre au lit? Non, certes, je pars à la tête de mon avant-garde; je suis, vous le savez, assez bon tirailleur; c'est moi qui chargerai et brûlerai la première cartouche; c'est moi qui donnerai le premier coup de sabre, et nous verrons si, pour la première fois de ma vie, des soldats français sous mes ordres refuseront de me suivre et de m'obéir. »

Vous connaissez, mes chers enfants, l'amour de votre oncle pour la gloire militaire, son sang bouillonnait dans ses veines, et son enthousiasme pour Ney était parvenu au plus haut degré d'exaltation; pouvait-il croire, en effet, que le cœur du plus brave parmi les braves pût être accessible, le surlendemain, à une aussi fatale, aussi odieuse trahison?

J'avais tout à craindre pour notre patrie, le Roi, nos familles; déjà je pensais à m'assurer pour eux d'un asile que des amis toujours prêts à m'obliger m'offraient. Je

conjurai M. de Gontaut de se joindre à nous; les jours se passèrent, pas un mot de réponse; il est pénible de tout ignorer lorsque tout intéresse. Enfin, le duc de Rohan, arrivant à Londres, m'apprit des détails qui navrèrent mon cœur : nos parents, déjà sur le chemin du Midi, le Roi fuyant; une suite de malheurs qui ne pouvaient qu'en être la conséquence : l'Europe ébranlée; peut-être une guerre civile, une seconde invasion!

De cette période, vous devez naturellement être plus instruit, mon cher Georges, que je ne le fus alors; vous dire mes prévisions est inutile.

Au moment du départ du duc de Rohan, le Roi quittait les Tuileries, se dirigeant sur la Belgique, entouré de sa maison civile et militaire; Charles de Gontaut, appartenant à ce corps d'armée, voulut suivre le Roi; Adèle partit avec lui.

Rien de plus intéressant que les récits du duc de Rohan; son admirable cœur savait adoucir les craintes, et son esprit donner de l'espérance. J'ai rarement rencontré un homme aussi aimable et aussi attachant. Pressé de rejoindre le Roi, il nous quitta trop tôt; mais nous ne pûmes le retenir.

Une lettre d'Adèle m'apprit qu'arrivé à Ypres, son mari, malade, avait été obligé d'y rester; la comtesse Thibaud de Montmorency, sa tante, les y reçut chez le marquis d'Harchies, son père; ils furent entourés des plus tendres soins.

Peu de jours après, les princes y arrivèrent, furent accueillis par de touchants hommages prodigués par le châtelain et son aimable fille, qui trouvèrent le moyen d'adoucir le premier moment des événements qui se

préparaient. Quelques années après, le comte d'Artois, me racontant sa noble réception chez le marquis d'Harchies, me dit : « Les attentions dont je fus l'objet ne peuvent s'effacer du cœur ni de la mémoire. »

Pendant que le Roi, les princes, ministres, ambassadeurs voyagent vers Bruxelles, j'ai le temps de vous dire un mot de l'admirable tante que, déjà comblés de ses bontés, vous avez su apprécier comme elle mérite de l'être. Je ne la connaissais pas alors; plus tard, je parlerai du temps où, la voyant souvent, connaissant chaque action de sa vie, je m'attachai à elle. C'est une douce étude à faire, mes enfants; la connaître une fois, c'est l'aimer pour toujours.

« Tout s'use dans la vie! » A cette triste vérité, je demande exception pour deux sentiments : celui de l'amour maternel et celui de la reconnaissance. Quant à l'intérêt public, *rien n'est plus mobile*, on craint à l'excès, mais on se rassure avec facilité. On parlait déjà des gaietés de Bruxelles; on disait même en plaisantant que l'armée dansait. Les jeunes amies de mes filles trouvaient qu'il était temps de réclamer la promesse donnée d'entendre Mlle Naldi; trois mois de tristesse, c'est long pour la jeunesse; on se réunit pour me solliciter, et j'eus la faiblesse de consentir à donner le *fameux petit concert*. Mlle Naldi fut entendue avec ravissement, ainsi que Sor, maître de guitare de mes filles. C'est au milieu de ces douces romances que la rumeur d'une grande victoire se répandit dans Londres, celle de Waterloo (1)!

(1) La plume s'échappe de mes mains pour décrire les détails

Bientôt un billet de lady Uxbridge redemandait ses filles; un aide de camp du ministre de la guerre cherchait lord Maryborough pour lui remettre un billet de son frère, le duc de Wellington, dont je me souviens encore : « Fitz-Roy a eu le bras emporté à la fin du plus acharné des combats; lady Fitz-Roy est à Bruxelles, près d'ici; envoyez-lui sa mère le plus tôt possible Nous avons à déplorer d'immenses pertes : lord Uxbridge a eu la cuisse amputée sur le champ de bataille; c'est le dernier coup de canon qui l'a blessé, hélas! » Lady Augusta Pagèt s'évanouit; lord et lady Maryborough se précipitèrent hors de la maison, courant vers le ministère de la guerre; on les y suivit.

Les listes des morts et des blessés firent répandre bien des larmes.

L'effet de cette mémorable bataille, qui terminait toute une guerre, fut prodigieux à Londres; le peuple était ivre de joie, les rues, les places retentissaient du nom de Wellington.

Que de fois, depuis un demi-siècle, n'a-t-on pas été témoin de réjouissances publiques, joies de tous pays exprimées dans toutes les langues, amusements populaires et feux brillants qui en sont l'image! Mais ce que peut-être on n'a jamais connu, c'est la modération sincère du vainqueur objet de ces moments de gloire. J'ai lu plusieurs lettres du duc de Wellington à ses amis, il contait simplement et presque naïvement quelles avaient été ses émotions pendant treize heures de combat acharné de Waterloo, ses doutes de la victoire

de ce moment; mon cœur, tout français, en fut profondément ému.

au moment où Blücher parut; il parlait avec justice et même admiration de la valeur française, que déjà pendant la guerre d'Espagne il avait été à même d'apprécier; mais ce dont il ne pouvait se rendre compte, c'était des heures perdues et de la position à l'abri du danger dans laquelle s'était placé Napoléon.

Ce qui est véritablement remarquable, c'est la justice, la modestie de ces deux généraux qui, se rencontrant, se tendirent les bras, se donnant l'un à l'autre le mérite et l'honneur de la victoire.

Plus tard, quand Blücher vint à Londres, il y fut entouré, étouffé presque par la foule qui, dans l'enthousiasme, cherchait à saisir ses mains, au point que l'on dit, en plaisantant, qu'il fut obligé d'en donner de postiches.

Un ami, admirateur de Wellington, s'était trouvé par hasard à Waterloo parmi la mêlée de ce mémorable jour; il prit des notes, fit des plans, un récit qu'il envoya au duc, attendant des remerciements et presque de la reconnaissance pour ce gigantesque travail. Voici quelle fut la réponse du duc :

« Permettez-moi, mon ami, de décourager votre entreprise, et, croyez-le, dans de tels moments, on se rappelle isolément de petits détails (même tous, disons-le, si c'est possible) dont la conséquence a été une victoire ou une défaite. Mais l'ordre précis, l'enchaînement des faits, en un mot tout ce qui leur donne une valeur sérieuse, vous ne parviendrez pas à le réunir; et puis, les fautes, la mauvaise conduite de quelques officiers auront donné à d'autres l'occasion de se distinguer. Vous ne pouvez louer ceux-ci sans vous montrer

sévère pour ceux-là. Il vaut mieux peut-être garder le silence que de tout dire.

« Cette inquiétude convulsive, cette mélancolie théâtrale que vous décrivez avec éloquence, réfléchissez-y bien, auraient pu mener simplement nos héros aux petites-maisons, au lieu de les conduire, comme ils l'ont été, sur le chemin de la gloire.

« Croyez-moi, mon ami, cette victoire est assez belle pour consoler de bien des échecs déjà subis; restons où nous sommes et laissons à l'histoire le soin d'en fixer la valeur. »

VI

Drapeau blanc. — Mort de la princesse de Léon. — Mariage du duc de Berry. — Mariage de Joséphine. — M. de Bourbon-Busset. — Je suis nommée dame d'atour. — Mariage de Charlotte. — Mme de Meffray (Suzette de La Tour). — Mme Brown.

Après cent jours d'agitation, d'incertitude, le Roi, entrevoyant son prochain retour en France, donna une mission au comte de Bourbon-Busset, qui, passant à Ypres, s'arrêta pour un moment chez le marquis d'Harchies, où se trouvaient ses amis, le comte et la comtesse Charles de Gontaut, ainsi que Mme la comtesse Thibaud de Montmorency, avec laquelle il fut heureux de faire connaissance. Entraîné par l'enthousiasme de ces admirables dames pour la cause dont son cœur était rempli, il leur confia sa mission, qui aurait, leur dit-il, une immense chance de succès, si elles consentaient à broder immédiatement le premier drapeau blanc qui renouvellerait les merveilles du panache de Henri IV. Deux cris de joie n'en firent qu'un, et apprirent au général que sa proposition était acceptée; il ne fut plus question que de soie blanche, broderie et frange d'or; enfin, à la pointe du jour, une petite troupe, composée d'une vingtaine d'officiers de tous grades, MM. de Bourmont, le duc de Castries, le prince de Solre, MM. Sosthène de La Rochefoucauld,

de Castéja, le colonel Clouette, M. de Dampierre et autres volontaires, montait gaiement à cheval et courait à la frontière de France, qu'elle franchit en peu d'instants, et fit sa première halte à Armentières. On sonda rapidement les dispositions du pays, et l'on arbora la majestueuse bannière; grande rumeur dans le petit bourg; trente jeunes gens vinrent immédiatement se placer autour d'elle, et l'on marcha sans perdre un moment, vers..... La troupe se grossit encore dans le trajet, et se trouva forte de trois cents hommes en sortant de cette petite ville; puis elle se porta, toujours augmentant de nombre, sur Saint-Venant et Béthune, place forte où les habitants la reçurent avec acclamation, et lui fournirent les armes nécessaires pour organiser deux régiments qui, rapidement formés, vinrent, aidés d'une assez bonne artillerie, faire le siège d'Arras; cette place, beaucoup plus forte qu'il n'était nécessaire pour résister à une aussi faible attaque, ne se défendit, pendant deux jours, que pour la forme, et ouvrit ses portes le troisième. Il n'en fut point ainsi de la citadelle, dans laquelle s'était renfermé un régiment de volontaires, composé d'impérialistes forcenés qui firent assez bonne résistance, et capitulèrent enfin d'assez mauvaise grâce, au bout de quinze jours. Puis on s'occupa de former, par ordonnance royale, deux régiments choisis parmi les volontaires qui avaient fait cette campagne avec tant d'enthousiasme, destinés à faire partie de la garde, dont le premier, commandé par M. de Faraincourt, porta ce drapeau blanc sous les yeux de Louis XVIII, et plus tard même, dans la campagne que fit Son Altesse Royale Monseigneur le duc

d'Angoulême, en Espagne, sous les murs de Cadix.

C'est avec humilité, mais avec courage, mes enfants, que je persiste à remplir ma promesse; mes récits eussent été plus intéressants, si mon talent, pauvre femme que je suis! m'eût permis d'aborder de graves et importantes questions; j'ai dû me borner à n'écrire que ce que j'ai vu ou su d'une manière certaine, ce qui explique des lacunes que vous avez peut-être remarquées, telles que le séjour du Roi à Gand, son arrivée triomphale jusqu'au cœur de Paris, le fol enthousiasme de la population, le licenciement de l'armée de la Loire, l'occupation des étrangers en France, etc.

Peut-être, mes enfants, les détails d'un grand malheur de famille ne sont pas parvenus jusqu'à vous, je viens vous les apprendre.

Le prince de Léon, fils aîné de votre grand-père le duc de Rohan, avait épousé, en 1809, Mlle de Sérent, fille du comte de Sérent, mort à Quiberon.

Le 10 janvier 1814, Mme de Léon, au moment d'aller dîner chez Mme la duchesse d'Orléans douairière, s'approchant de la cheminée pour lire une lettre, le feu prit à sa robe; envahie par la flamme, elle se précipite vers la chambre de son mari malade. Quel spectacle, hélas! Ce court trajet avait décidé de son sort; le lendemain elle n'existait plus! Quelques heures d'horribles souffrances, supportées avec une angélique douceur, lui avaient ouvert la porte du ciel! Chérie de ses deux familles, appréciée par le monde, Mme de Léon fut universellement regrettée.

La princesse de Léon était petite-fille du duc de Sérent, gouverneur des ducs d'Angoulême et de Berry.

J'arrive enfin au moment où, cédant aux pressantes sollicitations de notre famille, nous quittâmes pour toujours la terre hospitalière où, pendant de longues années, nous furent prodiguées les marques d'une constante amitié. Le trajet fut prompt. M. de Gontaut nous attendait à l'hôtel de Rastadt, où déjà j'avais logé. Nous y trouvâmes parents et amis.

M. le duc de Berry, toujours gracieux et bienveillant, vint nous y faire une visite, ainsi que le duc de Wellington, « qui était déterminé, disait-il, à donner à mes filles leur premier bal ». C'était une ancienne promesse faite à leur enfance. M. le duc de Berry voulut y assister et donna son jour. Rien ne pouvait être plus flatteur que l'accueil que l'on fit alors dans le monde à mes filles et à moi.

Notre établissement fut fait en peu de jours : un petit appartement rue de la Paix, au coin du jardin de l'hôtel de Gontaut, fit non seulement l'agrément, mais le bonheur de mes filles, qui trouvèrent près d'Adèle une troisième sœur. C'est ainsi que nous passâmes une année douce et heureuse.

Je fus mandée un jour aux Tuileries par Monsieur; il eut l'amabilité de m'annoncer que le mariage de M. le duc de Berry avec la princesse Caroline de Naples venait d'être décidé à l'instant, et qu'il était pressé de m'apprendre que j'étais nommée une des dames pour accompagner la princesse, et chargée même d'aller la recevoir à Marseille. Je sentis jusqu'au fond de mon cœur une profonde reconnaissance envers la famille royale, qui daignait me choisir parmi la foule de demandes dont elle allait être accablée, revenu, comme

on l'était, aux doux sentiments d'amour et de dévouement pour la Cour.

Ma position allait momentanément changer; mes filles avaient encore besoin de moi; les quitter pour un temps indéfini me préoccupait. J'en parlai à ma belle-sœur; son cœur comprit mon anxiété, put la calmer, en m'assurant que du jour de mon départ mes filles viendraient habiter une petite chambre près d'elle; mes deux nièces s'engagèrent à me remplacer.

Tranquille sur ce point, je m'occupai de mes préparatifs : habit de cour, mantilles, etc., détails nouveaux pour moi.

Je dus aller prendre congé du Roi et des princes avant mon départ. La duchesse d'Angoulême daigna m'expliquer avec détails la formation de la maison de Mme la duchesse de Berry, qu'elle prévoyait devoir être établie sur le plan de la sienne : six dames pour accompagner, dont deux de service par semaine; elle m'annonça que Mme la comtesse de Bouillé venait d'être nommée et devait partir avec moi. Je ne la connaissais pas. « C'est une jolie Américaine, femme du meilleur des hommes, me dit-elle, elle vous amusera peut-être. Mais celle surtout dont je voulais vous parler, c'est de la maréchale Oudinot, duchesse de Reggio, nommée dame d'honneur, charmante de figure, de conduite, de tact, douce, bonne, séduisante enfin; elle vous plaira, j'en suis certaine, c'est un choix excellent et qui aura l'assentiment général. Je ne doute pas que la duchesse de Berry ne sache l'apprécier. Elle doit partir après vous avec Mme de La Ferronnays, dame d'atour, que vous connaissez déjà depuis longtemps.

Leur mission, comme la vôtre, est de se rendre à Marseille, et d'y attendre l'arrivée de la princesse. La comtesse d'Hautefort et la marquise de Béthisy, la comtesse de Lauriston (depuis la maréchale) et la comtesse de Gourgues doivent se trouver échelonnées sur sa route, et suivre la princesse jusqu'à Fontainebleau; c'est là qu'elle doit être reçue par le Roi. »

Je trouvai en arrivant chez moi les préparatifs du départ terminés. La voiture de voyage et deux courriers à la livrée du Roi attirèrent l'attention des passants, et bientôt une foule nous entoura.

Une dame était déjà dans la voiture, elle me parut jolie, avait beaucoup de rouge, une robe très jaune; je compris que ce devait être l'Américaine dont on m'avait parlé.

Après les derniers mots d'adieu, de recommandations et d'espérance de me revoir bientôt, je me séparai de mes enfants, de mon mari, parents, amis, et en un instant nous fûmes entraînées sur la route de Marseille.

Ma compagne me parut silencieuse, répondant froidement aux politesses qu'au début d'un long voyage il est d'usage de se faire réciproquement. Elle rompit enfin le silence, et me dit : « Expliquez-moi, madame, pourquoi, en entrant dans cette voiture avant vous, on me prescrivit de m'asseoir à gauche, et d'y rester? » Je répondis le plus gracieusement possible que c'était peut-être un hommage que l'on rendait à mon âge vénérable. Ma femme de chambre me fit observer en anglais que cette dame ne paraissait pas contente. Je demandai à Mme de Bouillé si elle parlait anglais, elle me répondit : « Je ne parle qu'américain. » Cette réponse origi-

nale parut l'enchanter; j'y appris ce dont plus tard je fus certaine, c'est qu'elle parlait anglais tout aussi bien que moi, était curieuse et voulait surprendre les confidences que ma femme de chambre lui paraissait disposée à faire.

En approchant du Midi, l'enthousiasme royaliste devenait plus bruyant; les cris de : Vive la duchesse de Berry! éclataient partout; Mme de Bouillé, enchantée, se mettait bien en vue du public, disant avec une naïve complaisance : « Rendons-les heureux. »

Ayant appris par les gens du Roi qui nous accompagnaient que cette même voiture avait ramené, peu de temps auparavant, Napoléon de Waterloo à Paris, que de réflexions vinrent en foule à mon esprit! On m'avait même dit que, pour me distraire, on pourrait m'indiquer les cachettes mystérieuses où l'Empereur transportait ses dépêches, ses trésors, etc. Dans l'oisiveté du voyage, cette revue m'amusait, mais un des ressorts principaux s'offrit à mes yeux; j'eus la malencontreuse idée de le presser, et à l'instant surgit une planche qui m'enleva. Je me trouvai alors couchée sur un matelas dur, piqué, cloué, étroit, et je roulai, désespérée, toute une nuit, sur ce lit de misère du grand Empereur, car pendant plusieurs heures, impossible de retrouver le secret qui pût me délivrer de cette périlleuse position, n'osant arrêter la colonne de voyageurs qui nous accompagnait.

Le duc d'Havrey, représentant le Roi, accompagné d'officiers de la maison du Roi, gardes du corps, etc..., partait toujours douze heures avant nous; il recevait dans chaque ville les bruyants honneurs dus à sa mis-

sion : à l'arrivée et au départ, coups de canon, cloches et discours; il avait partout réception, honneurs et fatigue.

Le baron de Damas, qui commandait à Marseille, nous reçut avec empressement et politesse, ainsi que sa mère, qui faisait avec lui gracieusement les honneurs de Marseille. La joie d'avoir atteint le but de notre voyage fut bientôt troublée : une dépêche remise au baron de Damas lui annonça qu'une sorte de peste, exerçant ses ravages dans une des villes du royaume de Naples, y avait retardé l'arrivée de la princesse. Au moment où il nous la lisait, se peignait sur son visage une expression douloureuse qui augmentait par le nombre effrayant de notre colonie; je l'entendis dire tout bas à sa mère : « Comment les amuser? » Je ne pus m'empêcher d'en rire. Il fallait prendre un parti : le meilleur était d'en plaisanter, ce qui nous mit tous à l'aise. Les manières nobles et conciliantes d'autre temps, dont le duc d'Havrey était un modèle, celles si gracieuses de la duchesse de Reggio, consolèrent notre châtelain; les difficultés s'aplanirent. Reçus avec empressement et bienveillance par tous les habitants de la ville et de la campagne, ce temps redouté passa vite.

La famille royale napolitaine était à Palerme, quand le comte de Blacas fut chargé par Louis XVIII de faire la demande d'une alliance entre la princesse Caroline, fille du roi des Deux-Siciles, et son neveu le duc de Berry. Cette offre fut acceptée.

La famille royale ne put quitter immédiatement Palerme, l'épidémie régnant encore, et ce ne fut qu'au mois d'avril 1816 que la princesse Caroline, accompa-

gnée de son père et de la princesse héréditaire, revint à Naples, où se fit le mariage par procuration. Dans cette cérémonie, le prince de Salerne, son oncle, représenta le duc de Berry.

Le départ pour Marseille fut résolu; mais, par un excès de prudence qui nous fit un peu murmurer, le comité sanitaire déclara qu'avant de faire son entrée à Marseille, la princesse et sa suite seraient tenues de faire une quarantaine de dix jours au lazaret; il fallut s'y soumettre et le faire connaître à Naples.

Vers le milieu du mois de mai, la princesse Caroline partit de Naples, accompagnée de Mme la comtesse de La Tour, sa gouvernante, du prince de San Nicandro, ambassadeur extraordinaire et commissaire chargé par le roi de Naples de la remise de la princesse, ainsi que les deux témoins du mariage par procuration : le prince de Ruffo-Scilla, le général de La Tour, aide de camp du Roi. La princesse s'embarqua, ainsi que sa suite, sur une frégate napolitaine escortée d'un vaisseau et d'une corvette de la même nation. Cette escadre était précédée d'un léger bâtiment français commandé par le comte Baptiste de Villeneuve-Bargemont, chargé de donner avis de l'arrivée de la princesse, qui fut connue par les cent coups de canon tirés du fort de Marseille, qui firent battre nos cœurs, mais renouvelèrent nos regrets d'être encore, quoique si près, éloignés d'elle pour dix jours.

En un instant, la rade de Marseille se couvrit de chaloupes, barques, fleurs, drapeaux blancs, etc.; la foule se précipita sur la ligne décrite que nul ne devait franchir. Plus discrets, nous cherchâmes à voir de loin

la princesse; elle nous remarqua, nous le comprîmes par de bienveillants signes qu'elle nous adressa. Nous la suivîmes des yeux, du cœur, jusqu'au moment où elle entra au lazaret. Revenus à la préfecture, nous cherchâmes Mme de La Ferronnays, que nous n'avions pu trouver; à notre étonnement nous apprîmes qu'à l'instant où l'arrivée de Madame avait été signalée, elle partit seule pour s'enfermer au lazaret. Le duc d'Havrey, la duchesse de Reggio l'ignoraient, en parurent surpris, mais n'en dirent rien; je ne questionnai pas.

Après l'arrivée de Madame au lazaret, elle nous fit dire de nous y rendre; nous la vîmes au travers d'une grille dans un petit parloir, où nous nous rendîmes tous les jours. Madame nous parut gracieuse, agréable, bonne, bienveillante et gaie, enfin elle nous charma. La remarquable douceur de la duchesse de Reggio lui plut tout d'abord; Mme de Bouillé l'étonnait. Madame avait su, par le duc d'Havrey, le sacrifice que j'avais fait de quitter mes enfants pour venir près d'elle; elle ne cessait de m'en parler. Ayant voulu connaître ce qui intéressait chacune des personnes qui allaient lui être attachées, elle se l'était fait expliquer, et, avec une mémoire de prince, n'oublia rien, ce qui nous parut aimable.

Nous remarquâmes que Mme de La Ferronnays s'était jointe à Mme de La Tour et à toutes les personnes arrivées de Naples, et nous conclûmes alors, sans en avoir la certitude, qu'étant établie au lazaret, elle devait nécessairement y rester aussi longtemps que Madame, à laquelle on désira donner quelques instants de distraction par diverses parties de plaisir, telles que la pêche,

les joutes, la musique militaire, etc. Elle en parut touchée et ne s'ennuya point.

C'est à cet instant qu'écrivant mes souvenirs, je me trouve très souffrante des suites de violents spasmes au cœur : faiblesse de la vue, et défense expresse d'écrire. Je serais découragée, si mon désir de vous plaire n'était plus fort que ma raison; on me dit que continuer mon entreprise est impossible, puisque, par la promptitude de mes idées, je n'ai jamais pu dicter. C'est donc l'impossible que je veux tenter pour remplir ma promesse; je prends pour secrétaire la jeune et douce sœur de ma fidèle Maria, et lui donne ma plume pour vous demander d'abord, mes enfants, mes amis, de redoubler d'indulgence pour la pauvre octogénaire souffrante, aveugle, qui ne vit plus que par le cœur. Et je reprends mon récit.

Les joyeux coups de canon annoncèrent à la ville que Madame allait bientôt y paraître; nous l'attendîmes au port et nous mêlâmes aux personnes de sa suite, auxquelles il nous était enfin permis de donner cordialement la main.

La foule était immense, les acclamations bruyantes, tout était bonheur et joie.

Madame se rendit à l'hôtel de ville par un chemin tout couvert de fleurs. Dans la grande salle se trouvait M. le marquis de Rochemore, maître des cérémonies, qui indiqua à chacun sa place : celle de la France nous fut désignée. Après la signature d'actes officiels, il y eut une touchante scène : l'entourage de Madame comprenant que le moment de la quitter était venu, tous se précipitèrent à ses genoux, baisant avec respect

et émotion les mains qu'elle leur tendit. Le duc d'Havrey annonça à Madame que la France la réclamait; nous lui fûmes présentées par la dame d'honneur, qu'elle embrassa. Mme de La Ferronnays, dame d'atour, était chargée de présenter à la princesse son trousseau et la magnifique corbeille donnée par le Roi. Puis elle lui apprit un cérémonial d'usage auquel Madame voulut bien se soumettre : celui de changer ses vêtements et de se parer de ceux offerts par la France. Elle reparut alors resplendissante et fut généralement admirée. Les autorités civiles et militaires lui furent présentées; on la trouva charmante, affable pour tous. Elle nous parut heureuse et satisfaite des respectueux empressements dont elle fut entourée, et qui la suivirent dans le trajet de l'hôtel de ville à la préfecture.

Elle y trouva les jeunes filles des premières familles de Marseille, lui apportant les présents d'usage. Il y eut, ce même jour, grand couvert, réception, feu d'artifice, illumination; les suivants, bals, concerts, spectacles, etc.

Madame eut la pieuse pensée de faire un pèlerinage à Notre-Dame de la Garde. Elle y fut à pied, voulant, disait-elle, que son premier pas fût d'aller prier pour le bonheur de la France. Elle était suivie non seulement des personnes qui lui étaient attachées, mais on pourrait presque dire de tous les habitants de la ville.

En quittant Marseille, Madame fut passer deux jours à Toulon, visita le port et ses merveilles; puis, s'acheminant vers Paris, séjourna dans les principales villes, trouvant partout enthousiasme et fêtes.

Celle de la Fête-Dieu, dont par sa singularité j'ai

conservé le souvenir parfait, remonte au roi René, qui, en 1448, après ses malheurs trop connus pour les redire, se retira à Aix, sa ville de prédilection; il y institua la fameuse procession, dont voici le récit. Cette fête avait pour but de représenter le triomphe de la religion chrétienne sur l'idolâtrie en se servant de personnages allégoriques, faisant paraître les dieux du paganisme, que la présence du Sauveur fait rentrer dans l'enfer.

En tête de la procession nous vîmes Mercure; la déesse de la nuit; Pluton, entouré d'une multitude de démons; Diane, l'Amour, Vénus, Mars, arrivant à la file les uns des autres; puis des lépreux, des chevaliers du guet, des danseurs, des tambours.

Après les divinités de la mythologie arrivaient les personnages bibliques : c'est la reine de Saba allant voir le grand Salomon; Moïse, les tables de la loi à la main, faisant des efforts pour ramener au culte du vrai Dieu les Juifs qui se moquent de lui en dansant autour d'un veau d'or en carton. Après les Juifs venaient les apôtres ayant à leur tête le perfide Judas, tenant à la main sa bourse, où sont renfermés les trente deniers reçus pour prix de sa trahison; en punition de son infamie, tous les apôtres le frappaient sur la tête avec des morceaux de bois.

L'abbé de la Jeunesse, le roi de la Basoche, le prince d'Amour précédaient le dais du Saint-Sacrement, suivi d'une immensité de prêtres en divers costumes.

La Mort enfin fermait le cortège.

Le son des cloches de toutes les églises se fit entendre tout le temps que dura la procession.

La réception que Madame reçut à Lyon fut une des plus

remarquables, les fêtes furent magnifiques. Madame s'y arrêta trois jours. C'est là que se trouvaient Mme d'Hautefort et Mme de Béthisy. Parvenue à Nemours, Mme de Lauriston et Mme de Gourgues lui furent présentées. Elle y reçut de gracieuses lettres de Mgr le duc de Berry, des princes et du Roi même qui lui disait qu'empressé de la recevoir, il partait pour aller à Fontainebleau, afin de se rapprocher d'elle. Madame fit à Nemours une pieuse retraite de deux jours.

Nous avons atteint enfin le jour imposant redouté par la timidité de notre princesse. Le chemin qui conduisait à Fontainebleau, quand elle y parut, était déjà rempli de personnes empressées de lui rendre leurs hommages. Rien de plus imposant et majestueux que l'aspect qui bientôt se déroula à nos yeux : au rond-point de la forêt de Fontainebleau était placée une tente magnifique, resplendissante d'or, éblouissante par le soleil; panaches blancs, dames en grande et belle parure, tous entouraient le Roi, qui s'avança dès que la calèche de la princesse parut. Madame, fort émue, se précipita vers lui, se mit à genoux, baisa ses mains, lui dit quelques paroles qu'il parut approuver, la releva, la pressa sur son cœur, et la présenta à la Dauphine, qui l'embrassa. Dans ce moment, le duc de Berry s'avança; le Roi joignit leurs mains, leur disant de douces paroles; ils se regardèrent; quel moment que celui où l'on cherche à deviner la vie entière! Elle parut lui plaire, je l'entendis dire tout bas à Mme de La Ferronnays: « Je l'aimerai. » Le moment où Monsieur tendit les bras à sa jeune belle-fille, celui où elle implora sa protection et où il la lui promit, frappèrent d'attendrissement.

Monseigneur, voyant la princesse intimidée, lui parla avec grâce, ce qui la rassura. Les princes retournèrent au château; les fêtes se succédèrent.

J'eus le bonheur de retrouver à Fontainebleau Mme de Biron, qui m'apporta des nouvelles de mes filles.

Chaque soir, Mgr le duc de Berry était obligé de quitter Fontainebleau, l'usage ne lui permettant pas de coucher alors sous le même toit que la princesse. Monseigneur me parut avoir plu à Madame, elle me dit qu'elle le trouvait mieux que son portrait qui lui avait été envoyé à Naples.

Après un court séjour, la famille royale quitta Fontainebleau, le Roi, les princes dans la même voiture, les nôtres venaient ensuite; la foule était immense, surtout aux abords de Paris : les maréchaux, les grands du royaume s'y trouvaient, et escortèrent la voiture du Roi.

Plus on avançait sur les boulevards, plus on les trouvait décorés de drapeaux blancs, d'emblèmes touchants; il faut l'avouer, c'était un bien beau jour; la princesse en fut étonnée, éblouie; mais pour mon compte il n'en fut point ainsi.

Les boulevards me paraissaient interminables, un seul objet m'occupait : ce jardin de l'hôtel de Gontaut, où mes filles m'attendaient; nous allions enfin l'atteindre, quand un aide de camp du Roi arrêta notre voiture et nous donna l'ordre d'aller en toute hâte aux Tuileries attendre et recevoir la princesse. J'en eus, je dois en convenir, l'impatience d'un enfant gâté; il fallut se détourner, passer au galop de six chevaux par la rue

de l'Échelle, que je pris en horreur, et que je suis même heureuse aujourd'hui, en 1854, de voir détruite.

Arrivant aux Tuileries, il y eut réception générale; Madame y fut présente.

Libre enfin un instant, j'eus le bonheur de me retrouver auprès de ce qui m'était cher. Les soins les plus tendres avaient été prodigués à mes filles. On est véritablement famille dans la nôtre, c'est un bonheur peu commun, mais précieux, et dont j'ai joui avec reconnaissance à mon retour.

Ce fut le lendemain qu'eut lieu le mariage de Mme la duchesse de Berry à Notre-Dame. Tout Paris voulut assister à cette cérémonie auguste et royale : cortège brillant, foule immense, matinée fatigante, puis retour aux Tuileries au milieu d'acclamations, réception toujours et couvert.

C'est une fatigante chose qu'un grand couvert; depuis nombre d'années il n'y en a plus, et personne, je crois, ne le regrette. J'aurai donc à en décrire un, et peut-être le dernier, qui eut lieu le jour du mariage de Mme la duchesse de Berry.

Il était permis aux personnes non présentées de voir le grand couvert, passant sur une estrade pratiquée le long de la galerie de Diane.

A la table royale était le Roi, princes et princesses royales; les princes du sang n'y étaient point admis. M. le duc de Bourbon, grand maître de France, dont la charge était de le présider, s'en abstint sous divers prétextes; c'est le prince de Talleyrand, grand chambellan, qui le remplaça. Le comte de Cossé, premier maître d'hôtel précédait le Roi, le conduisant à table.

Pendant le dîner, quand le Roi voulait boire, l'échanson le proclamait à haute voix (c'était ainsi l'usage).

Les premiers gentilshommes de la chambre de service, aides de camp, etc., dames des princesses en grand habit, tous se tenant debout, les duchesses seules avaient des tabourets.

Je suis obligée de convenir que le coup d'œil du grand couvert était beau et imposant; mais je conviens aussi tout bas que rien n'était plus ennuyeux pour les personnes obligées d'y assister une heure, debout, par une immense chaleur, et au bruit étourdissant d'un orchestre immense.

Après trois jours passés en magnifiques fêtes de tout genre, le duc et la duchesse de Berry furent s'établir à l'Élysée, se plaisant déjà de l'idée du bonheur tranquille dont ils allaient jouir.

Mes filles avaient alors dix-huit ans, époque où, généralement, l'éducation première finissant, on commence à penser aux plaisirs et aux distractions du monde. Il n'en fut point ainsi parmi nous : mes chères filles comprirent qu'une seconde éducation de perfectionnement pouvait contribuer à l'agrément du reste de la vie, elles se résignèrent, eurent de bons maîtres, travaillèrent encore.

Une partie de ma famille alla, cette même année, passer l'été aux eaux des Pyrénées; mon mari l'y suivit, ainsi que Charles et Adèle, qui me fit promettre de voir et soigner son frère. Fernand, profondément triste de la mort de son père, du départ de sa mère pour le Midi, réclamait les soins de l'amitié; je les promis à notre chère Adèle.

Peu de temps après la rentrée de Louis XVIII, le duc de Rohan, commençant son service de premier gentilhomme de la chambre du Roi, venait de s'établir aux Tuileries, réunissant la meilleure société et tout ce que Paris peut offrir d'agréments en tout genre. Une courte maladie l'enleva à sa famille. Par son caractère aimable et conciliant, par sa position auprès du Roi, on regarda sa mort comme un malheur public. Pendant sa maladie, Fernand ne le quitta pas, l'aida même à faire sa pieuse et dernière prière; son amour filial, sa profonde douleur, m'attachèrent sincèrement à lui. Il vint à nous, je le soignai, il en fut touché; ses soirées se passèrent bien souvent avec nous; il aimait à diriger nos courses dans Paris et ses environs, que nous connaissions peu. Son frère aîné, le prince de Léon, venait souvent faire de la musique avec mes filles, chantait avec Charlotte, contrefaisant admirablement son accent anglais, ce qui nous amusait.

Mes filles aimaient à peindre d'après nature; M. le duc de Berry leur permit d'aller prendre de jolies vues à Bagatelle; Fernand y vint. Ce jour, présent encore à ma pensée, fit le destin de la vie entière de Joséphine. Pendant une promenade que je fis avec lui, il me parla beaucoup de mes filles, en fit l'éloge, mais plus particulièrement de Joséphine, de ses qualités solides et aimables, finit enfin par me demander sa main. J'en fus heureuse : j'aimais beaucoup Fernand, sa proposition ne pouvait donc que me faire un sensible plaisir; mais après le lui avoir exprimé, je dus lui demander de réfléchir à sa position et à la nôtre. Il n'était pas riche, Joséphine l'était peu; il le savait, mais il insista et me

fit promettre d'être son interprète auprès de M. de Gontaut, et nous convînmes de n'apprendre le désir de son cœur à Joséphine qu'après avoir reçu la réponse de M. de Gontaut. Elle fut paternelle, aimable pour Fernand, se confiant à ma prudence et à mon amour maternel, et peu de temps après il revint à Paris avec notre famille.

M. le duc de Berry, n'oubliant jamais les marques d'attachement que lui avait données Fernand, l'aimant beaucoup, approuva l'idée de cette union : « Fernand, quoique très jeune, déjà colonel, son premier aide de camp, gentilhomme d'honneur, pouvant par sa position personnelle et celle de sa famille prétendre à tout, le peu de fortune à présent, dit-il, ne me paraît pas devoir être un obstacle.

Je ne cachai plus à ma fille ce qui, depuis quelque temps, occupait mes pensées; je fus heureuse de voir que le projet de cette union fut reçu par elle avec bonheur.

Quelque temps après, deux mariages, le même jour, au même autel, eurent lieu dans notre famille : celui de Fernand de Chabot, alors prince de Léon, avec Joséphine, et celui de Mlle de Chabot avec le marquis de Lambertye. A cette occasion leur tante, la duchesse de La Rochefoucau*l*d, depuis marquise de Castellane, donna une fête splendide, dans sa magnifique maison de la rue de l'Arcade.

Le jour où ma fille bien-aimée me quitta pour aller s'établir chez sa belle-mère, la duchesse de Rohan, fut pour mon pauvre cœur un cruel sacrifice.

Après quinze mois d'une vie heureuse, agréable et

paisible, Mme la duchesse de Berry accoucha d'une fille; un prince eût sans doute été mieux reçu, mais la petite princesse fut bientôt aimée. Elle mourut peu de jours après sa naissance, ce qui fut un chagrin pour Monseigneur et Madame.

L'évêque d'Amiens, aumônier de M. le duc de Berry, la duchesse de Lévis, mère du duc actuel, et moi, furent nommés pour accompagner le convoi de la jeune princesse; il se fit à minuit, allant au pas, escorté de gardes du corps, éclairé de flambeaux; l'église était solitaire, le caveau royal ouvert. Ce jeune rejeton de la race royale fut déposé au pied du tombeau de Louis XVI. Une nuit profonde, un pieux silence, interrompu seulement par le bruit des pas et des armes, attristaient le cœur.

Mme la duchesse d'Angoulême, à son réveil, me fit appeler, voulut savoir les détails de cette triste nuit. Je dis que j'avais prié auprès, et touché même le coffre qui renfermait les précieux restes du Roi martyr; elle prit ma main, la pressa sur son cœur; elle pleurait, j'en fus profondément émue.

Ce même jour, M. Papillon de La Ferté, intendant des menus plaisirs, par ordre du Roi, réclama la layette remise à Mme de Montsoreau, gouvernante, qui, n'ayant point reçu d'ordres directs de Mgr le duc de Berry, refusa de la livrer; le soir de ce jour, même demande, même refus. Mme de Montsoreau, rencontrant Monseigneur et le voyant triste de la mort de son enfant, n'osa lui parler de la layette. Deux refus de Mme de Montsoreau aux ordres du Roi parurent à l'intendant des menus plaisirs presque un crime de lèse-majesté; cherchant Monseigneur pour le lui dire,

il le rencontra dans les Champs-Élysées, revenant de Bagatelle, l'arrêta, se plaignant amèrement de la gouvernante. Monseigneur, ignorant tout, mais indigné, arrive dans cette disposition à l'Élysée, et malheureusement dans ce premier moment trouve M. de La Ferronnays, accuse sa belle-mère d'un motif ignoble, que M. de La Ferronnays ne pouvant supporter, s'emporte au point de manquer de respect au prince, qui saisit deux épées, lui en donne une, que M. de La Ferronnays refuse en répondant : « Un gentilhomme ne se bat pas avec un des héritiers du trône, mais il le quitte »; et il disparaît.

M. le duc de Berry se jette dans la voiture qu'il venait de quitter, va en toute hâte assurer le Roi qu'une désobéissance à ses ordres ne pouvait venir que d'un malentendu qu'il avait ignoré; le Roi le comprend, le console; ils en causèrent longuement. De retour à l'Élysée, il apprit que M. et Mme de La Ferronnays et leurs enfants, M. et Mme de Montsoreau, étaient déjà établis loin du palais.

La vivacité, indomptable comme l'éclair, était le seul défaut du caractère de Monseigneur; son cœur aussi prompt, aimant et juste, réparait au centuple le mal fait avant la réflexion; il vit, dans la démarche de son ami, une vengeance : celle de se placer devant la France comme victime d'une cruauté du prince; il en fut blessé au cœur.

Monseigneur avait deviné l'effet général de cette faute; le public y vit une famille ruinée ; un ami offrit à M. de La Ferronnays la dot de sa femme, et une amie lui envoya des bracelets de diamants.

Le lendemain de ce jour, Madame me fit appeler, je

la trouvai dans son lit, souffrante. Elle m'apprit le chagrin de Monseigneur : « Allez près de lui, me dit-elle, consolez-le, il a besoin de parler à une amie calme et sincère; dans la disposition où vous le trouverez, on peut tout lui dire. » J'allai vers lui; il se promenait seul dans une des plus sombres allées du jardin. « Vous voyez, me dit-il, un homme malheureux. Aurais-je jamais pu le croire? Ils m'ont quitté tous, tous, sans un regret! sans me prévenir! et pendant l'heure de mon absence! Oh! c'est affreux! »

Avec tristesse et douceur, j'osai le questionner; il répondit avec franchise: « Je commence par avouer que j'ai été vif, c'est mon malheureux défaut. Mais quel entêtement! résister deux fois aux ordres positifs du Roi, sans m'en prévenir! vouloir garder cette malheureuse layette, mais c'est ignoble, infâme! » Là je l'interrompis vivement : « C'est une gaucherie, lui dis-je; le garder, je ne puis le croire; Mme de Montsoreau est timide. Il faut, Monseigneur, avoir autant d'indulgence pour les caractères faibles, irrésolus, que pour le sang bouillant. La colère, hélas! brise, écrase : l'intention n'y est pour rien, car elle vient du cœur; vous le savez, Monseigneur, elle ne vous a jamais égaré : elle est pure quand le cœur est droit. » Monseigneur m'arrêta et reprit : « Déjà Mme de La Ferronnays, s'enfermant au lazaret sans mes ordres, avait mécontenté le Roi ; je n'ai jamais pu m'expliquer sa démarche. — Si Monseigneur me le permet, je crois pouvoir l'éclairer en lui racontant une conversation que j'eus à Marseille avec le duc d'Havrey : « A la cour, me disait-il, une gaucherie doit « être soigneusement évitée; c'est une arme donnée à

« l'envie, il faut prudemment s'en garder. » L'intention de Mme de La Ferronnays fut de chercher une occasion naturelle de faire connaître à la princesse les nobles sentiments de Monseigneur, son cœur et son esprit, de lui apprendre d'avance à l'aimer. Son zèle l'égara ; elle ne réfléchit ni à l'inconvenance de ce procédé envers la duchesse de Reggio, ni envers Monseigneur, qu'elle eût dû consulter. Ce ne fut point un coup de tête, mais un élan du cœur; puis, timide de caractère, elle ne fit rien pour réparer ce que le maréchal Oudinot, duc de Reggio, prit pour une insulte dont il se plaignit au Roi. »

Cette explication, écoutée avec calme, fut comprise par Monseigneur, et j'eus la certitude, avant de le quitter, que son excellent cœur lui avait dicté le moyen, non seulement de consoler, mais d'être utile, encore et toujours, à cette famille qu'il avait si longtemps aimée

M. de La Ferronnays fut nommé, cette même année, plénipotentiaire en Russie. Ce chemin, tracé par le cœur de notre pauvre prince, fut suivi après sa mort : il devint ambassadeur en Russie; en 1828, ministre des affaires étrangères succédant au baron de Damas, alors gouverneur du duc de Bordeaux; en 1829, ambassadeur à Rome; il y mourut en 1841.

L'année qui suivit ce moment de trouble à l'Élysée ne laisse dans mon esprit qu'un heureux souvenir de paix et de calme.

Madame la duchesse de Berry, pour occuper ses matinées, avait pris des maîtres, s'entourait de dames qui lui étaient attachées, et me permettait d'y amener Charlotte. Elle donnait souvent de petits bals et concerts auxquels toute la famille d'Orléans était invitée; Mon-

sieur, M. le Dauphin et Mme la Dauphine y assistaient toujours et paraissaient en jouir. M. le duc de Berry y était parfaitement aimable.

Plusieurs propositions de mariage pour Charlotte me furent faites; elle était d'âge à être consultée. C'est alors qu'Adèle me parla du comte de Bourbon-Busset, que tout le monde me parut aimer, et que je ne connaissais pas. Charlotte l'avait rencontré chez Adèle et me dit : « Celui-là ne me ferait pas peur. » J'en parlai alors à M. le duc de Berry, qui me dit : « C'est mon cousin! Rien ne me paraît être mieux; mais comme je ne sais pas bien la filiation de cette parenté, le Roi sera charmé de vous la donner; rien ne lui plaît comme de parler généalogie. »

Ce même soir, allant aux Tuileries pour y accompagner Mme la duchesse de Berry, Monseigneur demanda au Roi de vouloir bien m'expliquer les rapports qu'il y avait entre les Bourbon-Busset et la branche régnante de la famille royale. « Les rapports les plus intimes, répondit le Roi en souriant, par exemple, fils du même père; mais il y a longtemps de cela, car il faut remonter à l'évêque de Liège, descendant du sixième fils de saint Louis. Ne vous scandalisez pas au sujet du prince-évêque marié.

« Liège était une principauté ecclésiastique dont le possesseur devait nécessairement être évêque. Louis de Bourbon n'avait que dix-huit ans lorsqu'elle devint vacante, et cependant il l'obtint par l'influence de son nom, et sous condition expresse d'entrer dans les ordres aussitôt qu'il en aurait l'âge; mais, éprouvant une vocation entièrement opposée, il épousa Catherine d'Eg-

mont, fille du duc de Gueldre, sans en avoir obtenu le consentement de son frère Jean II, duc de Bourbon, ni du roi Louis XI, qui ne voulut pas reconnaître le mariage. Quoi qu'il en fût, il était consommé, et trois enfants naquirent en l'espace de plusieurs années antérieures à 1466, époque à laquelle, tourmenté par les révoltes à main armée de ses sujets les Liégeois, et les représentations de sa famille, Louis consentit enfin à entrer dans les ordres. Résolution tardive et inutile, puisque, forcé de nouveau de combattre l'incessante sédition, il fut assassiné sur le pont de Liège, en 1482, par Guillaume de La Marck.

« Ce ne fut que longtemps après sa mort que ses enfants, par arrêt du conseil du Roi, furent reconnus comme *vrais et légitimes descendants de cette royale maison de Bourbon, et issus de loyal mariage, autorisés à porter les armes, la livrée, ainsi que plusieurs honneurs de ladite maison dans toute son intégrité*, sans pouvoir revenir cependant sur les partages déjà faits du duché de Bourbon. »

Le Roi ajouta : « Quant à sa carrière militaire, le maréchal Soult, sous les ordres duquel il a longtemps servi, pourra vous la faire connaître. »

Je vis le maréchal bientôt après : « Il va au feu, me dit-il, comme on va au bal; c'est sa vie, son élément. Pendant la guerre d'Espagne, un malheureux jour, j'étais, la lorgnette à la main, observant la disposition de l'armée anglaise; Bourbon-Busset m'avertit de m'éloigner; sa mission était de défendre le passage d'un pont que les Anglais essayaient de franchir; il avait avec lui son frère et à peu près vingt-cinq chasseurs. Je

continuai mes observations; Bourbon-Busset réitère son conseil et, voyant que je pouvais être tué ou pris peut-être, il se jette avec le peu d'hommes qu'il commandait, se bat en désespéré, a deux chevaux tués sous lui, est blessé, fait prisonnier et amené dans la tente du maréchal Beresford, qui le traita avec égards, causant même avec lui sur la position des deux armées, et l'envoya sous bonne escorte à Lisbonne; il fut enfermé dans le bâtiment des galériens, parmi lesquels il retrouva des officiers et des soldats français, qui, plus heureux que lui, furent transférés prisonniers en Angleterre; mais on voulut lui faire le fatal honneur de le renfermer dans le fort de Sétubal, petit port de mer, d'où il parvint à s'échapper avec un chirurgien et un de ses soldats, se laissant glisser par une corde attachée à leurs draps jusqu'à une terrasse, de laquelle ils descendirent par le même moyen dans la mer, à marée basse, et de là gagnèrent les déserts de l'Alentejo, où ils furent errants pendant cinq jours. Épuisés de faim et de fatigue, n'étant qu'à trois lieues de l'armée française, ils espéraient pouvoir l'atteindre, quand ils furent repris et conduits dans la maison de l'Inquisition.

« M. de Bourbon-Busset, pendant les longues guerres d'Espagne, avait appris d'horribles détails sur les prisons de l'Inquisition. Dès qu'il entendit l'ordre de l'y conduire, il comprit la gravité de sa position. Au moment où il aborda cette affreuse demeure, la porte encore ouverte, le jour éclairant une longue voûte, lui fit croire que ce triste endroit n'était qu'un passage qui avait un but; le sien fut alors d'y parvenir, cherchant toujours la liberté. On lui montra un grabat, une

cruche d'eau, un morceau de pain, en lui disant qu'il en recevrait autant toutes les vingt-quatre heures; on referma la porte de ce cachot, il entendit les verrous et se trouva dans une complète obscurité. Il ne perdit pas un instant pour chercher quelque trace de porte, il n'en trouva aucune, et alors il se servit de ses mains contre la muraille pour parvenir jusqu'à l'extrémité de ce qu'il croyait être une galerie souterraine, puis de ses pieds pour en comprendre la disposition. Il sentit bientôt que ce passage descendait assez rapidement même ; il continuait, et tout à coup ses pieds furent baignés dans une eau très froide; il s'arrêta, trouva une pierre assez lourde qu'il jeta en avant de lui, et il put calculer, par le bruit de la profondeur, qu'il était sur le bord d'un gouffre. Il fallut renoncer à ce moyen de salut et revenir sur ses pas. Ce fut un affreux moment ! mais, chrétien et croyant, son cœur lui dit : « Dieu, c'est l'espérance. »

« Les Espagnols l'ayant réclamé avec instance du gouvernement portugais, il fut reconduit sous forte escorte au fort de la Corogne, et remis ensuite sur un ponton, parmi les forçats, qui s'attachèrent à lui avec enthousiasme; il y retrouva aussi des soldats français prisonniers comme lui.

« Ayant pu avoir quelques intelligences avec un capitaine marchand anglais, qui lui avait promis de lui rendre la liberté, à condition qu'il lui donnât le peu d'argent qui lui restait, il le fit imprudemment. Le signal convenu était une lumière sur le bord du bâtiment; dès qu'il l'aperçut il se jeta à la mer, nagea longtemps : ce point s'éloignant toujours lui donna de l'inquiétude; il redoubla ses efforts, puis la lumière

disparut; il comprit qu'il était trahi et vit que le seul parti qu'il eût à prendre était de tâcher de regagner le ponton; après une heure et demie d'efforts, il y arriva enfin, mais tellement épuisé, qu'après avoir atteint la corde dont il s'était servi pour descendre, il la tenait dans sa main, mais pendant quelque temps n'eut pas la force de remonter; enfin il y parvint avant le jour.

« L'idée de la liberté et celle de rejoindre l'armée étaient fixes dans son cœur et dans son esprit; il essaya encore, promit, mais ne donna pas d'avance le prix de sa liberté; cette dernière tentative eut un succès complet, il put partir aisément, être accueilli sur le bâtiment qui l'attendait, commandé par un bon et loyal capitaine qui l'amena jusqu'en Angleterre, où il fut obligé de déclarer qu'il y arrivait prisonnier, et alla loyalement s'enfermer à Reading, maison de détention. Monsieur l'y réclama, et lui offrit alors de commander un régiment étranger à la solde de l'Angleterre. Son cœur tout français s'y refusa; Monsieur, approuvant sa loyauté, comprit qu'engagé par serment, il devait retourner à son régiment. »

En terminant ainsi, le maréchal me fit une apologie sur la longueur de son récit, dont, par un sentiment d'estime et d'attachement pour le comte de Bourbon-Busset, il n'eût pas voulu retrancher un seul fait.

Ceci me fut raconté il y a plus de trente ans; je me souviens de chacune des paroles du maréchal, et tenant à vous faire connaître les événements de la vie intéressante de mon gendre, que j'ai appris non seulement à apprécier, mais à aimer, je vais, contre toute règle d'éloquence et au milieu de sa carrière, reprendre l'histoire

de sa vie. Ceci pourrait être appelé du radotage; ce ne serait pas tout à fait exact; c'est un récit à deux pour lequel je réclame votre indulgence.

Le père et la mère du comte de Bourbon-Busset, au moment de la révolution de 91, furent obligés d'émigrer, laissant deux enfants aux soins de leur grand-père, qui mourut (17 janvier 1793) après avoir fait un testament qui donnait la terre de Busset à ses petits-enfants et l'usufruit de cette propriété à leur père. La République, s'emparant de ce droit d'usufruit, fit vendre le mobilier du château, et se mit en jouissance de la terre. Ces pauvres enfants se trouvant abandonnés, les amis ou parents de la famille leur élurent pour tuteur le chevalier Duprat; mais à peine ce respectable gentilhomme s'était-il rendu à Busset, qu'il fut arraché des bras de ses deux jeunes pupilles par ordre du Comité de salut public et conduit à Paris, où il fut immédiatement condamné à mort sans jugement. Les deux jeunes Bourbon-Busset, abandonnés une seconde fois, furent conduits à Cusset, d'où un représentant du peuple en mission, nommé Forestier, les fit enlever et conduire, enchaînés, de cachot en cachot, jusqu'à Paris. Ils y arrivèrent après la séance du Comité, on les y laissa seuls, enfermés pendant vingt-quatre heures, sans qu'ils eussent d'autre nourriture qu'un peu de pain qu'ils durent à la commisération du gendarme qui les avait amenés. Le Comité les ayant condamnés à la déportation par Nantes et ses bateaux à soupapes, ils furent déposés en attendant à la prison du Luxembourg. Les monstres qui en étaient chargés dirent : « Je vous amène deux petits Cadets qui s'appellent Bourbon. » Le vicomte de

Bourbon-Busset, oncle de ces deux enfants, se trouvait dans cette prison. A ce nom, fort impressionné, il s'approcha de ces pauvres enfants, les interrogea. Le malheur rend prudent, même l'enfance; se méfiant, ils osaient à peine répondre aux questions qui leur étaient faites; cependant il put obtenir la confiance de l'aîné et lui dit avec douceur : « Donnez-moi une preuve de la véracité de ce que vous avancez, vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. — J'ai un oncle à Paris, lui répondit-il, il s'appelle le vicomte de Bourbon-Busset, il m'a donné une montre, c'est un trésor pour moi, et j'ai pu la sauver. » Le pauvre enfant la retira de dessous ses vêtements, il l'avait cachée sur son cœur. Son oncle alors lui tendit les bras; de ce moment, l'enfant comprit qu'il était sauvé; près de son oncle il n'était plus abandonné. Le vicomte de Bourbon-Busset, sauvé par la mort de Robespierre, veilla avec une tendre sollicitude sur ses neveux ; dès qu'ils purent sortir de prison, il les plaça au collège d'Effiat, puis, par la suite, la terre de Busset fut rendue à François ; il s'y établit avec son frère, et put y recevoir ses parents quand ils revinrent d'émigration. Ils y restèrent honorés et heureux jusqu'à leurs derniers jours.

Le noble sang qui bouillait dans ses veines ne put supporter la vie terne de cette époque, il voulut servir et s'engagea, fit toutes les campagnes, toutes les guerres; nous le trouverons encore et toujours sur le chemin de l'honneur.

Mon séjour à la Cour m'avait tristement persuadée que l'approbation unanime n'était qu'une fiction; le comte de Bourbon-Busset ayant pu l'atteindre, j'espé-

rais alors que son mariage avec Charlotte pourrait faire son bonheur. M. de Gontaut y consentit, et toute notre famille l'approuva; de ce moment nous en fîmes part au Roi, ainsi qu'aux princes. M. le duc de Berry étant à la chasse ce même jour, je lui écrivis la nouvelle, à laquelle j'étais sûre qu'il daignerait prendre part, lui rappelant que la première idée en était venue de lui, ce que j'aimai à lui rappeler; puis j'ajoutai que, tout en étant heureuse, mon cœur était triste de l'idée que j'allais me trouver seule pour la première fois de ma vie.

Je vais copier ici la réponse de Monseigneur :

« Je suis ravi que Charlotte devienne ma cousine; quant à vous, bonne et excellente amie, vous ne serez pas seule; venez vivre près de nous, nous vous offrons la place de dame d'atour, vacante, vous le savez, depuis un an. Vous logerez à l'Élysée; ma femme attend avec impatience votre réponse. Venez nous la donner vous-même. »

J'y courus à l'instant; j'étais loin de m'attendre que, dès que Monseigneur et Madame auraient ma réponse, acceptant l'offre qu'ils venaient de me faire, dans leur grande bonté, ils y ajouteraient l'aimable grâce de m'en remercier. J'étais pénétrée d'attendrissement, ils le virent et en furent heureux. Comment ne pas se dévouer et aimer des princes qui méritent tant de l'être!

Ils se firent une fête de me mener dans l'appartement qui m'était destiné, au-dessus de celui de Madame; la vue donnant sur les Champs-Élysées était superbe et gaie. C'était celui qu'avait occupé le petit roi de Rome, on y retrouvait partout des détails du soin qu'on avait

donné à son enfance; les lambris matelassés jusqu'à la hauteur d'un enfant de six à sept ans, l'appartement entier tendu de soie verte, belle et fraîche encore, devait préserver les yeux. L'examen de la prévoyance humaine qui s'anéantit devant la volonté suprême nous fit réfléchir, et pour un instant attrista même ma princesse. Puis alors : « Allons, dit-elle, pensons gaiement à l'avenir, je suis heureuse, je veux en jouir. Votre logement est charmant, spacieux, vous avez trois salons; vous me donnerez des bals qui seront cent fois plus amusants que les nôtres, car vous n'avez pas comme nous des obligations. Voyons, promettez, n'est-ce pas, que vous me donnerez des bals? » Y étant fort disposée, j'allais répondre à cet ordre, quand Monseigneur dit avec tristesse : « Caroline, tu ne penses qu'à t'amuser. — Eh! pourquoi pas? répondit-elle, je suis si jeune! » Et, en frappant du pied, tout en riant, lui mettant sa jolie main sur la bouche, elle lui dit : « Ne va pas encore me parler de veuvage, c'est la plaisanterie du jour, elle m'est insupportable. » Monseigneur sourit tristement : « J'ai tort, dit-il, mais c'est une idée fixe; depuis quelque temps je pense à ton veuvage. — Singulière plaisanterie! » dit Madame. Et me prenant par le bras, elle m'entraîna hors de l'appartement, il nous suivit.

Je dois faire la remarque ici que Monseigneur avait l'habitude des princes étrangers, qui tutoient leur femme, même en public.

La plaisanterie du veuvage, depuis quelque temps, était répétée souvent, quoique insupportable à Madame. Dans leur intimité, nous en causions quelquefois sans pouvoir nous en rendre raison. M. de Nantouillet en

avait fait la remarque et craignit que Monseigneur n'eût reçu quelques menaces anonymes. Quelque temps après, trouvant Monseigneur seul dans le salon, il m'appela, me fit entrer dans son cabinet, me montra une lettre ouverte : « Voyez, me dit-il, je suis sûr que ce papier est empoisonné; n'y touchez pas; quand je l'ai ouvert, j'ai éprouvé une horrible sensation. La lettre est insignifiante et ne peut mettre sur les traces une demande de secours sans nom, sans adresse. » Je le suppliai d'en prévenir M. Decazes; j'ignore s'il le fit, mais il me recommanda le secret, craignant d'inquiéter Madame.

Pendant les préparatifs ordinaires de mariage, M. de Bourbon-Busset et Charlotte se virent souvent et s'attachèrent de plus en plus l'un à l'autre; déjà j'avais appris à l'estimer, j'appris alors à l'aimer.

J'avais regretté dans le passé de n'avoir que deux filles, mais ayant eu le bonheur de trouver en mes gendres la tendresse de véritables fils, je pus remercier la Providence, car alors il ne me manquait plus rien.

La soirée de noces fut brillante à l'hôtel de Gontaut; un acteur, dont j'ai oublié le nom, me parut avoir de grands succès; mais le cœur d'une pauvre mère qui se sépare de sa fille souffre trop pour s'amuser.

Charlotte habita pendant quelques jours l'hôtel de Gontaut; puis M. de Bourbon-Busset venant d'être nommé pour faire les inspections du midi de la France, il fallut partir. La timidité de Charlotte en fut alarmée; mais, connaissant les obligations de sa position, elle fit les honneurs aux militaires de tout rang, de tout âge; obligeante et polie, on fut pour elle respectueux et

bienveillant. Son mari, comprenant que ce devoir avait dû lui coûter, en fut reconnaissant, heureux, et s'empressa de me l'apprendre.

Joséphine avait suivi sa belle-mère, la duchesse de Rohan, à la Roche-Guyon, et dès que Charlotte quitta Paris, toute ma famille et M. de Gontaut étant déjà partis pour les eaux des Pyrénées, je fus m'établir à l'Élysée. Mon revenu étant doublé, j'eus une voiture *toute à moi*, un ménage prudemment mais convenablement monté; je donnai de petits bals autant qu'ils purent amuser Madame; chargée de ses dépenses, elle fut élégante, ce qui plut à Monseigneur. Ce fut dans ce temps qu'il y eut à l'Élysée un superbe bal costumé.

Mon service, partagé avec celui de Mme la duchesse de Reggio, était tout honneur et agrément, chacune à notre tour obligées, seulement les dimanches, d'accompagner Madame chez le Roi, à l'église, et de faire les honneurs des réceptions, le matin aux hommes, le soir aux dames; l'obligation de nommer l'un et l'autre était pour moi un supplice; de ma vie je n'ai pu obtenir de ma mémoire celle des noms; c'est un mal sans remède; les princes, le connaissant, s'en amusaient. Je vais en donner un exemple. Le mariage de M. de Bourbon-Busset étant arrangé, il dut aller, selon l'usage, remercier le Roi et les princes de leur assentiment. M. de Bourbon-Busset y fut le premier jour de mon service de dame d'atour; il arrive, je le vois et dis à Madame en le montrant : « C'est lui. » Elle eut alors la petite malice de m'obliger à dire son nom : « C'est le vôtre, lui dis-je? » Elle me répond : « C'est donc Caroline? » appelle

Monseigneur, et lui conte mon embarras. L'amusement fut général, et on le répéta souvent.

Je dois dire aussi que, de ce moment, Madame eut l'aimable bonté, dès qu'elle me voyait hésiter, de me nommer tout bas les personnes qui s'approchaient, car j'avais aussi le malheur d'avoir la vue basse.

Le souvenir est une qualité princière; les nôtres eurent au cœur de n'oublier jamais un ami, et dans l'esprit, les visages et les noms.

Madame et Monseigneur aimaient le spectacle, ils y allaient souvent, ayant des loges à tous les théâtres; ils avaient la bonté de me prévenir de celles dont je pouvais disposer envers mes amis étrangers, qui, pendant de longues années d'exil, n'avaient cessé de me témoigner leur amitié, leur intérêt.

Pendant l'été, Monseigneur et Madame dînaient souvent dans le jardin de l'Élysée; quand ils me savaient seule, ils m'appelaient. Rien de plus agréable, d'aimable, je puis même dire d'amical, que ces dîners à trois.

De cette année passée sans nuages, le souvenir est doux, mais celle qui la suivit fut troublée par la mort d'une jolie petite fille de ma chère Joséphine; c'est une cruelle chose pour une pauvre mère que la mort d'un premier enfant. Le chagrin de ma fille retentit péniblement dans mon cœur.

Mme la duchesse de Berry devint grosse, nous n'eûmes plus de bals, mais quelques concerts, de petites soirées, puis tout à coup, une nuit, on vint me chercher en toute hâte; Madame était souffrante; Mme la duchesse d'Orléans lui avait envoyé des pastèques, espèce de melon d'eau, dont Madame avait immensément

mangé; on attribua à cette imprudence ses douleurs. Monseigneur me dit d'en prévenir la duchesse d'Angoulême; elle vint et fut parfaite, soignant Madame comme on soigne sa fille, et après quelques heures, Mme la duchesse de Berry accoucha d'un garçon. Sa grossesse ne devait dater que de six mois et demi; l'enfant vivait encore, étant bien constitué; l'évêque d'Amiens le baptisa deux heures avant sa mort.

Monseigneur fut au désespoir de cet événement. Avait-il deviné dans l'avenir que la perte de cet enfant serait le signal de la sienne?

A l'agitation du moment que je viens de décrire succéda une complète tranquillité; Madame fut obligée de se soigner.

Je profite de ce moment de repos pour parler de la jeune compagne de notre princesse, Suzette de La Tour, remontant jusqu'à la généalogie de sa famille et celle de sa mère. Son père, le comte de La Tour en Woëvre, d'une noble famille de Lorraine, émigra avec ses parents, fut élevé en Italie près d'un grand-père maternel, le comte de Richecourt; il épousa sa cousine, Mlle d'Heillimer, fille du comte d'Heillimer, baron du Saint-Empire, etc. Le comte de La Tour fut plus tard lieutenant général, aide de camp du roi de Naples, vice-amiral, gentilhomme de la chambre, grand-croix de Saint-Étienne, de Saint-Lazare de France, etc.

Mme de La Tour, à son mariage, fut nommée dame du palais de la Reine, puis gouvernante à la naissance de la princesse Caroline; elle eut plusieurs enfants, parmi lesquels Suzette, que je viens ici vous faire connaître.

Au moment où Mme la duchesse de Berry allait quitter l'Italie, elle obtint de Mme de La Tour que sa fille Suzette l'accompagnerait, et quand, plus tard, Mme de La Tour fut obligée de retourner en Italie, Madame obtint encore d'elle de lui laisser cette amie de son enfance; elle y consentit, certaine de l'amitié de Madame, et réclamant mes soins, que je promis avec empressement. Elle me dit en partant : « Je ne la donne pas, mais la confie au cœur de la meilleure des mères. »

Des amies de Mme de La Tour à Paris conseillèrent pour Suzette une pension d'une bonne réputation, ce qui fut pour elle une sécurité dans l'absence. Je l'y voyais souvent, et mes filles s'attachèrent sincèrement à elle. Mme la duchesse de Berry lui donna les soins les plus tendres; la jeune cour de Monseigneur la voyait passer, cette agréable personne, avec l'intérêt que sait inspirer la vertu.

L'âge de l'établir arriva. Le général Montéléger, aide de camp du duc de Berry, me parla d'un de ses amis. « Un trésor d'honneur, de loyauté, me dit-il, mon ami depuis l'enfance, a pensé à Mlle de La Tour; c'est le comte de Meffray, né d'une ancienne et noble famille du Dauphiné, alliée aux bonnes maisons de France. Sa personne est parfaitement agréable, son caractère doux, aimable et conciliant, et je mets *après tout* ce que le monde considère *avant tout,* une fortune qui ne laisse rien à désirer. »

Ce portrait me parut parfait; j'en parlai à Monseigneur et à Madame, qui partagèrent mon opinion sur ce premier aperçu, et me prièrent de m'en occuper sérieusement. On fit connaissance à l'hôtel de Gontaut,

puis chez moi, on se vit beaucoup, s'approuvant, se convenant de part et d'autre. Madame prenait à Suzette le plus sincère intérêt; nous lui rendions compte de tout, et tout ayant été agréé, le mariage fut décidé; il eut lieu dans la chapelle de l'Élysée, en présence de Monseigneur et de Madame, qui remplacèrent les parents de Mme de Meffray.

Au moment où je fus dame d'atour, Mme de Meffray fut nommée à la place que j'avais occupée auprès de Madame. Elle parut alors dans le monde; mes yeux, mon cœur suivirent ses premiers pas; ils furent fermes, nobles; notre chère Suzette n'eut jamais un défaut, une action à cacher; c'est une vie d'exemples pour la jeunesse; elle n'avait que dix-sept ans. Jeunes femmes, regardez-la : aimable, spirituelle et jolie, entourée et admirée, la médisance ne put l'atteindre.

Ne m'étant fait aucun plan lorsque j'entrepris le récit que vous m'avez demandé, mes souvenirs arrivèrent sans ordre et je continuai à les écrire ainsi, tels qu'ils vinrent à ma pensée, me trouvant quelquefois, comme aujourd'hui, obligée de revenir sur le passé pour expliquer l'avenir.

M. le duc de Berry, bon de cœur, aimable et spirituel, instruit, aimait les arts et les protégeait. Dans sa première jeunesse, et comme le bon Henri IV, il aima une noble Corisande de Grammont, qu'il eût fort désiré épouser. Louis XVIII s'y opposa, il fallut l'oublier. Ceci se passait en Allemagne. Quelques années après, le duc et la duchesse de Guiche vinrent s'établir à Londres avec leurs enfants; Mlle Corisande de Grammont épousa lord Ulseston, depuis comte de Tankervil.

Simple dans ses goûts, M. le duc de Berry menait à Londres une vie tranquille, dînant journellement chez Monsieur, passant avec lui de fréquentes soirées chez la duchesse de Coigny et d'autres amies de l'émigration; il se plaisait peu dans les assemblées, où cependant il était recherché; son plus grand plaisir était l'opéra, « goût un peu cher, me dit-il un soir, pour un prince émigré ». Il fit cet aveu avec tant de grâce que je le répétai, et chacune de mes amies s'empressa de lui faire hommage des billets de faveur appartenant aux loges de la société. M. le duc de Berry fut sensible à cette attention, et venait souvent nous le dire; elle lui fut d'autant plus agréable que cette année fut celle du début de Mme.....

Monseigneur, partageant l'enthousiasme général, ne manquait aucune de ses soirées. De la loge du duc de Portland, où j'étais souvent avec ses filles, nous jouissions de son admiration; mais non loin de là, nous avions remarqué une personne distinguée que tout le monde regardait, que nul ne connaissait. Elle était belle, quoique extrêmement pâle, bien mise, avec simplicité. La curiosité qu'elle inspirait à nos compatriotes nous amusait d'autant plus, qu'elle avait l'air d'y être parfaitement indifférente. Un jeune La Chastre lui présenta un jour l'affiche du spectacle, qu'elle repoussa; M. de Clermont-Lodève, plus hardi, lui offrit un bouquet, elle jeta sur lui un regard de dédain magnifique. Dans cette occasion nous remarquâmes le sérieux un peu froid de Monseigneur, qui ne trouvait pas de bon goût de chercher à tourmenter cette jeune femme. M. de Clermont, persistant dans ses politesses et sa

curiosité, nous dit qu'enfin il était parvenu à en connaître l'histoire : « Dans le quartier, on l'appelle Mme Brown, nous dit-il, elle demeure près du Parc, où chaque jour elle promène son enfant, petit garçon de six à sept ans, auquel elle paraît prodiguer des soins maternels. On la dit bonne, charitable, douce, mais toujours silencieuse. » Nous ne pûmes en savoir davantage de M. de Clermont, qui nous parut devenir mystérieux, et nous l'oubliâmes.

Ceci devait se passer vers le temps des guerres de Russie et d'Espagne. Quelques années plus tard, j'appris que Mme de Montsoreau et le vicomte d'Agoult avaient tenu sur les fonts de baptême une petite fille à laquelle ils donnèrent le nom de Charlotte. Deux ans après, la duchesse de Coigny fut marraine d'une autre petite fille du nom de Louise. M. le duc de Berry paraissait, nous dit-on, s'intéresser à ces enfants. Les deux marraines furent discrètes; le public curieux ne put en tirer aucune explication; la société s'habitua, ainsi que mes filles et moi, à les voir quelquefois chez la duchesse de Coigny et chez Mme de Montsoreau. Elles furent soignées, eurent une gouvernante qui leur apprit le français, elles parlaient anglais avec leur mère.

La société de tous les pays s'occupe souvent trop de ce qu'on appelle le commérage des salons, mais aussi elle les oublie vite, à moins qu'un incident ne les rappelle à l'esprit; alors le passé est expliqué, en un instant compris.

Parmi les fêtes qui eurent lieu à la rentrée du Roi dans Paris, celle de l'Opéra fut la première, la plus belle, la plus brillante, chaque loge éclairée par un

lustre jusqu'à l'étage le plus élevé, la loge du Roi éblouissante, ainsi que trois de chaque côté, dans lesquelles étaient les dames priées en grand habit de cour. J'étais dans une de ces loges. Une seule au second, vis-à-vis de moi, était vide, ce qui fixa mon attention. J'y vis entrer une femme couverte d'un voile de dentelle qui l'enveloppait, mais laissait voir son visage, beau et pâle, qui me rappela à l'instant la dame silencieuse de l'Opéra de Londres. Elle se tint debout, mais illuminée par le lustre, on la vit tout entière. Au moment où le cortège du Roi approchait, tout le monde se lève, les yeux fixés sur la loge royale; un gentilhomme ordinaire de la maison du Roi s'avance, et à haute voix annonce : « Le Roi! » M. le duc de Berry paraît, tous les princes le suivent, chacun se range pour faire place au Roi. Ce fut le moment d'un profond silence qui permit d'entendre un poids lourd tombant au fond de la loge, aux secondes; la dame blanche avait disparu, le Roi entrait alors, tous les regards se portèrent vers lui, et les cris de : « Vive le Roi! » furent unanimes. Je cherchai à comprendre quel pouvait être l'événement arrivé à la dame, que je vis emporter évanouie et qui ne reparut plus. Je vis que Monseigneur s'en était aperçu; il dit un mot à M. de Clermont, qui disparut.

On donnait *Œdipe;* le moment très touchant fut celui de l'air si connu d'Œdipe s'adressant à Antigone, commençant par ces mots : « Elle m'a prodigué sa tendresse et ses soins » ; le Roi tendit une main à la duchesse d'Angoulême qui la baisa; tout le monde alors s'écria : « Vive le Roi! vive la duchesse d'Angoulême! » avec un enthousiasme qu'il est difficile de décrire.

Pendant l'entr'acte, entre les deux pièces, M. de Clermont vint me faire une visite; je lui parlai de l'épisode de la loge vide; il me parut en avoir été très agité; il me dit bien bas que Mme Brown était arrivée de Londres une heure avant le spectacle, que Monseigneur lui avait envoyé le billet de la loge, lui recommandant d'y arriver le plus tôt possible; M. le duc de Berry étant à Jersey, ne l'avait pas vue depuis longtemps, la surprise qu'il voulut lui faire eût pu la tuer. Mme Brown, ayant passé sa vie loin de la société du monde, ignorait la haute position de Monseigneur; l'apprenant tout à coup, son éclat, loin de l'éblouir, lui fit comprendre enfin la distance immense entre lui et elle, à jamais impossible d'atteindre.

Madame, ayant souvent regretté de n'avoir pu être à même de cultiver à Palerme les talents d'agrément, voulut profiter de sa retraite pour prendre quelques leçons. Monseigneur aimait la musique, elle voulut être musicienne; il avait une magnifique galerie de tableaux, elle voulut pouvoir les apprécier; il aimait l'occupation de tous les genres, elle s'occupa et passa ainsi d'agréables moments, ayant ajouté même à ses leçons plus sérieuses celles de fleurs artificielles, présidées par le fameux Batton, qui apprit aux dames et aux jeunes personnes de sa maison l'art de copier la nature. Les matinées devinrent gaies; Monseigneur souvent y prenait part, et cette époque de la vie de Madame compta pour elle le temps le plus heureux. Puis elle devint souffrante, et l'on annonça une grossesse. Il fallut alors redoubler de précautions; le souvenir du précieux enfant perdu par imprudence pesait

encore sur le cœur de Monseigneur; on reparla des malencontreuses pastèques; Madame soutint que, pour une Napolitaine, ce fruit ne pouvait être malfaisant; qu'elle croyait pouvoir assurer que la cause du malheur venait seulement d'une course en voiture suivie d'une longue cérémonie pour l'inauguration de la statue de Henri IV sur le pont Neuf. On interdit alors la voiture, au point même de l'obliger d'aller à pied dîner aux Tuileries, donnant le bras à Monseigneur.

Monsieur, M. le duc et Mme la duchesse d'Angoulême venaient très souvent à l'Élysée y faire une partie de loto, ce que Madame trouvait un peu sérieux; elle me demanda de rétablir chez moi quelquefois les concerts et le jeu de l'écarté, qui commençait alors à être à la mode.

Charlotte, revenue du Midi, après nous avoir donné les plus vives inquiétudes, accoucha avant terme de deux faibles jumeaux, que l'on n'osait espérer conserver. Non seulement ils vivent, mais ils sont forts et bien portants, ont des enfants et font le bonheur de leur mère. la gloire de leur père!

VII

Je suis nommée gouvernante. — Mariage de Mme la princesse de Bauffremont. — Baptême de mes deux petits-fils. — Mes relations avec les princes d'Orléans. — Naissance de Mademoiselle. — Assassinat du duc de Berry. — Anecdotes. — Naissance du duc de Bordeaux. — Son baptême. — Mort de Mme de Foresta. — Mort de Sara. — Guerre d'Espagne. — Mort de Louis XVIII.

Le printemps étant arrivé, Madame et Monseigneur passaient une partie de la matinée dans le jardin; il s'y établit des jeux qui les amusaient fort; femmes, enfants, maris, de la maison des princes, y venaient sans cesse, surtout le dimanche. Rien de plus gai, de plus aimable que ne l'était alors Monseigneur pour son entourage : tout le monde se plaisait, se convenait; on y était heureux et à l'aise. Un de ces jours, Madame et Monseigneur me tirèrent à part dans un des bosquets, s'étant fait un plaisir de me donner une surprise, celle de m'annoncer qu'ils désiraient me nommer gouvernante de l'enfant qui bientôt allait naître. Je fus interdite; tout d'abord se présenta à mon esprit une longue suite de princes et de princesses à élever, surveiller, l'esclavage enfin du reste de ma vie. Le silence qui se fit, attendant ma réponse, les fit rire et s'en amuser; mais lisant dans mes yeux de tristes pensées, ils me demandèrent avec amitié quelle pouvait en être la cause.

« Je regrette, leur dis-je, le bonheur dont je jouis avec vous, sans trouble ni chagrin. Je me connais, je sais que je ne prendrai jamais légèrement ni à mon aise la charge que vous daignez m'offrir ; mais je sais aussi que si c'est un moyen de plus de vous prouver mon attachement, je la remplirai comme celle que la nature m'avait donnée auprès de mes enfants. »

Monseigneur, loin de s'attendre à me voir incertaine d'accepter une place bien au-dessus de celle que j'occupais, parut désappointé; ils me dirent, l'un et l'autre, les choses les plus encourageantes, les plus aimables; je demandai quelques jours, afin de consulter mon mari et en parler à mes enfants. Fernand me parut regretter de me voir perdre ma liberté; François n'y vit qu'une preuve flatteuse de confiance et d'estime. J'écrivis à mon mari.

Ayant été chargée de quêter pour une œuvre particulière, je demandai une audience du Roi : il me l'accorda. Après m'avoir remis la somme qu'il destinait, il me dit : « Asseyez-vous à présent, ma filleule, et causons. (Il m'appelait sa filleule dans ses moments d'aimable bienveillance.) Dites-moi, je vous prie, pourquoi vous hésitez à accepter l'offre de la première place du royaume? » Louis XVIII écoutait avec ses yeux, qui, pénétrant jusqu'à la conscience, obligeaient de dire nettement la vérité. « Je n'ai point d'ambition, Sire, lui dis-je, j'aime, avant tout, la liberté, l'indépendance... » Il reprit vivement : « Liberté! indépendance! mots vides de sens! Le dévouement part du cœur, le vôtre en a donné des preuves et ne se démentira jamais. Croyez-moi, acceptez ce qui vous est offert avec con-

fiance, amitié et mon approbation. » Il me fit un salut amical mais sérieux. Je le connaissais assez pour comprendre que son avis devait être suivi. Je me retirai. Bientôt après arrivèrent les réponses que j'attendais du Midi ; elles furent favorables, exprimant de la reconnaissance envers les princes, qui daignaient me donner la plus grande marque de bonté et d'estime.

Le sacrifice de ma chère liberté étant devenu nécessaire par la loi de la reconnaissance, je n'hésitai plus. Le devoir parle hautement dans mon cœur, j'eus le bonheur toute ma vie de ne reculer jamais devant ce mot.

Je quittai mon charmant appartement, ma délicieuse vue, et j'allai m'établir d'avance au premier, sur la cour, à côté de la chambre que l'on destinait à l'enfant, où son superbe berceau fut placé. C'était une partie de l'appartement de Madame. La fameuse layette fut apportée en cérémonie, reçue par moi et mise sous la surveillance d'une femme, placée, ainsi que deux autres femmes de chambre, par Mme de Montsoreau.

J'allai un soir faire une courte visite à Mme de Matignon ; par hasard, je la trouvai seule. Nous parlâmes des soirées que Madame me permettait de lui donner et de l'entourage que formait une société réellement agréable à nos princes. Mme de Matignon écoutait comme on écoute en travaillant, sans intérêt particulier. Je vins à nommer quelques personnes, entre autres le prince Théodore de Bauffremont; elle s'arrêta tout à coup et me demanda en grâce de lui dire franchement mon opinion sur lui. Je lui dis en plaisantant qu'il avait parmi nous l'assentiment des vieilles femmes, pour

lesquelles il était poli, attentif, chose très rare de nos jours. Cet éloge lui plut, amena sa confiance ; elle m'avoua qu'elle pensait au prince de Bauffremont pour épouser sa charmante petite-fille, Mlle de Montmorency. Elle se figura ce que l'on aime à croire, que le hasard était arrivé près d'elle pour lui donner le moyen de savoir si réellement le prince de Bauffremont était digne de « l'idole de son cœur ». Je me rappelle ces mots qu'elle dit en riant.

Cette préoccupation de grand'mère devait m'intéresser; elle le vit, en fut touchée, mais me demanda de ne rien dire, de ne rien faire, désirant en causer avec sa fille. Après m'être mise à sa disposition et promettant le secret, nous nous séparâmes.

Le lendemain de ce jour, la duchesse de Montmorency vint chez moi ; quoique beaucoup plus calme que sa mère, elle me parut cependant approuver son désir et me pria de savoir adroitement quelles étaient les idées du prince de Bauffremont sur son avenir : rien n'était plus aisé, le voyant sans cesse.

Ce même soir, j'allai à un petit bal chez une cousine de M. de Bourbon-Busset, Mme de Radepont. J'y trouvai M. de Bauffremont, qui vint causer avec moi ; je pus très naturellement lui parler de son avenir; il me dit n'être pas très éloigné de penser au mariage. Rien assurément ne pouvait être plus à propos, car il me dit en riant : « Donnez-moi votre avis, vous devez avoir la main heureuse. » J'eus l'air alors de chercher ce que je trouvai aisément : une perfection d'agréments, un nom qui le fit rougir. J'avais frappé juste, et, quoique un peu embarrassé, il eut la franchise de m'avouer que rien

ne le rendrait plus heureux que d'épouser Mlle de Montmorency, qu'il trouvait ravissante. Il me supplia, puisque j'avais eu cette bonne inspiration, d'y donner suite. Je le promis ; Mme de Montmorency en fut instruite ; je n'eus plus alors à m'en occuper.

Quelque temps après, Mlle de Montmorency devint la gracieuse princesse de Bauffremont, si généralement admirée, et dont M. de Bauffremont sut jusqu'à son dernier jour apprécier et vénérer le dévouement qu'elle eut pour lui.

Il y eut vers ce temps une cérémonie touchante pour mon cœur de grand'mère.

Après la naissance des jumeaux de ma fille Charlotte, et dès qu'elle fut rétablie, le duc et la duchesse de Berry tinrent sur les fonts de baptême l'aîné de ces enfants ; il fut nommé Charles. Le second eut pour parrain le duc de Clermont-Tonnerre, je fus sa marraine ; il eut pour nom Gaspard. Le duc de Berry, avec son aimable gaieté, les regardant l'un et l'autre, dit à M. de Bourbon-Busset : « Mon cousin, vos lauriers m'empêchent de dormir. »

Quelques mois après, Joséphine, ma chère fille, eut un garçon : c'est Josselin, à présent prince de Léon. Les liaisons d'enfance s'oublient difficilement, celle qui subsistait entre les princes d'Orléans et moi avait cessé au moment où, quittant Bellechasse, ma mère crut nécessaire de s'éloigner de France. Pendant de longues années, je ne revis plus Mlle d'Orléans, mais j'y pensai toujours. Je rencontrais quelquefois M. le duc de Chartres (alors duc d'Orléans) à Londres ; c'est avec plaisir que nous nous retrouvâmes. Ce n'est qu'à mon

retour en France, Mademoiselle y étant déjà revenue, que nous nous revîmes avec un sentiment d'amitié qui me parut mutuel. J'allais alors souvent au Palais-Royal; j'y étais reçue avec bonté, je puis même dire amitié. Mlle d'Orléans me présenta à Mme la duchesse d'Orléans (tante de Mme la duchesse de Berry), qui me combla de bienveillance. Les princes d'Orléans venaient beaucoup à l'Élysée et accompagnaient quelquefois Madame et Monseigneur à mes soirées.

L'union entre parents me paraissant d'une plus grave nécessité à la cour que même dans les familles, je cherchai à adoucir de petites susceptibilités dont Monseigneur le duc d'Orléans se blessait aisément; j'eus le bonheur souvent de les expliquer. L'amour-propre est un dangereux ennemi, il faut le surveiller : il égare, il perd.

Mme la duchesse de Berry accoucha, et sans accident, mais d'une fille, ce qui fit regretter plus que jamais le prince, qu'on ne pouvait oublier. Madame, remarquant la consternation générale, dit, avec sa gaieté ordinaire : « Après la fille vient le garçon. » Le Roi, les princes et les témoins se retirèrent. Mme la duchesse d'Orléans, qui avait donné ses soins à Madame, lui demanda de les continuer; Monseigneur, toujours tendre et bon, voulut être le premier à présenter Mademoiselle à sa mère; ce fut avec l'effusion sincère de son cœur, et même sur ses traits ne parut aucune trace du prince désappointé.

Le médecin demanda pour Madame une parfaite tranquillité; il fallut alors subir le cérémonial exigé toujours par le grand maître, qui fit ouvrir les deux battants des portes; les gardes du corps faisaient la

haie jusqu'à l'appartement de la petite princesse ; je l'y conduisis en grande pompe. Après le profond salut du grand maître, les gardes du corps se retirèrent. J'espérais alors être quitte de l'étiquette, quand celle des femmes de chambre commença. J'étais assise, serrant dans mes bras mon précieux trésor; la demoiselle du berceau s'avança « pour m'apprendre, me dit-elle, l'usage et son droit : celui de tenir et porter l'enfant, la gouvernante ne devant qu'ordonner et présider ». Monseigneur arrivait alors et, en riant, me demanda en anglais s'il avait bien entendu les instructions que prétendait me donner la femme de service.

Nous nous en amusâmes; il me conseilla de m'établir immédiatement maîtresse, afin de pouvoir jouir avec lui et Madame d'un bonheur intérieur, peut-être un peu bourgeois, mais le seul véritable. Je dis alors à l'élégant et prétentieux service d'aller se reposer dans la chambre à côté, donnant l'assurance que j'appellerais quand ses soins me paraîtraient nécessaires. Ceci dit en présence de Monseigneur, et évidemment par son conseil, fit un effet dont je sentis le bienfait jusqu'à la fin de l'éducation des princes. Je n'eus jamais à hésiter sur la ligne de conduite que je devais suivre; c'était celle tracée par mon cœur; je ne m'en écartai jamais d'un seul jour, d'un seul instant.

Mme la duchesse d'Orléans revint souvent; elle me parut aimer sa nièce, s'intéresser à la petite princesse; mais, la trouvant faible, me parla de craintes que je ne partageais pas.

Elle nous raconta qu'au moment de la naissance de Mademoiselle, M. le duc de Chartres, entendant les

premiers coups de canon, dit : « C'est ma femme ou mon Roi qui vient au monde. » Après le rétablissement de Madame, et quand il lui fut permis de sortir, elle fut au Palais-Royal avec Monseigneur pour remercier Mme la duchesse d'Orléans de ses soins ; on y mena Mademoiselle, elle était sur mes genoux, quand M. le duc de Berry, se souvenant de la réflexion de M. le duc de Chartres, s'en amusa et lui dit : « Chartres, allez donc embrasser votre femme. » Il rougit, n'avança point. On s'amusa de sa timidité.

Petit à petit, Madame reprit ses occupations, l'Élysée ses amusements, Monseigneur ses chasses, et chacun était heureux. Monseigneur ayant observé que, toujours près de la petite princesse qui m'était confiée, je ne sortais plus, il le regretta, et un jour, en rentrant à l'Élysée, une affiche fixa son attention; il en fut furieux, il eut raison : mon vieux cocher avait imaginé de placer sur la porte des écuries donnant sur la rue l'affiche ainsi conçue : « Deux vieux chevaux blancs à vendre. S'adresser au cocher de la vicomtesse de Gontaut. » Indignée de sa hardiesse, je renvoyai mon cocher, qui écrivit à Monseigneur la lettre suivante :

« Monseigneur, en placardant cet écriteau, j'espérais
« que Monseigneur, qui sort, le verrait, et que ma
« maîtresse, qui ne sort pas, ne le verrait pas. Je com-
« prenais bien que cela me ferait peut-être perdre ma
« place, mais je me suis dit que Monseigneur le sau-
« rait, et parce qu'il est bon il aurait pitié de moi. Je
« demande donc de sa bonté de vouloir bien me donner
« la place du balayeur du jardin, qui est mort. Je verrai

« beaucoup plus Monseigneur, ma maîtresse, et voilà
« tout ce qu'il me faut. »

Gourdin avait raison : il eut la place; Monseigneur, toujours excellent de cœur, savait rire et pardonner.

Madame passait souvent une partie de ses matinées dans la chambre de Mademoiselle; Monseigneur venait l'y rejoindre. La femme de berceau, qui n'avait aucune expérience et une mauvaise santé, avait été créée ce que l'on nomme à la cour femme d'atour, et dans nos familles femme de charge. Elle était entendue et sûre, elle convenait à ce département. Madame la duchesse de Berry désira mettre à sa place la garde qui l'avait déjà soignée à la naissance de ses trois enfants; elle se nommait Mme Lemoine, était fille de la garde de Marie-Louise au moment de la naissance du roi de Rome. Mme Lemoine nous en parlait beaucoup, ne se gênant en rien, ce qui amusait les princes.

Les portes qui conduisaient de la chambre de Madame à celle de Mademoiselle n'étaient jamais fermées; Monseigneur en profitait, venant la nuit sur la pointe des pieds regarder et embrasser son enfant, qu'il réveillait quelquefois. Mme Lemoine grognait, il se sauvait en riant. Je fis conduire mon lit dans la chambre à côté, qui était la mienne; les battants de la porte ouverts, je pouvais encore surveiller, et Monseigneur, étant moins gêné, en fut plus heureux.

La flatterie et le dénigrement marchent de pair dans les Cours, les courtisans s'en servent au besoin selon leurs vues. A la naissance d'un prince, les flatteurs l'eussent déclaré un prodige; une princesse naquit :

supposant un désappointement, ils s'empressèrent de dire qu'elle ne vivrait pas; qu'elle était même aveugle et sourde. On le persuada au Roi, qui me le dit; je le niai vivement. Un matin que je menais Mademoiselle aux Tuileries, il avait fait placer un tambour de la garde dans la pièce à côté de son cabinet. Le bruit soudain fit tressaillir la pauvre accusée; elle chercha avec vivacité, regardant autour d'elle; ses oreilles, ses yeux furent justifiés. Que ne peut-on le faire ainsi, toujours, haut et en plein jour?

La franchise gaie et aimable de M. le duc de Berry allait à mon caractère, qui depuis de nombreuses années avait acquis sa confiance; il s'accusait souvent du défaut d'habitude que chacun a dans le cœur, et pour lequel on est porté à l'indulgence.

Un jour (c'était le samedi 12 février 1820), Monseigneur chassa dans le bois de Boulogne; tout alla mal : des curieux furent indiscrets; passant et repassant, ils dérangeaient le gibier; les chiens étaient distraits, le piqueur gauche, et au moment où le prince était le plus contrarié, Soubriard parut. Monseigneur l'accuse fort injustement des mécomptes de la chasse; il le traite durement, et laisse le pauvre homme consterné.

M. le duc de Berry revint avec une tristesse que je remarquai; il s'en aperçut et, avec sa touchante franchise, il me dit : « Plaignez-moi, je viens de blesser au cœur un homme que j'aime et qui donnerait sa vie pour moi; j'ai été bien mal, bien mauvais! » Dans ce moment il prit sa fille que j'avais dans mes bras, voulant l'embrasser; il lui fit peur, elle pleura : « Elle a raison, dit-il, d'avoir peur d'un méchant. »

En véritable gouvernante, j'eus l'air de penser qu'il lui avait été impossible de quitter cet homme sans un mot de douce consolation. « Non, me dit-il, vous avez mis le doigt sur la plaie; je l'ai laissé, pauvre, pauvre Soubriard! triste et malheureux! » Monseigneur m'avait comprise, il me serra la main et me dit : « Je ne l'oublierai pas, le jour n'est pas fini. »

Le lendemain dimanche, 13 février, M. le duc de Berry vint voir son enfant avant d'aller à la messe du Roi. Après l'avoir bien caressée, et au moment de sortir, il me dit : « Ne me grondez plus; en vous quittant hier, j'ai signé un ordre qui fera, je l'espère, le bonheur du reste de la vie de Soubriard : je lui confie le service de ma fille, il sera son piqueur. » Puis il s'arrêta, tout pressé qu'il était de partir, pour me dire en confidence qu'il avait la certitude que, dans quelques mois, Madame ajouterait à son bonheur celui d'un enfant de plus. Il répéta même encore : « J'ai des raisons pour n'en plus douter. » Puis il me donna la main et me dit : « Au revoir! » avec tant de bonheur, que j'eus les larmes aux yeux, attendrie de voir qu'il était heureux des nouvelles qu'il venait de m'apprendre.

Pauvre prince! il ne se doutait pas qu'elles deviendraient la seule consolation que, dans ce jour de malheur, mon cœur pût éprouver!

Les princes avaient été accablés de réceptions, d'audiences particulières. Je revis Madame à son retour des Tuileries, se portant à merveille; elle était gaie, heureuse, et passa le reste de la matinée dans la chambre de Mademoiselle, jouant et jouissant près d'elle. C'était le dimanche gras, elle me raconta les masques qu'elle

avait vus et ses projets pour la soirée. La société était fort occupée d'un bal costumé et masqué chez Mme de La Briche, belle-mère de M. Molé, qui devait avoir lieu rue de la Ville-l'Évêque, près de l'Élysée. Dans l'état de santé où se trouvait Madame, Monseigneur crut plus prudent de la mener simplement à l'Opéra.

Ils y reçurent quelques visites, en firent une à M. le duc et à Mme la duchesse d'Orléans dans la loge.

Mme la duchesse de Berry, se sentant un peu fatiguée, n'attendit pas la fin du ballet; on avança sa voiture; Monseigneur lui donna la main pour y monter, ainsi qu'à Mme de Béthisy. Dans ce moment il se sentit rudement poussé, et crut l'être seulement par la maladresse du valet de pied; mais, mettant la main sur son côté, il y trouva un poignard enfoncé jusqu'à la garde; il le retire, le donne au comte des Ménards, et dit : « Je suis assassiné! ce poignard est entré jusqu'au cœur! » Madame entend ces derniers mots, s'élance pardessus le marchepied, reçoit dans ses bras le prince chancelant, est couverte de sang; mais conservant toute sa présence d'esprit, elle le soutient, ainsi que le comte des Ménards, l'aide à s'asseoir dans le vestibule qui conduisait à sa loge. Il s'évanouit un instant, et revenant à lui, il dit : « Venez, ma femme, que j'expire dans vos bras! mais vite, bien vite, un prêtre. » Il s'évanouit encore, et dans cet état il fut transporté dans le petit salon situé derrière la loge. Sa vue s'obscurcissait par la perte de ses forces; il cherchait sa femme de ses bras égarés dans le vide. « Caroline, s'écriait-il, êtes-vous là? — Oui, répondit tendrement la princesse; j'y suis et ne vous quitterai jamais! » Bougon, son chirurgien, qui

était accouru, voyant le sang s'arrêter, suça la blessure : « Que faites-vous, Bougon? lui dit Monseigneur; prenez garde! le poignard était peut-être empoisonné! » Mais rien n'arrêta le zèle du médecin.

Monseigneur ne cessait de demander un prêtre; l'abbé de Latil, évêque de Chartres, arriva. M. le duc de Berry éprouvait, de longue date, un éloignement pour lui qu'il ne pouvait même, disait-il, s'expliquer; mais dès qu'il l'aperçut, il dit à M. de Clermont-Lodève, qui l'avait amené : « C'est bien, Dieu me donne une épreuve dont je lui rends grâce; c'est à lui que je ferai de pénibles aveux, et de lui je recevrai espérance et consolation. » Ils eurent alors un long entretien. De ce moment, il fut calme et courageux.

Madame s'était éloignée sans le perdre de vue; son cœur, son âme veillaient toujours sur lui. Monsieur, ainsi que le duc et la duchesse d'Angoulême, le duc de Bourbon arrivèrent dès qu'ils furent avertis. Le duc, la duchesse et Mlle d'Orléans, étant encore à l'Opéra, accoururent les premiers. Pendant cette scène d'horreur, la musique du ballet, non interrompue, se faisait encore entendre.

Monseigneur fut administré, entouré de la famille royale, de sa maison, de quelques amis et maréchaux qui avaient pu pénétrer jusqu'à lui. L'escalier, les abords du petit salon encombrés, tous à genoux, priaient pour le prince tant aimé. (C'est de Mme la duchesse de Berry même que je sus ces détails.)

Ce dimanche gras, tout Paris était sous l'impression du plaisir; je restai seule à l'Élysée. Je dormais profondément quand tout à coup j'entendis du bruit à ma

porte, et distinguai la voix de mon gendre, le prince de Léon, qui, voulant me parler, insistait pour entrer; le garde du corps s'y opposait, ayant reçu la consigne de ne laisser pénétrer personne à cette heure. Cette contestation très vive m'effraya; je me levai, je sonnai, je l'appelai, il était déjà parti. Ma femme de chambre arriva, étonnée d'avoir vu une foule de monde entrer vivement dans la cour; elle y courut pendant que je passais une robe. Au travers de la porte, j'avais questionné le garde du corps, qui ne savait rien. Sara revint immédiatement, pouvant à peine se soutenir; elle me dit en balbutiant : « Monseigneur est frappé, assassiné! »

Pénétrée d'horreur, je fus vers le lit de Mme Lemoine, lui recommandant de se lever et de veiller. Je courus vers l'escalier qui donnait dans le vestibule, déjà rempli d'une foule de masques, de peuple, de dames en habit de bal, tous criant, pleurant. Je ne pus reconnaître une figure ni distinguer un mot, mais à part et parlant bas j'aperçus M. Decazes et M. de Sémonville. Je fus à eux les questionner. M. de Sémonville me dit : « Calmez-vous; M. le duc de Berry a été frappé par un assassin, mais il n'est pas mort. » Je suppliai M. Decazes de m'apprendre ce qu'il disait au moment où, m'approchant, il s'arrêta : « Oh! parlez, parlez, lui dis-je, j'ai le droit de tout savoir; et dans la place que vous occupez rien ne doit être un secret pour vous. De grâce, parlez! » Il dit alors : « Le duc de Berry, en sortant de l'Opéra, donnant le bras à Madame, a été assassiné; il vit encore, et si le poignard n'est point empoisonné, peut-être sa blessure n'est-elle pas mortelle. — Mais vous êtes ici, lui dis-je, Monseigneur y est donc? — Non, il est à

l'Opéra; je suis venu pour m'assurer de sa sûreté dans le cas où il y serait rapporté; je ne trouve personne pour recevoir mes ordres. — J'en donnerai, lui dis-je, tout sera éclairé et prêt... Mais en approchant tout à l'heure, j'ai cru entendre prononcer le mot poison? — Il est vrai, répondit-il, je crains que le poignard n'ait été empoisonné. L'assassin est arrêté, je vais le questionner. » Il disparut.

Mon valet de chambre m'ayant suivie, je lui dis d'appeler l'officier du poste, qui vint prendre mes ordres, et bientôt après, la foule immense qui encombrait le palais fut dispersée, la cour et les appartements illuminés; la chambre de M. le duc de Berry prête afin de pouvoir l'y recevoir.

J'envoyai demander les ordres de Madame; je reçus celui d'amener Mademoiselle. M. de Gontaut et plusieurs autres personnes nous accompagnèrent, entre autres MM. Adolphe de Maussion, Archambault de Périgord, etc.

Une foule immense, consternée, éclairée par de lugubres flambeaux, fit place à la voiture de l'enfant, que je serrais contre mon cœur. Pas un mot, un silence presque religieux, l'expression de la tristesse sur tous les visages. J'arrivai enfin dans cette chambre de douleur. Monseigneur, placé sur un lit de sangles, incliné sur le côté droit, laissant voir la blessure mortelle, que j'aperçus en entrant. Ah! c'était affreux! Madame vint à moi, prit son enfant, la présenta à Monseigneur. Il fit un effort pour l'embrasser : « Pauvre enfant! dit-il, puisses-tu être moins malheureuse que ton père! » Il tendit ses bras et chercha à la bénir. Madame me la

rendit. Elle dormait; je la posai derrière l'oreiller de Monseigneur où reposait sa tête. J'entendais chacune de ses paroles sublimes de pardon; il ne cessait de demander le Roi : « J'ai une grâce à obtenir; ah! qu'il vienne, si c'est possible », disait-il à chaque instant. Ne le voyant pas arriver, il dit à Monsieur : « Cet homme doit être un insensé; on m'assure qu'il n'a point à se plaindre de moi. C'est une consolation! Mon père, je veux son pardon; je vous en supplie, obtenez-le! »

Espérant obtenir un aveu de l'assassin et connaître ses complices, on le plaça dans un cabinet à côté du petit salon, d'où il pouvait voir et entendre Monseigneur. Ses paroles de pardon ne pénétrèrent point dans le cœur du monstre, dont les traits n'exprimaient qu'une haine sauvage. De l'endroit où j'étais placée, je pus l'observer. On répandait le bruit que M. Decazes avait eu un entretien à voix basse avec l'assassin; il eut tort, grand tort, ses ennemis ne l'oublièrent jamais, et pour l'accuser, s'en servirent toujours.

Monseigneur observant que Madame était à genoux près de lui, il s'affligea de sa fatigue et lui dit : « Caroline, ménagez-vous pour l'enfant que vous portez dans votre sein. » Je l'entendis, regardai l'assassin; il leva sa main crispée de rage; ce fut un mouvement que tout le monde observa et se répétait avec horreur.

Dans un instant de calme, le mourant parla bas à Madame, qui répondit tout haut : « Qu'elles viennent! je veux vous prouver que je ne les abandonnerai pas. » Elle donna ordre à M. de Clermont d'aller chercher deux jeunes filles. Il y courut, elles arrivèrent; Madame fut à elles; les pauvres petites étaient tremblantes;

Monseigneur leur parla en anglais; elles baisèrent sa main, et se tournant vers Madame se mirent à genoux; elle les releva, et dit devant lui : « Je vous promets de leur servir de mère! » Elles les mena près de Mademoiselle, elles l'embrassèrent; la duchesse d'Angoulême me dit alors : « Pour ces enfants, la duchesse de Berry a été parfaite; nous les adopterons tous. »

Le Roi n'arrivait pas; M. Decazes, toujours frappé de l'idée d'une conspiration, sous divers prétextes, retardait son départ des Tuileries, mais ce retard était, pour le pauvre malade, plus pénible que l'agonie même, qui arrivait visiblement. Le jour commençait à paraître; au milieu de la foule silencieuse, on entendit de loin des pas de chevaux. Monseigneur dit : « Enfin, voilà le Roi! Oh! qu'il vienne vite!... je me meurs!... » Dès qu'il l'aperçut il lui tendit les bras; Louis XVIII serra sa main; Monseigneur s'écria : « Oh! grâce, grâce pour cet homme! » en montrant celui dont la physionomie sombre et froide faisait frémir d'horreur. Le Roi, ému, embrassa tendrement son neveu, et lui dit : « Nous en reparlerons; calmez-vous, vous n'êtes point aussi malade que vous le croyez. » Puis il s'assit près de lui. Il aperçut alors les jeunes filles; la duchesse de Berry lui dit un mot tout bas; puis les lui présentant, elle ajouta : « J'ai promis d'adopter ces enfants, et je demande au Roi, au nom de celui que nous chérissons, de daigner leur accorder ses bontés (1). » Le Roi réfléchit un moment, et se souvenant d'autres règnes, il dit : « Je donnerai le nom de comtesse de Vierzon à l'une et

(1) Non seulement Madame tint parole, mais elle les dota l'une et l'autre au moment de leur mariage.

d'Issoudun à l'autre. » On ne sait si le prince put l'entendre, l'agonie faisait d'effroyables progrès; il put articuler encore une fois : « Grâce! grâce pour l'homme! » Ce fut le dernier effort du meilleur des cœurs, le dernier vœu du chrétien.

Monseigneur n'existait plus! Les sanglots autour de lui ne purent se contenir : le Roi s'étant approché, lui ferma les yeux; après avoir rendu ce dernier devoir il s'éloigna. On avait fait sortir l'assassin. Madame était tombée, froide, évanouie, sur le plancher; le vicomte Sosthène de La Rochefoucauld la prit, l'enleva; je la suivis, tenant Mademoiselle dans mes bras. On avait fait avancer les voitures; le vicomte la déposa, évanouie encore, dans la sienne.

Je m'assis près d'elle, sa tête retombait sur mon épaule; la duchesse d'Angoulême, sur le devant de la voiture, nous soutenait l'une et l'autre. Le trajet fut prompt. En arrivant dans la cour de l'Élysée, Madame reprit connaissance; elle cherchait, de ses mains glacées, celui dont on venait de l'éloigner; s'en voir séparée lui donna un moment d'affreux désespoir. On voulut la conduire dans son appartement, elle s'y refusa, et alla droit à celui de Monseigneur. Ce fut encore déchirant pour elle! Tout était prêt pour recevoir celui qui n'existait plus! Son fauteuil apprêté, sa robe de chambre ouverte; tout excepté lui, tout excepté la vie! Elle me tenait convulsivement, approchait sa fille de son cœur; la pauvre petite eut peur, cria. Je la confiai à Mme Lemoine, Madame m'ayant dit de rester avec elle. Elle inondait de ses larmes tout ce qui était à lui; ne retenant plus l'élan de sa douleur, ses cris étaient déchi-

rants! Elle voulut rester dans cette chambre, se tenant à genoux près du lit qu'elle serrait de ses mains crispées. Elle, si calme, si courageuse pendant l'affreuse nuit, s'abandonna alors jusqu'à l'excès au désespoir. Elle avait voulu être seule avec moi, je lui demandai doucement de se déshabiller, car ses vêtements étaient encore humides de sang. On m'apporta son costume de nuit; je pus lui persuader enfin de prendre quelque repos. Elle fit fermer les portes; je promis de ne pas la quitter. Il était alors, je crois, six heures. J'ordonnai autour d'elle le calme et le silence; je m'assis sur les marches du lit, où elle dormit de fatigue, de jeunesse, pendant quelques heures. Son réveil fut pénible, douloureux; je lui proposai d'entendre la messe que son aumônier disait pour l'âme de Monseigneur. Nous fûmes dans un petit oratoire; après la messe elle voulut y rester seule avec moi.

Pendant son sommeil, ses femmes avaient fait apprêter son costume de veuve; on ne le lui proposa pas; mais le voyant, elle l'adopta immédiatement. C'est dans ce costume, c'est dans cette chapelle qu'un peintre, qui l'aperçut, fit un précieux portrait qu'elle me donna.

Après de tristes heures passées souvent en prière, toujours en sanglots, je lui persuadai de prendre un peu de nourriture. Je lui parlai de cet enfant, notre grande espérance, celle que Monseigneur avait proclamée, que je savais déjà. Elle promit de se soigner.

Pendant le temps passé dans l'oratoire, le chancelier, les officiers civils, par ordre du Roi, avaient fait ouvrir le secrétaire de Monseigneur. Étant près de Madame,

et ne m'occupant que d'elle, j'ignore si un testament, objet de leurs recherches, fut obtenu.

Monsieur revint à l'Élysée; tendre et malheureux père, il pleure avec Madame, cherche à soutenir son courage, lui promet soins et appui; mais, exaspérée dans son malheur, elle ne demande qu'à quitter la France, retourner en Sicile, le plus loin possible, disait-elle, de ce lieu où l'on fit périr celui qui, seul, pouvait faire son bonheur. Monsieur, passant plusieurs heures près d'elle, parvint à la calmer, lui dit que le Roi mettait à son choix les résidences royales qui pourraient lui convenir. Elle accepta pour le présent celle de Saint-Cloud, et demanda d'y aller immédiatement avec sa fille. Ce même soir elle y fut établie, ainsi que Mademoiselle, dans l'appartement de M. le duc et Mme la duchesse d'Angoulême. Les princes et tout leur entourage cherchèrent à adoucir, par leurs soins, ces premiers moments de deuil d'usage, et sincèrement pour elle celui du cœur.

Monsieur prit l'habitude de passer une partie de ses matinées à Saint-Cloud; il y chassait souvent, était parvenu à distraire Madame, s'amusait de la gentillesse de Mademoiselle. Il nous parlait du passé, de son enfance, avait encore dans sa mémoire, fraîche de souvenirs, le moment où Louis XV mourut d'une petite vérole confluente.

La crainte de la contagion était telle dans ce temps, que la chambre royale était restée vide. Il n'y avait plus qu'un cadavre quand le comte d'Artois y entra; lui, jeune enfant, aimant son grand-père, et sans crainte, s'élance près du lit, y trouve le Roi défiguré,

abandonné, se jette à genoux, et fut le seul dans ce moment qui pria de cœur et d'âme pour celui qui n'existait plus ! Il avait échappé à son gouverneur, le duc de La Vauguyon. Son instinct était pieux, son esprit juste ; déjà il comprit les flatteurs, en eut horreur, car il avait vu la foule se diriger vers son frère Louis XVI pour saluer l'aurore de son règne. Que ne puis-je me rappeler le sentiment moral et pieux d'un prince déjà éprouvé par de longs malheurs, et quel sermon utile un éloquent prédicateur de nos jours pourrait tirer des réflexions dictées par celui qui depuis fut Roi, flatté aussi, et, comme lui, mourut d'une maladie contagieuse ! Mais, plus heureux que Louis XV, quoique en exil, il ne fut point abandonné. Charles X mourut du choléra, entouré de sa famille qui l'adorait et le suivit à pied, priant pieusement, jusqu'à sa dernière demeure.

Je me suis encore éloignée de mon sujet, mais je reviens à Saint-Cloud.

Madame craignait toujours que l'assassinat de M. le duc de Berry ne fût une vengeance. Monsieur ne cessait de la rassurer, lui disant que rien n'avait pu le faire croire ; il racontait à ce sujet des traits de bienfaisance, entre autres celui d'un jour où M. le duc de Berry, revenant de la chasse et montant au pas la montagne de la forêt de Fontainebleau, remarqua un homme péniblement fatigué. Il appela son piqueur, lui dit de le faire monter derrière sa voiture, de demander s'il était souffrant, et quel était son nom : « Il est seulement fatigué, répondit le piqueur ; il se nomme Louvel, est employé aux écuries du Roi à Versailles, où il demeure

avec sa sœur. » Parvenu au haut de la montagne, Louvel descendit, et l'on ne pensa plus à lui.

Le nom de cette montagne rappela à Monsieur une circonstance qu'il raconta à Madame, voulant la distraire des idées qui occupaient tristement son esprit.

« Un jour (il y a bien longtemps de cela), dit-il, M. le duc d'Orléans (Égalité) passait dans la forêt de Fontainebleau; il était avec M. de Saint-Blancard et deux autres personnes, quand un homme sort du bois, ayant pour tout vêtement un pantalon, sans chapeau, l'air effaré, qui s'élance vers la voiture, faisant d'horribles grimaces. Le prenant pour un fou, on lui fit signe de s'éloigner, il persiste : M. le duc d'Orléans qui dormait, s'éveille ; l'homme le voit, s'accroche à la voiture ; Monseigneur lui crie avec force de se retirer ; ne pouvant s'en débarrasser, il déboutonne le haut de sa chemise et lui montre un anneau en fer suspendu à son cou. L'homme l'apercevant, s'enfuit de toute la vitesse de ses jambes, et disparut dans le fourré du bois. L'air ému et mécontent du prince interdit toute question. On en parla beaucoup dans le monde. »

Quand Monsieur raconta cette histoire, je lui dis que mon mari m'en avait parlé souvent. Il me répondit que personne n'avait compris ce mystère, que lui-même avait questionné M. le duc d'Orléans sans avoir pu obtenir d'explication.

Le moment du voyage annuel de la famille royale à Saint-Cloud approchait; Madame quitta l'appartement de Mme la duchesse d'Angoulême, et en prit un au rez-de-chaussée; Mademoiselle fut près d'elle.

L'arrivée du Roi et des princes fit un changement

dans la position de Madame : elle vit un peu plus de monde, devant cependant, selon l'étiquette, vivre à part jusqu'à la fin de son deuil. L'instant de ses couches approchait, j'en parlai au Roi, lui exprimant le désir que Madame pût être logée aux Tuileries, près de Monsieur, et non loin de Mme la Dauphine. Le Roi fut non seulement de mon avis, mais me donna l'ordre d'aller à Paris, d'y voir M. de La Bouillerie, ministre de la liste civile de la maison du Roi, et de chercher avec lui les moyens de l'établissement de Madame. Je m'y rendis ce même jour. M. de La Bouillerie me montra l'appartement que M. le duc de Berry avait occupé avant son mariage ; il pensait qu'il pourrait convenir parfaitement à Madame; mais il voyait une difficulté presque insurmontable, celle de trouver un appartement pour Mademoiselle aux Tuileries. Je réfléchis un moment et dis : « La difficulté n'est pas insurmontable; Mme de La Bouillerie fera un échange, elle logera à l'Élysée qu'habitait Madame, Mademoiselle aura le logement que Mme de La Bouillerie quitte aux Tuileries. » M. de La Bouillerie convint que j'avais trouvé le seul moyen possible de tout concilier. Il ouvrit la porte de communication qui donnait de la Trésorerie à l'appartement de Madame : je vis quatre belles chambres et un petit entresol, ce qui était suffisant, et convenable par sa proximité avec Madame. Puis il me dit : « Il faut que je vous avertisse qu'il y a une trappe sous vos pas, qui peut devenir un danger pour l'occupation des princes. Cette trappe conduit à un souterrain qui était autrefois le trésor impérial et civil jusqu'au moment des Cent-jours. Il communique à d'autres pièces dont il

faudrait faire des cuisines pour Madame. » Je demandai à l'examiner; nous y fûmes.

Creusé dans la pierre, ce souterrain renfermait d'innombrables cases carrées dont chacune pouvait contenir un million, tant en or et en argent qu'en papier. « Il fut rempli plusieurs fois, me dit-il, vous le voyez, il n'y reste plus rien. — Parfaite raison, lui dis-je, pour ne plus en avoir besoin; cette pièce présentement inutile servira de cuisine pour le service de Mademoiselle. Il faudra fermer par un plafond ce souterrain, et faire faire un plancher dans le salon de la princesse. N'est-ce pas, tout est arrangé, chacun logé? Je vais en rendre compte au Roi et prendre ses ordres. »

Je retournai à Saint-Cloud et donnai les détails de ma mission; les princes s'amusèrent de ma promptitude, et surent gré à M. de La Bouillerie du sacrifice momentané auquel il s'était prêté de bonne grâce.

L'étiquette de la Cour fut suivie pour le deuil de Mme la duchesse de Berry, son appartement tendu de drap noir, glaces, fauteuils, tabourets, tous couverts, bougies de cire jaune seules permises. Quel cruel contraste! C'était le même où quelques années plus tôt elle était arrivée heureuse! La pauvre princesse, venant d'apprendre à souffrir, soupira et ne se plaignit point.

Bientôt nous fûmes accoutumées à nos sombres demeures. La bonne et charmante duchesse de Reggio s'établit aux Tuileries, près de Madame, qui fut entourée des soins les plus empressés. Quelques semaines se passèrent ainsi, doucement et sans nuages, mais le crime veillait encore : mal informé de l'appartement qu'occupait Mme la duchesse de Berry, un homme

parvint à jeter de la poudre sous la salle de bain de Mme la duchesse d'Angoulême. Il y eut explosion, peu de dégâts.

Quelques jours après, mieux dirigée, une petite machine infernale fut placée sous la voûte d'entrée rapprochée de la chambre de Mademoiselle. L'effet fut grand, le poste prit les armes, l'auteur de ce forfait fut arrêté; il avoua ses sinistres projets; il se nommait Gravier.

Mme la duchesse de Berry, toujours courageuse, fut peu émue. Apprenant que le malfaiteur allait être jugé, inspirée par l'exemple de celui qu'elle ne cessait de regretter, elle adressa une touchante lettre au Roi, le suppliant d'accorder grâce au coupable.

Le terme de la grossesse de Madame s'approchant, le Roi nomma pour témoins le maréchal duc de Coigny et le maréchal duc d'Albuféra, avec injonction à l'un et à l'autre de s'établir immédiatement aux Tuileries, ainsi que l'accoucheur et les médecins attachés à sa maison. M. Dupuytren fut nommé alors son premier chirurgien.

Les gentilshommes d'honneur et aides de camp de M. le duc de Berry m'avaient demandé avec instance de ne point être oubliés au moment de la naissance de l'enfant de leur prince. Je le leur promis et confiai des lettres d'avertissement à un valet de pied chargé de les porter au premier signal des souffrances de Madame.

Je passais presque toutes mes journées près de la duchesse de Berry; mais un soir, ayant eu du monde dans notre petit salon. je ne l'avais point vue, et se sentant un peu souffrante elle attendit pour venir chez

moi que les personnes qui y étaient fussent parties; elle m'avoua alors qu'elle avait eu dans la soirée de petites douleurs. Je lui fis part de toutes les précautions prises; je voulais rester près d'elle, mais elle me dit : « Soyez tranquille, au moindre indice, je vous ferai avertir. » Elle me quitta, et avant que de me coucher, je fus sans bruit jusqu'auprès de sa chambre; tout était tranquille et dormait. J'en fis autant, quand, au milieu de la nuit, Mme Devathaire, première femme de Madame, qui occupait, ainsi que Mme Bourgeois, une de ses femmes, une chambre près d'elle, tenant habituellement la porte de communication ouverte, arrive à la mienne; la trouvant fermée, elle frappe à coups redoublés, m'appelle à haute voix, et me dit : « Venez vite, vite! Madame accouche! Envoyez la garde, dépêchez-vous! » Je donne l'ordre de partir à Mme Lemoine, que déjà j'avais avertie le soir de se tenir prête dans le cas où elle serait appelée; elle y court à l'instant.

Prête déjà à me lever au moindre signal, je ne prends que le temps de passer un peignoir, donner des ordres à la femme de chambre et à la nourrice de Mademoiselle. J'arrive vers Madame; dès qu'elle m'aperçoit, elle s'écrie, en me tendant les bras : « C'est Henri! » Nous nous embrassâmes avec une de ces joies que l'on ne retrouve plus dans la vie.

L'enfant criait; je l'examinai, il me parut fort et bien portant. La garde me dit : « L'enfant est bien, peut rester ainsi quelques instants. » Madame s'écria alors : « Vite! vite! des témoins! » Mon valet de chambre, dans ce moment de presse, m'avait suivie: je dis : » En

voilà un. — Il ne peut me servir, répond Madame, étant à vos gages. » Mais elle lui donna ordre d'illuminer tout et partout.

Mme Devathaire était déjà partie pour chercher l'accoucheur, la Faculté et éveiller tout le monde. Je traversai un passage qui conduisait au vestibule de la cour. Deux factionnaires étaient à la porte, l'un de la garde royale, l'autre de la garde nationale; je les appelle, leur dis de me suivre; ils hésitent, parlant de leur consigne : « Venez, leur dis-je, sauver celui qui sera un jour votre Roi! » Sans me comprendre, à ce nom de roi, et encouragés par un sergent, ils me suivent; le sergent lui-même se joignit à nous (il se nommait Dauphinot). Pour m'en assurer, je les saisis fortement par le bras.

Dans ce moment, la duchesse de Reggio, avertie, descendait; elle me vit, peignoir flottant, jupon court, bas noirs, entraînant ces deux hommes ébahis, mais soumis : elle m'assura en riant qu'elle ne l'oublierait de sa vie. Je les fis entrer par le petit corridor étroit, où ils passèrent avec peine. Arrivés près de Madame, ils furent les premiers témoins; je les plaçai alors dans un coin de la chambre, les gardant à vue. L'un s'appelait Lainé et l'autre d'Hardevilliers.

L'accoucheur, M. Déneux, venait d'arriver, finissant une partie nécessaire de sa toilette; mais jetant un coup d'œil, il dit : « Tout est bien. » L'enfant criait toujours. Le duc d'Albuféra arrive, la chambre se remplit bientôt. Mme Lemoine avait couvert légèrement Madame, sans rien changer à sa position; l'enfant n'était point séparé de sa mère : tous les témoins réunis purent

assurer hautement la maternité de Madame. Puis l'accoucheur fit son devoir, et, après avoir soigné l'enfant, Mme Lemoine le remit entre mes mains.

Madame, ayant conservé dans ce moment imposant toute sa présence d'esprit, commença à s'affaiblir; il fallut ouvrir les fenêtres, lui donner de l'air; mais elle s'évanouit. Je passai le précieux nouveau-né dans la chambre voisine. M. le duc et Mme la duchesse d'Angoulême et tous les aides de camp de Monseigneur, déjà arrivés, m'y suivirent, Fernand et même Joséphine parmi eux.

L'hôtel des gardes du corps et les casernes de la garde royale furent illuminés comme par magie. A la première nouvelle de l'accouchement de Madame, le Roi donna l'ordre de tirer cent et un coups de canon. Paris, réveillé, accourut aux Tuileries; le jour commençait à paraître.

Madame, revenue de son évanouissement, rappela son fils; je le lui portai, les témoins toujours près de lui. Le Roi arriva; il prit l'enfant et dit : « Ceci est à moi. » Et donnant à Madame un bouquet de diamants, il ajouta : « Et cela est à vous. » Toujours voulant suivre la tradition de la naissance de Henri IV, il arrosa les lèvres du nouveau-né du vin de Jurançon.

Sous les fenêtres de Madame, dans le jardin des Tuileries, se faisaient entendre de bruyantes acclamations. Le peuple demandait à haute voix de voir l'enfant; le Roi fit ouvrir les fenêtres, prit le duc de Bordeaux dans ses bras et le montra à la foule assemblée. Il serait difficile de donner une idée de l'enthousiasme de cet instant,

qui ne cessa dans tout Paris pendant cette mémorable journée.

Étant avertie que les maréchaux, généraux, etc., demandaient à être admis auprès du duc de Bordeaux, je le portai dans le grand salon, toujours suivi des témoins qui l'entourèrent, ainsi que des grands dignitaires, déjà près de lui.

Le duc d'Orléans parut enfin, regarda attentivement le duc de Bordeaux, puis il dit au duc d'Albuféra : « Monsieur le maréchal, je vous somme de déclarer ce que vous avez vu! Cet enfant est-il réellement le fils de la duchesse de Berry? » J'eus alors, je l'avoue, un moment de grande impatience : « Dites, monsieur le maréchal, lui dis-je, dites tout ce que vous avez vu! » Le maréchal attesta énergiquement la légitimité de l'enfant et ajouta : « Je le jure sur mon honneur! Je suis plus sûr que M. le duc de Bordeaux, ici présent, est l'enfant de Mme la duchesse de Berry que je ne le suis que mon fils soit l'enfant de sa mère. » Il se fit un silence. Après un si irrécusable témoignage, le duc d'Orléans s'éloigna pour porter ses félicitations à Mme la duchesse de Berry.

Le Roi ayant permis à la garnison de Paris de s'approcher du prince, Mme la duchesse d'Angoulême voulut bien ne pas s'éloigner pendant cette réception. Elle avait l'éloquence du cœur qui va à celui du soldat : c'est le don des Bourbons.

Cette longue réception enfin terminée, je conduisis les deux petits princes à Mme la duchesse de Berry; elle les attendait avec impatience. J'allais donner quelques ordres, quand, passant devant une glace, je me vis

dans le costume qui avait amusé la duchesse de Reggio; j'en fus terrifiée, et courus dans mon appartement en prendre un plus convenable. Sans cette bienfaisante glace, peu de moments plus tard, il m'eût fallu paraître en jupon court devant les autorités assemblées, et même jusqu'au pied du trône.

Le Roi, accompagné de la famille royale, entendit dans la chapelle du château une messe d'actions de grâces, suivie du *Te Deum*. Avant de rentrer dans ses appartements, il parut sur le balcon; de vives acclamations l'y accueillirent. Il fit signe qu'il désirait parler; on le comprit, et d'une voix forte et assurée il dit : « Mes enfants, votre joie centuple la mienne! Il nous est né un enfant à tous! il sera un jour votre père, il vous aimera comme je vous aime, comme tous les miens vous aiment! » Tout Paris s'était porté vers les Tuileries; les cris de « Vive le Roi! vive le duc de Bordeaux! vive la duchesse de Berry! » se firent entendre avec un enthousiasme sincère.

A peine revenue près de Madame, on vint annoncer l'arrivée des ambassadeurs. Le nonce du Pape, monseigneur Macchi, porta la parole au nom de tous; dans un discours mémorable, il donna au prince le nom d'enfant du miracle, et un des ambassadeurs celui d'enfant de l'Europe.

Après leur départ, on avertit que douze voitures de la Cour amenaient les maires des douze arrondissements de Paris. Je crois me rappeler que M. de Chabrol, préfet de la Seine, ouvrit cette séance par un discours que l'on dit remarquable, suivi d'un long silence, car tout le monde attendait ma réponse. Le duc de Lévis, impa-

tienté, me dit : « Parlez, Madame, c'est le droit de votre charge. — Je l'ignorais, lui dis-je, et ne m'étant occupée que de Monseigneur, agité d'être si souvent réveillé, je n'ai point entendu un seul mot du discours. » Je l'avouai si franchement, si gaiement, qu'il y eut pour moi une bienveillante amabilité, et le pauvre duc, qui avait cru m'embarrasser, le fut un peu quand je dis en le désignant de la main : « Permettez-moi, messieurs, de charger pour aujourd'hui mon chancelier de l'honneur de vous répondre. » Il le fit tant bien que mal, et les flatteurs me dirent que j'avais su, à ma gloire, me tirer très bien de cet incident.

Après cette nombreuse réception, je retournai chez Madame, et lui rendis Monseigneur, dont elle n'avait pas assez joui. Je lui racontai le petit épisode du discours, nous nous en amusâmes et passâmes ensemble de doux moments. Que de choses à nous dire! Que de bonheur à espérer! Ce fils près d'elle, cet enfant tant désiré! Il est de ces moments dans la vie dont il est permis de jouir, puisqu'ils sont un bienfait du Ciel!

J'étais encore chez Madame quand je reçus l'ordre du Roi de me rendre dans ses appartements; deux gardes du corps et un officier me dirent qu'ils devaient m'accompagner. Je ne pus m'en rendre compte, et me dis : « Si c'est un honneur de ma charge, il va bien m'ennuyer. » Arrivée à la salle du trône, je ne compris rien à l'imposant spectacle qui se présenta à mes yeux.

Le Roi me dit avec bonté : « Ne vous troublez pas, mais rendez un compte exact des circonstances de l'accouchement de la duchesse de Berry. » Je me recueille un instant, comprenant la gravité de cette déposition,

et j'eus le bonheur de pouvoir la faire sans hésiter et simplement. Le Roi me dit : « C'est bien, très bien! Attendez un instant, on écrit votre déclaration que vous signerez », et en souriant il ajouta : « Je vous donnerai alors votre liberté. »

Pendant que M. Cauchy, garde des archives, écrivait, j'eus le temps d'observer et de comprendre quelle était l'assemblée devant laquelle j'avais comparu :

Sous le dais du trône était placé le fauteuil du Roi, devant lui une table sur laquelle écrivait le garde des archives, à droite et à gauche se tenaient debout les témoins de la naissance, qui déjà avaient fait leur déposition, puis les maréchaux ducs d'Albuféra et de Coigny, qui étaient les témoins officiels. Étaient placés auprès du trône tous les princes et princesses de la famille royale; les princes du sang, commençant par M. le duc d'Orléans, finissant par Mlle d'Orléans, l'entouraient; puis le président du conseil des ministres, le duc de Richelieu; le directeur de la maison du Roi, le comte de Pradel; le grand maître des cérémonies de France, le marquis de Dreux-Brézé; venaient ensuite les pairs de France.

Après avoir signé ma déclaration, le Roi me permit de me retirer. Les gardes du corps m'attendaient. Je rencontrai Mme Lemoine, également conduite, effarée et tremblante. L'officier des gardes m'avertit que, dans sa consigne, il ne devait nous permettre de parler à personne.

Je me retrouvai près de Madame, et pus enfin lui raconter les émotions que j'avais éprouvées.

La garnison de Paris ayant obtenu d'offrir à Madame

un bouquet qu'elle accepta avec empressement, les troupes s'assemblèrent le soir autour de son appartement. Elle fit ouvrir les fenêtres et traîner son lit pour voir et être vue. Ce bouquet était composé de nombreuses salves de cartouches à étoiles, qui au commandement faisaient explosion; le bruit fut prodigieux, l'effet magnifique. Madame était ravie, applaudissait avec une joie d'enfant. Les soldats qui pouvaient l'apercevoir admirèrent sa force et son courage, et dirent : « Elle est digne d'être la mère d'un roi! »

Paris illuminé, danses sur toutes les places, et joie partout.

Cette touchante marque d'attachement de l'armée et de la multitude toucha Madame au cœur, mais après cette soirée, elle était fatiguée; la Faculté intervint, et ordonna une parfaite tranquillité : elle y consentit, à la condition seule d'avoir ses enfants auprès d'elle. Je fis établir dans la galerie les deux berceaux et mon lit; Mme Lemoine, tout en soignant Monseigneur, servit de garde à Madame. Cette simplicité bourgeoise lui plaisait.

Cette première nuit, Madame, fort agitée, appelait souvent sa garde; alors je restai seule près de ce précieux enfant dans cette galerie mal éclairée, encore tendue de noir, où tout était lugubre et l'image d'un tombeau. « Pauvre enfant! me disais-je, n'ayant plus de père, en butte, même avant sa naissance, aux plus affreuses tentatives (car celle de Gravier était fraîche à ma mémoire)! » Oh! qu'elles furent ferventes les prières que j'adressais au ciel! Cette première nuit, je ne l'oublierai jamais; puis, quand le jour commença à paraître, il me

sembla que je devenais plus confiante; le nom que le nonce avait donné au prince revenait à mon esprit : « Non, me disais-je, Dieu ne fait point de miracle sans un but! »

La solitude imposée à Madame ne lui déplut pas. Il n'est resté dans ma mémoire, de ce moment, que les preuves de tendre dévouement de chacune des personnes qui lui étaient attachées. Nos journées passèrent doucement près d'elle jusqu'au temps où, son deuil finissant, on fixa l'époque du baptême de M. le duc de Bordeaux au 1er mai. Cette période éveilla des ambitions : le bruit se répandit que la maison des jeunes princes allait être formée, beaucoup de demandes se firent. Je ne trouvai nécessaire à ajouter à leur service qu'une sous-gouvernante, Mademoiselle devant être portée quelquefois et surveillée toujours. Le choix fut fixé par une haute protection. Monsieur m'apprit qu'il venait de nommer la marquise de Foresta, intéressante jeune femme. Je remarquai bientôt en elle un fond de tristesse dont je crus parvenir à reconnaître la cause : elle avait trois enfants, deux garçons et une fille, qu'elle me parut désespérée de quitter. J'obtins de Madame la permission de les avoir près d'elle; j'espérais la voir heureuse; mais toujours triste et timide, je connus, hélas! qu'une autre source de chagrin était pour elle sans remède : Mme de Foresta avait la vue basse au point de n'admettre ni lorgnon ni lunettes; sa place auprès de Mademoiselle était toute de surveillance et tenait au regard; que faire alors? L'aider et s'y soumettre.

Le 1er mai arriva enfin; les cérémonies de ce grand jour commencèrent ainsi : la maison de M. le duc de

15

Berry, déjà appelée maison de M. le duc de Bordeaux, l'accompagna chez le Roi, où tous les princes étaient assemblés. Le grand maître des cérémonies vint alors prendre les ordres de Sa Majesté pour le moment du départ; les aides de camp de M. le duc de Bordeaux l'escortèrent jusqu'à sa voiture; je m'y plaçai à droite, Mme de Foresta portant Mademoiselle, à gauche; la nourrice vis-à-vis d'elle, Mme Lemoine vis-à-vis de Monseigneur, entourés de gardes du corps, un officier à chaque portière.

A ce moment, un homme apporta une lettre à mon adresse, puis disparut; on me la remit. Je me rappelle chaque mot de ce billet qui commençait ainsi : « Pressée et d'importance : *Veillez près du pont Neuf où l'on doit s'arrêter,* prenez alors soin du prince. » A ce mot : « Prenez soin du prince », je remis ce billet à l'officier des gardes, lui disant : « Ceci vous regarde. » Il le lut, et mettant la main sur son épée me dit : « Ne craignez rien. »

Depuis quelques mois le Roi, souffrant de la goutte, ne marchait plus; mais, actif encore, il sortait tous les jours dans un fauteuil roulé sur un tremplin adapté à la hauteur de la voiture; c'est ainsi que Sa Majesté partit des Tuileries pour arriver à Notre-Dame.

Le cortège était composé de troupes de différents corps; puis venaient la voiture de M. le duc de Bourbon, celle du duc, de la duchesse et de Mlle d'Orléans, puis les hérauts d'armes; douze voitures à huit chevaux conduisaient la maison du Roi, celle des princes et princesses, parmi lesquelles étaient les aides de camp de M. le duc de Bordeaux; venaient ensuite la voiture

des jeunes princes, Monseigneur et Mademoiselle, puis enfin celle du Roi, dans laquelle étaient, avec Sa Majesté, Monsieur, M. le duc et Mme la duchesse d'Angoulême, et Mme la duchesse de Berry.

Les quais, les places étaient encombrés de spectateurs, chaque fenêtre décorée de drapeaux blancs et de fleurs : enthousiasme partout.

Au pont Neuf, il y eut un temps d'arrêt : les dames de la Halle avaient eu la permission de présenter un bouquet à Monseigneur et de faire un discours au Roi, pendant lequel, je l'avoue, je pressai Monseigneur contre mon cœur, qui battait fort, et je présentai à ces dames mes larges épaules. Ce moment se passa sans aucun sujet de crainte.

La bonne et douce Mme de Foresta se tourmentant de sa timidité, me suppliait de ne pas l'abandonner dans la cérémonie imposante qui s'apprêtait. Je lui expliquai qu'elle n'aurait autre chose à faire que de se tenir près de Mme la duchesse de Berry. Je donnai l'ordre à la nourrice de l'aider à descendre de la voiture et de la conduire jusque dans la cathédrale, ce qu'elle fit; puis je recommandai à Mme Lemoine de rouler mon bas de robe, long de sept aunes et lourd d'argent, et d'avoir soin de le jeter après moi au moment où je sortirais de voiture (ce qu'elle fit heureusement).

Arrivés au parvis Notre-Dame, un valet de pied ouvre la portière; Mme de Foresta et la nourrice descendent; déjà sur le marchepied, le duc de Bordeaux dans mes bras, je sentis et je vis les deux premiers chevaux de la voiture du Roi arrivant à toute course près de moi. Il était trop tard pour reculer; je m'élance

avec la force et l'adresse que donne le danger qu'il faut éviter; j'aperçois M. le duc d'Orléans déjà arrivé pour recevoir le Roi, je l'appelle avec l'accent d'une vive terreur. Un valet de pied, avec présence d'esprit, avait saisi le bas de ma robe; le duc d'Orléans, prompt et empressé, me soutint et me dit : « Le duc de Bordeaux est sauvé; remettez-vous, entrez dans la cathédrale, on vous y attend. »

A ce moment, M. de Brézé vint me chercher; l'église était éblouissante, chaque pilier couvert de gaze d'or et d'argent; des gradins garnis d'élégantes femmes : rien de plus beau. Je m'avançai seule, tenant Monseigneur dans mes bras, de manière qu'il pût être vu de tous. Au moment où il parut, l'orgue se fit entendre; Monseigneur n'eut point peur : il se redresse, cherche d'où vient ce beau son. Il était charmant alors. Les cris de : « Vive le duc de Bordeaux! » furent unanimes.

Les princes et princesses du sang entourèrent le Roi, qui s'avançait lentement dans son fauteuil. A sa droite étaient placés Monsieur, M. le duc d'Angoulême, puis M. le duc d'Orléans et M. le duc de Bourbon. A la gauche du Roi, Mme la duchesse d'Angoulême, Mme la duchesse de Berry, Mademoiselle portée par sa sous-gouvernante, Mme la duchesse et Mlle d'Orléans. Le grand aumônier, le cardinal de Périgord, et le clergé dans le chœur, attendaient les princes. Le nonce et les ambassadeurs, les pairs de France, les députés, le président du conseil des ministres, les maréchaux, officiers généraux sur des gradins de droite et de gauche; Paris, la ville et les provinces remplissaient Notre-Dame.

Le baptême fut précédé du *Veni Creator,* puis les

princes et princesses de la famille royale et les princes du sang s'avancèrent près des marches du sanctuaire. Au nom du roi de Naples, Monsieur tint Monseigneur sur les fonts de baptême; Mme la duchesse d'Angoulême fut marraine, représentant la princesse héréditaire des Deux-Siciles. Après le baptême, je montai les marches de l'autel; j'y déposai un instant Monseigneur, l'offrant à Dieu, puis me retournai; l'élevant dans mes bras, je le présentai à la France. Les acclamations furent spontanées et générales.

Monseigneur fut reconduit ensuite, escorté jusqu'aux Tuileries; dans ce trajet, il s'endormit sur mes genoux. Rentrant des quais dans la cour des Tuileries, l'officier des gardes ne pouvant passer sous le guichet en même temps que la voiture, au risque de se faire écraser, je me plaçai alors (selon mon habitude) au milieu de la glace pour préserver Monseigneur, quand je reçus un coup sur l'épaule qui me fit tressaillir; j'y mis la main, et vis sur mon gant une trace de sang. Ravie, par ma précaution, d'avoir préservé Monseigneur, je dis noblement : « Je suis blessée, il est sauvé ! » Et j'ajoutai en riant : « J'aurai la croix de Saint-Louis, c'est l'objet de mon ambition. »

En descendant au pavillon Marsan, je fis rechercher l'objet qui m'avait frappée; on trouva une pétition non signée, écrite sur un parchemin, ployée en forme de cornet, au bout duquel était un petit fer très pointu; la femme qui l'avait lancée avait été vue, mais cette manière de faire parvenir des placets étant connue, on n'y fit nulle attention.

Dans la journée, un magnifique banquet fut donné

par la ville de Paris particulièrement à la famille royale, puis aux maisons des princes, au corps diplomatique et aux principaux dignitaires de l'armée et charges de la cour, etc... Le soir, illuminations dans tout Paris, feu d'artifice et fête aux Champs-Élysées. Plus de dix mille paquets de dragées furent distribués, et une immense quantité jetée au peuple, qui s'amusa avec bonheur de cette distribution. Au moment du baptême il y eut une promotion de pairs; à cette occasion le Roi me dit : « Votre neveu est pair; c'est fait, il sera connu bientôt; je n'oublie pas une promesse (1). »

Le temps était venu enfin où Madame reprit les habitudes du premier temps de son mariage : les dîners de famille, soirées chez Mme la duchesse d'Angoulême, réceptions et obligations de cour. La vie de princesse convenait peu à ses goûts; elle se résigna cependant à reprendre les jours de réceptions générales.

C'est vers ce temps que le ministère de la liste civile fut transféré dans un grand hôtel du faubourg Saint-Germain; alors les jeunes princes furent établis au premier, dans l'emplacement que quittaient le ministère et les bureaux, conservant avec Madame une communication par un petit escalier qui donnait chez elle. Pour rendre leur logement plus spacieux, Monsieur leur abandonna une galerie attenant à son appartement, ce qui convenait à son amour vraiment paternel pour ses petits-enfants. Mademoiselle parlait alors; elle était délicieuse. Monsieur s'amusait de ses saillies, déjà spiri-

(1) Je fus étonnée alors que le Roi eût choisi mon neveu et non pas mon beau-frère; il me répondit : « C'est apparemment un arrangement de famille. »

tuelles; il supprima les visites de ses petits-enfants chez lui, venant souvent, dans la journée, oublier près d'eux la gêne de sa haute position.

Madame n'ayant point oublié le désir qu'avait souvent exprimé M. le duc de Berry de lui voir conserver le goût de l'occupation, reprit les professeurs et maîtres que lui-même lui avait indiqués. Une partie de ses matinées se passait dans la grande galerie qui faisait partie de son appartement. Le piano et la harpe qui se succédaient ne faisaient point de tort aux leçons de tous genres. Mme la duchesse de Berry avait pour la musique une prodigieuse facilité : un opéra entendu une seule fois était retenu par elle. Les leçons de Paër lui étaient données d'une manière particulière : elle lui faisait exécuter d'abord le morceau qu'elle voulait chanter; elle le saisissait si vite que Paër et M. le duc de Berry ignorèrent toujours qu'elle ne savait pas une seule note de musique.

Depuis quelque temps je trouvais Mme de Foresta malade et changée; j'en fus inquiète. Elle ne convenait jamais de ses souffrances, mais son état devenant évidemment grave, elle le comprit et demanda à être transportée près de son mari et de ses deux fils, qui demeuraient rue de Rivoli, vis-à-vis des Tuileries. Là et si près, je pouvais encore veiller sur elle; mais, hélas! sa maladie devenant contagieuse, je ne pus aller vers elle. Elle fut enlevée en peu de jours à son mari, à ses enfants, et aux amis qui savaient l'apprécier. Je regrettai la douce et bonne Mme de Foresta comme elle méritait de l'être. Elle m'avait recommandé sa fille, et je pus, malgré les révolutions, les changements de posi-

tion, ne point la perdre de vue. Les jeunes princes, qui s'y étaient attachés, ne la négligèrent point, ne l'oublièrent jamais.

Monsieur se joignit à mes regrets : « Elle a passé dans la vie, me dit-il, inaperçue, sans bruit; sa mort seule l'a fait connaître. Je fus alors assaillie de demandes. — Quoi! déjà? dis-je. — Déjà est trop tard dans le pays où nous vivons, reprit Monsieur. Pendant trois jours, je ne voulus rien écouter; je l'avais déclaré; mais enfin il a fallu céder à la très vive recommandation du duc de Fitz-James, et nommer Mme de Gain-Montagnac, veuve d'un homme qui m'a appartenu. Je ne la connais pas. » Je dis alors, je l'avoue, avec un peu de vivacité : « Si ce sont les aides de camp de Monsieur qui se chargent de choisir les sous-gouvernantes, Mademoiselle aura une éducation très militaire. » Le chevalier de Puységur, qui était présent, dit : « Je connais Mme de Gain, c'est une brave femme; elle a six pieds, deux garçons ingouvernables. On l'appelait dans sa famille l'enfant de la nature, et comme telle elle n'a jamais porté de corset. » Monsieur ne put s'empêcher de rire des renseignements de M. de Puységur, et au fond de son cœur, un peu honteux de cette nomination, il me dit : « Consolez-vous, les enfants grandissant, c'est vous qui choisirez, quand vous en aurez besoin, une seconde sous-gouvernante; je m'y engage et vous en fais ici la promesse. Mme de Gain me demande six mois de l'été pour cultiver ce qu'elle appelle son petit *faire valoir* et commencer en même temps l'éducation de ses deux fils. Pas moyen de revenir là-dessus, car j'ai écrit au bas de sa pétition : « Accordé. »

Mme de Gain me parut une respectable personne. J'obtins qu'elle pût avoir ses enfants avec elle au château, une table de six couverts, afin de lui donner la possibilité de recevoir ses amis. Enfin je cherchai à rendre ainsi son sort heureux.

Les souvenirs, les regrets vivaient encore dans le cœur des personnes qui avaient appartenu à M. le duc de Berry; elles demandèrent, comme consolation, de faire un service journalier auprès de M. le duc de Bordeaux; le Roi leur assigna celui de l'accompagner dans ses promenades. Pour leur rendre ces moments plus agréables, je priais souvent les personnes et surtout les enfants de leur famille de venir à Bagatelle près de Monseigneur et de Mademoiselle, auxquels je cherchais déjà à enseigner le moyen d'être agréables et de plaire.

J'arrive à une pénible période qui m'est personnelle, et m'éloigna pour quelque temps de mes jeunes princes.

Vous vous rappelez sans doute, mes enfants, Sara, cette Anglaise dont je vous ai parlé souvent, qui soigna si tendrement dans leur enfance votre mère et sa sœur, et qui ne me quitta plus. Je venais d'engager son vieux père à venir près d'elle; convertie à la foi catholique, mariée à un honnête homme, mon valet de chambre, et déjà mère, rien ne manquait à son bonheur, quand elle fut atteinte d'une maladie qui la conduisit en peu de jours aux portes du tombeau. Au moment de sa mort, j'étais près d'elle; voulant me remercier, me bénir, elle me tendit les bras; sa tête retomba alors sur mon visage, qui fut couvert d'une sueur froide; c'était son dernier soupir. Elle m'avait communiqué sa maladie, que les médecins me firent connaître. J'en fis alors pré-

venir Monsieur, le suppliant de m'éloigner des princes; je voulais me sauver, partir, je demandai même à être enfermée dans une chaise à porteurs, conduite dans la cour, tout enfin plutôt que de les exposer à prendre ma cruelle maladie.

Monsieur, plein de bonté, vint alors calmer mes angoisses, me dit qu'il avait tout arrangé, et m'assura que je ne devais plus avoir ni scrupules ni craintes. L'appartement de Mme la duchesse de Berry étant trop restreint, Mme la duchesse d'Angoulême prit près d'elle les jeunes princes. Monsieur ne me quitta qu'après avoir recommandé pour moi les soins les plus minutieux. Pénétrée de reconnaissance pour sa bonté et heureuse de sa prévoyance, je consentis, selon les ordres que je reçus de lui, à rester dans la chambre que j'habitais.

Ce soir même, la maladie avait fait de tels progrès qu'elle donna des inquiétudes; c'était une fièvre scarlatine très compliquée. Quand je revins à la connaissance, je trouvai mon gendre, le prince de Léon, établi près de moi. Il me veilla avec des soins d'autant plus touchants que lui-même n'avait point eu cette maladie.

On me donnait souvent des nouvelles des princes; déjà ces jeunes cœurs connaissaient l'amitié; les paroles qu'ils cherchaient à faire parvenir jusqu'à moi me touchaient, m'enchantaient. Dès que je pus me lever j'allai près de la fenêtre pour les voir passer; Mademoiselle le sut, et demanda la permission de faire arrêter la voiture rue de Rivoli en allant à Bagatelle, afin de me voir. Mais, étant entourée d'une escorte, ce moment d'arrêt rassemblait des curieux, faisait événement. J'eus le cou-

rage de l'interdire et d'attendre patiemment la fin de mon exil.

Un changement d'air me fut ordonné, on me permit d'aller à Saint-Cloud, et j'y attendis l'époque annuelle où la Cour s'y établissait; je repris alors près de mes princes les habitudes chères à mon cœur.

La contagion des révolutions, loin d'être éteinte, s'était propagée en Espagne au point d'obliger le Roi, presque prisonnier avec sa famille à Cadix, d'implorer le secours de la France, qui lui fut accordé. M. le duc d'Angoulême fut alors nommé généralissime d'une armée de cent mille hommes.

Pendant ma maladie, craignant de m'agiter, on m'avait caché son départ pour le midi de la France, et plus encore celui de mon gendre de Bourbon-Busset, nommé chef d'état-major auprès du général Bordesoulle, allant le rejoindre, ayant même accompagné Charlotte jusqu'à Toulouse, où il la laissa avec ses enfants près de son père et de notre famille, ce qui fut pour ma tendresse maternelle un point de sécurité.

Mme la duchesse d'Angoulême, comprenant mon vif intérêt, eut la bonté de me promettre de me communiquer ce qu'elle-même apprendrait. Chaque jour je conduisais les jeunes princes chez Son Altesse Royale, à cinq heures; Monsieur s'y trouvait; c'est à ce moment, en général, qu'arrivaient les dépêches. Je me souviens surtout de celle qui m'apprit qu'après son arrivée en Espagne, le prince n'avait rien trouvé de prêt pour recevoir et nourrir une armée de cent mille hommes, composée de cavalerie et d'infanterie. Il exprimait vivement l'embarras d'une telle position. Après ces moments

d'angoisse, des nouvelles intéressantes se succédèrent : une dépêche, entre autres, est restée dans ma mémoire avec tous ses détails : Monseigneur racontait à Madame qu'au moment où l'embarras était extrême, un homme surgit, demanda une audience pressée. Il se nommait Ouvrard; il lui parut joindre une grande hardiesse à un puissant génie et une immense fortune. Connaissant mieux que personne les ressources de l'Espagne, il s'engageait à fournir vivres, chariots, provisions de toutes espèces, et à des conditions qui ne parurent pas exorbitantes; et Monseigneur ajoutait qu'il croyait impossible d'hésiter à employer cet homme, car il fallait, avant tout, nourrir l'armée et avancer.

Le choix de M. Ouvrard, comme intendant de l'armée, causa une vive opposition. Je ne le suivrai point dans le détail de ses moyens ni ceux de son administration; je ne dirai point quels furent ses dévoués, je n'indiquerai point ses ennemis, répétant ce que j'ai dit souvent, que je n'écrirai que ce que j'ai vu et su à n'en pouvoir douter.

Il me serait impossible de retrouver dans ma mémoire la marche, les incidents de cette campagne, dont Mme la duchesse d'Angoulême, avec son invariable bonté, daigna m'instruire même de Paris après son retour de Saint-Cloud. C'est elle qui m'apprit la glorieuse prise du Trocadéro, et un incident qu'elle prévoyait devoir me causer de l'inquiétude. Je vais transcrire ici des détails tels qu'elle me les lut dans un passage d'une lettre de Monseigneur :

« Le moment où l'armée entière abordait le fort du Trocadéro était beau, mais je ne puis oublier celui où,

voyant Bourbon-Busset, je le nommai, étonné de ne point l'avoir aperçu avant l'attaque; il devina mon sentiment et me dit en me montrant le général Bordesoulle : « Je dois à monsieur de n'avoir point été ici « le premier! » En effet c'était lui qui eût dû porter l'ordre de l'attaque; mais Bordesoulle voulut tout ordonner lui-même. Il me parut exaspéré de rage, et il lança son cheval là où cheval n'avait jamais passé; il se jeta au milieu de la mêlée. Je le suivis des yeux tant que je pus le voir. Dites à sa belle-mère que je veillerai sur lui. »

Après la prise du Trocadéro, M. de Bourbon-Busset ne voulut plus servir sous Bordesoulle. Quand le Roi Ferdinand fut libéré, Mgr d'Angoulême lui donna la mission de le ramener, ainsi que la famille royale, l'escortant, répondant de sa sûreté jusque dans son palais à Madrid.

Louis XVIII, courageux, mais devenant de plus en plus souffrant de la maladie dont, hélas! il ne guérit pas, pensa à retourner à Paris, où la famille royale voulut le suivre. Trouvant que le séjour de la campagne était nécessaire pour les petits princes, il me fit appeler pour me parler de divers arrangements à faire, et pour lesquels je désirais moi-même prendre ses ordres. Déjà, j'avais consulté M. le duc de Castries, gouverneur du château, sur la nécessité d'un changement d'appartement pour les jeunes princes, celui qu'ils occupaient étant humide. Le duc de Castries m'avertit de l'opposition que je trouverais dans mon projet, les plus petits détails faisant ordinairement événement à la Cour. Il s'unit à moi, comprit l'urgence de cette mesure, la fit

comprendre à l'architecte, qui fit un plan, aisé de fait, mais gigantesque en apparence; c'est alors que j'en parlai au Roi, qui voulut à l'instant même en conférer avec le gouverneur. Le voyant entrer, il lui dit : « Il ne s'agit de rien moins que de mettre un parc de niveau au second étage du palais où serait établi le logement des jeunes princes; Mme de Gontaut ne trouve rien de plus simple. » Ce fut un sujet d'aimables plaisanteries du Roi; il disait gaiement l'humeur de chacun contre le génie créateur de Mme la gouvernante.

Le duc de Castries le fit consentir à examiner le projet, qui réunissait par un petit pont en fil de fer étroit, mais long, le parc de Montretout avec le palais. Le Roi convint franchement que ce serait une grande amélioration et dit alors : « Améliorer est le rôle d'une gouvernante; faire exécuter, celui d'un gouverneur. » Et prenant la plume, il écrivit le mot magique : « Approuvé », avec la condition que Montretout s'appellerait dorénavant Trocadéro, en l'honneur du duc d'Angoulême et de la victoire remportée par lui.

Par la suite, le parc achevé fut d'un grand agrément pour la famille royale, qui s'y promenait sans cesse, et indispensable pour les jeunes princes; ils y passaient une grande partie de leurs journées. Montretout avait été le jardin fleuriste de la reine Marie-Antoinette; la laiterie qu'elle y fit construire subsiste encore.

Avant son départ, le Roi eut la bonté de me tracer l'usage ancien qui constituait un des privilèges de la gouvernante : celui de donner au nom du jeune prince, chaque soir, le mot d'ordre au maréchal de France de service, au colonel de la garde royale, au gouverneur,

ainsi qu'aux officiers supérieurs. Le Roi me prévint qu'ils avaient le droit de dîner à la table du prince, mais invités par moi. Il m'accorda la faculté d'engager les personnes qu'il me conviendrait, tenant à la maison de Monseigneur, de venir faire de petits voyages à Saint-Cloud et d'y recevoir ma famille. Mais discrète, ne voulant point en abuser, dès que je le pus, je louai dans l'avenue de Saint-Cloud, près du château, une jolie petite maison. Je la meublai, y établis tout un ménage, et je pus ainsi sans scrupule, et complètement indépendante de la Cour, recevoir mes enfants, petits-enfants, nourrices même, et jouir ainsi du bonheur d'en être entourée.

Quand, plus tard, Monsieur, devenu Roi, le sut, il l'approuva, et parla avec éloge de ma discrétion et de mon indépendance.

Le jour où le Roi quitta Saint-Cloud, hélas! pour n'y plus revenir, je prévins le maréchal Macdonald que l'heure de l'ordre n'était point changée, qu'il serait donné par moi, au nom de Monseigneur; il en fut pétrifié au point de me demander de le voir écrit de la main du Roi. J'écrivis à l'instant à Sa Majesté le chagrin et l'étonnement du maréchal; en réponse, le Roi me renvoya l'ordre qu'il m'avait donné le matin, signé de sa main. Je le présentai au maréchal, qui n'opposa plus alors aucune résistance. Il venait en uniforme à l'heure indiquée, suivi du colonel de la garde royale, du gouverneur, etc...; je m'avançais alors et, au nom de M. le duc de Bordeaux, je disais à chacun tout bas le nom d'un saint, le nom d'une ville.. C'était ainsi que se communiquait le mot d'ordre, signe de ralliement.

Après ce premier jour, je fis tout en mon pouvoir pour adoucir et consoler les susceptibilités; je parvins enfin, par mes prévenances et mes soins, à recevoir de tous des preuves non équivoques d'attachement, d'estime et même de sincère amitié.

J'ai lu, dans un récit de la Restauration, que le retour du duc d'Angoulême fut un triomphe constant, de Cadix aux Tuileries; j'avoue que ce moment s'est effacé de ma mémoire. Je me souviens seulement d'avoir mené les jeunes princes chez Mme la duchesse de Berry, le jour où Monseigneur était attendu à Paris. Son Altesse Royale conduisit ses enfants chez le Roi, je les y suivis. Quand le duc d'Angoulême arriva, le Roi le prit dans ses bras avec émotion, loua « sa conduite, sa prudente modestie dans ses succès »; je me souviens de ces mots. Puis il le conduisit sur le balcon de la grande salle des gardes donnant sur le jardin; dès que la famille royale y parut, il y eut explosion d'enthousiasme; le Roi parla, il fut applaudi. Tout Paris était en fête. Les petits princes retournèrent à Saint-Cloud, d'où nous pûmes voir la clarté des feux d'artifice et des illuminations de Paris. L'armée s'était attachée à Monseigneur et le lui témoignait.

J'ai été trop souvent et familièrement admise aux entretiens intimes de la famille royale pendant l'émigration et pendant la Restauration, pour penser, même après la mort de tous, à divulguer aucun des entretiens dont peut-être je conserve encore le souvenir. On a beaucoup écrit, et rarement l'exacte vérité; je ne me chargerai jamais de redire et de juger.

J'arrive ainsi, attachée de cœur, de reconnaissance, à

l'instant où les souffrances du Roi devenant plus pénibles, on l'observait aisément souffrir le martyre en silence; je ne l'entendis jamais se plaindre, mais les progrès de sa cruelle maladie n'étaient que trop faciles à voir. Il ne prit, je crois, congé d'aucune personne, ou du moins je n'en fus pas témoin; plus il souffrait, plus il devenait doux, bon, touchant. Enfin, le terme de son supplice approchait; il fit quelquefois venir auprès de lui les jeunes princes, nous étions alors seuls; il ne m'ouvrit jamais son cœur sur le supplice qu'il supportait patiemment, et dont il ne fut plus possible de douter.

Les ouvrages du parc de Montretout étaient commencés; il m'en plaisantait encore, il me dit même qu'un mauvais plaisant, lui en parlant, avait dit : « Les Romains ont élevé des ponts prodigieux; Mme la gouvernante n'a pas voulu rester en arrière des Romains. » Cette plaisanterie l'amusait beaucoup. Il avait pour moi une vieille affection, que je devais à son attachement d'enfance pour mon père.

Monsieur venait, presque tous les matins, voir ses petits-enfants à Saint-Cloud; il y arrivait seul dans une petite voiture à quatre chevaux anglais montés par deux petits postillons; les enfants le voyaient de loin, s'en faisaient une grande joie, et le recevaient avec bonheur. Mme la duchesse de Berry passait souvent des matinées à Saint-Cloud, elle y trouvait les dames, les aides de camp encore et presque toujours attachés à la mémoire de M. le duc de Berry, mes filles, mes gendres; cette société lui plaisait.

Mme la duchesse d'Angoulême souvent aussi dirigeait

ses promenades vers Saint-Cloud, à sa petite ferme de Villeneuve-l'Étang, qu'elle venait d'acheter et qu'elle pensait à faire arranger. M. le duc et Mme la duchesse d'Orléans, souvent, bien souvent, amenaient leurs enfants pour jouer (car ils étaient jeunes encore) avec nos princes. Ce temps se passait en harmonie, échange de gracieuses marques d'attachement. L'agonie du Roi, qui s'approchait, vint trancher ce temps heureux.

Les jeunes princes furent encore appelés près de lui; on était dans une inquiète angoisse, craignant de trop lui cacher, mais n'osant pas l'éclairer. Je reçus l'ordre de mener les princes chez le Roi; c'était le 12 septembre. Il me parut d'une extrême faiblesse, était dans son cabinet; rien autour de lui ne me sembla changé; les congédiant bientôt, il désira les embrasser: je soulevai le duc de Bordeaux jusqu'à lui; je l'entendis dire tout bas: « Pauvre enfant! puisses-tu être plus heureux que nous! » Pendant ce temps, Mademoiselle cherchait sa main, et la baisa. Je tremblais qu'elle ne rencontrât ses pieds, qui étaient dans un état affreux; il me fit une profonde pitié. J'éprouvais une douleur si sincère que j'avais peine à retenir mes larmes. Arrivée à la porte, je le regardai encore, et sentis que c'était pour la dernière fois. En retournant à Saint-Cloud, les enfants étaient tristes.

Le jour d'après, Monsieur me fit donner avis que le Roi venait d'être administré par M. le grand aumônier, en pleine connaissance, entouré de sa famille et des grandes charges de sa maison.

Le lendemain de ce jour, il y eut un peu de mieux; Mme la duchesse de Berry passa quelques heures à Saint-Cloud.

Le 15, on envoya le bulletin du Roi, qui ne donnait plus d'espérances; nous passâmes cette journée dans une pénible anxiété. La nuit approchant, je la passai écoutant sur le balcon, attendant et craignant les nouvelles. Enfin, le jour commençant à poindre, j'entendis de loin le galop d'un cheval qui s'approchait, passer le pont, monter l'avenue du château, y arriver, et pour réponse au : Qui vive? de la garde, je distinguai ces mots: « Dépêche pressée pour Mme la gouvernante. »

C'était une lettre de Monsieur, je tremblais en l'ouvrant : il m'annonçait avec de tristes paroles que le Roi n'existait plus, et m'ordonnait de tout faire préparer pour l'arrivée de la famille royale : « Logez-moi où vous et le gouverneur le trouverez convenable »; *convenable!* disait-il en soulignant ce mot; il ajoutait : « Nous passerons probablement trois ou quatre jours à Saint-Cloud. Communiquez ma lettre au maréchal, je n'ai pas la force d'écrire un mot de plus. »

VIII

Arrivée de Charles X à Saint-Cloud. — Son entrée à Paris. — Éducation des princes. — Mme de Rivera. — La duchesse de Berry en Béarn. — Portrait du duc et de la duchesse de Montmorency. — Mort de M. de Gontaut. — Le duc Matthieu de Montmorency.

Le jour commençait à paraître; j'allai au lit de Monseigneur, on l'éveilla; il n'en fut pas surpris, ne dit rien, se laissa habiller. Il n'en fut pas ainsi de Mademoiselle; je lui appris doucement le malheur qui arrivait dans sa famille. J'étais agitée, elle me fit des questions, me demanda où était *bon papa*. Je lui dis qu'il était encore à Paris, mais allait venir à Saint-Cloud, puis j'ajoutai : « Votre bon papa, Mademoiselle, est roi, puisque le Roi n'existe plus. » Elle réfléchit alors, puis répéta le mot : « Roi! oh! c'est bien là le pis de l'histoire! » Étonnée, et voulant lui faire expliquer son idée, elle la répéta sans autre explication. Je pensai alors qu'elle se faisait l'idée d'un roi toujours roulé dans un fauteuil.

Les ordres que j'avais reçus furent exécutés; les grands appartements rendus à leur destination, les jeunes princes retournèrent dans les leurs. Le signal de l'arrivée de la Cour fut donné. Ce n'était plus la voiture légère qui amenait, presque journellement, Monsieur seul près de ses petits-enfants et les comblait de joie,

mais la voiture royale, les huit chevaux, la livrée, l'escorte, les gardes, tout changé : les positions, les sensations n'étaient plus les mêmes.

J'étais sur le perron quand ce cortège parut, tenant les deux princes par la main comme auparavant, car il fallait alors prévenir les empressements; mais voyant la voiture, ils ne firent aucun mouvement, et parurent interdits. Monsieur était pâle, ne disait rien. Arrivant dans le vestibule, il s'arrêta : « Quelle chambre m'avez-vous préparée? » me dit-il tristement, regardant la porte de la sienne. — « L'appartement de Monsieur est prêt, ainsi que la chambre du Roi. » Il s'arrêta, joignit les mains en silence, puis se retournant vers le gouverneur, il dit : « Il le faut, montons. » On le suivit. Il traversa les appartements, s'arrêta à la porte de la chambre royale; j'approchai alors de lui Monseigneur et Mademoiselle; il les embrassa. Eux, pauvres enfants, étaient déconcertés de tant de tristesse; il leur dit : « Dès que je le pourrai, je vous promets d'aller vous voir. » Et se retournant, il dit aux personnes qui le suivaient : « J'ai besoin d'être seul. » On se retira en silence.

Nous suivîmes Mme la duchesse de Berry chez elle; Mme la Dauphine (car elle l'était alors) pleurait; le Dauphin avait disparu. Tout était morne, on ne se disait rien. Ce fut ainsi que se passa le premier jour du règne de Charles X.

Le 17 au matin, M. le Dauphin, Mme la Dauphine, Mme la duchesse de Berry, M. le duc de Bordeaux et Mademoiselle allèrent chez Charles X. M. le Dauphin s'en approche, s'incline pour lui rendre hommage, le Roi le relève, l'embrasse. Mme la Dauphine s'appro-

chant, s'incline de même; les petits princes le firent aussi. Il me tendit la main, que je baisai. Tout ceci se passait en silence. On fut à la chapelle pour y entendre la messe, et chacun pria du fond du cœur pour le Roi qui n'existait plus.

Au retour de la messe, le Roi reçut dans son cabinet particulier Monseigneur le duc d'Orléans, Mme la duchesse d'Orléans, Mlle d'Orléans et M. le duc de Bourbon. Il donna ensuite audience aux ministres, puis à l'évêque d'Hermopolis, à son clergé, et au prince de Talleyrand, qui renouvela son serment de *fidélité* d'usage; puis au nonce du Pape, qui prononça un discours au nom des ambassadeurs et envoyés des puissances étrangères.

Depuis le départ de la famille royale, le séjour de Saint-Cloud avait été paisible, monotone même, mais égayé cependant par les petits princes, par la société de mes petits-fils, de Bourbon-Busset, Josselin de Chabot, Charles de Meffray, etc... L'amusement de prédilection de Monseigneur était de visiter la garde royale de service aux postes, et même à celui de la Cour; il connaissait tous les officiers, en savait tous les noms. Mais le jour de la mort du Roi, tout avait changé de physionomie : une foule arrivant de Paris abordait le château. Toute nouveauté amuse les enfants : les poissardes mêmes, que Monseigneur ne connaissait pas, plusieurs corporations de forts de la Halle, charbonniers, etc... leur rendaient la fenêtre de leur petit appartement difficile à quitter. Mais rien ne leur fit oublier la promesse de *bon papa*, car ils ne lui avaient pas encore donné le titre qu'ils paraissaient craindre de prononcer.

Après les réceptions, qui durèrent plusieurs heures, les voitures enfin s'écoulèrent. Le morne calme paraissait se rétablir, quand un huissier, déjà en deuil, inconnu de nous, annonça d'une voix forte et brève :

« Le Roi ! »

La sensation fut pénible, les princes se tenaient par la main, intimidés, ne disant rien. Nul avis alors à leur donner, l'impulsion devait venir du cœur; le Roi s'en chargea : il ouvrit ses bras, les enfants s'y jetèrent. Il s'assit sur son fauteuil accoutumé, les tenant serrés quelques moments sur son cœur. J'étais émue de cette scène muette, sincèrement tendre, mais qui peignait regrets et consolation. Le duc de Bordeaux couvrait de baisers les mains et le visage de son grand-père, Mademoiselle regardait attentivement ses traits tristes et altérés, son costume nouveau pour elle. A la Cour, l'entourage prévoit vite; cet habit violet, deuil des rois, lui avait déjà été présenté par le valet de chambre; il fallut le subir. Mademoiselle lui en demanda la raison; le Roi ne répondit rien et soupira. Restée debout derrière lui, il s'en aperçut, et me fit reprendre ma place accoutumée.

Dans l'intimité de la famille royale, je n'ai jamais oublié un instant la distance qui sépare les princes de leur entourage; était-ce fierté? était-ce tact naturel? Ils m'ont attirée, jamais repoussée, et je crois avoir eu raison.

Le Roi me questionna alors sur l'impression qu'avaient éprouvée les jeunes princes en apprenant la mort du Roi leur oncle. Me rappelant alors celle que Mademoiselle avait exprimée, j'hésitai un moment; mais

elle, tenant encore à son idée, recommença la malheureuse phrase qui n'était point oubliée : « le pis de l'histoire. » Je dois avouer qu'il y eut un moment de silence; mais le Roi y donnant une aimable interprétation, assura à Mademoiselle qu'il la verrait autant, et que rien ne pouvait l'éloigner d'elle. Elle le combla alors de caresses, et reprenant sa gaieté accoutumée, ils retournèrent l'un et l'autre à la fenêtre, cherchant les poissardes qui les avaient amusés.

Le Roi me raconta avec tristesse les derniers moments de son frère, et surtout celui où, quittant la chambre funèbre, cherchant un passage solitaire, il ouvre une porte, est aperçu; la foule l'entoure déjà; la triste sentence qu'il entendit pour la première fois : « Le Roi est mort, vive le Roi! » lui fit horreur. Il avait déjà distingué les courtisans les plus assidus auprès de son frère cherchant à être les premiers vus par lui. « Oh! je ne les oublierai jamais! me dit-il. Un seul me consola; c'était un vieil ami de mon frère; lui n'avait pas de place à conserver; il était à l'écart, pleurait, me vit et ne s'approcha pas. Je lui tendis la main qu'il arrosa de ses larmes. Je me fis une promesse et la remplirai, il finira ses jours près de moi. »

Le 19, la famille royale se rendit aux Tuileries. Le feu Roi était déposé sur le lit d'honneur placé dans la salle du Trône. Dès que Charles X parut, le clergé qui l'entourait entonna le *Miserere*, après lequel le Roi, la famille royale, suivis du corps diplomatique, jetèrent de l'eau bénite et retournèrent à Saint-Cloud, et bientôt après, une foule immense fut admise pour rendre les derniers honneurs et prier pour le Roi.

Le lendemain de ce jour, le Roi accorda le titre d'Altesse Royale à M. le duc d'Orléans et à ses descendants; il ajouta à cette faveur de lui rendre, à titre d'apanage, les domaines qui lui avaient appartenu, confisqués à la révolution de 93, et promit que plus tard ce don serait légalisé irrévocablement par les Chambres.

M. le duc de Bourbon reçut en même temps le titre d'Altesse Royale.

Je lus dans le *Moniteur* que le 18, à Cambrai, le régiment des hussards de la garde royale, qui y était cantonné, fut assemblé sur la place d'armes; tous les officiers avaient déjà pris le deuil, l'étendard et les trompettes portaient le crêpe. Le prince de Léon, colonel, s'étant placé en tête du régiment, annonça d'une voix émue, mais forte et retentissante, la mort de notre roi Louis le Désiré, et l'avènement de Charles X au trône de ses pères. A l'instant les cris de : Vive le roi Charles X! se firent entendre dans tous les rangs, et furent répétés trois fois avec l'accent du plus vif enthousiasme.

La translation du feu Roi à Saint-Denis eut lieu le 23, avec une grande solennité. Monseigneur le Dauphin, Leurs Altesses Royales Monseigneur le duc d'Orléans et le duc de Bourbon, précédaient le char funèbre. Le cercueil du Roi fut déposé dans une chapelle ardente, où il resta pendant trente jours, entouré d'une partie de sa maison.

L'entrée du Roi à Paris fut décidée pour le 27; Monseigneur et Mademoiselle obtinrent de Sa Majesté de se trouver sur son passage, se faisant une fête de le voir à cheval, ainsi que son brillant entourage. Il leur permit d'aller à l'Élysée; une fenêtre donnant sur la rue leur

fut préparée. Sa Majesté monta à cheval à la porte Maillot, où l'attendaient le ministre de la guerre, les maréchaux de France, etc. Le cortège était composé de l'état-major, de la garde de Paris, de la garde royale, du duc de Bourbon et ses aides de camp, du duc d'Orléans et sa maison, de Monseigneur le Dauphin et son état-major; des gardes du corps, aides de camp de Sa Majesté, ses pages, puis enfin le Roi, sa maison civile, puis la voiture de Mme la Dauphine qui menait avec elle Mme la duchesse de Berry, Mme la duchesse d'Orléans et Mlle d'Orléans. Leurs voitures, où étaient les dames de leur service, venaient ensuite.

A la barrière de l'Étoile, cent un coups de canon annonçaient l'arrivée du Roi dans Paris. Le préfet de la Seine, après un discours, lui remit les clefs de la ville. Il prit les Champs-Élysées et l'avenue de Marigny pour entrer dans la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Là, il entend une voix forte et sonore qui appelle : « Bon papa ! » Il aperçoit, à la fenêtre d'un petit entresol, Monseigneur et Mademoiselle ; il ne peut résister, s'avance; le grand maître des cérémonies réclame inutilement.

Le Roi était en uniforme, montait un cheval arabe, gracieux comme dans sa jeunesse. Un sergent de ville, ne le reconnaissant pas, saisit violemment la bride du cheval, qui se cabre, se débat; le voyant chanceler, j'eus peur et fis un cri. Le Roi m'en gronda plus tard ; je lui avouai ma faiblesse : « Tomber au premier pas dans Paris eût paru un mauvais présage. » Le Roi vainquit son cheval ombrageux, dit à ses enfants quelques tendres paroles, ôta son chapeau avec grâce aux dames qui nous entouraient. La foule le reconnut alors, enchantée de

ce petit incident; mille voix s'écrièrent : « Vive le Roi ! » Le grand maître se calma, le cheval s'apprivoisa et le Roi reprit sa place. La voiture des princesses passant alors, les petits princes les virent; ce fut pour eux une joie de plus.

« De Saint-Cloud à Notre-Dame, de Notre-Dame aux Tuileries, le Roi fut escorté d'acclamations, de signes d'approbation et d'amour. » Madame la duchesse de Berry, à son retour, eut la bonté de m'écrire ces paroles.

La famille royale étant établie aux Tuileries, Mme la duchesse de Berry désira que ses enfants revinssent près d'elle. Le premier dimanche après le retour des jeunes princes à Paris, je fus admise à prêter le serment de fidélité, comme gouvernante des Enfants de France. On lut le serment, et on me dit que, comme telle, c'était pour ma vie, et que j'étais susceptible, en cas de félonie, d'être jugée par mes pairs. Je jurai alors fidélité au Roi, aux lois du royaume, obligée de déclarer à Sa Majesté tout ce qui pourrait être tramé contre sa personne, celle du prince mon élève et l'intérêt du royaume. Le Roi prit mes deux mains dans les siennes, je dis : « Je le jure ! »

Depuis un an l'éducation des jeunes princes était commencée; je dois vous en dire un mot, mes enfants.

Déjà, j'avais choisi une institutrice fortement recommandée par Mme la comtesse de Chastellux, Mlle Vachon, qui, ayant fait plusieurs éducations dans sa famille, lui était parfaitement connue. Elle avait longtemps voyagé en Italie, séjourné en Allemagne, et parlait ces deux langues. En me la recommandant, Mme de Chastellux me dit : « C'est un puits de science. » Cette expression

était tout un passeport pour l'éducation, qui, ajouté à l'assurance d'une conduite parfaite, me décida à prendre Mlle Vachon pour une des institutrices des princes.

Mais l'italien et l'allemand n'étaient point assez, il fallait encore y ajouter l'anglais. J'eus le bonheur de trouver une personne bien élevée, dont la mère, Anglaise, ne sachant point le français, lui avait donné l'habitude de cette langue. Elle se nommait Mlle Della Torre. Sa mère épousa en Italie le comte Della Torre, émigré alors et obligé, comme tant d'autres, de se servir de ses talents pour aider à élever ses enfants. C'est lui qui donna à sa fille les premières notions de musique qu'elle cultiva, et elle devint de première force sur le piano. Ses principes religieux parfaitement connus de Mme de Virieu, qui la première m'en parla et me la recommanda particulièrement, furent pour moi une grande sécurité.

J'eus le bonheur de trouver aisément ce qui était encore bien plus nécessaire que les langues étrangères, celle de notre pays. Pendant mon séjour en Angleterre, j'avais entendu parler d'un des maîtres les plus recommandables de ceux qui étaient dans l'institution de l'abbé Gaultier, M. Collard. Occupée alors de l'éducation de mes filles, j'avais pu apprécier la méthode prompte et aisée de M. Gaultier, et je nommai sans crainte M. Collard instituteur des princes ; je n'eus jamais sujet de le regretter.

Tranquille sur le mode d'instruction que j'avais adopté pour cette première et jeune éducation des princes, je n'eus qu'à me louer du zèle de chacun, et

être satisfaite des progrès véritablement étonnants qu'obtinrent leur instituteur et leurs institutrices.

Je pus n'être jamais un instant loin des princes; je m'y dévouai de cœur et d'âme; mais je dois dire que le généreux congé accordé à Mme de Gain me rendait à Saint-Cloud la surveillance difficile. Mademoiselle apprenait plus que Monseigneur ne pouvait apprendre à son âge, et Monseigneur avait plus besoin de liberté, d'exercice, de gymnastique, que Mademoiselle ne devait même point entreprendre. Le Roi et Mme la duchesse de Berry le sentirent dans le dernier voyage qu'ils firent à Saint-Cloud. Revenue à Paris, le Roi m'en parla encore lui-même, et me conseilla de penser à chercher une sous-gouvernante.

Craignant d'être accablée de demandes, je ne fis connaître à personne mes projets et les recherches que je m'étais promis de faire; aucune n'avait pu me satisfaire. Le hasard me vint en aide.

Mme de Cossé revenant alors des eaux du Mont-Dore, y avait fait connaissance avec une jeune Espagnole amenée par Mme la comtesse Desmontiers. Au moment où elle me parlait de tout l'intérêt qu'elle lui avait inspiré, la jeune duchesse des Cars entra. Elle aussi avait vu cette jeune étrangère, elle aussi s'y intéressait; l'une et l'autre me proposèrent de me conter son histoire. Je fus curieuse de l'entendre, sans prévoir qu'elle serait un événement parmi nous. Mme de Cossé porta la parole :

« Mlle Eugenia Yzquierdo de Rivera est née à Madrid. Son père, homme d'esprit et de grande intelligence, était conseiller de Sa Majesté Charles IV, qui l'aimait et l'estimait et le chargea de plusieurs missions impor-

tantes qui, l'ayant amené à Paris, l'y firent séjourner longtemps dans la meilleure compagnie. Il fut plus particulièrement lié avec Mme de La Rochefoucauld (Mlle de Rohan), qui épousa depuis le marquis de Castellane. Ce fut chez elle que l'on connut la petite Eugenia Yzquierdo, alors âgée de quatre ans; chacun s'y intéressait, d'autant plus qu'elle venait d'avoir le malheur de perdre sa mère. Ne pouvant s'en occuper, M. Yzquierdo, par le conseil et sous la protection de Mme de Castellane, la plaça au couvent des Anglaises pour son éducation. Il mourut quelques années après. On sut d'abord au couvent que M. Yzquierdo avait laissé une fortune extrêmement obérée, et bientôt après, que les tuteurs d'Eugenia, loin de la protéger, avaient même déjà dissipé ce qu'il y avait de connu de la fortune de son père.

« Cette nouvelle fit une triste impression dans la maison ; chacune voulut l'aider, lui laissant ignorer sa position. Mme Canning, la vénérable supérieure du couvent, qui l'aimait comme on aime son enfant, trouva nécessaire de la lui apprendre, voulant lui donner en même temps l'assurance, comme consolation, qu'elle serait toujours l'enfant chérie de la maison, que chacun, heureux de l'y voir, elle ne devait avoir aucune crainte pour son avenir.

« Eugenia de Rivera fut touchée comme elle devait l'être d'une pareille proposition, mais elle mit de la discrétion à l'accepter. Elle pria la supérieure de vouloir bien lui donner un *emploi*. Mme Canning approuva cette résolution, embrassa son élève, et la félicita de son courage.

« A partir de ce moment, Mlle de Rivera, qui n'avait

que seize ans, voulut donner des leçons de musique à ses compagnes, qui se firent une joie de demander à leurs parents de travailler avec elle. Elle devint alors indépendante, et n'eut d'obligations envers ses compagnes que celles de la plus tendre amitié. Le prix des leçons étant remis à Mme Canning, elle eut aussi la consolation de n'être point à sa charge, mais de rendre service à ses amies et même un peu au couvent.

« Ses élèves étaient ses amies; elle perfectionna son propre talent, savait l'anglais, prit l'habitude du travail et même travailla trop, car cette année, fatiguée et malade, Mme Desmontiers, mariée depuis peu de temps, et la plus dévouée de ses amies, obtint de Mme Canning, pendant les vacances, de l'emmener avec elle au Mont-Dore pour se reposer et fortifier sa santé.

« C'est là, ajouta Mme de Cossé, que j'ai fait sa connaissance et me suis sincèrement attachée à elle; c'est là que Mme des Cars la vit et sut l'apprécier. »

Après avoir entendu avec attention ce récit, après en avoir pesé les détails, je dis à ma raison : « Supporter un grand revers de fortune, c'est bien; n'en être point abattue, c'est noble; se rendre indépendante, c'est discret; être aimée, estimée de *tout* un couvent, c'est merveille! Changer le sort de cette jeune personne peut n'être point difficile. » Et j'y pensais toujours.

Il y eut alors chez Mme la duchesse de Berry une réunion de charité pour l'œuvre des Jeunes Orphelines dont Mademoiselle était patronnesse. La comtesse Boni de Castellane y amena sa fille aînée, bien petite alors. Nous étions auprès l'une de l'autre. A propos d'orphelines, je lui parlai de Mlle Yzquierdo, qu'elle avait beau-

coup vue et protégée chez la marquise de Castellane, sa belle-mère, ainsi qu'au couvent des Anglaises, où elles étaient l'une et l'autre pensionnaires. Dès que je l'eus nommée, y prenant l'intérêt le plus vif, elle commença son histoire que je reconnus mot pour mot. Je m'aperçus que le Roi nous écoutait, elle aussi; je lui dis : « Continuez. » Le bien qu'elle disait de la jeune orpheline avait tant de feu, que le Roi s'approcha en riant. Il avait un faible pour l'esprit de Mme de Castellane, l'avouait même. Il lui demanda de continuer son histoire. Encouragée par moi, elle en comprit, avec tout son esprit, l'importance, et continua. Le Roi l'écouta avec intérêt; je le vis, m'approchai, et lui demandai tout bas la permission de lui en reparler le lendemain. Il fit un signe d'assentiment et s'éloigna.

Mme de Castellane avait tout compris, et me le dit. Elle ajouta : « Protégez-la, elle le mérite, et si le secours du couvent vous est nécessaire, je l'amènerai en masse aux pieds du Roi; ce sera un coup de théâtre ravissant. » Je calmai son intérêt, lui demandai de n'en point parler et de ne pas faire un pas de plus.

Cette même nuit encore, je ne pensai qu'à Eugenia de Rivera. « Elle me tourne la tête, me disais-je, et je ne l'ai jamais vue ! » C'est par ces mots que le lendemain matin je commençai à parler au Roi de Mlle Yzquierdo. Ce début le fit rire; je me dis : « Il a ri, c'est bon signe. » Il se souvenait parfaitement du récit de Mme Boni : j'arrivai enfin au dénouement difficile, mais bien amené, et lui exprimai mon désir de lui donner la place de sous-gouvernante. A cette demande, sa seule objection fut son pays : « Une étrangère, dit-il, cela

pourrait être un motif assez plausible d'opposition. » Je répondis à cela qu'avec son assentiment j'aurais le courage d'affronter les orages. Mais il dit alors ce mot désespérant et très utile aux princes : « Nous verrons ! »

La bonne et aimable Mme de Cossé, zélée pour la jeune étrangère, en avait beaucoup parlé à Mme la Dauphine et l'y avait intéressée, ce qui eut de l'influence sur le Roi. Le lendemain, je reçus le consentement de Sa Majesté et m'assurai de l'assentiment de Madame.

Il fut beau le jour où je pus l'annoncer à sa fidèle amie, Mme Desmontiers, la chargeant de lui apprendre cette nouvelle et de lui en faire connaître les détails : logée aux Tuileries, ainsi que Mme de Gain, mais indépendantes l'une de l'autre; sa table séparée, car je mettais du prix à la rendre heureuse en lui procurant le bonheur de recevoir les amies qui avaient su l'apprécier. M. Yzquierdo étant noble, le Roi put obtenir pour elle d'être nommée chanoinesse du chapitre de Sainte-Anne de Bavière, et il lui donna le titre de comtesse de Rivera.

Elle quitta alors le couvent; elle y fut regrettée autant qu'elle y avait été aimée, et je dois affirmer qu'elle n'oublia jamais les preuves d'attachement, d'amitié, que depuis son enfance elle y avait reçues.

La duchesse de Noailles me fit connaître la comtesse de Rivera et l'amena aux Tuileries. Je m'en étais fait une idée, une image, et je puis avec vérité assurer (ce qui est bien rare) qu'en la voyant je ne fus pas désappointée. Elle arriva belle, calme, noblement reconnaissante de la bonté du Roi. Elle me plut, et il fut convenu qu'elle serait bientôt établie aux Tuileries et

présentée à la Cour. Elle le fut à la première réception du Roi, par Mme la duchesse de Noailles et la comtesse Desmontiers. Mme de Rivera était charmante : sa belle taille, son air noble et modeste furent généralement approuvés. Je l'adoptai de cœur; les petits princes s'attachèrent à elle, et étaient ravis quand son heure arrivait; je partageai cette préférence bien naturelle.

Mme de Rivera n'a jamais trompé mon attente; toujours la même et sans nuages, dévouée, attentive avec mesure et noblesse, passionnée d'amour pour Monseigneur et Mademoiselle, mais sans faiblesse : se dévouer est la passion de son cœur. Elle plut au Roi, à Mme la Dauphine, et quand M. le Dauphin la connut davantage, il l'apprécia sincèrement. Elle eût donné sa vie pour cette famille royale qui l'accueillit avec une bonté bienveillante. Pour moi qui sus deviner son âme, elle fut une tendre fille, et j'aime à déclarer ici que j'éprouve pour elle un sentiment maternel. Depuis vingt-neuf ans que je la connais, je n'en ai pas reçu un mécompte, et chaque année se resserrent les sentiments que nous éprouvons l'une pour l'autre.

L'ouverture des Chambres eut lieu au Louvre le 22 décembre; l'affluence était prodigieuse. Mme la Dauphine, Mme la duchesse de Berry, Mme la duchesse et Mlle d'Orléans étaient dans une travée. Les Enfants de France y furent; Mme la duchesse de Berry prit M. le duc de Bordeaux près d'elle; Mme la duchesse d'Orléans appela Mademoiselle, qu'elle affectionnait tendrement. Le canon annonça que le Roi approchait. Au moment où il parut, la salle retentit d'acclamations. L'estrade préparée pour la famille royale l'avait été

pour le feu Roi; on y avait laissé, par mégarde, une petite élévation que le Roi ne vit pas et qui le fit chanceler. Par le mouvement qu'il fit, son chapeau, qu'il tenait sous le bras tomba; le duc d'Orléans le ramassa. Mme la duchesse d'Orléans me dit : « Le Roi allait tomber, mon mari l'a retenu. » Je lui répondis : « Non, Madame, Monseigneur a ramassé le chapeau de Sa Majesté. » Mme la Dauphine se retourna alors, et me régarda. Nous ne nous en parlâmes que six ans après; nous ne l'avions oublié ni l'une ni l'autre.

Au retour de Saint-Cloud, je changeai les heures auxquelles, jusqu'à présent, les princes étaient habitués; je les disposai de manière à pouvoir leur enseigner à faire des frais nécessaires dans la haute position où ils étaient placés : ils dînèrent à six heures, firent les honneurs de leur table, à laquelle étaient admis les militaires les plus distingués et une société choisie. J'étais entre Monseigneur et Mademoiselle, pouvant les avertir d'une politesse à faire avec amabilité et bienveillance. Un aide de camp ou gentilhomme d'honneur dirigeait le service. Après le dîner, je recevais les personnes qui n'y avaient point été invitées; beaucoup de militaires étaient charmés de venir.

En rapprochant mes jeunes princes de personnes distinguées et choisies, j'avais un but que déjà j'ai expliqué : il était nécessaire non seulement de leur apprendre à être aimables, mais aussi de leur faire apprécier la valeur de louanges acquises et méritées, étude si utile aux princes; puis, par-dessus tout, je désirais les mettre en garde contre la flatterie, si douce aux oreilles, mais perfide au cœur. Cette étude difficile m'embarrassait,

quand le hasard offrit une occasion précieuse pour donner la leçon que je méditais.

Un matin, c'était l'heure de récréation, les princes jouaient; on m'avertit qu'une société, qui déjà m'avait été recommandée, demandait la faveur de les voir un instant. Je ne pus le refuser. Les princes, si doux, si obligeants, contrariés de quitter leurs jeux, furent peu aimables, et n'en reçurent pas moins les dangereux compliments dont on les accabla, particulièrement sur leur charmante douceur; leur beauté fut admirée, jusqu'à celle de leurs cheveux. Tant d'exagération dans cet instant me déplut, et je terminai bientôt la séance. Les princes, je le vis, pleins de droiture et de franchise, étaient embarrassés de louanges si peu méritées. A ce moment même, les étrangers sortant, une porte entr'ouverte leur donna l'occasion d'entendre les observations de chacun.

« Ça ne valait pas la peine de venir de si loin pour les voir si peu! dit une vieille dame d'un ton mécontent. — Oh! pour cela non, dit un gros garçon; c'est à peine s'ils ont dit deux mots pour remercier de tous les compliments que papa et maman se tuaient de leur faire. Tu m'as fait rire, papa, quand tu disais : « Quelles « belles couleurs, et quels jolis cheveux! » Elle est pâle comme un œuf, tondue comme un garçon! — C'est bien vrai, dit la vieille dame. Docteur, elle aurait besoin d'une de vos médecines; et puis aussi, ils sont bien petits pour leur âge. — As-tu regardé la gouvernante? dit encore le gros garçon; elle n'avait pas l'air contente quand tu lui faisais des compliments sur la douceur de ses élèves; et moi, pendant ce temps, je

voyais bien qu'ils se taquinaient. Mais leur en a-t-on donné des compliments! » Le reste de la conversation se perdit dans l'éloignement. Les princes, qui avaient tout entendu, restaient pétrifiés. « Ils sont bien méchants! dirent-ils. — Ce sont simplement des flatteurs, leur répondis-je. — Après n'avoir cessé de nous louer, et avoir dit plus de cent fois qu'ils nous trouvaient charmants, que nous étions jolis; car, moi, je l'ai bien entendu, dit Mademoiselle, vouloir me donner une médecine, tant ils me trouvaient laide et mauvais visage ! Oh ! c'est trop fort! Je comprends donc enfin, ajouta-t-elle, ce que c'est que la flatterie : dire tout le contraire de la vérité; mais c'est un péché! Je m'en souviendrai toujours. »

Cette leçon était providentielle; je n'eusse pu la leur faire comprendre au point où l'un et l'autre la sentirent.

Le moment du sacre du Roi approchant, et la famille royale devant se rendre à Reims, les jeunes princes furent s'établir à Saint-Cloud, dans l'appartement qui venait d'être achevé selon les ordres et l'assentiment de Louis XVIII. Rien de plus agréable; la vue magnifique planant sur la Seine, Paris, Meudon ; l'air y était parfait, et le parc, devenu de plain-pied avec l'appartement, joint par l'élégant pont en fer, en avait fait pour les princes un séjour délicieux; ils s'y trouvaient en liberté et heureux.

Ils désirèrent donner une petite fête pour inaugurer ce parc, qui, dès lors, prit le nom de Trocadéro. Plusieurs amis de Monseigneur et de Mademoiselle y furent invités : les jeunes de Maillé, de Meffray, de

Nadailhac, de Bourbon-Busset, Josselin de Chabot, etc., amis de Monseigneur, ainsi que Mlles de Cossé. Il y eut goûter, jeu; les enfants demandèrent, pour terminer la fête, un grand et beau feu de joie. Des fagots furent apportés; on en fit une haute pile sur laquelle un drapeau blanc fut placé; on y mit le feu, qui, gagnant vite, fit craindre pour le drapeau. Tous crièrent : « Sauvez le drapeau! » Monseigneur, léger, actif, prompt comme l'éclair, grimpe, atteint le drapeau, le saisit, l'élève au-dessus de sa tête; il était ravissant, criant avec joie : « J'ai sauvé le drapeau ! » Je le vis, mon cœur battait de crainte; mais je vis aussi qu'il pourrait, vif et adroit, redescendre avec la même promptitude; il le fit. Les cris de : « Vive le duc de Bordeaux! » furent spontanés, étourdissants, la joie bruyante et l'enthousiasme général.

Cherchant à être agréable aux personnes attachées à mon jeune prince, avec la permission du Roi, je pus recevoir à Saint-Cloud les femmes et les enfants de ceux qui étaient mariés, et même les loger au château pendant l'absence de Sa Majesté. M. de Gontaut, Charlotte, son mari, leurs enfants, ainsi que ma chère Joséphine et ses enfants, vinrent habiter souvent, et particulièrement cette année, ma petite maison dans l'avenue de Saint-Cloud, qu'ils préféraient, étant discrets, et s'y trouvant indépendants. Des visites de Paris, généraux, officiers des gardes du corps et de la garde royale rendaient le séjour de Saint-Cloud agréable et gai. La marquise de Jumilhac venait nous voir souvent, ce qui enchantait nos petits princes; son esprit se mettait à la portée de tous les âges.

La Cour ne revint à Saint-Cloud que vers l'automne. Le Roi fut enchanté des changements de Montretout, qui, étant achevés, procuraient beaucoup d'agrément. Il convint que l'esprit créateur de la pauvre gouvernante, qu'on avait trouvé gigantesque, n'était que raisonnable, et le résultat parfait pour la santé. Bientôt le Roi n'eut plus d'autre but de promenade; Mme la Dauphine s'y plaisait, et même M. le Dauphin, qui, cherchant en plaisantant à me taquiner sur mon goût d'innovation, fut obligé de convenir que celle-ci était tellement nécessaire qu'il s'étonnait qu'on n'y eût pas pensé plus tôt.

On avait ordonné depuis quelque temps les eaux du Midi à Mme la duchesse de Berry, un peu souffrante; elle se décida pour celles des Pyrénées.

Arrivée dans le Béarn, la mère de Henri V fut reçue avec enthousiasme; elle leur rappelait, par son affabilité, sa gaieté et l'amour pour son fils, Jeanne d'Albret. Elle leur parla de son cher Henri; ils lui dirent: « Nous l'aimerons. » Elle répondit: « Il vous aimera aussi. » Elle vit au château de Pau la chambre où naquit Henri IV, son berceau même; tout l'intéressa.

Elle fut reçue à Pau par ma belle-sœur, la marquise de Gontaut, dans son magnifique château. La châtelaine lui plut par sa douce et gracieuse bienveillance, inventant chaque jour de nouveaux moyens de l'amuser et de lui plaire. La marquise de Gontaut était non seulement aimée, mais considérée à Pau, au point d'avoir été surnommée par les montagnards la « reine du Béarn ». La duchesse de Berry le sut, et lui dit gracieusement en arrivant chez elle: « C'est à la reine

du Béarn que je viens faire une visite. » Madame y reçut les hommages de tous les habitants, qui s'empressèrent de venir autour d'elle; le chant, la danse béarnaise et les fêtes champêtres, dans ce délicieux séjour, inventés par les soins de la marquise de Gontaut, l'enchantèrent.

En partant de Pau, Mme la duchesse de Berry, entourée de montagnards, leur disant adieu, jeta son chapeau à plume et prit le béret béarnais; les vivat, les cris, son succès ne peuvent se décrire.

Pour aider à faire les honneurs de sa maison, ma belle-sœur avait appelé près d'elle sa belle-fille, la comtesse Charles de Gontaut; Madame fut charmée de cette attention. Aimant beaucoup Adèle, elle l'avait nommée, au baptême de Monseigneur, au nombre de ses dames. Au moment de sa nomination, et je veux le dire tout bas pour ne pas la faire rougir, la famille royale me dit : « La duchesse de Berry a bien fait; elle a voulu donner l'exemple de la vertu parée des dons de la nature. »

Jusqu'au moment où je me serai acquittée d'une dette de tendre amitié, j'aurai le regret de ne pas l'avoir fait connaître encore. Je suis vieille, si vieille, que c'est presque présomption d'espérer avoir le temps de pouvoir naturellement la classer à sa date, à sa place. Je me décide donc à calmer l'inquiétude de mon cœur qui parle haut, en vous dépeignant le caractère, les qualités du duc et de la duchesse de Montmorency, et vous faire comprendre alors l'attrait, l'attachement et la vénération même que l'un et l'autre me font éprouver.

Mme la duchesse de Montmorency est douée des

plus aimables vertus, digne d'être donnée en exemple aux jeunes femmes de son siècle. Dans ses rapports d'amitié, d'une grâce aimable, d'une fidélité touchante; dans son intimité, elle a tout deviné, tout prévu, tout soulagé; vraie à un tel point que je l'ai vue sans cesse hésitant dans ses réponses, ses décisions, tant elle cherche à être juste et sincère jusqu'au scrupule. Quoique abordée aisément par toutes les classes, nul ne pourrait se permettre avec elle la familiarité trop commune de notre siècle. Sans jamais être arrêtée par aucun obstacle, la duchesse de Montmorency s'acquitte des devoirs que sa haute position et sa charité lui imposent. Ses amies, tout en l'admirant, disent tout bas qu'à Paris elle ne leur accorde pas le temps de jouir assez d'elle.

Le duc de Montmorency se joint aux actes de bonté, de bienfaisance de la duchesse, et son cœur est heureux de les multiplier; servir, obliger, se dévouer font son bonheur. Je n'ai jamais vu pousser plus loin l'abnégation sincère de soi-même; chaque action de sa vie est une attention pour autrui, *et si cet autrui est un ami*, il fait des prodiges. Dans la conversation habituelle du monde, l'indiscrétion, la médi ance font son supplice; il permet à ses amis d'en plaisanter avec une douce indulgence qui ajoute à l'agrément de son intimité.

Revenue à Paris, Mme la duchesse de Berry témoigna au Roi le désir de donner des fêtes, telles que bals, concerts, spectacles, etc. Sa Majesté y consentit, mais la prévint que, dans sa position, elle se trouvait obligée de prier ce que l'on appelle tout Paris, et qui peut se traduire par toutes les personnes présentées à la Cour; Madame

le comprenant, eut alors l'idée de soirées chez ses enfants. Le Roi l'approuva et me dit : « Elles seront chez vous, les invitations faites par vous, nous y viendrons tous. Il y aura moins d'étiquette; les enfants pourront y rester quelques moments; la Dauphine, j'en suis sûr, en sera charmée. Souvenez-vous qu'il faut aussi toujours y inviter les princes d'Orléans. » Ceci convenu, Madame remercia le Roi, et lui dit : « Il faut amuser les Français. — Et surtout la jeunesse », reprit le Roi, souriant en lui prenant gracieusement et aimablement la main.

Une somme allouée sur le budget des Enfants de France fut mise à part pour ces petites fêtes, moins nombreuses, plus intimes, et qui n'en furent que plus agréables.

Sa Majesté habitant l'appartement royal, les jeunes princes occupaient alors celui qu'il avait quitté.

Madame, jeune et pressée, commença ses soirées par une pièce à la mode : *Les Anglaises pour rire ;* des Anglais de la société et de bon goût lui demandèrent d'y assister, s'y joignirent avec gaieté, ce qui mit les deux nations d'accord pour s'amuser ensemble.

Ma première soirée fut un concert; les musiciens me donnèrent l'idée de surprendre Madame par la touchante cantate composée à la naissance de Mgr le duc de Bordeaux : « Dieu l'a donné, etc... », exécutée en chœur. L'effet fut beau, attendrissant. M. le duc de Bordeaux, un peu enrhumé, s'était couché de bonne heure; j'en fus charmée : l'exaltation de tous, sincère et bruyante, ne pouvait ni ne devait être comprise par lui. Les gracieuses petites mains de Mademoiselle

applaudirent, car déjà, à six ans, son esprit, son cœur, savaient tout comprendre.

Le Roi apprécié et chéri, l'intérieur de la famille royale était doux, mes princes tout prodigieux d'intelligence; l'éducation, bien établie, surprenait, je dois l'avouer, les personnes admises aux leçons : entourée de mes enfants et de mes amis, cette année, qui paraissait offrir le bonheur, fut pour moi cruellement troublée.

J'attendais le retour annuel de notre famille à Paris, quand ma belle-sœur, la marquise de Ganges, m'apprit que mon mari était retenu à Toulouse par une attaque de goutte dans la poitrine, dont elle ne me cachait pas le danger. Inquiète, je portai cette lettre au Roi, le suppliant de m'accorder un congé afin de partir à l'instant pour Toulouse, où mon devoir m'appelait. Le premier mot de Sa Majesté fut négatif : « Impossible! » me dit-il, et il l'expliqua ainsi : « Dans votre absence, votre responsabilité ne peut être communiquée. Pendant la vie de mon frère, plusieurs fois, désirant être auprès d'une de vos filles malade ou accouchant, vous aviez obligation de demander l'assentiment du Roi; ce n'était que pour quelques heures; il répondait alors : « Je m'en charge. » Mais je vous dis, hélas! que pour une longue séparation, je ne m'en charge pas. La responsabilité de gouvernante des Enfants de France est indivisible. Le zèle, le dévouement, l'intelligence de Mme de Rivera seraient, je l'avoue, un point de sécurité; mais je dois vous dire que vous ne pouvez vous éloigner qu'en donnant votre démission, que je refuse. Envoyez des courriers, faites tout au monde pour avoir des nouvelles; mais, je le répète avec regret : « Restez! »

Madame, bonne et compatissante, s'affligea de mes inquiétudes, et comprit qu'un bal dont elle se faisait fête, qui devait avoir lieu chez moi, devenait impossible; tout en le regrettant, elle fut la première à me le dire avec amitié. Mme la duchesse de Berry avait le tact du cœur qui attachait à elle.

Le lendemain de ce jour, mes craintes ne furent que trop péniblement confirmées : ce n'était plus une permission de départ qu'il fallait obtenir, mais celle de paraître devant Sa Majesté en costume de veuve; car telle était la rigueur de l'étiquette à la Cour. Le Roi, attaché à mon mari, comprit mes tristes regrets, et me permit, pendant les premiers jours de mon deuil, d'être remplacée dans mes visites près de lui par mesdames les sous-gouvernantes.

Peu de mois après, nous éprouvâmes un nouveau malheur : mon beau-frère, le marquis de Gontaut, mourut d'une courte maladie, et fut profondément et universellement regretté de sa famille et de ses nombreux amis.

Nos princes, grandissant, devenaient de plus en plus intéressants pour le Roi, qui, dans ce doux intérieur, se reposait des fatigantes anxiétés inséparables de sa haute position. C'est avec tristesse qu'il voyait s'approcher un changement nécessaire à l'éducation de Monseigneur. Je lui avouai que moi-même j'en étais préoccupée. « Parlons-en, me dit-il, j'y consens, mais ne faisons rien encore, ce moment me sera insupportable. Le Roi me l'ayant permis, je lui fis part d'un plan qui lui parut trop sévère : c'était de renoncer à faire un choix parmi l'entourage intime auquel les

jeunes princes étaient habitués; car, « oserais-je le dire au Roi? le sans-gêne de l'habitude est un danger dans toutes les positions, et principalement dans celle de Monseigneur, même enfant ». A cela, il ne put s'empêcher de sourire, et me dit : « Ici vous avez visé juste; car, dans mon intimité, il y a des personnes que mon inclination me porterait à choisir, et auprès desquelles je n'aurais pas l'ennui de la gêne que je crains dans un gouverneur auquel ni moi ni Henry ne serions habitués. Voyons, me dit-il, avec sa manière gracieuse et affable, nous pouvons tout concilier : je choisirai un grand et respectable nom, et sous son égide nous placerons les sommités du mérite en tous genres. »

Peu de jours après cette conversation, le Roi me parla du duc Matthieu de Montmorency : « Il est conciliant, me dit-il, de rapports doux; près de lui, Henry serait heureux, et il me serait agréable. Une erreur passée fut par lui sincèrement réparée. Voyez-le souvent, causez avec lui, il a autant que vous l'admiration du mérite; il saura vous comprendre. Je ne m'opposerai à rien de ce qui peut être utile à l'éducation de mon petit-fils, croyez-le. »

Rassurée ainsi, je vis bientôt le duc Matthieu de Montmorency; nous nous parlâmes à cœur ouvert, et nous nous comprîmes. Il s'attacha promptement au prince qui lui était promis; sa bienveillante douceur, son agréable esprit plurent tout d'abord à Monseigneur; mais, trop jeune encore pour passer à l'éducation des hommes, il fut convenu que l'on attendrait une année de plus.

Peu de temps après, un grand malheur me fut

annoncé par ma chère fille, la duchesse de Rohan : c'était le vendredi saint, à trois heures; elle était à l'église Saint-Thomas d'Aquin, près du duc de Montmorency, prosterné alors devant le tombeau de Notre-Seigneur, pieux comme un ange, priant comme un saint. Tout à coup elle le vit chanceler, s'affaisser, elle se précipite vers lui, on l'entoure, on le soutient, il était mort!...

A peine cette nouvelle était-elle répandue, que l'église Saint-Thomas d'Aquin était déjà entourée d'une foule de pauvres qui pleuraient à chaudes larmes la perte de leur bienfaiteur!

Impressionnée et en larmes, ma fille accourut aux Tuileries m'annoncer cette cruelle nouvelle. Dès que le Roi l'eut apprise, il envoya chercher les jeunes princes, et dit à Monseigneur : « Vous avez fait une grande perte. » Je la sentis moi-même jusqu'au fond du cœur. Les regrets furent unanimes : le duc Matthieu de Montmorency était vénéré, aimé de ses amis, et apprécié du monde (1).

(1) Le Père Mac Carthy, dans un sermon prêché dans la chapelle royale aux Tuileries, parla en ces termes de sa mort : « Heureux, ô mon Dieu! celui qui vient devant votre autel, au jour de votre mort, à l'heure même où vous expirâtes pour le salut du monde, exhaler son âme à vos pieds, s'évanouir dans vos bras et s'ensevelir dans votre tombeau. »

IX

Choix du duc de Rivière pour gouverneur. — Lettre au duc de Rivière. — Personnes attachées à l'éducation de Monseigneur. — Rosny et mort du duc de Rivière. — Le baron de Damas. — Bal. — Étrennes des jeunes princes. — Susceptibilité du duc d'Orléans. — Suppression de la garde nationale. — Madame à Dieppe. — Château de Saint-Leu. — Le prince de Polignac premier ministre. — Prise d'Alger. — Révolution de juillet 1830.

La mort du duc de Montmorency réveilla les ambitions. Le Roi, obsédé de demandes, en m'en parlant me dit : « Je les refuse toutes; mais cependant le moment est venu où il faut, hélas! sérieusement penser à faire un choix. Que dit-on dans le public? Qui nomme-t-on pour cette importante tâche? Et qu'en pensez-vous? dites-le-moi franchement. » Je me rappelle parfaitement ma réponse; la voici : « Si c'était une place proclamée par le nombre des voix, comme à l'Académie, la majorité serait pour l'auteur du *Génie du Christianisme;* mais je dois avouer à Votre Majesté que, même dans ce cas, je réserverais la mienne pour la donner au brave et respectable marquis de La Tour-Maubourg, ayant été cité comme un bon choix, et qui réunirait, je crois, plus sûrement l'assentiment général. » A cela, le Roi me répondit : « Ne vous donnez pas la peine de chercher davantage, je nomme le marquis de Rivière,

en lui donnant le titre de duc; en cela, j'ai suivi, je l'avoue, le penchant de mon cœur : je lui ai des obligations, il n'a cessé de s'exposer pour servir notre cause, il a supporté la prison, la misère, je l'aime et j'y suis habitué. »

Ayant appris la décision du Roi, il ne me restait plus qu'à faire des vœux pour que les talents du duc de Rivière, dans la tâche qui lui était confiée, pussent égaler ses sentiments d'honneur et de dévouement.

Le Roi apprit alors à Monseigneur le nom des personnes attachées à la formation de l'éducation.

Gouverneur : M. le duc de Rivière;

Précepteur : Mgr Tharin, évêque de Strasbourg;

Sous-précepteurs : l'abbé Martin de Noirlieu (aujourd'hui curé de Saint-Louis d'Antin) et M. de Barande. Il lui dit aussi qu'il aurait deux sous-gouverneurs, qu'il connaissait déjà : le comte de Maupas et le marquis de Barbençois; et il lui annonça de plus qu'il avait donné la charge de premier écuyer au prince de Léon, depuis duc de Rohan, auquel Monseigneur était non seulement habitué, mais très attaché.

Après avoir fini ce travail qui l'avait préoccupé, le Roi partit pour Compiègne, d'où bientôt j'eus l'honneur de recevoir une lettre de Sa Majesté, remplie de bonté, me recommandant d'avoir courage pour le jour de la séparation, fixée au dimanche suivant. Elle daignait, en même temps, m'annoncer que, ce même jour, elle me donnait le rang et le titre de duchesse, ajoutant aux appointements de ma charge une pension de 12,000 francs sur la liste civile.

Souvent, bien souvent, le Roi venait de bonne heure

chez les petits princes; il y vint le triste jour pour me donner ses derniers ordres; il nous trouva tous prêts, et moi-même déjà en grand habit. « Trouvez-vous, me dit-il d'abord, après la messe (car c'était un dimanche, jour de réception), dans ma chambre à coucher avec les enfants, Mmes les sous-gouvernantes, les aides de camp et toute la maison du duc de Bordeaux (1); quand je serai dans le cabinet d'audience, vous le saurez, et vous viendrez vers moi. »

Lorsque les portes s'ouvrirent, je vis le Roi debout, entouré des princesses, leur maison, ministres, ambassadeurs, etc.; près de là, le duc de Rivière. Le Roi l'appela et lui dit : « Duc de Rivière, je vous donne une grande preuve d'estime et de confiance en remettant à vos soins l'éducation de l'enfant que la Providence nous a donné, qui est aussi l'Enfant de la France. Vous apporterez, j'en suis sûr, dans ces importantes fonctions, un zèle et une prudence qui vous donneront des droits à ma reconnaissance, à celle de ma famille et de la France. »

Pendant que le Roi parlait au duc de Rivière, je rapprochai tout doucement Monseigneur près de lui: le gouverneur lui prit la main; de cette manière, ce moment redouté se passa naturellement.

Mademoiselle était près de moi; le Roi se tournant de mon côté, me dit : « Duchesse de Gontaut, je vous remercie de bon cœur des soins que vous avez donnés à l'éducation de ce cher enfant; continuez et achevez celle de cette enfant (montrant Mademoiselle), qui m'est aussi bien chère, et vous acquerrez de nouveaux

(1) On sait déjà que la maison de M. le duc de Berry avait passé à celle de M. le duc de Bordeaux après son baptême.

droits à ma reconnaissance. » Chère Mademoiselle, qui comprit sans doute alors qu'il n'y aurait pas entre nous de séparation, saisit mes deux mains avec tant de cœur que j'eus peine à calmer mon émotion.

En quittant le Roi, le duc de Rivière eut la gracieuse idée de conduire Monseigneur chez Mademoiselle. Heureux de se retrouver, ils se parlèrent naturellement de la matinée; Monseigneur raconta qu'à son retour il avait trouvé toutes les personnes dont désormais il devait être entouré; il avoua alors que, se connaissant si peu les uns et les autres, il avait été intimidé. Je le compris, et dans un élan de dévouement, il me vint en idée de chercher le moyen de faire connaître à M. le duc de Rivière et à son entourage l'admirable caractère et le cœur de Monseigneur, afin de faciliter ainsi, de premier abord, la confiance, l'intimité entre l'élève et les gouverneurs; et ce même soir, sans plus de réflexion, je me mis à écrire la lettre suivante, que j'adressai au duc de Rivière :

« Monseigneur le duc de Bordeaux vient d'entrer dans sa sixième année. C'est avec sagesse que l'ancien usage établit la mesure des deux éducations, attribuant à mon sexe le soin de préparer les facultés physiques et morales au développement important qui rentre dans les attributions du vôtre.

« C'est toujours en suivant l'impulsion de mon cœur que j'ai rempli facilement une tâche pour laquelle il ne m'a fallu que lui.

« La seconde éducation exige autant de dévouement joint à d'autres avantages, et le Roi n'en a jugé (sans

doute) aucun autre plus digne que vous, puisqu'il vous a confié cet enfant, que le Ciel, dans sa miséricorde, envoya pour consoler sa famille et la France.

« J'ai pensé qu'il serait peut-être intéressant pour vous de connaître, avec toute vérité, le mode d'éducation suivi jusqu'à ce jour; je prends la plume pour le tracer.

« Ma seule méthode a été une observation continuelle; profitant de tout pour améliorer et instruire, ne laissant jamais échapper le moment d'un tort pour amener celui de la réflexion. Je voyais tout, j'entendais tout, rien n'a pu m'être caché; les détails les plus minutieux étaient dirigés par moi; les défauts même des personnes attachées à l'éducation étaient surveillés, la moindre flatterie réprimée, la vérité *scrupuleusement* et *sévèrement* observée.

« Monseigneur et Mademoiselle me croient aveuglément, car je ne les ai jamais trompés, même en plaisantant. Une plaisanterie que l'esprit d'un enfant ne peut comprendre l'embarrasse, lui ôte l'aisance de la confiance, l'humilie et l'irrite même s'il peut croire qu'il a été joué.

« Monseigneur a encore plus besoin de ces ménagements que la plupart des enfants. La droiture et la générosité de son caractère le portent à tout prendre au sérieux; quand il croit entrevoir que l'on fait de la peine à quelqu'un, celui qui lui paraît opprimé devient alors l'objet de son vif intérêt; il prend sa défense avec chaleur, et n'épargne pas les reproches; il montre même, en ces occasions, une énergie qui contraste avec la timidité naturelle de son caractère. Avec un tel enfant, j'ai dû éviter l'ombre même d'une injustice.

« Il chérit Mademoiselle avec une tendresse extrême, il est doux, complaisant, attentif pour elle. J'ai toujours évité soigneusement entre Leurs Altesses Royales les petites contestations de l'enfance; quelque peu importantes qu'elles paraissent d'abord, elles font naître l'habitude des discussions, qui finissent insensiblement par aigrir le caractère.

« J'ai tâché de garantir Leurs Altesses Royales, autant que possible, du danger des caprices, ne souffrant pas de retour sur une décision prise, et tenant invariablement moi-même à celles que j'avais annoncées.

« Il faudra du temps, de l'amitié, de la tendresse pour obtenir la confiance de Monseigneur. Les traits de son visage m'indiquent l'état de son âme, il parle peu de ce qu'il éprouve, a beaucoup de sensibilité, mais un pouvoir sur lui-même remarquable à son âge : je l'ai vu souffrir sans vouloir se plaindre.

« On a été frappé des efforts qu'il a faits pour surmonter une timidité que je me suis particulièrement attachée à vaincre. J'ai pu lui faire comprendre la nécessité pour un prince de parler à des étrangers d'une manière noble, gracieuse et intelligible; ce soin m'a constamment occupée, et les progrès obtenus cette année, pendant le voyage de Saint-Cloud, sont dus à sa tendre soumission envers moi et au désir touchant qu'il me témoigne de suivre mes avis.

« Les leçons de Son Altesse Royale ont été souvent publiques pour les personnes qui m'ont exprimé le désir d'y assister. Monseigneur y a gagné de l'aisance, de l'assurance, et j'y ai trouvé l'avantage de faire connaître, autant que possible, la justesse de son esprit et une doci-

lité d'autant plus remarquable qu'elle est jointe à une extrême vivacité, qui peut être regardée comme son seul défaut. Elle s'est manifestée dès le berceau. Je me suis attachée à en prévenir ou du moins à en diminuer même les apparences. Monseigneur cède à une bonne raison, et n'a jamais résisté à l'inébranlable fermeté que j'ai cru devoir employer comme base indispensable d'une éducation solide.

« J'ai vu souvent Monseigneur, au milieu d'une vivacité, être arrêté par un mot d'amitié, et j'ai même été quelquefois obligée de le consoler d'un tort qu'il m'avouait avec une touchante franchise.

« Je me suis toujours appliquée à lui ôter tout moyen, tout prétexte de cacher ses fautes : une mauvaise honte conduit imperceptiblement à la dissimulation et au mensonge. Je suis heureuse d'affirmer que Monseigneur est vrai jusqu'au scrupule.

« J'ai cru nécessaire, en raison de la vivacité de son caractère et de la haute destinée qui l'attend, de le contraindre à réfléchir avant d'agir. Le mot *justice* est un vrai charme pour lui : je n'ai jamais vu un cœur plus loyal.

« Par égard pour l'éducation que quitte Monseigneur, je crois de mon devoir de donner une explication exacte et à la lettre des connaissances acquises jusqu'à ce jour. Mais ne voulant pas vous fatiguer de détails, et dans le cas, mon cher duc, où vous désireriez les suivre sur le journal qui a été écrit par chaque maître, vous trouverez le bien et le mal inscrits, jour par jour, avec une scrupuleuse vérité.

« Je dois rendre hautement justice aux personnes

que j'ai chargées de m'aider dans l'éducation de Monseigneur et de Mademoiselle. Elles peuvent aussi éprouver la satisfaction d'avoir loyalement rempli leur devoir. Ce témoignage leur est dû d'autant plus que des progrès étonnants ont été obtenus de Leurs Altesses Royales sans nuire à leur santé, ni même les fatiguer. Les leçons courtes, animées, aussi intéressantes que gaies, occupant à la fois l'esprit et les yeux, la mémoire et l'intelligence, sont séparées par des récréations.

« La méthode d'enseigner en s'amusant est de mode, et me paraît mener à une éducation tout à fait superficielle : ce n'est pas celle que j'ai cherchée. Que l'instituteur démontre facilement, mais qu'il laisse l'élève se donner de la peine, car il faut qu'il sache de bonne heure les difficultés de la vie et qu'il s'accoutume à les surmonter. Il est essentiellement nécessaire, je crois, que le maître évite une explication lourde et monotone; l'enfant vif s'en fatigue, et perd l'élan de l'esprit : l'énergie de son caractère s'éteint, il contracte, pour se sauver de l'ennui, l'habitude funeste des distractions.

« J'aime à rendre justice au zèle constant des institutrices attachées aux princes : Mlle Vachon et Mlle Della Torre. Mlle Vachon a appris l'italien à Mademoiselle; elle a enseigné à Monseigneur ce qu'il sait d'allemand. Respectant en tout l'opinion publique, cherchant consciencieusement le bien, et m'éloignant de toute partialité, j'ai voulu pour toutes les études l'appui d'un maître connu, dont l'habitude d'enseigner pût me donner entière sécurité. J'ai donné pour chaque talent un maître, et S. A. R. Mademoiselle aura un professeur pour chaque science

« Le dimanche, Monseigneur et Mademoiselle, comme récompense et délassement, donnent les leçons qu'ils ont apprises dans la semaine aux maîtres et instituteurs, ainsi qu'à leurs jeunes amis. Monseigneur est heureux de placer les traits qui l'ont frappé; il n'oublie jamais ceux de bonté et de justice, il les récite avec feu et plaisir.

« Un enfant prince, exposé à être loué, court le risque de se croire un prodige. Pour obvier à cet inconvénient, Monseigneur et Mademoiselle ont eu souvent des cours d'enfants à peu près de leur âge. J'ai cherché, par ce moyen, à leur donner l'habitude de voir des succès sans envie et d'en obtenir sans vanité. J'ai mis un soin particulier à n'admettre dans l'intimité des études et des jeux que des enfants soignés et bien élevés; ceux mêmes dont j'étais le plus sûre étaient surveillés : il est si nécessaire de tout entendre, quand rien dans l'éducation n'est indifférent, et l'exemple d'une immense conquence !

« Cette surveillance est sans doute fatigante pour un chef, car elle doit être de tous les instants; je la trouve d'une telle importance, que je ne me suis jamais permis une négligence dans ce devoir.

« Pour faire naître entre les princes une utile émulation et fixer leur attention, il était établi que lors des leçons, et particulièrement dans les cours, des jetons seraient donnés, comme récompense, pour les réponses correctes, et seraient retirés pour les fautes de mémoire et de jugement. Ce mode d'encouragement a des avantages, mais doit être employé avec l'impartialité la plus rigoureuse : une préférence, une complaisance devien-

draient une dangereuse leçon pour l'esprit droit de Monseigneur et celui si pénétrant de Mademoiselle, auquel rien n'échappe.

« A la fin de chaque mois, le Roi et Madame payent les jetons : le montant en est consacré à de bonnes œuvres, telles que d'habiller de pauvres femmes, des vieillards ou des enfants. Ces charités étaient réservées pour les époques de la Saint-Louis et de la Saint-Henri. Ces deux jours, des distributions étaient faites à des indigents choisis par les Sœurs de la Charité, chez lesquelles, et sans ostentation, se passait ce jour de fête de Leurs Altesses Royales.

« L'année dernière, il manquait trois cents francs à la bourse de cette charité. Monseigneur et Mademoiselle ont demandé à doubler leur travail, et en peu de jours ont pu gagner cette petite somme, tant ces aimables enfants ont mis de zèle et d'ardeur pour l'obtenir.

« Dans toutes les occasions, j'ai cherché à ramener l'esprit de Monseigneur vers la morale de la religion ; je m'en suis servie comme frein, je l'ai présentée comme espérance ; pensant que le jeune âge du prince ne comporte pas encore un enseignement dogmatique, je laisse à des mains plus habiles une tâche qui leur convient mieux qu'à moi.

« L'accord le plus parfait a toujours régné entre Mmes les sous-gouvernantes et moi ; elles se sont identifiées à mes vues sur l'éducation avec l'abandon de l'amitié. Jamais aucun nuage n'a opposé un obstacle. Concourant au même but, j'ai trouvé même rectitude, même dévouement.

« J'ai eu un scrupule qui peut paraître minutieux, et

comme tel, je l'avoue, c'est de n'avoir jamais permis à personne de rester seul avec ce précieux enfant, m'étant fait une loi constante, pour moi-même, d'avoir entre lui et moi un témoin nuit et jour, dans les leçons, les réprimandes, les punitions; il me semblait que je répondais à chaque Français de cet *Enfant de la France*. J'ai toujours voulu être jugée, tant j'ai sincèrement cherché à remplir mon devoir envers la famille royale, qui avait daigné me témoigner une flatteuse confiance.

« Mon caractère, naturellement prononcé, se serait difficilement prêté aux avis de chacun, mais dans la pensée que tout cœur français considère cet Enfant comme le sien propre, loin de me blesser des conseils qui m'étaient offerts, j'étais heureuse d'adopter pour le bien une idée qui n'avait pas été conçue par moi.

« Il est bien temps, mon cher duc, de terminer cette longue lettre, dans laquelle j'ai cherché à vous tracer naïvement la première éducation de notre cher prince. Ma tâche est remplie, le passé n'est plus rien pour moi. C'est dans l'avenir que je cherche, que j'entrevois un grand prince. Qu'il le soit donc, ce précieux enfant, qu'il réponde au prodige de sa naissance, à tous nos vœux, à tant d'espérances! Qu'il soit pieux sincèrement, savant sans orgueil; qu'il puise sa force dans sa loyauté, dans sa sagesse! Puisse-t-il enfin être un jour votre gloire et l'honneur de la France ! »

Le lendemain matin, la première visite de Monseigneur fut pour Mademoiselle. Le duc de Rivière vit alors sur mon bureau une lettre à son adresse; reconnaissant mon écriture, il me demanda de la lire; j'y

consentis, et après les premières pages, il me dit avec sa bonne humeur accoutumée : « Chère duchesse, vous vous êtes donné une bien aimable peine; mais ne saviez-vous donc pas que, de temps immémorial, tout successeur évite avec soin de suivre les errements du prédécesseur? » Sur le même ton, je répondis : « Je l'ai entendu dire, mais étant un peu optimiste, je ne voulus pas le croire. »

Bientôt s'établirent d'aimables et bienveillants rapports entre les deux éducations. M. de Maupas, d'un caractère conciliant et doux, plut à Monseigneur.

Le caractère franc, droit et loyal de M. de Barbençois fut compris par M. le duc de Bordeaux; quoique bien jeune encore, il sut l'estimer et l'aimer toujours.

Le choix du sous-précepteur fut généralement approuvé : M. de Barande, prodigieusement instruit, sorti premier de l'École polytechnique, froid, rigide (comme l'explique le dictionnaire), c'est-à-dire sévère, intègre. On comprendra qu'il fallait connaître à fond ce caractère pour pouvoir l'apprécier au point où il mérite de l'être. Je sus le comprendre et avoir pour lui une profonde estime.

Sur l'*Almanach royal*, la place de premier valet de chambre est classée en dernier; mais dans l'estime générale, le chevalier de Lavillatte, nommé premier valet de chambre de Monseigneur, fut placé haut, et voici son histoire :

Dans les temps mauvais de la Révolution, le père de M. de Lavillatte fut arrêté, condamné à mort et enfermé avec son fils, qui, intelligent et hardi, parvint à le sauver. Au moment où l'exécution allait avoir

lieu, ouvrant la prison, on n'y trouva plus que le fils de la victime. Un tel dévouement n'ayant point été prévu par la loi, nul n'osa le condamner, et l'on comprendra aisément que sa nomination auprès de M. le duc de Bordeaux obtint l'assentiment général. Le jeune prince le vénéra, et ne cessa de conserver pour lui une sincère amitié.

M. Martin de Noirlieu, aumônier de l'École polytechnique, avait été choisi par M. le Dauphin, et dès qu'il put être connu parmi les personnes des deux éducations, il en fut apprécié.

On doit se souvenir qu'au moment où je fus nommée gouvernante des Enfants de France, le roi Louis XVIII m'indiqua les droits de ma charge, parmi lesquels était celui de donner, au nom de Monseigneur, en l'absence de Sa Majesté et des princes de la famille royale, le mot d'ordre aux officiers de tous grades, et même aux maréchaux. Je compris alors, et j'eus à craindre ensuite que le mélange militaire et civil des éducations qui m'étaient confiées ne me mît quelquefois dans la nécessité de blesser des susceptibilités; mais j'eus l'espérance qu'avec politesse, égards, sincérité de cœur, je pourrais peut-être éviter l'écueil que je craignais.

Je crois sincèrement n'avoir blessé personne, et en titre de gloire, m'être acquis des amis. Mais au moment où j'écris cette réflexion, il me vient un souvenir dont j'avais oublié de faire mention et qui peut prouver que mes craintes avaient quelque vraisemblance.

Dans une des promenades de Monseigneur et de Mademoiselle, un jour, arrivant à la porte Maillot, un des gardes chargés de la police du bois de Boulogne s'élance

en avant des chevaux, criant : « Arrêtez! une machine infernale vient d'être placée sur le chemin du prince! » Le général de Montélégier, de premier mouvement, tire le cordon, s'écriant : « N'avancez pas! il y a du danger pour Monseigneur! » A ces mots, je me levai, mis la tête à la portière, et dis à l'escorte : « Il ne peut y avoir de danger pour Monseigneur entouré de la garde royale ; continuez votre marche, mais faites arrêter cet homme qui vient de donner l'alarme ; qu'il soit conduit au poste de Bagatelle avec sa machine infernale! » M. de Montélégier dit à cela vivement : « Madame, je suis général! » Je répondis en riant : « Et moi, je suis prince. »

L'escorte partit. Monseigneur, charmé d'aller vite, se réjouissant de ce petit incident, battit des mains.

Arrivés à Bagatelle, nous trouvâmes le coupable, tremblant, pleurant, entouré du poste examinant la fameuse machine infernale, qui n'était autre chose qu'une grande marmite de fer remplie de clous, de bouteilles cassées et de poudre. Au moment où nous parûmes, il se jeta à genoux, mains jointes, demandant miséricorde, ayant déjà avoué qu'il était l'auteur de ce petit événement, pour lequel il avait espéré, disait-il, une belle récompense.

De retour à Paris, je fus rendre compte au Roi de ce qui venait de se passer; il approuva les ordres que j'avais donnés. Le lendemain, le colonel, ainsi que tous les officiers de son régiment, vint à la réception de Monseigneur pour me remercier au nom de tout le corps. Monseigneur, n'oubliant pas le coupable, me dit tout bas qu'il désirait demander sa grâce. Je l'y encourageai.

Mademoiselle se joignit à lui, et se prenant par la main, ils s'avancèrent vers le colonel, qui leur promit de tâcher d'adoucir la punition que l'homme méritait. Nous sûmes plus tard qu'à la demande des jeunes princes elle se réduisit à peu de jours de prison.

Pendant la réception, je m'aperçus que le général de Montélégier me boudait. Plus tard, nous nous raccommodâmes et oubliâmes ce moment de susceptibilité.

Dans les premiers temps de son mariage, Mme la duchesse de Berry désira passer, dans la belle saison, quelques mois à la campagne, où elle pût, sans étiquette, se reposer de sa vie de princesse. Monseigneur, comprenant ce désir, non seulement le partagea, mais lui permit d'employer une somme dont elle pouvait disposer pour faire l'acquisition de la terre de Rosny. Ils s'y plurent, y furent heureux, en jouirent jusqu'au moment où le plus affreux des malheurs mit fin à l'espoir d'un heureux avenir.

Après la mort de M. le duc de Berry, en souvenir du goût qu'il avait pour Rosny, Madame ne voulut point abandonner cette demeure. Elle y fit de pieuses fondations, celle d'un asile pour les veuves et les vieillards, une école pour les enfants pauvres; mais son principal motif, son plus ardent désir fut de pouvoir y faire bâtir une église et construire une chapelle destinée à recevoir le précieux dépôt du cœur de son auguste époux. C'était presque l'impossible, mais elle l'obtint, par ses vives sollicitations, de la bonté du Roi. Un chapelain fut établi, une fondation de messes et de prières assurée pour l'âme de celui qui coûta tant de larmes à sa famille et à ceux qui surent l'apprécier.

Le Roi, M. le Dauphin, Mme la Dauphine assistèrent à la consécration du monument funèbre, qui contint alors le meilleur, le plus noble des cœurs.

Mme la duchesse de Berry, aimant à surveiller les différents établissements fondés par elle à Rosny, y allait souvent, accompagnée de Mme la Dauphine et même du Roi. Mme la duchesse d'Orléans y fut souvent.

Dans un de ses voyages, Madame y mena Mademoiselle; je l'y suivis. Mademoiselle, ayant huit ans alors, comprenait déjà le malheur d'être orpheline.

Arrivant à Rosny, j'aperçus de loin, et pour la première fois, le monument élevé à la mémoire de Monseigneur; j'en fus impressionnée, et demandai à Madame la permission de faire connaître à Mademoiselle, et près des précieux restes de son père, les détails touchants de ses derniers moments : son pardon sublime pour l'assassin qui lui avait donné la mort; sa grâce, qu'il ne cessa jusqu'à son dernier soupir de demander au Roi. Il m'importait aussi de faire comprendre à ce jeune cœur l'agonie des souffrances de celui de sa mère, si grande, si courageuse, et qui put, jusqu'au dernier instant, donner à Monseigneur mourant force et consolation; enfin, tout ce qui devait lui rendre précieux le souvenir de son père et augmenter son amour filial envers sa mère.

Madame, touchée des sentiments que je venais de lui exprimer, m'approuva, et désira que Mademoiselle pût les connaître.

Le jour suivant, après la messe, Madame s'étant retirée, Mademoiselle s'agenouilla au pied du monument funèbre, écouta le triste récit de la mort de son père.

Bientôt je vis couler ses larmes, étendre ses bras sur ce marbre si près du noble cœur qu'elle pouvait alors apprécier. Admirable petite princesse! Elle était touchante, charmante alors ! Je regrettai que Madame nous eût quittées si vite. Elle demanda d'aller la rejoindre; je l'y conduisis et les laissai seules.

Le voyage terminé, Madame apprit que la santé du duc de Rivière donnait de vives inquiétudes; elles furent confirmées à notre arrivée à Paris. Je courus à son appartement; j'y trouvai plusieurs médecins, entre autres le docteur Récamier, qui me dit : « M. le duc sait que vous arrivez, il parle de vous ; approchez, vous le trouverez mal, bien mal, mais il vous reconnaîtra. » Le Roi était près de lui, lui parlait avec une consolante bonté ; il répondit avec résignation. Déjà il avait confié à Sa Majesté qu'il comprenait son état et désirait être administré. Il le fut avec calme, profonde piété et parfaite résignation ; le Roi était présent, ainsi que M. le Dauphin et ses nombreux amis. Je crois me rappeler, sans en être sûre, que M. le duc de Bordeaux y assista auprès du Roi.

Le danger devint plus pressant. M. Récamier déclara qu'il ne restait qu'un seul moyen de sauver le malade: celui de faire essai du régime d'eau froide. Les avis furent partagés, mais on s'y décida. On dit qu'il le supporta debout sur son lit, parfaitement sensible et courageux. Ce violent parti, inconnu alors, effraya ses parents, ses amis, et ne put le sauver.

Le duc de Rivière, doux, conciliant, fut un exemple rare, car il vécut et mourut favori du Roi, sans jaloux, sans ennemis.

M. de Rivière ne fut point immédiatement remplacé. MM. de Barbançois et de Maupas remplirent les fonctions de gouverneur jusqu'à la nomination du baron de Damas, alors ministre de la guerre, aide de camp gentilhomme d'honneur de M. le Dauphin, et qui, à sa vive sollicitation, fut nommé gouverneur.

Ce fut dans son cabinet que le Roi présenta le baron de Damas à son élève; nous y étions. Monseigneur fut un peu intimidé... quand le baron, s'avançant près de lui, fit un profond salut, et dit : « Monseigneur!... je me recommande à vous ! » Ce à quoi Monseigneur, ne sachant que répondre, ne répondit rien ; et comme personne ne disait mot, le Roi alors nous congédia.

Quand M. le duc de Bordeaux apprit que M. de Damas avait six ou sept garçons à peu près de son âge, et une seule fille, il pensa que les garçons joueraient avec lui et que la fille ne les embarrasserait pas; sa gaieté revint.

L'hiver ayant ramené à Paris la plupart de la société, ainsi que beaucoup d'étrangers, Mme la duchesse de Berry désira alors donner un bal costumé ; trop nombreux pour être contenu dans ses appartements, il fut convenu qu'il aurait lieu dans ceux des jeunes princes.

Prendre une époque fut une grande affaire ; celle où Marie de Lorraine vint en France pour faire une visite à sa fille Marie Stuart, reine d'Écosse, fut adoptée à la majorité.

La description de ce bal ne peut avoir d'intérêt que dans les noms historiques représentés par les princes et les personnes de la société dont il me reste quelques souvenirs.

Les rôles furent distribués ; le mien fut celui d'une dame châtelaine recevant les princesses et leur cour. Mme la duchesse de Berry représenta Marie Stuart ; M. le duc de Chartres, François II.

Rois et Reines :	*Représentés par :*
Marie Stuart.	Mme la duchesse de Berry.
François II.	M. le duc de Chartres.
Marie de Lorraine.	Lady Stuart-Rothsay
Catherine de Médicis.	Marquise de Podenas.
Jeanne d'Albret.	Comtesse de Juigné.

Princesses du sang :	*Représentées par :*
Marguerite de Savoie, sœur de Henri II.	Comtesse Henri de Biron.
Claude, duchesse de Lorraine, fille de Henri II.	Marquise Oudinot.
Princesse de Condé.	Comtesse de Noailles.
Duchesse de Montpensier.	Duchesse de Liancourt.
Princesse de Ferrare.	Comtesse de Brissac.

Dames d'honneur :	*Représentées par :*
Princesse d'Uzès.	Comtesse d'Orglandes.
Duchesse de Bouillon.	Marquise de Montcalm.
Duchesse de Valentinois.	Duchesse de Caylus.
Comtesse de Coligny.	Comtesse de Montaut.

Maréchaux :	*Représentés par :*
Maréchal de Brissac.	Comte de Brissac.
— de Cossé.	— de Cossé.
— Damville.	— d'Osembray.
— de Saint-André.	Duc de Richelieu.
— de Biron.	Comte Henri de Biron.

L'amiral de Chabot avait dû être représenté par le prince de Léon, qui ne put assister au bal, étant en deuil de sa mère, la duchesse de Rohan.

19

Gentilshommes :	*Représentés par :*
François de Médicis.	M. de San-Giacomo.
Lanoué Bras-de-fer.	Comte Ad. de Damas.

Officier de la reine représenté par :

Le comte de Mailly.

Demoiselles d'honneur de Marie de Médicis :

Miss Louisa Stuart.
Miss Thelusson.

Dames d'honneur :	*Représentées par :*
Comtesse of Argyll.	Baronne de Delmar.
Lady Fleming.	Lady Aldborough.
Lady Seton.	Lady Bendlesham.
Lady Rothes.	Lady Combermere.
Countess of Casillis.	Lady E. Vernon.

Les quatre Marie représentées par :

Miss Baring.
Miss Caulfield.
Miss Acton.
Miss Pole Carew.

Gentilshommes d'honneur :	*Représentés par :*
Lord Huntly.	Lord Ranelagh.
Lord Drummond.	Capitaine Drummond.
Lord Seton.	Lord Forwich.
Earl of Lennox.	Lord Aboyne.

Mme la duchesse d'Orléans m'ayant exprimé le désir de voir le coup d'œil plutôt que d'en faire partie, je pus faire arranger pour elle, dans la grande galerie appartenant à Mademoiselle, une loge où elle pût assister avec les princesses ses filles (1).

(1) Je pus même faire pratiquer dans l'enfoncement d'une

Mme la Dauphine, trouvant cette idée bonne et amusante, s'en fit construire une sur l'escalier du pavillon de Flore, où elle fut pour un moment, incognito, avec M. le Dauphin et même Charles X, afin de voir l'entrée des reines et des cours ; ils assistèrent ensuite au bal.

Le costume des princesses et de leurs dames fut superbe ; Mme la Dauphine eut la bonté d'ajouter à leur magnificence en prêtant non seulement ses bijoux, mais une partie de ceux de la couronne.

L'arrivée des reines fut annoncée par la musique des gardes du corps qui les précédaient en uniforme et en grande tenue.

Les dames invitées occupaient déjà les places qui leur étaient désignées, elles se levèrent spontanément. Étant convenues entre elles de se costumer en gaze d'argent et satin blanc, l'effet en fut gracieux, charmant.

Marie Stuart parut alors, entourée de la cour de France; François II lui donnait la main, suivi des principaux seigneurs. Dans la salle du bal était un trône destiné à la reine d'Écosse. Mme la duchesse de Berry s'avança ; M. le duc de Chartres lui donna la main pour en monter les degrés. Madame lui fit signe de s'asseoir près d'elle ; M. le duc de Chartres se plaça alors en arrière du trône, ôta son chapeau à plumes blanches avec grâce, s'inclina profondément et dit : « Madame, je connais ma place ! » L'approbation fut générale. Je m'élançai alors vers la loge de Mme la

grande fenêtre, dans la galerie du bal, une loge destinée à la marquise de Jumilhac et à sa sœur, la comtesse de Montcalm, où elles purent recevoir les habitués de leur salon. Cette attention leur fit plaisir, j'en fus heureuse.

duchesse d'Orléans, et lui demandai si elle avait remarqué le tact parfait de Monseigneur. « Je l'ai vu, me dit-elle, et l'approuve. »

Le marquis de Huntly, dans sa jeunesse, avait été ce qui s'appelait alors un beau danseur. Il eut l'honneur d'ouvrir un bal paré à Versailles avec la reine Marie-Antoinette. Charles X s'en souvint et voulut qu'il ouvrît ce bal costumé avec Mademoiselle. Le marquis de Huntly avait alors près de quatre-vingts ans, beau danseur toujours, et n'ayant point encore oublié les entrechats de Versailles. Toute la Cour applaudit, et les jeunes princes s'en amusèrent beaucoup; mais sachant son âge, ils ne s'en moquèrent point.

Revenant à mes principes d'éducation, je place ici un souvenir dont j'eusse dû parler plus tôt; à ma demande, le Roi avait accordé à Mademoiselle une pension à sa disposition, lui fournissant ainsi le moyen de secourir le malheur, d'être agréable à ses amies, d'avoir d'aimables attentions pour ses entours ; ce qui lui procura le plaisir de se donner, le jour de l'an, une petite fête : celle de distribuer des présents dont nous faisions ensemble, et en grand mystère, l'exposition et la liste, afin de surprendre les personnes choisies par elle.

Je dois dire que Mademoiselle jouissait cent fois plus de donner que de recevoir. Mme la duchesse de Berry, toujours charmante pour elle, savait deviner ce qui pouvait lui plaire; moi-même je lui offrais de petites misères, qu'elle recevait avec plaisir ; mais voilà jusqu'alors où se bornaient pour elle les étrennes du jour de l'an.

Écrivant cette réflexion, il me vient un souvenir

d'une chose singulière. Mme la Dauphine ne donnait point d'étrennes à Monseigneur et à Mademoiselle, mais n'omettait jamais d'en donner aux enfants de M. le duc d'Orléans. C'est par hasard que le Roi le sut ; touché du tact des petits princes, qui n'en avaient point fait l'observation, il forma le projet de les en récompenser, et leur demanda ce qu'ils désiraient le plus pour leurs étrennes : « Ce sont des chevaux que je puisse monter, dit Monseigneur avec vivacité. — C'est une voiture et même un petit postillon, dit Mademoiselle avec timidité. »

Le Roi fit faire le dessin d'une petite voiture, deux chevaux et un postillon ; il le présenta à Mademoiselle le jour de l'an. « N'est-ce pas là ce que vous désiriez ? » lui dit-il. Elle comprit la plaisanterie, et répondit en riant : « C'est bien joli, mais c'est bien petit. » Le Roi, charmé de sa bonne humeur, l'embrassa et mena les jeunes princes à la fenêtre, d'où ils virent dans la cour des Tuileries, poneys, calèche et même petit postillon. Leur joie, leur reconnaissance furent complètes ; ils en jouirent l'un et l'autre, jusqu'au moment où ils ne possédèrent plus rien.

M. le duc de Bordeaux ayant reçu de dona Maria, fille de dom Pedro, empereur du Brésil, un présent d'oiseaux et de papillons qu'il trouvait superbes, demanda au Roi la permission de lui envoyer, pour l'en remercier, un charmant joujou qu'il avait eu la bonté de lui donner le jour de la Saint-Henri, et qu'il admirait beaucoup : c'était la représentation d'une mer orageuse en or et argent, couverte de petits vaisseaux qui, par un ressort, s'agitaient, se mettaient en mouve-

ment, et des airs charmants se faisaient entendre (1). Le Roi permit de l'envoyer, et me dit tout bas : « J'ai déjà remarqué avec plaisir que Henri n'est pas égoïste; c'est le signe d'un bon cœur. »

Le roi et la reine de Naples revenant d'Espagne, où le mariage de la princesse Marie-Christine avait eu lieu, passèrent à Paris. Après avoir visité tous les châteaux royaux, Charles X leur demanda de venir à Saint-Cloud, où la famille royale et les princes d'Orléans les rejoignirent. Il y eut à cette occasion spectacle au château : le Roi permit aux jeunes princes d'y assister; donnant le bras à la reine de Naples pour l'y conduire, il dit à Monseigneur : « Suivez-nous. » M. le duc de Bordeaux entrait dans l'Orangerie; se trouvant sur la même ligne que le duc d'Orléans, il s'arrêta avec respect. Le baron de Damas le poussa alors, et dit tout haut : « Passez, Monseigneur, le Roi le veut ainsi. » Mademoiselle, avec sa gracieuse gentillesse, s'approcha de son oncle et prit sa main. Arrivés au théâtre, M. le duc d'Orléans se plaça près de moi, se plaignit de l'incident qui venait d'arriver, me parut blessé de la leçon qu'il prétendait avoir reçue. Je l'assurai que l'intention de M. le baron de Damas était simplement d'avertir M. le duc de Bordeaux que le Roi l'attendait. Il hésitait à le croire, je le vis; l'occasion était précieuse, je la saisis, et lui demandai la permission de lui donner des preuves de l'attachement du Roi. M. le duc d'Orléans voulant bien m'écouter avec attention : « Je ne serai point prêcheuse, lui dis-je, je ne veux point ennuyer Monsei-

(1) Cette merveille sortait des magasins de Giroux, qui, alors, commençaient à être à la mode.

gneur, mais simplement lui citer des faits qu'il ignore peut-être, dont je puis assurer l'exacte vérité. En voici un exemple :

« Monseigneur se souvient-il que, n'ayant point d'écuries au Palais-Royal, il désira que le Roi voulût bien lui céder celle dont il ne se servait pas au Louvre? Sa Majesté l'ayant appris, en parla à M. le marquis de Vernon, un des écuyers, auquel il donna l'ordre en ces mots : « Le duc d'Orléans le désire, et je le com- « prends ; ce serait infiniment commode pour son service, « il faut arranger cette affaire. » Et c'est alors, je crois, Monseigneur, que l'écurie vous fut cédée. — Je l'eus, répondit-il, mais j'ignorais la grâce que le Roi avait mise dans cette occasion... — Et que Monseigneur ne connaît peut-être pas dans ses détails, dis-je, et je tiens à le lui dire : Mme la Dauphine, elle aussi, n'avait point, mais toujours sollicité des écuries près du Louvre; apprenant celle que Monseigneur venait d'obtenir, elle fit au Roi, mais bien en plaisantant, une petite querelle, lui reprochant de tout lui refuser, mais de deviner promptement ce qui pouvait plaire à Monseigneur. A cela, Sa Majesté répondit : « C'est peut-être « vrai, mais j'avoue franchement que j'ai été heureux « de faire plaisir à Mme la duchesse d'Orléans et à son « mari. » C'est alors que Mme la Dauphine, de bonne humeur et sans se plaindre, acheta et fit arranger pour son service les écuries de l'hôtel de La Rochefoucauld, dans le faubourg Saint-Germain. Quoique de peu d'importance, je tenais à faire savoir ceci à Monseigneur, ayant une passion que j'avoue, celle de l'union en famille. »

En quittant Saint-Cloud, le roi et la reine de Naples exprimèrent le plaisir qu'ils avaient éprouvé de la bienveillante réception de Sa Majesté, et M. le duc d'Orléans, alors, pria le roi de Naples de lui accorder l'honneur de le recevoir au Palais-Royal. Le jour fut choisi. Cette fête fut splendide. Le Roi, les princesses et la Cour y assistèrent. Tout était plaisir et joie, lorsqu'on entendit du jardin crier : « Au feu ! » On aperçut alors des flammes s'élever jusqu'aux fenêtres; des chaises amoncelées à une hauteur prodigieuse brûlaient; des lampions, jetés par des mains inconnues, volaient. L'effroi fut général. On ignora les auteurs de ce désastre; plusieurs arrestations furent faites. M. le duc d'Orléans, comme on peut bien le croire, était désespéré. Le Roi rassurait en riant les danseuses éperdues; bientôt le calme se rétablit, et le bal recommença.

Ma fille Charlotte y était, ainsi que son mari. De Saint-Cloud nous pûmes voir parfaitement cet incendie improvisé par la malveillance; j'eus peur pour les personnes très chères que je savais au bal. J'écrivis au Roi, lui demandant ses ordres, mais de fait, je l'avoue, comme moyen de connaître la portée de cet événement. Sur mon même billet, le Roi me répondit au crayon : « Tout est fini. Couchez-vous, dormez; votre fille danse. »

Les événements accomplis ont fait naturellement plus d'impression sur ma mémoire que les actes qui les autorisèrent. Il me sera donc souvent plus aisé de les raconter que de les justifier. La loi contre la liberté de la presse souleva dans les esprits une forte agitation contre les ministres. M. de Chateaubriand préparait un

discours contre cette loi; le Roi s'y opposa, et donna l'ordre à M. de Peyronnet de le retirer de la discussion.

Cette époque, celle du souvenir annuel de l'arrivée du Roi en France, était fidèlement conservée comme jour de fête dans Paris, une revue de la garde nationale ayant toujours eu lieu dans le Champ de Mars.

Le maréchal Oudinot vint, cette année comme les précédentes, prendre les ordres du Roi, et l'assurer que cette fête serait encore un beau jour; Sa Majesté lui donna l'ordre de la revue.

Mme la Dauphine, impressionnée d'un rapport qui lui avait été fait de signes d'irritation contre les ministres, prit la liberté de venir supplier le Roi de donner contre-ordre à la garde nationale. A ses prières, le Roi opposa l'assurance que venait de lui donner le maréchal des bonnes dispositions dont il avait été témoin, et qui lui donnait l'espérance d'un beau jour. Mme la Dauphine, n'osant insister, se retira inquiète et silencieuse. Le Roi, confiant dans la parole qui lui avait été donnée, permit à Mademoiselle d'aller sur la butte du Trocadéro, vis-à-vis du Champ de Mars, d'où elle pourrait voir, et peut-être même, dit-il, entendre quelques : Vive le Roi! Puis il nous donna rendez-vous chez Mme la Dauphine.

Le Roi partit, entouré d'un nombreux état-major, M. le Dauphin et M. le duc d'Orléans l'accompagnèrent; les princesses suivirent en calèche.

Du haut de la butte où nous fûmes, dominant entièrement le Champ de Mars, nous pûmes voir, entendre même les vivat de chaque légion.

Après le défilé de la revue, le maréchal commandant

la garde nationale, comme de coutume, s'approcha respectueusement du Roi pour recevoir ses ordres. Sa Majesté ne fit aucune plainte, témoigna même sa satisfaction, et lui ordonna de faire rentrer les légions.

Nous crûmes à l'enthousiasme; heureuses, nous fûmes à sa rencontre. Il descendait de cheval; Mademoiselle, en l'embrassant, lui dit : « N'est-ce pas, bon papa, vous êtes content? — Oui, à peu près content », dit-il en souriant. Mon gendre, le comte de Bourbon-Busset, qui suivait Sa Majesté, ne se plaignit nullement, et me dit même que tout s'était bien passé. La Dauphine, qui arrivait alors, ainsi que Mme la duchesse de Berry, lui dit : « Vous n'êtes pas difficile. » Et nous sûmes alors, par leur entourage, qu'à leur passage elles avaient entendu, dans la 7ᵉ et la 9ᵉ légion, les cris répétés de : Vive la Charte! à bas les ministres!

Ce même soir, Mme la duchesse de Berry donnait un concert. Les personnes qui avaient suivi le Roi persistaient dans leur assurance qu'à peu d'exceptions près, la tranquillité n'avait pas été troublée.

Au concert, on écoutait peu; les opinions sur la revue étaient diverses; plusieurs personnes s'efforçaient de persuader le Roi de la violence du mauvais vouloir de la garde envers lui. Il s'approcha de M. de Bourbon-Busset et de moi, et nous dit avec son adorable bonhomie : « Là, apparemment, ma mauvaise oreille m'a servi en amie, et je lui en sais gré, car je vous proteste que je n'ai point entendu d'injures. »

Plusieurs des ministres vinrent tard au concert, et uniquement pour solliciter vivement du Roi, ce soir

même, une audience qu'il accorda, et la soirée fut terminée.

Le Roi apprit alors un incident qui lui fit de la peine : après la revue, les légions en rentrant passèrent rue de Rivoli, sous les fenêtres de M. de Villèle, brandissant leurs armes, vociférant, poussant des cris injurieux contre les ministres, appelant à leur secours cette Charte qu'ils prétendaient vouloir soutenir jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Ce sont ces incidents menaçants qu'il importait aux ministres de faire connaître au Roi, voulant le décider à des mesures violentes. C'est alors qu'ils parlèrent énergiquement à Sa Majesté du licenciement de la garde nationale de Paris, lui représentant qu'il fallait saisir une occasion qui paraîtrait loyale, même suivant la Charte, après ce qui venait de se passer, et fournirait au Roi l'appui bien plus solide de troupes réglées qu'il appellerait à Paris.

Dans ce conseil de nuit les opinions furent partagées : trois ministres seuls, MM. de Chabrol, de Frayssinous et le duc de Doudeauville, furent d'avis de s'en tenir à ce que le Roi avait dit au maréchal en le congédiant. MM. de Villèle, de Corbière, le baron de Damas, de Clermont-Tonnerre et de Peyronnet furent pour le licenciement de la garde nationale, qui fut alors irrévocablement prononcé.

Quelle dut être, et quelle fut, en effet, la douloureuse surprise, la stupéfaction du maréchal Oudinot, en recevant le lendemain matin la notification officielle du licenciement de la garde nationale de Paris! N'eût-il pas valu cent fois mieux casser ou fondre les légions

dont on eut à se plaindre que de laisser autour du trône cent mille hommes disciplinés, armés, équipés et humiliés?

M. de Villèle, par cet acte, en un instant et dans ce moment critique, désaffectionna dans Paris une masse immense, jusqu'alors fidèle, dévouée au Roi.

Bientôt après, les conseillers du Roi, inquiets, obtinrent de lui un voyage au camp de Saint-Omer et dans les provinces du Nord, afin qu'il pût s'assurer par lui-même de l'esprit des populations et de l'armée. Mme la duchesse de Berry profita de cette absence pour aller à Dieppe : elle emmena Mademoiselle; je l'y accompagnai.

Madame, charitable envers les pauvres, comprenant admirablement la position de chacun, savait être affable et aimable pour tous; et avec toute vérité je puis dire qu'elle était adorée à Dieppe.

Mademoiselle, de son côté, était ravie de ce nouveau genre de vie qui lui était inconnu : l'absence d'étiquette, l'*incognito*, délicieux pour les princes, furent tout d'abord appréciés par elle, pouvant, comme les autres enfants, jouir de la liberté de la campagne, et faire avec Madame de petites excursions sur mer.

Mme la duchesse de Berry promit à Mademoiselle de lui faire connaître les environs de Dieppe, car, dans ses souvenirs historiques, elle se rappelait Ivry et Arques, dans la vallée de laquelle Madame lui promit de donner une petite fête.

Par une belle matinée, nous partîmes à âne, entourées de toute la jeunesse de la société de Dieppe. Jamais cavalcade ne fut plus gaie, Mademoiselle plus heureuse,

et j'avoue que je jouis de son bonheur. Cette escorte joyeuse, leur dit-elle, lui plaisait cent fois plus que celles obligées de la Cour. C'est ainsi que nous arrivâmes dans la charmante vallée d'Arques, là où le roi Henri IV combattit avec sa cavalerie les troupes de Mayenne.

Mme la duchesse de Berry avait eu la gracieuse idée de faire placer la table du déjeuner sur la colline même où Armand de Gontaut, maréchal de Biron, put vaincre glorieusement les efforts inouïs de l'infanterie ennemie. Je fus sensible au choix de ce lieu, souvenir précieux pour ma famille.

Nous visitâmes aussi le château d'Arques, qui, en 1830, fut complètement détruit.

Au retour de Dieppe, Mademoiselle raconta son voyage; dans ce récit, les courses à âne jouèrent un rôle qui donna à Monseigneur le désir d'en faire de pareilles. Le choix du lieu devenait embarrassant : Saint-Cloud était trop royal; à Versailles, à Trianon, pas un âne; la forêt de Montmorency fut indiquée.

Monseigneur obtint de donner un déjeuner dans l'île du lac d'Enghien; M., Mme et Mlles de Cossé, ainsi que plusieurs de mes petits-enfants, furent de la partie. Nous y allâmes en calèche par le jour le plus beau, le plus chaud. Arrivés dans la forêt de Montmorency, les voitures de la Cour furent changées pour un relais d'ânes. Tout allait au mieux, quand tout à coup le temps s'assombrit, le tonnerre gronda, nos dames s'effrayèrent. Mais à ce moment, fort heureusement, nous vîmes une voiture s'avancer; c'était ce qu'on appelle vulgairement une tapissière, conduite par un monsieur très poli, qui, voyant notre déroute, s'arrêta, offrit ses services : bon-

heur inattendu; aller dans une tapissière tous ensemble parut charmant. Après une consultation du gouverneur et de la gouvernante, l'offre du monsieur fut acceptée. Il tendit les bras aux enfants; M. le duc de Bordeaux, vif comme l'éclair, s'y précipita, demanda les guides, qui lui furent données, nous le suivîmes tous. Je m'établis alors près du maître de cet équipage, lui recommandant de soigner notre trésor : « Ce n'est pas petite affaire, me répondit-il, car il est vif, hardi, entreprenant; regardez-le, c'est lui qui nous mène. »

L'obligeant inconnu me parut si bon, si poli, que je me fis un plaisir de lui faire connaître le nom de celui qu'il tenait dans ses bras. Il en parut si surpris, si heureux, que la confiance s'établit alors; je lui demandai son nom : c'était M. Hennequin, le célèbre avocat, qui, par hasard, allait comme nous à Saint-Leu, et demanda la permission de nous y conduire.

Y étant arrivés, les enfants allèrent au feu de la cuisine pour sécher leurs habits. Le concierge nous proposa alors de voir le château, nous l'acceptâmes. Par le grand escalier, passant devant une porte, la seule sur l'escalier, l'huissier qui nous accompagnait s'arrêta et dit : « Ceci est la chambre de Monseigneur le duc de Bourbon, dans laquelle on n'entre pas. — Raison de plus pour désirer la voir », me dit tout bas M. de Cossé. Mais l'huissier, après nous avoir reconnus, nous y conduisit.

Rien de plus simple que cette chambre : une seule fenêtre à droite en entrant; à gauche et en face, une alcôve dans laquelle se trouvait une petite porte; ces messieurs l'ouvrant, virent alors un escalier dérobé, si

petit, si étroit, que M. de Cossé dit en plaisantant à Mme de Cossé et à moi : « Impossible pour vous, mesdames, d'y entrer. » Mais il s'y précipita. M. Hennequin le suivit. Ils se trouvèrent alors au rez-de-chaussée, dans une chambre pareille à celle de Monseigneur : alcôve et porte à laquelle aboutissait le petit escalier. Après l'avoir examinée, ils remontèrent, nous trouvèrent à la seule fenêtre de la chambre; avec nous ils regardèrent l'arrivée des ânes qui venaient nous chercher. M. Hennequin causait alors avec moi, nous étions appuyés l'un et l'autre sur la fenêtre, que lui-même avait ouverte. Je me souviens du sujet de sa conversation, qui tenait à la position des deux chambres; puis il me donna le bras, et nous allâmes retrouver tous les enfants.

Les nouvelles du voyage du Roi arrivaient journellement à Saint-Cloud; j'en recevais moi-même par mon gendre le comte de Bourbon-Busset, qui commandait alors la cavalerie du camp de Saint-Omer. Il me disait l'enthousiasme sincère dont le Roi était entouré; les troupes le retrouvaient encore gracieux et aimable, tel qu'il avait été dans l'âge brillant de sa jeunesse; les négociants remarquaient avec plaisir l'intérêt qu'il portait à chaque branche d'industrie, qu'il savait apprécier, et répétaient les mots heureux qui sortaient de son cœur. Les personnes les moins disposées, celles déjà égarées par l'esprit d'opposition, revenaient à lui : Casimir Périer, décoré de la main du Roi, en fut heureux même et osa l'avouer.

Le retour du Roi à Saint-Cloud fut encore un jour de bonheur, qu'il passa en grande partie avec les jeunes

princes; ils ne cessaient de le questionner. L'écoutant avec plaisir, je fis l'observation que, somme totale, il me paraissait devoir être content. « Eh ! que signifient les vivat? me dit-il avec tristesse; ces démonstrations tout extérieures ne doivent pas éblouir ; un signe amical de la main, l'air satisfait d'un prince, d'un Roi, les obtient. » Notre conversation fut longue, devint confidentielle, sérieuse même, car c'est alors qu'il m'annonça son intention positive de changer son ministère, puis aussi d'appeler le prince de Polignac pour le mettre à la tête du conseil. « Cette nouvelle doit vous faire plaisir, me dit-il; vous le connaissez beaucoup, je crois? » A cela je répondis : « Depuis longtemps absent, je ne le connus intimement que fort jeune. » Le Roi ajouta : « N'en parlez pas, ceci est encore un secret. » Je ne pus m'empêcher de sourire, car je tenais dans mes mains des lettres de Londres qui m'en parlaient déjà, et une entre autres de lady Mornington, qui m'annonçait cette nomination comme déjà faite, l'ayant apprise par son beau-frère, le duc de Wellington. J'en avertis le Roi ; il voulut voir non seulement cette lettre, mais encore les autres, afin d'avoir une idée de l'impression que cette nouvelle pouvait avoir faite à Londres. Je les lui donnai; il y trouva des opinions que moi-même je partageais. « Il est bon, loyal, me disait-on, aimant le Roi comme on aime un ami, mais faible, assez mal entouré. On doute généralement ici qu'il puisse jamais être à la hauteur du poste où le Roi veut le placer. Pourra-t-il jamais prévoir et dompter l'esprit d'opposition jusqu'à présent inconnu en France, mais qui déjà paraît devoir y dominer? »

Le Roi, frappé de l'observation, blessé de l'indiscrétion du prince et même de celle du duc de Wellington, qui déjà avait fait connaître ce que lui-même tenait secret au fond de sa pensée, ne put s'empêcher, en me rendant la lettre, de dire avec mécontentement, et même grande impatience : « C'est bien léger à Jules d'en avoir sitôt parlé, et indiscret au duc de l'avoir publié... Eh bien! puisque vous le savez, il faut éloigner le ministère Villèle, qui n'a plus la confiance des Chambres. — Mais, dis-je au Roi, le prince de Polignac, jeune et sans expérience, presque étranger, inconnu, sera-t-il de force à l'acquérir? » Et après une pause, j'ajoutai : « Dans les circonstances où nous sommes, je regrette, je l'avoue franchement, et au risque de déplaire à Votre Majesté, oui, je regrette plusieurs ministres actuels, mais bien plutôt encore le ministre Martignac. » Alors le Roi, de plus en plus fâché, me tourna le dos et prit le sentier qui conduisait à son appartement. J'avais eu le courage de lui dire ma pensée, la vérité; je ne m'en repentis pas. Quand nous nous revîmes ce jour même, il ne m'en reparla plus.

Après plusieurs incertitudes sur la décision du Roi, le prince de Polignac revint de Londres pour n'y plus retourner, et fut nommé ministre des affaires étrangères. Son premier discours à l'Assemblée fit du bruit, non par son éloquence, mais par sa préoccupation de lui-même, dont il parla longuement.

Le ministère fut ainsi composé:

Le prince de Polignac, ministre des affaires étrangères;

M. de La Bourdonnais, à l'intérieur;

M. de Bourmont, à la guerre;

M. de Montbel, à l'instruction publique;

M. de Chabrol, aux finances, etc.

Depuis quelque temps, j'observais avec peine que le Roi devenait sérieux, triste, pensif. Un jour (c'était au moment de l'ouverture des Chambres), arrivant dans son cabinet, il me remit un papier, me disant : « Voilà mon discours. » Je le lus attentivement; je crois me le rappeler textuellement; le voici :

« Je vous enjoins, messieurs, de repousser avec mépris les perfides insinuations que la malveillance cherche à propager. Si de coupables manœuvres suscitaient à mon pouvoir des obstacles que je ne dois pas, que je ne veux pas prévoir, je trouverais la force de les surmonter dans ma ferme résolution de maintenir la paix publique. »

Quand je remis ce discours au Roi, il me demanda alors ce que j'en pensais; je lui dis franchement que, n'en comprenant pas le motif, je le trouvais sévère. A cela il répondit : « Il est mérité; ignorez-vous donc que la malveillance interprète mes actions, et jusqu'à mes paroles? qu'il surgit partout, et surtout à Paris, des intrigues contre mon autorité? Oh! je vous le jure, je ne puis les supporter, c'est à n'y pas tenir et à mettre la clef sous la porte! » Mademoiselle griffonnait, mais écoutait; elle regarda le Roi et dit : « Et que ferons-nous après, bon papa? » Le Roi, apercevant l'heure du conseil, sans répondre, dit adieu. Je vis alors Mademoiselle se précipiter sur les pains à cacheter, courir près de la fenêtre; je n'y fis point attention et suivis Sa Majesté.

A la porte de la salle du conseil, M. de Chabrol rejoignit le Roi, s'excusant de s'être un peu attardé, cherchant, dit-il, à lire une affiche placée sur la fenêtre du cabinet du Roi, qui avait attiré la foule, et qu'il n'avait pu déchiffrer. Étonnée, Sa Majesté envoya un huissier examiner ce fait. Il revint, tenant à la main la composition de Mademoiselle, ainsi conçue : « Maison à louer. »

En l'examinant, le Roi se ressouvint de ses plaintes et de la question qui avaient inspiré à Mademoiselle son spirituel griffonnage ; ce qui, pour un moment, rendit l'assemblée moins sérieuse.

Chère Mademoiselle, qui avait cru, pour un instant, amuser le Roi par une innocente plaisanterie, fut un peu embarrassée de son effet ; elle demanda un pardon qu'elle obtint par un baiser.

Les princesses allèrent à Paris pour la séance de l'ouverture des Chambres ; j'y accompagnai Mademoiselle. Après le discours du Roi, prononcé avec énergie, il y eut un morne silence. Les princesses se retirèrent, je les suivis ; personne ne se parlait.

M. Étienne, rédacteur du journal *la Minerve*, chef connu de l'opposition, fut chargé de composer une adresse qui pût répondre au discours du Roi. En voici quelques passages :

« SIRE,

« La Charte que nous devons à la sagesse de votre auguste prédécesseur consacre comme un droit l'intervention du pays dans la délibération des intérêts publics.

Exactement tracée dans des limites que nous ne souffrirons jamais que l'on ose franchir, elle est positive dans son résultat, car elle fait du concours permanent des vues politiques de votre gouvernement avec les vœux de votre peuple la condition indispensable de la marche régulière des affaires publiques.

« Sire, notre loyauté, notre dévouement nous condamnent à dire à Votre Majesté que ce concours n'existe plus. »

Violente d'opposition à l'autorité et à la prérogative royales, cette adresse fut signée par 221 membres.

Le Roi, blessé et mécontent, assembla son conseil, qui demanda presque unanimement la dissolution immédiate de la Chambre; mais il fut décidé qu'elle serait simplement ajournée pour trois mois, laissant aux électeurs la latitude nécessaire pour travailler à reformer une Chambre moins hostile aux intentions du Roi. A cet instant, Sa Majesté prit elle-même la plume et écrivit le projet de sa réponse à l'adresse des députés. Voici ses paroles, je puis en assurer l'exacte vérité, les tenant d'une personne présente à cette assemblée :

« J'ai rempli mon devoir de Roi en recevant l'adresse que vous m'avez présentée, vous avez connu mes intentions dans ma réponse à la Chambre des pairs; je n'en dévierai jamais!

« Retournez dans la salle de vos séances, mes ministres vous feront connaître mes volontés. »

Un incident vint alors fort à propos distraire la préoccupation générale produite par le mécontentement de l'adresse de Sa Majesté. Un coup d'éventail donné

par le dey d'Alger sur les doigts du consul de France fut, dit-on alors, le prétexte d'une expédition en Algérie, que le Roi et M. le duc d'Angoulême désiraient ardemment. Le gouvernement anglais la redoutait, craignant que son influence commerciale dans les Indes n'en pût être affaiblie. Peu instruite en politique approfondie, je ne puis que répéter ici simplement ce que j'entendais dire à ce sujet autour de moi.

Le Roi trouvant nécessaire de connaître l'esprit des troupes assemblées alors pour cette expédition dans le midi de la France, le duc d'Angoulême voulut s'en assurer, et après peu de temps de séjour à Toulon, il revint content, fier même de l'élan qu'il avait inspiré.

La prise d'Alger, qui fut bientôt annoncée, causa satisfaction en France, réjouissances partout. Dans cette occasion, Mme la duchesse de Berry permit que Monseigneur établît dans le petit jardin, près de son pavillon, un feu de joie; tous les enfants amis du jeune prince, de Maillé, Damas, Josselin de Chabot, Bourbon-Busset, etc., se mirent à l'œuvre, entassèrent fagots, pétards, fusées; l'explosion fut grandiose, mais pensa mettre le feu au château, ce qui mit en colère le duc de Castries, gouverneur; il gronda. Madame s'en amusa. Mademoiselle vit cette fête de sa chambre, y étant retenue par les suites de la rougeole.

La famille royale, dans la belle saison, était au moment de se disperser : Mme la Dauphine déjà établie à Vichy; Mme la duchesse de Berry devait aller à Rosny; elle désira que pendant son absence Mademoiselle pût prendre quelques bains à Dieppe. Apprenant que la duchesse d'Orléans devait faire un voyage à Eu

avec les princesses ses filles, elle pensa qu'il lui serait agréable de passer en chemin quelques jours à Dieppe. Elle lui offrit sa maison, ne devant pas l'occuper cette année, et dit à Mademoiselle qu'elle la chargeait d'en faire les honneurs. Cette mission lui parut d'importance, elle en fut glorieuse; nous nous amusâmes ensemble de projets; son cœur, son esprit gracieux et fertile en moyens de plaire les trouvèrent aisément.

Je lui représentai qu'avant tout il fallait la sanction du Roi. En la lui accordant Sa Majesté dit : « Faites votre plan, il m'amusera, et si je le trouve convenable, raisonnable, je consentirai. » Mademoiselle, enchantée, fit son programme, commençant par la réception d'usage, le maire en tête, un discours à la main, jeunes filles, grand dîner, et la soirée finissant par un bal; puis, les jours suivants, fêtes champêtres.

Tout ceci exigeait des préparatifs assez considérables; Charles Leduc, inspecteur de la maison de Mademoiselle, fut consulté. Notre chère petite princesse fut un peu déconcertée en apprenant que l'établissement de son ménage était loin de fournir les ressources nécessaires, telles qu'argenterie, linge, porcelaine, etc... Elle fut alors conter sa pauvreté au Roi, qui lui promit de l'aider en lui donnant permission de faire un appel à la liste civile. Tout ceci arrangé, il ne restait plus que les invitations à composer. Mademoiselle écrivit à Mme la duchesse d'Orléans une lettre respectueuse, gracieuse, un peu originale, qu'elle présenta au Roi; il l'approuva, s'en amusa, et lui permit de l'envoyer. La réponse de Mme la duchesse d'Orléans à la nièce qu'elle aimait fut tendre, aimable, acceptant avec plaisir, et

finissant par ces mots : « N'oubliez jamais, ma chère Louise, que votre tante ne pourrait trouver dans son cœur la force de refuser ce que vous lui demandez; attendez-moi, ainsi que vos cousines, bientôt à Dieppe. »

Les ordres furent alors donnés à Charles Leduc pour demander ce que le Roi avait permis d'emprunter; il reçut de M. Singer, contrôleur de la liste civile, argenterie, linge, etc... Les caisses contenant ces objets furent mises à sa responsabilité; il dut partir pour Dieppe le lundi 26 juillet.

De graves événements se préparaient, chaque nouvelle des provinces apportait à Saint-Cloud des noms hostiles à la cause royale; le Roi en était péniblement impressionné, les ministres irrités. On se confiait tout bas qu'un coup d'État avait été proposé par M. de Chantelauze, soutenu avec chaleur par M. de Polignac. Je l'ignorais, ayant été passer la soirée de ce jour avec Mademoiselle à Bagatelle. Il faisait beau, nous nous promettions un heureux lendemain, dont les projets étaient de visiter une manufacture à Versailles, où déjà les princes étaient attendus; puis ensuite de passer le reste de la journée au petit Trianon, où toutes les personnes attachées aux deux éducations devaient se réunir; le baron de Damas avait promis de se charger du dîner. Les jeunes princes racontèrent à Mme la duchesse de Berry le programme de ce jour; elle l'approuva; partageant toujours les joies de Mademoiselle, elle était alors tout occupée de préparatifs pour son établissement à Dieppe. Le Roi embrassa les jeunes princes avec une expression de mélancolie dont je m'aperçus tout d'abord. Il y a des pressentiments dont on conserve le souvenir

toute la vie. Au récit du projet du jour, le Roi répondit peu; il se promenait en silence, sa préoccupation était visible. Le baron s'était éloigné. Sa Majesté me demanda alors si j'avais lu le *Moniteur*. « Non, Sire, il est ennuyeux et n'apprend rien. — Aujourd'hui il ne vous ennuierait pas, il vous étonnerait peut-être. » A ces mots je regardai le Roi, je l'avoue, avec inquiétude, pressée de deviner. Il me dit : « Lisez-le : vous y verrez quatre ordonnances que j'ai signées hier », et les comptant sur ses doigts, il commença ainsi : « Celle de la modification de la loi électorale; suspension du régime constitutionnel; suppression de la liberté de la presse; enfin dissolution de la Chambre. » Il me fixait, me vit pâlir, me le dit; après un moment de silence, il ajouta : « Eh bien! qu'en pensez-vous? » Joignant alors les mains, je dis avec effroi : « Nous voilà donc arrivés au moment redouté, celui d'un coup d'État, ce premier pas du ministère Polignac! et quel moment choisir! » Ces mots me parurent l'irriter, et il me dit : « Vous avez bon cœur, je vous l'ai dit cent fois; mais, trop vive, vous vous laissez monter la tête. » Ce sont les paroles du Roi qui, m'éclairant, m'effrayent plus que tout ce qu'on eût pu m'apprendre. Je lui demande de me permettre de lui rappeler le danger, l'immense danger de la position que Sa Majesté, presque en plaisantant, fit connaître aux jeunes princes, leur disant : « Soyez sages, bien sages, car je n'ai plus de troupes pour vous mettre à la raison, elles sont absentes, disséminées par toute la France; j'ai dû les envoyer pour arrêter les incendies, punir l'esprit de révolte anarchique répandu dans toutes les parties du royaume. — Ceci n'est que

trop vrai, hélas! Sire, là est la plaie, la véritable plaie; puis-je ne point craindre le choix de cet instant pour un coup d'État? Je ne puis douter des bonnes intentions de M. de Polignac, de son attachement pour le Roi; mais si Sa Majesté me le permet, il est de mon devoir de lui dire ici que l'on regrette l'absence de M. de Bourmont, qui connaît l'armée, sa force ou sa faiblesse, tandis que la présence de M. de Polignac au ministère de la guerre, loin de rassurer, effraye, consterne non seulement l'entourage de Sa Majesté, mais la masse entière des royalistes en France. On en parle jusqu'à présent sans mauvais vouloir contre le ministère, mais avec la terreur que ce moment inspire. »

Le mécontentement visible du Roi n'imposa point silence à mon dévouement passionné pour mes princes; à mains jointes, je le suppliai de me permettre un mot, une question indiscrète peut-être. Il me dit : « Parlez, je l'exige même. » Je pris courage et dis : « Le Roi, en signant les ordonnances, n'a-t-il point violé la Charte donnée par son auguste frère, adoptée par lui-même? » Sa Majesté, qui marchait avec agitation, s'arrêta alors et me dit en me prenant la main avec bonté : « Non, je vous le jure sur ma parole d'honneur! je ne le crois pas, ou du moins ils me l'ont assuré, car l'article 14 de cette même Charte me donne un pouvoir suffisant et positif de gouverner par ordonnances en cas d'urgence. — Urgence! le Roi en est-il là? — Pouvez-vous en douter? dit-il. Que pensez-vous par exemple de feuilles périodiques qui ne tendent qu'à inspirer ou justifier des actes anarchiques? La désorganisation s'est répandue dans tout le royaume, et vous le voyez, pour

en arrêter le cours il faut enfin prendre un parti. Calmez-vous, jouissez de cette journée, moi je vais la passer à Rambouillet; ainsi vous voyez que je suis parfaitement tranquille sur le résultat des mesures dont je viens de vous parler. Je vous enjoins d'ordonner à un huissier de se trouver à mon arrivée ce soir pour me dire simplement des nouvelles des enfants. » Puis, embrassant les jeunes princes, il leur dit de s'amuser, d'être sages, leur donna rendez-vous pour le lendemain matin, et, se retournant vers moi, il me dit avec bonté : « Adieu; tout ira bien, calmez-vous. »

En quittant le Roi, impressionnée des plus vives craintes, sans perdre un instant je les écrivis au comte de Bourbon-Busset, qui commandait le camp de Lunéville; je trouvai urgent de l'en avertir.

Arrivés à Versailles, des fleurs furent répandues sur le passage de Monseigneur, les poissardes lui donnèrent des bouquets; des jeunes filles lui firent des compliments; les ouvriers se disputaient le bonheur de le porter; il fut reçu en prince, et ce fut alors, hélas! pour la dernière fois!

Déjà étaient assemblées plusieurs personnes de ma connaissance, entre autres une aimable sœur de la maréchale Oudinot, Mme de la Guérivière; elle me dit tout bas qu'une agitation dont elle ne pouvait se rendre compte paraissait se soulever sourdement dans la ville; je commençai à m'inquiéter, je le lui dis; elle nous quitta pour un instant, revint, et m'apprit que l'on parlait de coup d'État, d'ordonnances sévères qui agitaient Paris et même les environs. Je le communiquai au baron de Damas, qui pressa alors le départ pour Trianon.

On y était gai et heureux, dans l'ignorance; mais, plus instruite, mon inquiétude était grande, et je confesse ici sincèrement que j'étais irritée, et même un peu de mauvaise humeur de l'indifférence qui régnait autour de moi. Le jour s'avançait; je crus nécessaire d'être éclairée positivement sur la position de Versailles, que les princes étaient obligés de traverser. Je pris à part le plus prudent, le plus respectable des hommes, M. Grenier, maître de dessin, déjà célèbre alors : « Vous avez ici votre voiture, lui dis-je; de grâce allez jusqu'à Versailles; regardez, questionnez, et revenez le plus vite possible dire ce que vous aurez pu apprendre. » Mademoiselle avait entendu ma commission donnée, observa l'impression avec laquelle elle fut reçue, et de ce moment elle ne me quitta plus, même des yeux. Enfin, M. Grenier reparut, et m'apprit que l'on parlait de soulèvement à Paris ; il m'avoua que Versailles était en fermentation ; les gens mêmes qui avaient porté Monseigneur avec bonheur prononçaient des paroles menaçantes; il dit aussi qu'un officier de la garnison de Versailles l'avait chargé de donner au baron de Damas le conseil de partir le plus tôt possible. Il s'y apprêta; nous nous consultâmes et convînmes que le parti le plus sage était de retourner immédiatement à Saint-Cloud. Mademoiselle me dit alors : « Faites partir mon frère; qu'il prenne l'escorte, je n'en ai pas besoin, je ne suis rien. » Chère petite princesse! elle avait immédiatement tout compris, tout prévu, chose merveilleuse à son âge! Elle n'avait que onze ans!

Monseigneur partit entouré; nous suivîmes, et bientôt nous nous retrouvâmes sur cette même route où, peu

d'heures auparavant, nous étions comblés d'honneurs; les fleurs données par les poissardes nous furent rejetées mêlées de sable et de poussière. Nous arrivâmes avant la nuit à Saint-Cloud; le Roi n'y était point encore. A son retour, il trouva l'huissier à son poste, reçut par lui des nouvelles satisfaisantes de Mademoiselle, et Sa Majesté me fit répondre simplement : « A demain. »

Je désirais parler au duc de Raguse, il était à Saint-Germain; j'espérais voir M. de Champagny, chef du personnel de l'état-major, lui aussi absent, étant allé passer sa journée à Meudon, où habitait sa mère.

Personne à qui confier les angoisses de mon cœur, mes craintes sur l'avenir; je les écrivis à ma chère bien-aimée fille Joséphine, qui déjà, avec le duc de Rohan, nous attendait à Dieppe; je la prévins alors que ce même jour Charles Leduc était parti, accompagnant les caisses qui contenaient les objets nécessaires pour la réception de Mme la duchesse d'Orléans.

Le temps était chaud; je passai plusieurs heures de cette nuit à la fenêtre de mon salon, dominant tout Paris, d'où j'aperçus dans plusieurs endroits des feux qui me firent craindre des incendies. Il était de bonne heure encore, quand je reçus par un exprès un billet de M. d'Astorg, qui me suppliait de faire connaître au Roi l'agitation qui, pendant la nuit, avait éclaté dans plusieurs quartiers. J'attendais le réveil de Sa Majesté pour l'en instruire, quand je vis paraître le docteur Bertin, qui m'apportait pour le Roi une lettre de M. de Polignac, me recommandant de la lui remettre moi-même (1).

(1) Le docteur Bertin, déjà apprécié et connu en Angleterre, avait sauvé le prince de Polignac dans une maladie dange-

Étonnée de cette manière de correspondre avec Sa Majesté, il m'avoua que le ministre avait craint qu'un courrier à la livrée royale pût être arrêté, tandis que son cabriolet modeste parviendrait à Saint-Cloud sans être inquiété. Je fis alors supplier le Roi de me recevoir.

M. Bertin me raconta que, dans la soirée, les ministres et des amis inquiets s'étaient assemblés au ministère des affaires étrangères, déjà entouré d'une foule hostile. M. d'Haussey y arrivant fut reconnu ; une pierre lancée vers lui le blessa. C'est alors que M. de Polignac sortit par la petite porte de la terrasse du jardin donnant sur les boulevards, fut à l'état-major de la place Vendôme avertir le général de Wall de ce qui venait de se passer, et s'assurer pour la nuit d'un piquet assez considérable pour veiller à la sûreté du ministère.

On m'avertit que le Roi m'attendait. Sa Majesté, étonnée de la visite matinale de M. Bertin, m'en demanda la raison ; je lui remis la lettre. Pendant qu'il l'ouvrait et cherchait ses lunettes pour la lire, j'eus le temps de lui dire ce que je venais d'apprendre et ce que m'avait écrit M. d'Astorg.

Il est difficile de s'expliquer le motif qui put porter le prince de Polignac à écrire au Roi la lettre qu'il me lut tout haut ; elle commençait ainsi : « Il est de mon devoir de dire au Roi qu'entouré d'alarmistes cherchant à l'intimider, je le supplie instamment de ne croire que

reuse. Étant attaché au ministère des affaires étrangères, rien de plus naturel alors que le prince de Polignac l'eût chargé d'une lettre qu'il me demandait de remettre au Roi. Je dois à M. Bertin la vie de mon petit-fils Fernand de Chabot, qui, par son talent et ses soins, fut retiré des portes du tombeau; j'en conserve dans mon souvenir une profonde reconnaissance.

moi et mes rapports qui arriveront d'heure en heure jusqu'à lui, nous viendrons aisément à bout de bruits exagérés, qui ne sont au fond qu'une simple émeute. Si je me trompe dans mes prévisions, j'offre en holocauste ma tête à Votre Majesté. — Et ce sera un médiocre présent », dis-je vivement. Le Roi, impatienté, me dit : « Je vous aime beaucoup, mais vous êtes insupportable. » Je lui demandai s'il voulait voir M. Bertin; il refusa d'abord, mais l'envoya chercher ensuite.

Il m'est difficile de croire que le prince de Polignac pût partager la sécurité qu'il cherchait à inspirer au Roi; je dois cependant à sa mémoire et dans mon honneur dire que, calme et doux, il crut sincèrement, par des moyens conciliants, venir à bout d'apaiser l'orage dont peut-être lui cachait-on l'excès, la gravité. En voici presque la preuve.

M. de Polignac comprenait si peu la gravité et l'importance des ordonnances, que le jour même où il les portait à Saint-Cloud pour la signature du Roi, il monta chez la comtesse de Rivera, où il avait donné rendez-vous à un homme d'affaires, avec lequel il discuta pendant une heure de suite de choses indifférentes pour lui, étrangères aux événements, avec calme, présence d'esprit, doux sourire, le coude appuyé sur le portefeuille ministériel comme sur un lit de repos, et il partit de là pour aller au conseil, toujours avec cette même quiétude, pour faire signer au Roi les actes qui compromettaient lui, sa famille et son royaume.

Dès que je fus assurée de l'agitation de Paris, j'envoyai chercher Josselin de Chabot et le fils de M. d'Astorg, étant l'un et l'autre en pension dans l'un

des plus mauvais quartiers. Ils furent insultés en route, mais arrivèrent sans accident.

Le Roi, trop fidèle à la promesse qu'il avait faite au prince de Polignac, se décida à n'entendre et à ne croire que lui; craignant d'être obsédé de conseils, de fausses nouvelles, il donna ordre de ne laisser parvenir jusqu'à lui que le cardinal de Rohan, auquel il avait accordé une audience afin de lui remettre la barrette de cardinal.

Le nonce du Pape, sir Charles Stuart-Rothsay, ambassadeur d'Angleterre, et le comte Pozzo di Borgo, comprenant la gravité de la position où se trouvait le Roi, vinrent à Saint-Cloud pour la lui faire connaître; le duc de Duras ne les admit point. Il y a des moments dans la vie où désobéir pour chercher à sauver est un devoir.

Les ambassadeurs furent blessés de n'avoir pu au moins aider Sa Majesté de leurs conseils; le comte Pozzo di Borgo désira me parler, je le reçus. Il déplora avec moi l'ignorance, l'aveuglement qui régnaient à Saint-Cloud, et jusqu'à son dernier jour me rendit la justice d'affirmer que je fis tout au monde pour faire connaître au Roi ce qu'il s'obstinait à ne point vouloir croire, mais ce que chacun savait et n'osait lui dire.

Le cardinal de Rohan arriva tranquille. Sa voiture belle, sa livrée rouge éclatante, fut prise pour celle d'un des princes d'Orléans; le poste sortit pour rendre les honneurs.

Heureuse de voir votre oncle, je le questionnai; venant du paisible faubourg Saint-Germain, il ignorait tout ce qui eût pu contribuer à raffermir la tranquillité

du Roi s'il l'eût interrogé, mais il n'en fit rien. Après avoir été instruit par moi de l'insurrection de Paris, le cardinal, inquiet du sort de sa belle-mère, la comtesse de Sérent, voulut retourner en toute hâte près d'elle, et me promit de me donner des nouvelles de son retour à Paris.

Le maréchal Marmont, qui avait passé la journée du 27 à Saint-Germain, arrivait à l'Institut, ignorant tout; ce fut de M. Arago qu'il apprit les ordonnances, l'agitation de Paris, et même sa nomination au commandement de la première division de la garde royale. Alors, terrifié d'étonnement, il accourut à Saint-Cloud, ne cacha pas au Roi sa consternation, son effroi du petit nombre de troupes, insuffisant, disait-il, pour faire face à l'orage qui s'apprêtait. « Quel sort affreux, ajoutait-il, de ne pouvoir sauver sa patrie, faute de moyens, quand on lui est dévoué de cœur et d'âme! »

M. de Champagny partageait ces inquiétudes, et regrettait avec désespoir le secret que l'on avait gardé envers lui, qui, chef du personnel, devait recevoir tous les ordres, pourvoir à toutes les nécessités de l'armée, telles que vivres, munitions de tous genres, tout enfin, jusqu'aux moyens de transport. De ce moment, il eut l'affreuse prévision que tout manquerait.

Ce secret, gardé avec une coupable légèreté, considéré par le conseil des ministres comme une simple plaisanterie de société, mit non seulement la couronne en danger, mais la France à deux doigts de sa perte.

Je dois, en justice et à la mémoire du Roi, dire que sa sécurité venait de sa confiance en l'honneur et l'intégrité du prince de Polignac, qui, lui-même, était

aveuglé par sa complète ignorance de la position où se trouvaient les forces de l'armée. Il avait assuré au Roi que l'effectif de la garnison de Paris était de 21,000 hommes : ce fut M. de Champagny qui, revenant avec inquiétude de Meudon à la nouvelle des ordonnances, lui fit comprendre qu'il avait pris l'effectif pour le présent; l'effectif étant de 21,000 hommes eût pu maîtriser la révolte, mais la plupart de ces troupes étaient encore disséminées dans les provinces, d'autres malades ou de service dans les résidences royales, etc... Il ne restait donc tout au plus de disponibles que 7,000 hommes. D'instinct et sans le comprendre au point où je le sus alors, j'avais donc mis le doigt sur la plaie au moment où le Roi m'annonça les ordonnances.

Ce même jour, le maréchal Maison, pressé, dit-il, de faire connaître à Sa Majesté son zèle, vint à Saint-Cloud pour prendre les ordres du Roi. Là, il apprit la méprise du ministre que chacun se confiait à l'oreille. Alors, sans perdre un moment, il alla en toute hâte porter cette nouvelle à l'hôtel Laffitte, où il fut écouté avec joie par une assemblée qui, de ce moment, devint le centre de l'insurrection répandue par toute la France.

Cette action du maréchal Maison était d'autant plus perfide qu'elle joignait à la trahison une lâche ingratitude, car bien peu de temps auparavant, Charles X lui avait accordé le grade de maréchal, et le comte de Chabot, frère du duc de Rohan, lui avait remis en Morée les insignes de cette dignité. Ce fut sa première trahison, je parlerai bientôt de la seconde.

Cet instant fut le signal du désordre : les ministères furent envahis; le château des Tuileries ne l'étant point

encore, M. de Polignac put y aborder; il s'établit dans la chambre que j'occupais. Le court séjour qu'il y fit fut désastreux pour moi : dès que l'on sut qu'il y avait habité, on pilla tout ce que j'avais laissé; bien des choses que je vous avais destinées, mes enfants, furent prises. Chose singulière! on respecta des pièces de perse que j'avais rapportées de Dieppe. Un des insurgés, les reconnaissant pour être à moi, le dit; à cela ils répondirent tous : « Laissons-les-lui, elle ne nous a point fait de mal! Ils les remirent à la place où elles étaient, y ajoutant seulement le rabat de l'évêque d'Hermopolis.

Toutes mes lettres furent prises, à l'exception du brouillon d'une très longue lettre écrite par moi à Mme la duchesse de Berry peu de temps avant ce moment. Il paraît que l'on mit beaucoup de soin pour me la faire parvenir en secret : elle était dans une petite boîte de fer-blanc, cachetée de trois cachets sans armes et inconnus. L'écriture de l'adresse était évidemment contrefaite; je ne pus jamais en découvrir l'auteur.

De moment en moment nous arrivaient des nouvelles de la position de Paris : le sang versé partout; les troupes royales continuaient leur marche au milieu du feu vif qui partait de chaque quartier, de chaque maison même. L'anxiété de ce moment donnait à mon cœur le supplice du désespoir, car (c'est à ne pas le comprendre) le Roi me parut résolu à ne croire uniquement que les rapports du ministre de la guerre, et ne permettait même pas qu'on lui en fît aucun; et à plusieurs reprises, il refusa à mes supplications de monter dans mon salon, d'où, par un excellent télescope, il eût vu tout le second

étage de la rue de Rivoli, par lequel, de chaque maison, de chaque fenêtre, hommes et femmes jetaient projectiles, pianos, commodes, tous les meubles enfin dont ils pouvaient se saisir afin d'écraser les troupes agglomérées dans cette rue. On y voyait alors (car le soleil les éclairait en plein) les tours de Notre-Dame, celle de gauche surtout, où il se passait une lutte affreuse entre les insurgés y plaçant le drapeau tricolore et les soldats cherchant à l'enlever. Un homme fut précipité du haut de cette tour; je poussai un cri d'horreur. Je me souviens de cet instant au point d'avoir pu, quelques années après, en désigner la place au gardien des tours. Il recula d'étonnement, et me dit : « C'est très exact; vous étiez donc là? — J'y étais des yeux, lui dis-je, mais le cœur brisé : j'étais à Saint-Cloud. »

Le son lugubre du tocsin ne cessa de se faire entendre, et il s'y joignit bientôt celui du canon. Mme la duchesse de Berry écoutait tout, savait tout, son courage allait jusqu'à l'exaltation; ne rien faire était son supplice. « Quel malheur d'être femme! » disait-elle au Roi, à qui elle offrait d'aller à Paris se montrer, même à cheval. Elle n'eut d'autre réponse que l'ordre sévère de rester et d'attendre. Ce mot, étranger à son énergique courage, loin de calmer son zèle, l'exaspérait.

Au moment où chacun déplorait la méprise du ministre de la guerre, je recevais une lettre de M. de Bourbon-Busset, répondant à celle écrite par moi lui apprenant les ordonnances : « Tout était prêt au camp, me disait-il, prêt au point de partir au signal attendu avec impatience. » Je fus porter ce billet consolateur au Roi, qui envoya immédiatement M. de Champagny

près de M. de Polignac pour lui donner l'ordre de faire venir promptement, non seulement le camp de Lunéville, mais d'y joindre tous les régiments de la cavalerie du Nord qui se trouveraient entre Lunéville et Paris. Heureux d'expédier cet ordre important, M. de Champagny ne perdit pas un instant pour le remettre au prince de Polignac, qui, pour faire parvenir plus sûrement sa dépêche au général de Bourbon-Busset, voulant la donner lui-même au directeur du télégraphe, la mit dans la poche de sa redingote; elle y resta un jour entier. Le lendemain, la ligne télégraphique, au pouvoir des insurgés, était coupée, et la poste ne fonctionnait plus. Désespéré de cet oubli, sans doute bien involontaire, le prince donna l'ordre à M. de Paraza d'aller sans délai trouver M. de Bourbon-Busset à Lunéville. L'insurrection étant à son comble, il ne put y parvenir que le surlendemain (29 juillet), avec peine et déguisé en garçon épicier. A son arrivée, tout le camp se mit en marche sur trois colonnes qui ne devaient prendre de repos que quelques heures indispensables à la nourriture des hommes et des chevaux.

Ma fille, Charlotte de Bourbon-Busset, dévouée, courageuse, ne redoutant d'autre danger que celui de quitter son mari, obtint de le suivre, et, bientôt placée dans une de ses voitures, il l'y trouva heureuse, serrant ses deux fils, Charles et Gaspard, sur son cœur, priant Dieu avec ferveur et remplie d'espérance.

On mettait de l'importance, dans l'appartement royal, à ne point paraître inquiet; aucune des heures, des habitudes ne fut interrompue : la petite promenade après le dîner, sur la terrasse où les enfants jouaient, et

où la pauvre gouvernante, quoique insupportable, lui disait-on tendrement, recevait encore, en l'absence de Mme la Dauphine, de tristes confidences; la partie de whist que rien ne dérangeait, établie en face même du grand balcon, d'où l'on ne cessait de voir les feux de Paris, d'entendre le tocsin. Voir les quatre joueurs de whist calmes, tout à leur jeu, oserais-je dire le mot, me scandalisait; j'avais tort, car le Roi m'avoua plus tard qu'il voulait seulement paraître tranquille, parce qu'il s'était engagé à l'être.

Pour bien faire comprendre la position de l'instant où nous sommes arrivés, je suis forcée de dire qu'au moment même où la fusillade se ralentissait, le prince de Polignac donna pour raison : découragement, lassitude du peuple, lorsqu'on ne devait simplement cet instant de calme qu'au manque total de munitions, surtout du côté des troupes. Les insurgés venant d'en recevoir d'Essonne, le combat recommença alors avec redoublement d'acharnement, au point que plusieurs casernes furent prises d'assaut.

Au commencement du jour que nous allons aborder, Monseigneur était à sa promenade du matin, un peu loin du château. Tout à coup on vit venir un groupe d'insurgés sur le pont de Saint-Cloud; un cri d'alarme fit prendre les armes au poste. Je dirigeai le fameux télescope de ce côté, et je vis Monseigneur entraîné plus vite qu'il ne pouvait courir, et le baron de Damas rapporté par deux valets de pied; il me parut évanoui; j'eus peur; mais, arrivé au château, je sus que simplement il avait une forte migraine, et je me rassurai. Les insurgés qui causèrent tant de trouble res-

tèrent dans le village, sans s'approcher davantage du château.

Les visites des courtisans avaient cessé, mais celles des cœurs dévoués se rapprochèrent; mon gendre de Rohan en fut un touchant exemple : c'est par Charles Leduc, arrivant à Dieppe, qu'il apprit qu'à son départ de Paris on se battait déjà sur la place du Palais-Royal, qu'il avait trouvé partout insurrection, et que ce n'avait été qu'après bien des difficultés et des dangers qu'il avait pu parvenir à Dieppe. Alors, sans perdre un instant, et vite comme la pensée, le duc de Rohan arriva près de nous; le Roi en fut touché, et moi tendrement émue. Mais ayant laissé ma fille dans une mortelle inquiétude, après avoir vu Sa Majesté, il demanda la permission de retourner à Dieppe pour la rassurer, et de revenir encore, ce qu'il fit peu de jours après.

Il se trouve dans la vie des moments suprêmes qui donnent à l'âme la force de se dévouer et de surmonter avec bonheur et gloire de réels dangers. Ces dévouements sont rares, mais je trouve important d'en citer un exemple.

Près du jardin de Montretout habitait la famille Béger, intimement liée avec la mère de Mlle Della Torre, institutrice de Mademoiselle. Mme Béger avait deux enfants de l'âge de nos princes, un garçon et une fille. Le Roi les rencontrant souvent dans le jardin de Montretout, s'y était intéressé, les appelait même pour jouer avec Monseigneur et Mademoiselle. M. Béger, homme capable et honoré, était lié depuis longues années avec Casimir Périer; tous leurs rapports, jusqu'au moment où nous sommes arrivés, furent intimes. Lorsque la

révolution éclata, M. Béger, comprenant la position où se trouvaient nos princes, me la faisait sentir chaque fois qu'il pouvait me parler.

L'insurrection s'étendant alors au delà de Paris, paraissant même arriver jusqu'à nous, il craignit pour les princes auxquels son cœur était attaché, courut à Paris, et réussit à parvenir jusqu'à ce centre (hôtel Laffitte) de ce que l'on appelait le mouvement, qui était alors au plus haut degré d'exaltation. Ce qu'il y vit, ce qu'il apprit, lui donna de sérieuses inquiétudes pour la sûreté de ses illustres voisins. Persuadé qu'il pourrait leur être utile, il s'offrit avec ardeur comme médiateur des deux causes, celle du Roi, celle du mouvement, pour faire cesser ainsi l'effusion du sang et ramener la paix. Sa médiation fut acceptée; il obtint de pouvoir apporter à Saint-Cloud des propositions raisonnables : « Allez, lui dit-on, votre mission est belle, et si vous pouvez parvenir jusqu'au Roi seul et sans ses entours, son cœur paternel la comprendra. » M. Béger partit à l'instant, et après mille difficultés et quelques dangers, il parvint jusque chez lui, ce voisinage du jardin des princes, et de là à la porte de mon cabinet. Je fus avertie; il me dit sa mission. Je fis alors demander au Roi la permission de lui parler; il m'admit, je lui remis les propositions faites à la hâte à l'hôtel Laffitte; les voici, je m'en souviens :

« On demande respectueusement au Roi, comme moyen de faire cesser l'effusion du sang, de donner ordre d'évacuer toutes les petites rues, les passages étroits où ses troupes sont écrasées, de faire concentrer la totalité des forces militaires dans les places publiques.

telles que la place Louis XV, Tuileries, Louvre, Carrousel, etc., toutes ses troupes et canons, mèche allumée, prêts à tirer à la moindre résistance aux ordres du Roi, qui, dans sa bonté, on l'espère, révoquerait les ordonnances, ou changerait son ministère. — Dans ce cas, la commission s'engage à se rendre responsable de ce plan, certaine qu'il terminerait en un instant le carnage. Paris serait alors pacifié, le cœur de ses sujets reconnaissants lui serait rendu. »

Le Roi me parut ne point vouloir s'engager, il me dit simplement : « Je réfléchirai, mais je trouve hardi de m'apporter de telles propositions. » Voulant avoir l'air de croire que le blâme de hardiesse ne s'adressait qu'à moi, je lui demandai de me donner au moins la satisfaction de pouvoir dire à l'homme qui avait tout risqué pour le servir qu'il était sensible à son zèle : « Une de ces paroles, lui dis-je, douces, encourageantes, quand elles viennent directement du cœur du Roi, je la demande en grâce à Votre Majesté. » Je ne pus rien obtenir; il ne me restait donc plus qu'à assurer la retraite de M. Béger.

Cet excellent homme, craignant pour les suites de l'insurrection, qui, en cet instant, était au comble, m'avait apporté des vêtements de son fils et de sa fille, qui pourraient peut-être, dans un moment de danger, être utiles à Monseigneur et à Mademoiselle; puis la clef de son jardin, par lequel, en cas d'urgence, ils pourraient être sauvés; des gens sûrs et à lui appartenant les protégeraient alors. Les jeunes princes, par leur âge et leur costume, passeraient pour son fils et sa fille. Dans son zèle, cet homme parfait avait tout prévu,

sans songer à son propre danger, car il fallait qu'en partant de Saint-Cloud il traversât jusqu'à Paris les troupes de la garde royale; il sentait que s'il était reconnu comme membre de la réunion du mouvement, il courrait de grands dangers. Je n'eus d'autre moyen de le faire retourner à Paris que de le faire accompagner par un huissier de Mademoiselle, portant de moi un ordre conçu en ces termes : « Laissez passer le porteur de ce billet, ainsi que la personne qui l'accompagne. » Je signai et mis le cachet officiel de la gouvernante des Enfants de France, et je dis adieu à l'excellent M. Béger, qui s'éloigna, triste de ne point emporter l'espérance qu'il était venu chercher.

L'apparition des émeutiers si près du château, et le peu de troupes qui restaient au poste de la garde royale, donnèrent au Roi l'idée de faire venir à Saint-Cloud les élèves de l'École de Saint-Cyr, accompagnés des officiers qui les commandaient et de leurs canons; ils arrivaient dans l'après-dînée de ce jour.

Rien ne fut plus touchant que le moment où le Roi, venant près d'eux, leur confia la garde du duc de Bordeaux : « Veillez sur ce précieux enfant, leur dit-il; un jour, j'espère, il sera votre roi, et saura apprécier votre jeune dévouement. » Les élèves enthousiasmés firent retentir jusqu'au ciel les cris de : « Vive le Roi! Vive le duc de Bordeaux! » Il passa dans tous les rangs; son noble cœur aussi battait de bonheur de se voir entouré de cette réunion pure et loyale qui aurait défendu son prince au péril de la vie si la politique lui en eût laissé le temps.

29 *juillet.* — L'aspect du jour suivant était changé;

on entrait dans le grand salon ; la table du whist avait disparu ; on parlait, conseillait et ne flattait plus.

La Cour, silencieuse, n'était plus abordée que par des soldats blessés, mourant de faim, demandant du pain. J'avais envoyé les gens des différents services des princes à Passy, Boulogne, Sèvres même, chercher des provisions ; ils ne purent en obtenir, tout étant épuisé.

MM. de Sémonville, d'Argout, de Vitrolles, de Girardin et autres étaient parvenus jusqu'au Roi ; ils lui représentèrent avec force qu'il était urgent de retirer les ordonnances et de former un nouveau ministère.

A mon grand étonnement, je puis même dire à ma stupéfaction, j'appris que Charles X venait d'accepter tout ce qui m'avait paru être irrévocablement rejeté peu d'heures auparavant.

On nous assura aussi que le duc de Mortemart venait d'être nommé ministre et devait se mettre en rapports immédiats avec le gouvernement provisoire qui venait de s'établir. Il vint ce même soir chez moi, dit franchement que c'était avec peine qu'il acceptait une négociation tardive, m'en parut tristement préoccupé. Le duc de Mortemart était sérieusement malade depuis son retour de Russie ; sa souffrance ne ralentit pas son zèle ; c'est dans cette disposition qu'il partit pour Paris. Arrivé à la barrière, on l'avertit que les insurgés, instruits de sa mission, l'attendaient, espérant l'arrêter. Par une brèche faite à la muraille d'enceinte, il parvint avec peine jusqu'à l'hôtel Laffitte. N'y trouvant personne, il se dirigea vers le Luxembourg, où siégeait la Chambre des pairs. Là, il apprit qu'un gouvernement provisoire était établi à l'Hôtel de ville, ayant pour

chef M. de Lafayette. M. de Mortemart était alors tellement malade qu'il ne put y aller lui-même; pour plus de célérité, il chargea le comte de Sussy de remettre à M. de Lafayette les nouvelles ordonnances du Roi, afin de les faire connaître à la ville de Paris, le *Moniteur* s'y étant refusé. A ce message, M. de Lafayette répondit simplement : « Il est trop tard! »

On nous assura ce fait, mais je ne puis en certifier l'exactitude.

Les jeunes princes ayant observé dans la cour les pauvres blessés, les entendant demander du pain avec instance, eurent l'idée de leur porter le dîner qui leur était servi. J'approuvai ce bon sentiment, je les aidai même. Jamais je n'oublierai la physionomie animée, intelligente, et l'élan du cœur de Monseigneur, quand, s'emparant d'un immense gigot, il descend en toute hâte. Mademoiselle le suit, chargée aussi de ce qu'elle avait pu atteindre. Arrivés près des soldats, ces admirables petits princes s'écrièrent : « Prenez, mes amis, c'est notre dîner; prenez tout, même les plats! » Je les laissai faire; ils furent comblés de bénédictions.

Remontant, je les suivais, quand le prince de Polignac parut avec son calme habituel, accompagné de la pauvre princesse, pâle et souffrante : « Donnez-nous à dîner, me dit-il. — A dîner? dis-je; il n'y en a plus ici, les princes ont tout donné aux malheureux qui, dans la cour, meurent de faim. » M. de Polignac dit alors tranquillement : « Allons chez M. de Cossé. » Se dirigeant vers l'appartement de ce dernier, ils trouvèrent dans tous les corridors du château les gens des princes désolés, pleurant, car à même demande ils recevaient la réponse

désespérante : « Tout est épuisé, jusqu'à l'argent. »

Ce soir même, les grilles du château furent fermées; on ne les ouvrait plus qu'aux personnes connues; les Cent-Suisses et la garde royale bivouaquaient dans les cours.

Le duc de Raguse, jusqu'alors de service à Paris, revint à Saint-Cloud, ayant reçu du Dauphin la lettre suivante :

« Mon cousin, le Roi m'ayant donné le commandement de ses troupes, je vous enjoins de vous retirer avec toutes vos forces sur Saint-Cloud ; vous y servirez sous mes ordres. Prévenez les troupes qu'elles sont passées sous notre commandement. »

A leur arrivée, le Dauphin se rendit au-devant des bataillons, adressant des paroles de bienveillance qui furent reçues froidement. « Du pain! s'écrièrent-ils: depuis trois jours, nous n'avons rien mangé! » Les officiers proféraient des murmures amers sur l'imprévoyance des chefs. « Afin de la réparer, croyez à ma parole, je vais m'en occuper », dit le prince.

Déjà, dans cette journée, plusieurs officiers généraux s'étaient plaints du duc de Raguse; lui, de son côté, blessé de se trouver dépouillé de son commandement, continuait à prendre directement les ordres du Roi. A sa demande, Sa Majesté accorda deux mois de solde à la garde royale de service qui venait de se battre à Paris ; le maréchal, dans un ordre du jour, l'autorisa à aller ce même jour chez l'intendant de la liste civile, pour recevoir ce que le Roi, dans sa bonté, avait accordé.

Les ressources étant épuisées, M. de La Bouillerie se rendit chez M. le Dauphin et se plaignit de l'embarras où le mettait l'ordre du jour. Déjà irrité contre le duc de Raguse, le Dauphin, s'indignant de n'avoir point été consulté, le mande près de lui, et lui dit : « Maréchal, vous avez donné un ordre à la garde sans m'en prévenir; vous oubliez donc que je commande? — Non, Monseigneur, répondit-il, mais comme major général de la garde royale de service, j'ai le droit de prendre directement les ordres du Roi. — Vous méconnaissez donc l'ordonnance qui m'a nommé généralissime? Vous méconnaissez l'autorité du Roi? Vous me bravez, et pour vous prouver que je vous commande, je vous envoie aux arrêts. » Le maréchal haussa les épaules; le Dauphin, irrité de ce signe de mépris, voulant désarmer le maréchal, s'élança sur son épée. « J'aime mieux la briser, dit le maréchal, que de la laisser prendre. » Le prince la tirait alors, et dans cette lutte, la lame effilée lui blessa la main. Le sang coule, le D uphin appelle, le comte de Champagny accourt. « Que l'on arrête le maréchal, qu'on le conduise chez lui, et qu'il soit gardé à vue! » dit Monseigneur. Un brigadier et un garde du corps le conduisirent dans ses appartements.

Un bataillon de la garde royale qui bivouaquait dans la cour d'honneur le vit passer; le Roi, l'apprenant, leva la consigne et envoya près du maréchal le duc de Luxembourg, qui lui dit : « Monsieur le maréchal, le Roi vous rend par mes mains cette épée glorieuse que vous mettrez encore au service de Sa Majesté. — Non, répondit-il, je ne reprends point cette épée, je veux

être jugé par un conseil de guerre! » Mais, calmé par les vives instances du duc de Luxembourg, il la reprit enfin et se rendit auprès du Roi. Les nobles paroles de Sa Majesté parvenues jusqu'au cœur du maréchal le décidèrent à aller chez le Dauphin, qui vint alors à lui et lui dit : « Maréchal, oublions le passé, vous avez eu le tort de donner des ordres sans mon assentiment, et moi, celui d'avoir été trop vif, et voyez, dit-il gracieusement en montrant sa blessure, j'en suis puni. — Monseigneur, reprit le maréchal avec une froide dignité, bien du sang vient d'être versé à Paris; je n'aurais jamais cru faire couler celui de Votre Altesse Royale à Saint-Cloud. » Il s'inclina, mais se refusa à donner des ordres; M. le Dauphin cessa de commander. Ainsi, de ce moment, la garde royale n'avait plus de chef.

Le duc de Rohan, déjà revenu près de nous, était accompagné du prince de Bauffremont, laissant la princesse avec ma fille à Dieppe. Son absence n'avait duré que vingt-quatre heures; pendant ce court laps de temps, l'insurrection y étant parvenue, il trouva prudent de mettre à l'abri du pillage possible l'argenterie confiée à Charles Leduc; il la fit porter au château d'Eu. Mais cette translation ayant été connue, un gentilhomme du voisinage, croyant que ce dépôt serait plus ignoré étant chez lui, offrit de l'y mettre en sûreté.

X

Départ de Saint-Cloud. — La famille royale à Rambouillet. — Mme la Dauphine rejoint le Roi. — Le duc d'Orléans lieutenant général du royaume. — Abdication de Charles X. — Lettre à la duchesse d'Orléans. — Commissaires envoyés au Roi. — Maintenon. — Voyage jusqu'à Cherbourg. — M. de Bourbon-Busset et le duc de Rohan. — Embarquement. — Dumont d'Urville. — Séjour à Lullworth. — Mort du duc de Bourbon. — Visites à mes amis d'Angleterre. — Mademoiselle fait sa première communion en Écosse. — Souvenirs racontés par Mme la Dauphine. — Voyages. — Majorité du duc de Bordeaux. — Mon retour en France. — Mort du Roi. — Conclusion.

La nuit du 30 commençait; nul bruit hostile ne se faisant entendre, le Roi se coucha. Mme la duchesse de Berry veillait; le général Gresseau arrivant de Paris, elle le sut et voulut le voir. Impressionnée du récit qu'il lui fit des projets dont le parti populaire ne se cachait pas, craignant pour la sûreté de ses enfants, elle fut en avertir M. le Dauphin, qu'elle décida, avec un peu de peine, à réveiller le Roi. Il dormait d'un paisible sommeil, le dernier dans un de ses palais. M. le Dauphin, vivement sollicité par Mme la duchesse de Berry, obtint du Roi, avec peine, le départ de Saint-Cloud. Le baron vint me l'annoncer; le duc de Rohan fut averti, et en peu de temps, les voitures de Monseigneur et de Mademoiselle, prêtes, attendaient dans le chemin de l'allée creuse, celle désignée par le Roi. Je

fus près de Mademoiselle, et, la prenant dans mes bras pendant son sommeil, je la fis transporter dans sa voiture. Hortense, ma prévoyante, mon intelligente femme de chambre, avait déjà fait charger vaches et coffres préparés pour le voyage de Dieppe.

L'ordre du départ fut donné, il était deux heures du matin, la voiture de M. le duc de Bordeaux marchait en tête; il s'y plaça avec le baron de Damas, ses deux sous-gouverneurs et le chevalier de Lavillatte. Fernand suivit alors Monseigneur à cheval. La voiture de Mademoiselle venait ensuite; j'y étais près d'elle, ainsi que la comtesse de Rivera, Mlle Vachon, Mlle L'Hermite, femme de chambre de Mademoiselle et la mienne. Le Roi, accompagné du duc de Raguse et des principaux officiers de sa maison, était à cheval.

Je vis une main s'appuyer sur la portière de mon côté; je m'avançai, le jour commençait à paraître, je rencontrai les yeux du Roi, tristes, mais point abattus. Il ne me dit rien, et en silence continuait à escorter les voitures de ses petits-enfants, tout ce qui lui restait de précieux sur la terre. En quittant Saint-Cloud, la Cour et ses grandeurs, je n'avais point soupiré, mais je pleurai en voyant les traits tristes et résignés du Roi.

On marchait au pas et en silence. Le marquis de Vérac, gouverneur de Versailles, arriva à la butte de Picardie, espérant y rencontrer le Roi et l'avertir que la place d'armes de Versailles était encombrée de gardes nationaux ayant déjà adopté la cocarde tricolore et tenant des propos hostiles. Le Roi ordonna alors de diriger la marche vers le grand Trianon; y arrivant à six heures du matin, on descendit dans le grand salon

de marbre, où par le soleil levant, chacun se reconnut. Mme la duchesse de Berry était en habit de cheval, de petits pistolets à sa ceinture; le Roi lui en demanda la raison. « Défendre mes enfants, répondit-elle, dans le cas où l'on parviendrait jusqu'à eux. » Sa Majesté lui frappa amicalement sur l'épaule et sourit.

Aux abords de Versailles, j'avais pu envoyer à l'hôtel des pages réclamer mon neveu Louis de Gontaut, dont j'étais inquiète, et je sus que déjà le prudent gouverneur s'était débarrassé de sa responsabilité en mettant à la porte tous les pages : singulière manière de les soigner! Mon neveu, charmé d'être libre, fut rejoindre son père à Montgermont, près de Fontainebleau.

De bonne heure, on entendit la messe à Trianon, dans une chapelle attenante au grand salon de marbre.

L'ancien conseil des ministres rejoignit le Roi à Trianon; mais le prince de Polignac n'y parut pas; le Roi lui ayant prêté une de ses voitures, il s'y était enfermé. Cette mystérieuse voiture causa une légère curiosité, que l'on oublia vite. Je ne revis plus le prince de Polignac.

Je crois que l'on ne sut jamais ce dont les conseillers du Roi s'occupèrent à Trianon; ils se dispersèrent. Le Roi prit alors la décision d'aller à Rambouillet; nous n'y arrivâmes qu'à onze heures du soir. La probabilité de l'arrivée du Roi n'ayant point été prévue, le château était complètement fermé : aucunes provisions, aucun secours à espérer.

Je fis ouvrir un petit appartement où j'établis Mademoiselle; fatiguée, je la couchai, mais elle avait faim. J'envoyai à la ville : Rien, rien, fut la réponse que l'on

m'apporta, les troupes arrivées avant nous avaient tout épuisé. Ma pauvre petite princesse me dit avec tristesse qu'elle ne pouvait dormir tant elle avait faim. Je fus à la cuisine, à l'office, partout : pas un œuf même, qui m'eût paru alors une grande ressource; j'en aurais pleuré de chagrin. Je remontai près d'elle, espérant la trouver endormie; elle m'attendait.

Recherchant partout dans la chambre, je trouvai un vieux morceau de pain oublié sur une commode, probablement depuis longtemps, car il était bien dur; elle s'en saisit, fit des efforts pour le rompre et parvint avec peine à le briser en deux, et m'en remettant la moitié, elle me dit avec une voix touchante, et dont je n'oublierai jamais l'expression : « Qu'il ne puisse jamais être dit que je n'ai pas partagé avec vous mon dernier morceau de pain; mangez-le, le voilà! »

Chère adorable princesse! après avoir dévoré la malheureuse miette de pain qu'elle avait conservée pour elle, elle s'endormit paisible dans mes bras. Je passai près d'elle une triste nuit; je regrettais le passé, je craignais l'avenir, mais avec le jour mon courage revint et ne m'abandonna plus.

La population des environs de Saint-Cloud n'attendait que le départ de la Cour pour suivre les impulsions reçues de Paris. Un combat s'engagea alors à Sèvres entre le peuple et quelques débris du régiment de lanciers de la garde, commandé par le duc d'Esclignac. Le Dauphin, averti, s'y transporta, suivi de quelques aides de camp et du duc de Lévis; froidement reçu, il parla aux troupes avec force, cherchant à calmer l'irritation dont les signes n'étaient point équivoques. Dans cette

lutte funeste, les insurgés s'emparèrent du pont de Sèvres, d'une pièce de canon, et le courageux et loyal duc d'Esclignac fut si grièvement blessé à la jambe que l'amputation devint nécessaire.

Le Dauphin, voyant que désormais tous les efforts étaient inutiles, partit pour rejoindre le Roi ; il trouva sur sa route de nombreuses diligences, malles-poste, déjà décorées de drapeaux tricolores.

Mme la Dauphine était encore aux eaux de Vichy, adorée de cette population dont annuellement elle faisait l'admiration, le bonheur; vue de près et sans flatterie, on pouvait l'avouer.

Elle partit de Vichy le 25 juillet, heureuse de se rapprocher du Roi, et dans une complète ignorance de l'agitation dont bientôt elle n'eut que trop de raisons d'être instruite. A Mâcon, M. de Puymaigre, préfet de Saône-et-Loire, lui en donna la triste nouvelle, mais en confidence et en secret. C'est avec cette inquiétude qu'elle arriva à Dijon ; elle y était attendue, les apprêts de sa réception déjà faits. Malgré les inquiétudes que sa présence donnait aux autorités, elle crut devoir les accepter, fut au théâtre. Dès qu'elle y parut, les cris de : « Vive la Charte! à bas les ministres! » se firent entendre, auxquels se joignirent des gestes menaçants, au point de rendre sa sortie du théâtre difficile, inquiétante.

Le peuple, ne respectant ni le sexe, ni la vertu, ni le rang de celle qu'il insultait, sans même se rendre raison du motif qui le faisait agir, poussa des cris, des menaces, des vociférations à ébranler l'hôtel où elle passa la nuit. Il devint alors urgent de la faire partir avant le jour; sur la route, elle reçut partout les contre-

coups de la révolution de Paris; son courage, inébranlable comme sa vertu, put tout supporter.

A Joigny, elle aperçut une voiture de la Cour : c'était celle du duc de Chartres qui, l'ayant reconnue, s'élança à la portière, arrosa ses mains de larmes, s'offrit pour l'escorter, ainsi que le régiment qu'il allait commander. « Partez, lui dit-elle, conservez ce régiment dévoué au Roi. » Il se précipita sur la main qu'elle lui tendait et lui jura fidélité.

De relais en relais, apercevant les effets menaçants d'une agitation toujours croissante, on trouva prudent pour Mme la Dauphine de lui faire quitter sa voiture et de prendre une chaise de poste. Elle se revêtit du costume de la femme de service qui la suivait. C'est ainsi qu'elle arriva jusqu'aux abords de Rambouillet. Dès qu'elle y fut aperçue, les troupes la reconnaissant se précipitèrent sur la main qu'elle tendait. Elle en était aimée, car elle avait toujours témoigné envers la garde royale une franche et constante sollicitude. Elle fut accueillie, saluée par des cris fidèles qui furent entendus du château. Chacun courut; je tenais Mademoiselle par la main, elle s'élança vers sa tante; le Roi la reçut dans ses bras. « Ne nous quittons plus, dit la Dauphine, ce sera la plus grande des consolations. » Profondément attendrie, je baisai sa main.

Je trouvai Mme la Dauphine triste, mais point abattue; son cœur, habitué au malheur, savait le supporter avec la digne résignation dont ses traits furent toujours empreints. Ses yeux souvent étaient remplis de larmes, mais je ne les vis jamais couler qu'à de déchirants souvenirs.

La Dauphine dit au Roi : « Mon père, il est impossible de m'avoir donné plus de preuves de dévouement, de zèle intelligent, de jugement actif, que ne l'a fait dans ce triste voyage le comte de Faucigny, je ne puis assez lui répéter combien j'en suis touchée. »

Le 1er août, M. de Girardin vint annoncer au Roi que le duc d'Orléans venait d'être proclamé lieutenant général du royaume. Sa Majesté envoya alors son adhésion, conçue en ces termes :

« Désirant apaiser les troubles qui existent dans la capitale et dans une autre partie de la France, comptant sur le sincère attachement de mon cousin le duc d'Orléans, je le nomme lieutenant général du royaume. J'enjoins aux Chambres l'ordre de se réunir le 3 août, et je veux espérer qu'elles chercheront les moyens de rétablir la tranquillité. »

A cela le duc d'Orléans répondit une lettre remplie de témoignages d'attachement et de fidélité. Charles X en fut touché, et, dans cette journée, il crut tout concilier en remettant entre les mains de son cousin la régence du duc de Bordeaux, en faveur duquel il se décidait alors à faire son abdication. Il en conféra, sans doute, une partie de cette journée avec M. le Dauphin et Mme la Dauphine, car ils ne se séparèrent pas. J'étais près d'eux, mais, discrète, je m'éloignai, cherchant à fixer l'attention des petits princes sur des sujets de peu d'importance, de manière à donner au Roi le calme et le temps pour n'être pas troublé au milieu de l'entretien dans lequel il me parut absorbé.

Le soir, en nous quittant, le Roi dit au baron et à moi : « Soyez ponctuels demain, j'aurai à vous parler. »

Le lendemain, 2 août, arrivant avec les petits princes chez le Roi, il tendit ses bras à M. le duc de Bordeaux, le tint un moment sur son cœur; puis le remettant à terre, prit un écrit qu'il paraissait finir au moment où nous entrions : « Voilà mon abdication, nous dit-il; la rédaction ne m'en plaît pas complètement. » Elle était conçue ainsi :

« Je suis trop profondément peiné des maux qui affligent ou qui pourraient menacer mes peuples pour n'avoir pas cherché un moyen de les prévenir. J'ai donc pris la résolution d'abdiquer la couronne en faveur de mon petit-fils.

« Le Dauphin, qui partage mes sentiments, renonce aussi à ses droits en faveur de son neveu.

« Vous aurez donc, en votre qualité de lieutenant général du royaume, à faire proclamer l'avènement de Henri V à la couronne. Vous prendrez, d'ailleurs, toutes les mesures qui vous concernent pour régler les formes du gouvernement pendant la minorité du nouveau Roi. Ici je me borne à faire connaître ces dispositions. C'est un moyen d'éviter bien des maux.

« Vous communiquerez mes intentions au corps diplomatique, et vous me ferez connaître le plus tôt possible la proclamation par laquelle mon petit-fils sera reconnu roi sous le nom de Henri V.

« Je charge le lieutenant général vicomte de La Tour-Foissac de vous remettre cette lettre. Il a ordre de s'entendre avec vous sur les arrangements à prendre en faveur des personnes qui m'ont accompagné, ainsi que

sur les arrangements pour ce qui me concerne et le reste de ma famille.

« Nous réglerons ensuite les autres mesures qui seront la conséquence du changement de règne.

« Je vous renouvelle, mon cousin, l'assurance des sentiments avec lesquels je suis votre affectionné cousin.

« CHARLES. »

Nous lisions cet acte, quand Mme la Dauphine entra; le Roi le lui présenta; elle le lut, fut respectueuse, touchante d'abnégation, sublime.

Le Dauphin survint alors; après avoir jeté les yeux sur le papier que déjà il connaissait, il prit la plume et le signa. Jamais trois abdications faites en un instant ne purent être plus franches, spontanées et touchantes; même dévouement, même respect, même but : la France, son bonheur et la paix.

Mademoiselle était près de là; voyant couler les larmes (car l'admiration touche le cœur), elle dit tout bas : « Il va nous arriver un malheur, mon frère, car tout le monde pleure en nous regardant; allons prier le bon Dieu! Et elle l'entraîna doucement sur le balcon; ils se mirent à genoux. Je les regardai; il n'y eut jamais un plus touchant tableau! Je l'ai sans cesse à la mémoire.

L'abdication signée, le Roi me dit : « Emmenez les enfants, leur tristesse me fait mal. Allez, tâchez de les distraire, mais il faudra que je vous parle, je vous ferai avertir. » Le Dauphin, la Dauphine, Mme la duchesse

de Berry, qui arrivait alors, restèrent avec le Roi, ainsi que le baron de Damas.

La tristesse de l'enfance est en général de peu de durée; celle de Monseigneur céda aux soins que sut prendre Mademoiselle pour le distraire. Elle l'aida à se faire un attelage avec des chaises, et même un haut siège sur lequel il était, quand le baron, entrant, s'inclina et dit : « Sire!... » Il se fit un silence. « Sire! je suis chargé de vous apprendre que le Roi, votre auguste grand-père, n'ayant pu faire le bonheur de la France, malgré le désir de son cœur, vient d'abdiquer, et c'est vous, Monseigneur, qui allez être roi sous le nom de Henri V. » Monseigneur descendit de son siège; se plaçant vis-à-vis du baron, il dit : « Bon papa, qui est si bon, n'a pu faire le bonheur de la France. Alors on veut me faire Roi! » Et haussant les épaules, il ajouta : « Mais, monsieur le baron, c'est impossible ce que vous me dites là! » Reprenant alors le fouet et les rênes, il dit : « Allons, ma sœur, jouons. » Le baron sortit.

Bientôt le Roi me fit appeler. Il était seul, me parut calme; me demandant comment Bordeaux avait reçu la nouvelle de sa royauté, je le lui répétai; il ne put s'empêcher de sourire.

Sa Majesté me dit : « Il y a peu de jours que Louise, ayant écrit à la duchesse d'Orléans pour l'engager à faire un voyage à Dieppe, la réponse qu'elle en reçut fut charmante. Rappelez-la-lui en lui annonçant que nous allons lui confier ce que nous avons de plus cher au monde. Je viens de le lui apprendre, mais je sais qu'elle vous aime; une lettre de vous sera reçue avec

amitié. Je ne vous la dicte pas, vous saurez dire ce que nous éprouvons, et, mon Dieu, ce que vous éprouvez vous-même de cette cruelle séparation. »

Obéir était mon devoir; mais comment le faire, moi, simple femme? Recommander mon Roi à sa tante, impossible, inconvenant! Je me recueillis un instant, et, Dieu aidant, je le fis, mais au nom de Mademoiselle, de manière à toucher le cœur de sa tante, bonne et pieuse.

C'est le général de La Tour-Foissac qui fut chargé de porter l'acte d'abdication et ma lettre. Les abords du Palais-Royal étant inabordables, ce ne fut qu'avec peine qu'il parvint à pouvoir confier l'objet de sa mission à un aide de camp du duc d'Orléans. Le prince étant à Neuilly, souffrant, il fut enjoint à M. de La Tour-Foissac d'attendre. Ce ne fut que le soir que le même aide de camp vint le délivrer de la pénible position dans laquelle il avait passé cette journée, blotti au fond d'un fiacre sur la place du Palais-Royal, craignant à chaque instant d'être assailli par une foule agitée et tumultueuse. C'est alors qu'il fut conduit par la rue de Valois jusqu'aux combles du palais, où il vit distinctement, par une porte ouverte, le duc d'Orléans couché sur un lit de sangle, paraissant accablé de fatigue. Toujours conduit par la même personne, M. de La Tour-Foissac parvint jusqu'à la grande galerie. Mme la duchesse d'Orléans y était seule et vint à lui. Il lui remit les lettres dont il était chargé; à la lecture de celle de Mademoiselle, ses yeux se remplirent de larmes, mais pour toute réponse, il n'obtint que celle-ci : « Dites à la famille royale que mon mari est un honnête homme, et répétez-le à la duchesse de Gontaut. »

M. de La Tour-Foissac crut voir, au fond de cette même galerie, Mlle d'Orléans causant avec une personne qu'il ne put distinguer. Elle ne lui dit rien.

Ce ne fut que beaucoup plus tard que j'appris ces détails par M. de La Tour-Foissac lui-même.

L'agitation parmi les troupes fidèles jetait sur le commencement de ce jour un voile de tristesse, d'inquiétude générale qu'il est facile de comprendre : on y manquait de tout, même de nourriture, au point que le Roi permit aux gardes du corps de tirer sur le nombreux gibier, jusqu'alors réservé avec soin pour les chasses de Sa Majesté et des princes. De cet instant, les coups de fusil ne cessèrent plus; mais ce dont je ne pouvais me rendre compte, c'était d'avoir vu, de ma fenêtre, les gardes du corps brisant, jetant leurs fusils dans le canal du parc. « Singulière manière de se préparer à la défense si elle devient nécessaire! » me disais-je. J'en demandai l'explication, que je ne reçus jamais. Le mécontentement des gardes du corps qui, eux-mêmes, n'en comprenaient pas la raison, me parut aussi visible que leur découragement. C'est ce même jour que commencèrent les désertions dans le 2e régiment de la garde royale.

L'heure du dîner du Roi fut avancée. Sa Majesté parut pour la première fois en simple frac, ayant quitté son uniforme et les insignes de la royauté. Plus d'ordres, plus de couronnes royales, dont son habit n'avait cessé d'être décoré. Bientôt après le dîner, le Roi, tenant M. le duc de Bordeaux par la main, se rendit au bivouac des gardes du corps.

L'apercevant, on voulut prendre les armes; il le défendit, et s'avançant, il apprit aux troupes réunies

son abdication en faveur de son petit-fils, qu'il présenta comme Roi, demandant même fidélité, même dévouement, dont les gardes du corps et la garde royale n'avaient jamais cessé de donner des preuves jusqu'à ce jour. Chaque sabre, chaque épée fut élevée en signe de serment de fidélité ; le brouhaha devint général, étourdissant ; la timidité de l'enfance eût pu en être effrayée ; Monseigneur demeura calme.

Une fidélité prononcée par 1,200 hommes, soutenue par plus de trente-huit bouches à feu, une armée fidèle qui, je le savais, s'approchait de Paris à marches forcées, ne pouvais-je donc pas alors raisonnablement espérer, pour cet enfant roi, le trésor de mon cœur, un règne paisible, un règne heureux ?

Un abbé, dont la bouche était aussi grande que la tête, la voix forte comme le tonnerre, m'étourdissait au point de me rendre sourde : « A la Vendée ! à la Vendée, Henri V et sa mère ! criait cet homme ; il n'y a que cela, nous ne voulons que cela ! » Ce mot de la Vendée, vociféré par l'abbé, eut parmi les troupes un moment de retentissement qui dura peu. Le Dauphin ne quitta pas Henri V ; je l'entendis le proclamer, demander aux troupes pour lui cette fidélité dont la garde royale ne s'était jamais départie. Ce moment fut touchant ; Mme la Dauphine trouvait pour chacun des paroles encourageantes, dignes, affectueuses. Mme la duchesse de Berry me parut les électriser, car elle parlait de gloire et d'espérance. Parmi les soldats, elle était au-dessus de la femme qui craint, c'était la mère qui espère ! Elle me toucha beaucoup. Sa vue anima tellement l'abbé qu'il devint fou ; on l'emmena ; nous ne le revîmes plus.

Le mot d'ordre fut donné ce même soir par le baron de Damas au nom de Henri V. C'est ainsi que se termina ce jour, celui qui nous parut alors être le premier du nouveau règne. Mais déjà un rassemblement menaçant s'était apprêté dans la nuit, se dirigeant sur Rambouillet. Le Roi l'ignorait ; je fus pour l'en instruire au moment où le général Vincent arrivait pour lui en apprendre les détails. Dans cette même nuit, les maîtres de poste de Dreux, Chartres, etc., avaient reçu ordre de tenir prêts voitures, chariots, tous les moyens de transport enfin, de Paris à Rambouillet. Déjà la place Louis XV était couverte d'une multitude frénétique prise dans la lie du peuple, qui attendait les moyens promis. Elle était commandée par le colonel Poque, circonstance pénible pour le général Vincent, le colonel Poque ayant été son aide de camp.

A dix heures, il était parvenu jusqu'aux abords du château, s'annonçant comme parlementaire, et, comme tel, réclamait une entrevue avec son général, qui lui fit la sommation de se retirer, ainsi que la troupe qu'il commandait. Cet ordre donné à trois reprises successives, non exécuté, le général menaça alors le colonel de le faire coucher en joue. Au lieu d'obéir, M. Poque planta le drapeau tricolore dans la grande avenue du château ; sans faire un pas, croisant les bras avec une froide intrépidité, il regarda en face son général, qui alors, avec un déchirant regret, fut obligé de prononcer le mot fatal : « Feu ! » Le cheval du brigadier qui l'accompagnait fut tué, et le colonel lui-même reçut une balle à la cheville du pied gauche ; il fut transporté aux communs du château, où des soins empressés lui

furent prodigués. Le Roi lui envoya son chirurgien.

Le colonel Poque avait une mère qu'il adorait ; elle habitait Pau, où était alors ma famille. Il lui écrivit une touchante lettre qu'il demanda au général Trogoff de me remettre, me suppliant de la lui faire parvenir. Je le promis et le fis ; on me blâma « de cette sensiblerie »; ce furent seulement des personnes qui n'avaient pas de mère. Le Roi me l'avait permis.

Plusieurs personnes arrivèrent, entre autres le duc de Laval, venant de Londres, et le duc de Coigny, qui, après avoir parlé au Roi, disparut; je ne l'ai jamais revu depuis. Le duc de Noailles passa une partie de cette journée près de nous.

Chacun apportait des nouvelles, donnait des avis, mais sans but : l'inquiétude me parut alors devenir générale; enfin, après le dîner et vers les neuf heures du soir, on annonça que des commissaires, arrivant par ordre du Régent, demandaient à parler au Roi; ils furent introduits dans le grand salon, où chacun cherchait à les suivre. J'étais près de Sa Majesté quand le maréchal Maison, MM. Schonen et Odilon Barrot s'approchèrent de lui. « Que me voulez-vous, messieurs ? dit le Roi ; m'étant entendu avec le lieutenant général du royaume, tout est réglé maintenant. — C'est lui, Sire, répondit avec respect, mais d'une voix émue, M. Odilon Barrot, qui nous envoie ici pour chercher à protéger le jeune Roi et son auguste famille contre la fureur d'un peuple soulevé qui arrive, se précipite sur Rambouillet; cent mille hommes suivent nos pas, sont à peu de distance. Oh ! Sire, dit-il en joignant les mains d'un air pénétré, épargnez à la nation un crime de plus,

sauvez les jours de ce précieux enfant! » A ces mots, le Roi s'adressa au maréchal Maison, et lui dit : « Maréchal, au nom de l'honneur et sur votre parole de soldat, je vous somme de dire la vérité ; est-il exact, comme on vient de le représenter, que ce soit la population entière de Paris qui arrive spontanément et sans ordre? » A ces mots, et sans hésiter (je le vis, car je le regardais en face), le maréchal Maison répondit : « Je le jure, Sire ! Ils n'ont dit que la moitié de la vérité! » Le Roi dit alors : « Je crois à l'honneur et à la parole d'un soldat, et, de ce moment, je consens à m'éloigner. »

Je dois dire ici que ce que les commissaires représentaient être l'entière population de Paris n'était en réalité qu'un faible parti d'émeutiers arrivant en charrettes, cabriolets, préparés d'avance comme il a été indiqué plus haut, épuisés de fatigue des trois journées de Paris, et que la démonstration faite par un ou deux coups de canon tirés à poudre aurait dispersés, anéantis.

Déjà en parlant du maréchal Maison, j'ai fait entendre un terrible mot ; j'évite de le rapporter une seconde fois. Hélas ! il n'est que trop aisé de le deviner !

Les commissaires se retirèrent; le Roi, rencontrant le duc de Noailles, lui dit avec l'accent affectueux de l'amitié : « Mon cher duc, pour éviter de grands malheurs, je me décide à m'éloigner ; recevez-nous à Maintenon. » Le duc s'inclina respectueusement, et fut en hâte y devancer le Roi.

Sa Majesté dit au baron ainsi qu'à moi : « Préparez tout pour le départ. » Je fus éveiller Mademoiselle. Pauvre petite princesse! Elle dormait si bien, si fort, qu'elle ne comprenait même pas la cruelle parole :

Partir! Il fallut la lui répéter. Elle si douce, si résignée au devoir indiqué, dit alors en sanglotant: « Non, non! pas partir! » Je lui fis une espèce de petit canapé composé de cinq ou six paires de draps que j'avais pris à la hâte dans les lits de notre appartement. Pour conduire Mademoiselle à sa voiture, il fallut passer dans la cour par-dessus des réchauds sur lesquels on faisait fondre l'argenterie royale afin de pouvoir payer la nourriture des soldats.

C'est à deux heures du matin que Charles X arriva à Maintenon; il y fut reçu en roi; le château, éclairé, brillait comme pour un jour de fête; ce fut le dernier de son règne.

On s'assembla au salon, les commissaires y arrivèrent. Le Roi, remarquant que la duchesse de Noailles paraissait souffrante, obtint d'elle de se retirer; avec la permission de Sa Majesté, elle chargea sa nièce de la remplacer.

Le duc de Noailles accompagna le Roi à l'appartement d'honneur qui lui était destiné. Pendant ce temps les commissaires, assis autour d'une table ronde, s'occupaient déjà de tracer l'itinéraire du voyage que le Roi allait entreprendre; ils envoyaient et recevaient les dépêches. J'étais près d'eux, écrivant mes tristes adieux à ma chère fille, la duchesse de Rohan. Je le leur dis, leur demandant de faire parvenir ma lettre à Dieppe. M. Schonen le promit.

Pendant les premières heures de la nuit, la gracieuse nièce de la duchesse de Noailles se rapprocha de moi; comprenant le sujet de ma tristesse, elle me dit de douces paroles. Elle était charmante, avait alors dix-sept ans.

C'était Mlle de Beauvilliers de Saint-Aignan, dernière héritière de cet illustre nom. En 1832, elle épousa le prince de Chalais, fils aîné du duc de Périgord, e mourut en 1834. Sa mort fut pour la société une véritable perte, pour sa famille une profonde douleur, pour les pauvres un malheur. Une éloquente et gracieuse plume (1), au moment de cette cruelle perte de famille, fit de la princesse de Chalais, en trois mots, tout un portrait : « Sa vie, dit-il, fut sur la terre comme l'apparition d'un ange. »

La nuit s'avançant, les commissaires se séparèrent et je revins près de Mademoiselle, au moment où le Roi et Mme la duchesse de Berry y entrèrent. « Nous venons, me dit le Roi, vous parler d'arrangements à prendre pour l'avenir; nous trouvant dans la nécessité de restreindre autant que possible le nombre des personnes qui doivent nous accompagner, Mlle Vachon peut suffire pour suivre et perfectionner sciences et talents d'agrément déjà commencés par Louise; elle seule nous suivra. Même plan sera adopté pour Henri : M. de Barande, pour l'éducation essentielle que je vais lui confier, offrant sécurité entière, vient avec nous. Vous comprendrez aisément que nous sommes forcés à une séparation qui, je le sais, vous sera pénible : celle de Mme de Rivera; annoncez-le-lui, y ajoutant nos sincères regrets de nous voir obligés de faire ce sacrifice. — Quoi! dis-je vivement, l'abandonner ainsi? — Elle ne sera point abandonnée, reprit le Roi, nous la laissons momentanément dans le plus respectable

(1) Celle du duc de Noailles, son oncle.

asile : celui, vous le savez, que je choisis hier pour moi-même. Elle y attendra, près de l'amie de sa première jeunesse, le moment où nous pourrons la rapprocher de nous. Cette décision est irrévocablement prise; ayez le courage de l'exécuter. » Le Roi me dit alors avec une profonde tristesse qu'il ignorait complètement le sort qui lui était réservé. Je lui fis connaître la conversation des commissaires, qui, très ouvertement, avaient tracé sa route devant moi et par étapes, de Maintenon jusqu'à Cherbourg pour s'y embarquer.

Ce nom : « Cherbourg », ce mot : « s'embarquer », dont j'étais encore fortement impressionnée, ne me parurent donner aucune émotion au Roi; Mme la duchesse de Berry ne cacha pas la sienne.

Le Roi nous quitta alors, paraissant triste, accablé; il reprit le chemin de sa chambre, monta péniblement ces mêmes degrés que jadis Louis XIV avait si souvent franchis, pensant alors à de grands et glorieux souvenirs.

Mme la duchesse de Berry, me prenant par la main, me dit : « Allons, ayez courage, ce n'est qu'une séparation momentanée, au moins je l'espère. »

Cette visite imprévue, cette décision pénible arrivée au moment où je venais de tracer mes derniers adieux à ma fille, me donnèrent un découragement étranger à mon caractère; mais bientôt je sentis qu'il était du devoir de supporter sans faiblesse l'avenir tel qu'il plaît à Dieu de l'imposer. Je me soumis, me résignai, et dès cet instant j'eus la force de tout supporter. C'est une victoire que le chrétien peut obtenir.

Annoncer à Mme de Rivera notre séparation fut pour

moi un profond chagrin. Elle dut, sans aucun doute, compter sur l'affection de ses amies, qui n'avaient cessé de lui en donner des preuves. Son dévouement, surmontant tout, ne se fût affaibli par aucun obstacle; elle eût travaillé avec bonheur pour sa princesse; mais la quitter au moment de l'exil lui faisait un mortel chagrin; elle me le dit même durement.

Chère Eugenia, dans notre affliction, nous ignorions l'une et l'autre que dans cette occasion Dieu avait ses vues; sa providence veillait sur vous. Cet abandon que je pleurais vous plaça haut, et vous pûtes faire l'agrément, le bonheur, jusqu'à son dernier jour, de l'époux qui vous fut accordé. Cette divine Providence vous donna des filles, la perfection des filles, un entourage qui vous aime et dont vous êtes l'âme. Bénissons donc la main de Dieu qui a soutenu l'orpheline et protégé la vertu.

Le lendemain, le Roi entendit la messe dans la petite chapelle du château; puis, étant averti que l'on attendait ses ordres pour le départ, il fit de touchants adieux au duc et à la duchesse de Noailles; la grâce et la noblesse de ses manières furent admirées encore; dans ce dernier moment il sut, comme toujours, trouver des mots qui consolent et que l'on n'oublie jamais.

Les restes fidèles encore d'un brillante armée, rangés autour du château, attendaient, prêts à suivre jusqu'à son dernier jour cette monarchie qu'ils pleuraient.

Le Roi parut, se plaça dans sa voiture, que les gardes du corps entouraient en silence; celle de Mme la Dauphine venait ensuite, puis Mme la duchesse de Berry, Mgr le duc de Bordeaux et Mademoiselle. M. le Dau-

phin était à cheval, accompagné de plusieurs gentilshommes supérieurs de sa maison, ainsi que du duc de Raguse qui les suivit. Un escadron des gardes du corps ouvrait la marche. Le cortège royal s'avança lentement sur la route de Dreux, où était rangée la garde royale, morne et silencieuse. La voiture des commissaires précédait celle du Roi; on allait au pas et en silence. Ce fut ainsi que se passa chaque journée de ce triste voyage.

Arrivés à Dreux, M. Odilon Barrot harangua le peuple, et s'approchant de la voiture du Roi, annonça à Sa Majesté la nécessité de supporter la vue des couleurs nationales arborées partout; le Roi répondit : « Ceci m'est indifférent. »

La première couchée fut à Dreux; le lendemain, nous fûmes éveillés par le bruit si connu, hélas! d'une émeute; je courus à la fenêtre, y vis l'hôtel entouré de paysans armés de faux; n'en comprenant pas le motif, j'eus un instant d'inquiétude qui fut bientôt calmé, quand on vint m'avertir que la politique n'entrait pour rien dans ce mouvement populaire; c'étaient simplement les moissonneurs des environs qui, voulant obtenir une augmentation de salaire, s'insurgeaient pour suivre l'exemple de Paris. Cette agitation, continuant une partie de cette journée, fut désagréable, mais sans danger.

De Dreux à Laigle, il y eut plusieurs couchées dans de petits villages. La meilleure chambre était désignée pour le Roi; il voulut, dans ce long voyage, avoir toujours M. le duc de Bordeaux près de lui; ensuite les princesses naturellement avaient des gîtes, et naturellement aussi, celui de Mademoiselle, considérée de peu

de conséquence, devait tenir peu de place. Nous étions cinq réduits au simple matelas, bientôt à la modeste paillasse, et cet objet de luxe était parfois gaiement disputé entre nous.

Le maréchal Marmont, dont l'idée fixe était de courir le risque d'être enlevé par le parti populaire, et d'être livré en holocauste pour ses méfaits passés, se cachait où il pouvait, souvent près de nous, et même jusque sur le matelas destiné à la femme de chambre ou à Mlle Vachon. Je racontais ces petites guerres intestines à Mme la Dauphine, qui s'en amusait; mais il arriva un épisode qui, ayant pu avoir des suites sérieuses, m'inquiéta un moment.

Le vicomte Hocquart, un des maîtres d'hôtel du Roi, chargé de veiller à la sûreté générale, était du voyage. Il vint un jour, après le dîner, m'avertir qu'un paquet d'arsenic avait été trouvé entamé sur la table de cuisine. Alors alarme générale, et impossibilité d'obtenir du lait comme contrepoison. Des coliques se déclarèrent à tous les étages : d'abord sur notre tête, où couchait le duc de Luxembourg; de son galetas, le plancher mal joint ne nous laissa ignorer aucune des périodes de ses douleurs. Mme la duchesse de Berry fut aussi très souffrante. De ce forfait, dirigé par une cruelle main qui resta ignorée, le duc de Luxembourg seul fut longtemps et sérieusement malade.

Dans la journée qui suivit cette orageuse nuit, Mademoiselle fut atteinte de petites douleurs qui me donnèrent des inquiétudes, mais qui n'eurent pas de suite.

Arrivés à Argentan, le Roi désira y passer la journée et repartir de bonne heure le lendemain. La nuit

approchant, on vint m'avertir qu'une personne qui paraissait d'importance arrivait de Paris et demandait à me parler de la part de la duchesse d'Orléans; un garde du corps la conduisit jusqu'à ma porte. Couchée toujours habillée, comme je l'étais pendant le voyage, je pus me lever et aller au-devant de lui. C'était M. Dumas : « Je viens, me dit-il, de la part de S. A. R. Mme la duchesse d'Orléans, vous donner des nouvelles du camp de Lunéville, et le général comte de Bourbon-Busset viendra probablement vous en donner bientôt lui-même. »

Voyant alors Mademoiselle endormie sur son petit matelas par terre, il me dit le vif intérêt que Mme la duchesse d'Orléans prenait à elle, « et à vous-même, madame », ajouta-t-il.

J'avais fait prévenir le Roi de l'arrivée de M. Dumas; la personne que j'en avais chargée revint, et nous dit que l'apparition d'un envoyé de Paris et les cocardes dont était décoré son entourage, ayant fait événement parmi les gardes du corps, le Roi lui conseillait de repartir au plus vite, ce qu'il fit sans hésiter.

Ce ne fut que le lendemain matin, après la messe, que je pus dire au Roi l'objet de la mission de M. Dumas; probablement Sa Majesté le savait, car elle ne répondit rien.

Pendant ce voyage, fait au pas et en silence, le Roi suivait souvent à cheval la voiture de ses petits-enfants. A la vue de ce triste et imposant cortège, les têtes se découvraient, quelques larmes coulaient, auxquelles les gracieux petits princes envoyaient des baisers. Ce fut ainsi que se passa chaque jour de cette longue route .

Morel, secrétaire de la maréchale Oudinot, ayant suivi les traces du Roi, rejoignit Madame à Vire, lui remit une lettre de la maréchale, lui exprimant « le vif désir de la suivre partout, en terre étrangère, fût-ce même en prison ». A cette touchante et sincère preuve d'attachement, Madame répondit à la duchesse de Reggio de rester à Jand'heure jusqu'au moment où elle pourrait connaître le sort qui lui était réservé à elle-même. Bien plus tard encore, la duchesse de Reggio, toujours fidèle et vraie comme la vertu, chercha à donner à Madame de nouvelles preuves de son dévouement.

Sur le chemin de Saint-Lô, où nous étions tous à pied, nous aperçûmes tout à coup le duc de Rohan et le comte de Bourbon-Busset. J'eus, en les voyant, un moment de bonheur qui me fit pleurer de reconnaissance et d'admiration; l'un et l'autre n'avaient cessé d'être occupés des pauvres exilés! C'était pour la troisième fois, depuis la Révolution, que Fernand se rapprochait de nous. Le Roi, les reconnaissant, fut à eux avec un sentiment de cordiale affection. Après les premiers moments d'émotion mutuelle, le Roi dit à M. de Bourbon-Busset : « A présent, apprenez-moi des détails qui me sont peut-être inconnus sur le mouvement du camp de Lunéville. »

De cet instant, on pourrait faire un touchant tableau : le Roi, debout, les princesses assises sur l'herbe, les petits princes près d'elles, escorte et chevaux se reposant à l'ombre des grands arbres. Chacun se rapprocha, il se fit un silence, et M. de Bourbon-Busset commença ainsi son récit :

« Par une lettre de ma belle-mère, écrite de Saint-Cloud le 26 juillet, m'apprenant les ordonnances, je me mis immédiatement en mesure de pouvoir partir à la première sommation que j'espérais recevoir bientôt de Votre Majesté. Cet ordre, par l'oubli de M. de Polignac, se fit attendre trois mortels et précieux jours... » Ici, le Roi dit avec vivacité et un mouvement d'impatience : « Je sais tout cela, continuez. » — « Ce fut M. de Parazza, ensuite, qui, déguisé et avec beaucoup de peine, put parvenir jusqu'à moi. Le camp, animé du plus vif enthousiasme, espérant sauver la cause du Roi, se mit immédiatement en marche. La brigade d'avant-garde était déjà à la hauteur de Verdun, et celle du centre à Saint-Mihiel, où je me trouvais, lorsque je reçus une dépêche du baron de Damas, qui m'enjoignait, sous signature du Roi, d'obtempérer *aux ordres du lieutenant général du royaume*. Ces ordres furent de rentrer à Lunéville avec toutes les troupes de mon commandement. Plusieurs officiers de confiance, que j'avais eu la précaution d'envoyer prendre verbalement les ordres de Votre Majesté, vinrent en même temps confirmer ceux-ci de la manière la plus positive. Que me restait-il à faire? Pouvais-je refuser d'obéir aux pouvoirs de droit et au pouvoir de fait qui se trouvaient d'accord dans cette circonstance unique? Non, sans doute; je devais repousser les soupçons et la voix du cœur qui me criait de ne pas m'arrêter. »

Le Roi, péniblement ému, et après un moment de profond silence, dit à M. de Bourbon-Busset : « Que fîtes-vous alors? — Je réunis les officiers généraux, ainsi que les chefs de corps, et, après leur avoir fait

connaître les ordres de Votre Majesté et du lieutenant général du royaume pour faire rétrograder sur Lunéville tous les régiments du camp, je leur prescrivis l'exécution immédiate de ce mouvement, mais leur recommandant particulièrement de maintenir la plus rigoureuse discipline pendant le cours de la marche, et de faire respecter, partout où ils passeraient, leurs cocardes et leurs drapeaux jusqu'à Lunéville, où ils trouveraient alors de nouveaux chefs et de nouveaux ordres. »

Après ce récit, le Roi, paraissant péniblement préoccupé, s'éloigna seul et pensif. Mme la Dauphine appela alors près d'elle M. de Bourbon-Busset ; ils eurent ensemble une triste et longue conversation ; elle pleura sur des faiblesses passées, et s'inquiéta du sort sans avenir pour ce qui lui restait de cher sur cette terre-patrie, qu'elle devait quitter bientôt dans l'incertitude d'un retour.

Pressée d'apprendre des nouvelles de ma chère Joséphine, Fernand me racontait alors que pendant son absence de Dieppe, ignorant le sort de la famille royale et le mien, elle passait, avec la princesse de Bauffremont, ses journées sur la route de Paris, d'où rien n'arrivait; quand, enfin, voyant paraître un cabriolet en poste, reconnaissant le comte Louis de La Tour du Pin, l'une et l'autre s'avancèrent, s'écriant : « Où est le Roi ? » « Où est ma mère ? » dit ma fille. Alors, imprudemment et joignant les mains, il répondit : « Votre pauvre mère ! » A ces mots, elle crut qu'un affreux malheur m'était arrivé ; elle s'évanouit. Mme de Bauffremont la soutint. Elle fut transportée dans une chaumière, où des soins empressés lui furent prodigués.

Cette preuve de la sollicitude filiale, de l'attachement de mon adorable fille, ne m'étonna pas, mais me toucha jusqu'aux larmes.

Fernand avait encore beaucoup à nous apprendre; je lui rappelai que nous n'avions point entendu parler de son frère, le cardinal de Rohan, depuis son départ de Saint-Cloud. Il nous raconta alors qu'au moment de l'insurrection son départ brillant avait produit dans le quartier un mauvais effet; et déjà on le citait comme étant de connivence avec la Cour. Des groupes n'avaient cessé d'être assemblés sous ses fenêtres. Sa timide belle-mère, fort effrayée, le supplia de s'éloigner; il y consentit, emmenant avec lui l'abbé Perrin, son secrétaire. Arrivés à la barrière de Vaugirard, ils furent arrêtés par un rassemblement armé. On demanda au cardinal son nom, qu'il crut devoir ne point cacher; sa réponse devint son arrêt; on le frappa violemment, même au visage, arraché de sa voiture, elle fut entièrement pillée, au point de voir ses ornements, ses vases sacrés profanés par cette populace égarée, effrénée, dépourvue de tout sentiment de foi, d'honneur et d'humanité.

De moment en moment, le tumulte augmentait, ainsi que les menaces, qui allèrent jusqu'à dire qu'il fallait le fusiller. Persuadé alors qu'il allait être victime de leur barbarie, il s'apprêtait à demander l'absolution à son secrétaire et à la lui donner, quand le maire de Vaugirard, très honnête homme, quoique dans le mouvement, apprenant que le cardinal était au pouvoir des insurgés, accourut en hâte, harangua le peuple, entra adroitement dans ses idées, se gardant bien de nier la culpabilité du prisonnier, promit de le faire juger, mais déclara

qu'il fallait laisser la justice en avoir raison. Parvenu à pouvoir ainsi apaiser l'émeute, il emmena le cardinal dans sa maison; mais à peine y était-il réfugié qu'il entendit les cris de ces forcenés, qui se repentaient d'avoir laissé échapper leur proie et la réclamaient, paraissant décidés à exécuter eux-mêmes leur forfait. Le cardinal ouvrit une porte, ne sachant pas s'il allait tomber au milieu de l'émeute ou s'il pourrait s'échapper. La Providence lui réservait ce dernier moyen de salut. La porte donnait sur un champ; il s'y cacha avec l'abbé Perrin. Apercevant une manufacture, ils s'y dirigèrent; elle était loin, la chaleur extrême, et quoique exténués de fatigue ils y parvinrent. Le propriétaire, aussi compatissant et charitable que le maire, les accueillit avec beaucoup de bienveillance, mais déclara qu'il était essentiel pour la sûreté du cardinal qu'il se déguisât. On lui coupa les cheveux, il fut revêtu des habits d'un boucher. Ainsi transformé, on l'invita à passer dans une salle voisine, où il dut partager le repas de tous les ouvriers de la manufacture, parmi lesquels il reconnut, non sans frémir, une grande partie de ceux qui l'avaient poursuivi, demandant sa tête; mais, grâce à son déguisement, ils ne le reconnurent pas.

Un passeport sous un nom supposé lui ayant été envoyé par son homme d'affaires, il put enfin partir, se dirigeant sur la Belgique, s'arrêta en chemin à Notre-Dame de Halle, ayant fait vœu de chercher à y parvenir, s'il lui était possible. Ce prince de l'Église communia simplement, entouré des paysannes de ce lieu, et put remercier Dieu d'avoir été protégé au milieu des dangers qu'il venait de courir.

A ce moment le comte d'Estournel, préfet de Saint-Lô, vint en costume officiel mettre à la disposition du Roi l'hôtel de la préfecture. Son offre fut acceptée. Mme d'Estournel, sœur du duc de Rohan, en fit les honneurs.

Pendant le court séjour de la famille royale à Saint-Lô, on découvrit que le parti révolutionnaire commençait à s'inquiéter de la lenteur du voyage du Roi; afin de le hâter, le général Hulot organisa une petite insurrection dont le but n'était rien moins que de se défaire de la famille royale à son passage entre Saint-Lô et Cherbourg; le Roi, averti, ne s'en inquiéta point, rien ne fut changé à la marche tracée : on regarde en face et sans crainte un danger découvert.

Le duc de Rohan et M. de Bourbon-Busset ne s'éloignèrent plus un instant et suivirent le Roi jusqu'à son embarquement.

A Carentan, le Roi lut dans le *Moniteur* que le titre de lieutenant général du royaume qu'il avait donné à son cousin le duc d'Orléans avait été changé en celui de Roi. Il n'y crut point, en parla simplement comme d'un bruit dont aucune voix parvenue jusqu'à lui ne lui avait affirmé la vérité. Il ne le sut positivement que plus tard, par M. Dumont d'Urville.

En quittant Carentan, la famille royale partit pour Valognes, où le Roi reçut les étendards des gardes du corps, qui lui furent apportés par les chefs de chaque compagnie. Rien de plus touchant que cet adieu du respectable Roi et de ses fidèles sujets. A peine le Roi trouva-t-il au milieu de son émotion la force de pouvoir exprimer ses regrets et son éternel attachement

pour cette honorable partie de l'armée française. Tous les assistants se précipitèrent sur la main du Roi et celle de Mme la Dauphine, qu'ils couvrirent de leurs larmes.

C'est alors que les commissaires demandèrent au Roi un mot qui pût attester les égards qu'ils avaient eus pour lui pendant leur pénible mission. Le Roi prit la plume, écrivit, et à la même demande, Mme la Dauphine signa simplement son nom.

16 *août.* — A mesure que nous approchions de Cherbourg, la population des campagnes, celle de la ville surtout, qui avait conservé souvenir et reconnaissance des bienfaits de l'auguste famille à laquelle elle devait la création de son port, étaient rangées depuis le commencement de ce jour le long de la route, attendant en silence et avec un profond respect un dernier regard, un dernier adieu.

Dès que le cortège parut, les officiers du 64e baissèrent avec respect leurs épées devant le Roi, qui aperçut alors les vaisseaux attendant son arrivée.

Les voitures s'avancèrent devant un petit pont couvert d'étoffe bleue, et s'y arrêtèrent. Le Roi descendit ; le baron de Damas prit le duc de Bordeaux dans ses bras et le porta sur le navire ; Charles X s'y dirigea, la Dauphine le suivit, ainsi que la duchesse de Berry ; je tenais Mademoiselle par la main. Le duc de Rohan et M. de Bourbon-Busset m'aidèrent à entrer sur le vaisseau, je le fis avec calme et courage ; mais à un signal donné, il fallut nous séparer. Ce fut un des moments les plus pénibles de ma longue vie.

Le Roi, debout, fit alors ses adieux à la France, qui

lui était si chère, et un dernier signe d'attachement et d'amitié à la garde et à ceux qui l'avaient suivi jusqu'à ce dernier pas. Les voiles se déployèrent, les spectateurs de cette triste scène regardaient avec un morne silence le vaisseau s'éloigner.

Cette escadre était composée de deux vaisseaux, le *Great-Britain* et le *Charles Carrol,* l'un et l'autre sous le commandement du capitaine Dumont d'Urville; puis un brick commandé par le capitaine Thibault avait reçu, dit-on alors, l'ordre d'escorter le *Great-Britain* et de le couler bas si Charles X eût voulu tenter une descente sur les côtes de la Vendée. Cette version, dite en secret et bas (je ne pus jamais le croire), se répandit en France, circula beaucoup en Angleterre. De fait, le brick, monté de deux canons toujours braqués sur le *Great-Britain,* nous préoccupait, car nous ne pouvions nous rendre raison de sa mission.

Le *Great-Britain,* superbe vaisseau ayant fait plusieurs fois le voyage des États-Unis, appartenait à un des princes Napoléon Bonaparte, qui l'avait fourni à un très haut prix, nous dit-on, pour cette triste expédition.

Le *Charles Carrol,* vaisseau à trois ponts, fut désigné pour conduire la suite des princes; le chevalier de Lavillate ne fut point séparé du duc de Bordeaux.

Le temps était beau, la mer calme; le vaisseau s'éloignait majestueusement; le capitaine Dumont d'Urville s'occupait d'arrangements nécessaires pour une longue traversée, et se flattait d'avoir tout prévu, quand on vint l'avertir que parmi les provisions les plus recherchées une seule manquait, celle du pain. Alors, force

fut de faire halte et d'envoyer au port, afin de réparer cet oubli. Cet incident, observé à Cherbourg sans être compris, fut bientôt expliqué. Les voiles se déployèrent encore, et le *Great-Britain* disparut, éloignant de cette belle terre de France le noble rejeton de l'antique race des Bourbons.

Alors le capitaine Dumont d'Urville s'établit en maître, distribuant étages et places. Le Roi désira n'être pas loin du duc de Bordeaux. Chacun eut une petite alcôve; m'indiquant la mienne, il me dit: « Naturellement la gouvernante est auprès de sa princesse et vis-à-vis du gouverneur. » J'y fus placée si exactement que, cette nuit, éclairés par une lampe suspendue, nous ne nous perdîmes pas de vue. Cela m'étant insupportable, j'obtins pour l'avenir un grand rideau qui sépara le côté des hommes de celui des femmes.

De ce moment, la vie fut uniforme, la mer calme, le temps superbe, pas un événement à raconter. Mais que de touchantes choses à dire si je pouvais espérer de faire apprécier l'admirable douceur du Roi, véritable résignation chrétienne qui allait jusqu'à supporter les observations sur le passé que ne cessait de faire Dumont d'Urville, se promenant constamment sur le pont, près de Sa Majesté! Je fais ici l'aveu que ces conversations étaient mon supplice; je les trouvais inconvenantes, cruelles. Le Roi, le voyant, m'en grondait doucement et me plaisantait même sur mon peu de sympathie pour le gardien qu'on nous avait imposé, et qui, lui-même s'en étant aperçu, me prit en déplaisance, et pour se venger, essaya d'interdire les conversations anglaises entre les gens de l'équipage et nous. Cette tyrannie

m'exaspérait d'autant plus qu'un jeune matelot intelligent me racontait tout ce qu'il savait et même ne savait pas, et que ces conversations amusaient la Dauphine. Elle me dit un jour : « Courage! causez toujours et tâchez de savoir quelle est notre destination. » Je choisis bien mon moment; notre ami me confia qu'il venait de leur être indiqué de se diriger vers Sainte-Hélène, où nous irions *en passant*. Épouvantée, je courus vers Mme la Dauphine, les mains jointes, je lui dis : « Miséricorde ! nous allons à Sainte-Hélène, et même en passant ! » Elle baissa les yeux et ne dit mot. Je tombai à genoux, admirant la résignation et l'abandon à la volonté de Dieu de cette sainte princesse. La mienne n'était pas de ce genre. Mon zèle actif parvint à savoir que le matelot avait raison ; c'était vers Sainte-Hélène qu'à ce moment nous nous dirigions (mais Sainte-Hélène, un des ports de l'île de Wight), pour y chercher des provisions en passant. Cette méprise expliquée, je fus la première à m'en amuser.

De ce moment, je cherchai avec un télescope l'île de Wight et ses abords du côté de l'Angleterre, Southampton par exemple. « Peut-être, me disais-je, quelques amis sont-ils là, pensant encore à nous. » Cette idée me préoccupait tellement que je quittais rarement le bienfaisant télescope, par lequel, un jour, un heureux jour, je vis une chaloupe conduite par des rameurs en uniformes rouges éclairée en plein par le soleil. Le cœur me battait fort; craignant la surveillance de notre sévère gardien, je maîtrisai ma joie, et sans perdre de vue l'objet de mon espérance, je pus faire un signe qui fut compris par le Roi et mes princesses. Ils vinrent

près de moi, et purent juger quel était le sujet de mon espérance; elle se réalisa bientôt. La précieuse chaloupe aborda l'échelle qui, depuis notre embarquement, n'avait pas été franchie. Un officier en uniforme d'aide de camp dit alors à haute voix : « Une lettre pour la duchesse de Gontaut. » Le persécuteur chercha à s'en saisir, mais elle était déjà en ma possession. Je la remis au Roi, qui, voyant mon adresse, me la rendit. Je la donnai à Mme la Dauphine : « Elle vous appartient, me dit-elle, lisez-la. » Nous nous éloignâmes ensemble pour la lire, et pûmes nous convaincre que le Roi n'était pas oublié. Cette lettre était du duc de Wellington, chargé d'offrir au Roi et à sa famille un asile en Angleterre, à leur choix. Cette offre me parut plus amicale qu'officielle, le duc me demandant que la réponse lui fût adressée.

Pendant ce temps, l'aide de camp causait avec le Roi et les jeunes princes; il leur apprit que le frère du duc de Wellington était venu à Southampton avec l'espérance de faire parvenir les offres contenues dans sa dépêche. L'aide de camp me dit alors tout bas : « Dans deux heures, vous recevrez des fruits pour les jeunes princes, remettez à celui qui les apportera les intentions du Roi qui répondent aux lettres dont j'étais chargé. »

Le Roi me dit qu'il désirait simplement, pour ce moment, de pouvoir envoyer à l'île de Wight les enfants et les princesses, si elles le désiraient, et demandait même que plusieurs barques fussent envoyées pour faciliter le transport du vaisseau à l'île, ajoutant que, plus tard, il correspondrait directement avec le duc de

Wellington pour lui parler de son avenir; mais que dans ce moment, il me chargeait seulement de lui exprimer combien il était sensible aux preuves d'intérêt que lui et son frère venaient de lui donner, et dont il ne perdrait jamais le souvenir.

Après le départ de l'aide de camp, Dumont d'Urville fut un véritable chien de garde *grognant* et au moment de mordre, me dit le Roi. Je compris que sa prévoyance avait deviné juste. Comment répondre? Mon Argus ne me quittait pas. Je confiai mon embarras au baron de Damas; il mit plume, encre et papier sur une petite fenêtre donnant de son alcôve sur le pont, où le Roi et le capitaine se promenaient continuellement. Je fis alors même promenade, et pendant qu'ils se retournaient pour reprendre leur route, j'écrivais. Dumont d'Urville m'ayant aperçue occupée près de cette fenêtre secourable, je pris ma lettre déjà écrite, et me sauvai. Mais dans mon empressement, ne regardant qu'en arrière, je mis ma tête dans la cloche d'alarme, épisode *terrible* qui fit rire le Roi, amusa les enfants et les princesses. Je pus remettre aisément ma lettre adressée au duc de Wellington à la personne chargée de porter aux jeunes princes les fruits qui leur avaient été promis.

Peu de jours après, plusieurs petites barques furent aperçues, causèrent grande joie aux jeunes princes et arrivèrent. Le Roi me dit alors en confidence : « Je désire que Henri ait le plaisir de courir sur la terre et de se reposer de la prison où il est ici renfermé; je crains l'opposition de Dumont d'Urville, tâchez de distraire son attention des embarquements; une petite querelle, rien de plus aisé. »

Les princesses étaient déjà placées dans leurs bateaux, ainsi que leur suite; le baron de Damas près de Monseigneur, attendait; mais mon tour venu, le capitaine me dit : « Descendez. — Par cette échelle? lui répondis-je. Jamais! je suis trop lourde, trop gauche... Impossible! mais je sais qu'à fond de cale il y a un fauteuil à poulie et très commode; allez le chercher, faites-le monter jusqu'ici, et vous serez délivré de moi. » Il ne put résister à cette promesse, courut chercher le secourable fauteuil. Pendant ce court moment d'absence, le baron de Damas avait pris le jeune prince, l'avait descendu, établi dans un canot, donné l'ordre de partir, et il était en chemin quand Dumont d'Urville remonta, heureux de l'espérance de ne me plus voir jamais.

Placée dans mon fauteuil avec Mademoiselle, qu'heureusement j'avais fait fortement attacher, je la serrai dans mes bras et me recommandai à Dieu. A ce moment, notre gardien s'aperçut que Monseigneur était non seulement parti, mais au moment d'arriver à sa destination de l'île de Wight, entre les bras de sa mère, sous la protection du baron, entraîné loin de lui, car les matelots anglais, charmés d'avoir dans leur bateau le jeune roi de France, donnèrent un hourra de joie. Le capitaine, au comble de la rage, ordonna mon enlèvement, et poussa si violemment le fauteuil qu'il fit un tour entier dans les airs. J'eus peur pour Mademoiselle; mais la consolation de me dire que si nous étions précipitées à terre, plus lourde qu'elle, j'y arriverais la première et pourrais la sauver, me rassura un peu.

Nous fûmes reçus à Cowes par le marquis d'Angle-

sey, gouverneur de l'île de Wight; j'y retrouvai sa famille, ses jeunes filles; tous eurent pour les princesses les attentions les plus empressées, qui allèrent jusqu'à fournir à Mme la duchesse de Berry du linge, des robes même, attendu qu'elle n'en avait point emporté de Paris.

Charles X nous fit savoir qu'il irait s'établir pour quelque temps dans un château appartenant au cardinal Weld, prélat catholique, résidant alors à Rome.

Nous rejoignîmes donc le Roi à Lullworth, et bien peu de jours après arrivèrent près de nous le duc de Rohan et ma bien-aimée fille; ce fut pour les princes un sensible plaisir, pour moi, une consolation, un bonheur.

Le château de Lullworth, près de la mer, n'ayant point été habité depuis nombre d'années, était en ruine; mais le temps était beau, on pouvait y dormir, et même pendant l'orage nous pûmes le faire à l'aide de parapluies. Le Roi ne se plaignait de rien; les touchantes attentions de ses petits-enfants avaient su trouver le précieux secret de calmer ses profondes peines, dont rien ne se lisait sur ses traits altérés; on n'y voyait que l'effort héroïque qu'il faisait pour consoler les amis qui ne l'avaient point abandonné.

Le Roi manquait de tout, n'ayant emporté, au moment de son départ, que ce que son entourage avait prévu devoir être nécessaire; ce qui était de luxe fut négligé, au point que, dès ce premier jour, le duc de Rohan remarqua à la table du Roi des fourchettes de fer ou de plaqué. Il se souvint alors qu'une partie de l'argenterie royale avait, au premier moment de l'insur-

rection, été déposée au château d'Eu pour la mettre à l'abri du pillage, et que bientôt après une personne dévouée l'avait recueillie, cachée dans les caves de son château où elle devait être encore.

M. de Rohan crut devoir faire connaître ces détails à Sa Majesté au moment où il la voyait se servir du plus que modeste service que je viens de décrire. Le Roi fut touché de l'acte de dévouement de cette personne, mais ajouta : « Il est prudent de n'en pas parler, mais j'en conserverai le souvenir, qui ne peut et ne doit jamais être oublié. » Le Roi conserva fer et plaqué jusqu'au moment où il acheta de Mme la duchesse de Berry son service d'argenterie, qui se trouvait alors, lui dit-elle, à ses ordres, et placé en sûreté à Rosny, où elle passait généralement ses étés. Cette abnégation du Roi était touchante, et peint le noble cœur qui, dans la crainte de compromettre un ami, préférait de beaucoup se passer même du nécessaire.

Le Roi me dit un jour : « Sans vous en douter, vous m'avez mis sur les traces d'un incident qui est présentement la seule ressource qui me reste. » A mon étonnement, qu'il lut sur mon visage, il reprit : « Avez-vous donc oublié le grand Anglais gardien d'une caisse, dont le talent de Louise pour les caricatures nous a tous amusés. Eh bien, cette caisse, qui lui avait été confiée sur la côte de France, contenait une somme d'argent considérable venant des Tuileries, et qui fut placée immédiatement sur les fonds anglais. Ce précieux dépôt, qui appartenait à mon frère, sera pour moi maintenant d'un grand secours. »

J'étais loin de penser, à l'époque du récit de Mme de

Castellane, que le Roi pût jamais être en position de retrouver avec bonheur une semblable ressource.

C'est à Lullworth que l'on apprit l'affreuse catastrophe de la mort de M. le duc de Bourbon. Je me rappelai alors les détails circonstanciés dont je crois déjà avoir fait mention sur Saint-Leu; la partie d'ânes à laquelle s'était joint M. Hennequin, la matinée passée ensemble à Saint-Leu, plusieurs observations sur la chambre qu'occupait le prince.

Depuis, d'autres renseignements du plus haut intérêt me sont arrivés, renseignements que je veux communiquer à mes lecteurs. Je leur demande de me permettre de les transporter à quelques années plus tard, quand, revenue en France, je rencontrai par hasard, à une soirée chez Mme la duchesse douairière de Fitz-James, M. Hennequin. Il se souvint de notre rencontre, et m'apprit qu'immédiatement après la mort de M. le duc de Bourbon, il avait été envoyé à Saint-Leu par les princes de Rohan, ses héritiers du côté maternel. Il y arriva en même temps que les personnes chargées par M. de Sémonville de faire les investigations tendant à constater les causes de la mort du prince. M. le duc de Bourbon avait été remis sur son lit, qui gardait encore des traces de violence, telles que des empreintes visibles de souliers qui paraissaient avoir pénétré sur le matelas.

Les personnes envoyées par M. de Sémonville constatèrent, à la porte de l'escalier dérobé, un verrou de cuivre rond et flexible pouvant être fermé de l'intérieur de la chambre, mais pouvant aussi être ouvert et refermé de l'extérieur au moyen d'un crin qui pouvait y être attaché. Cette circonstance, tout extraordinaire,

dut faire réfléchir. Le verrou n'avait-il pas été refermé pour éloigner les soupçons?

« En entrant dans cette chambre, continua M. Hennequin, mon premier mouvement fut de m'élancer vers l'alcôve, où je retrouvai l'escalier dérobé tel que je l'avais vu peu de temps auparavant.

« Vous souvenez-vous, ajouta-t-il, de cette chambre isolée, propice au crime, de cette fenêtre basse qui, par son peu de hauteur, rendait le suicide invraisemblable, suicide dont on a voulu flétrir la mémoire du dernier des Condé?

« Le chirurgien, appelé en même temps que moi, avait déjà constaté que, d'après la position où il trouva les pieds, qui traînaient par terre, la strangulation était impossible. »

Tel fut le récit de M. Hennequin. D'autres ont déjà parlé de cette terrible et mystérieuse catastrophe, il ne m'appartient pas d'émettre une opinion à ce sujet : je n'ai voulu que témoigner du récit qui m'a été fait à cette époque.

Mais revenons à Lullworth, où nous avons laissé le Roi.

Dans une de ses promenades solitaires dans le parc même, au détour d'une allée, le Roi fut arrêté par des créanciers, anciens fournisseurs de l'armée de Condé, qui l'avaient poursuivi autrefois. Ils l'entourèrent; le Roi, les écoutant avec calme, put leur représenter « que leur demande ayant été entendue par les gens de loi à Paris, repoussée par les tribunaux comme exorbitante, il ne pouvait y faire droit telle qu'elle existait ». Ils eurent la cruauté de menacer le Roi de renouveler leurs

poursuites, ce qui le détermina à réclamer encore auprès de la cour de Londres le même asile qui lui avait déjà été donné avec tant de respectueux égards en Écosse. Des dépêches furent expédiés selon son désir; tout lui fut accordé avec grâce et intérêt sincère par le roi d'Angleterre, qui gardait attachement et respect à l'illustre exilé, frère de son cœur.

A peine les réponses du roi d'Angleterre furent-elles arrivées, que les préparatifs du départ furent faits. Se remettre sur cette mer où j'avais tant souffert me fit pousser un profond soupir, que le Roi entendit; sa bienveillante bonté me rassura. « Consolez-vous, me dit-il, ce n'est point un supplice qui se prépare pour vous; en véritable gouvernante, vous avez donné le courageux exemple de souffrir sans vous plaindre, et en bon père, je veux vous en récompenser. Vous irez par terre à Holyrood, et je veux vous donner une jouissance, celle d'emmener Louise avec vous. Vous lui ferez faire le voyage d'Angleterre, vous arrêtant chez les nombreux amis qui n'ont cessé de nous témoigner des sentiments d'attachement et de respect. Je chargerai ma chère petite-fille de les remercier, ne pouvant le faire moi-même. Prévenez-les d'avance de ma part, et commencez vos préparatifs de départ. » Mademoiselle fut ravie, je fus reconnaissante, et bientôt nous partîmes.

Le Roi voulut que la première visite de Mademoiselle fût pour lady Mornington, afin de la remercier du voyage qu'elle avait fait jusqu'à Portsmouth pour faire parvenir à Sa Majesté l'offre d'un asile que lui faisait le gouvernement anglais.

La seconde visite fut chez lady Clarendon, sa sœur,

qui reçut Mademoiselle avec bonheur. Le duc de Wellington obtint également de donner à dîner à Mademoiselle. Elle y fut charmante, remplie de tact et de grâce. Le duc, la conduisant à la place d'honneur, lui dit : « Mademoiselle est chez elle. » Elle appela alors lady Mornington, puis me dit tout bas : « J'ai bien envie d'avoir le duc de Wellington à ma gauche. » J'approuvai. On me mit en face de Mademoiselle, et on plaça près de moi sir Charles Stuart, ambassadeur d'Angleterre. Mademoiselle fut princesse par ses manières affables et polies, remplies de charme. Elle conta avec intérêt, modestie, et ne fut nullement embarrassée. Je le dis franchement, j'en étais fière.

On parla avec réserve, mais un peu, des troubles qui nous avaient amenés là où nous étions. Mademoiselle dit au duc de Wellington en souriant : « Monsieur le duc, vous qui êtes un si grand guerrier, pourquoi n'êtes-vous pas venu à notre secours à Saint-Cloud quand nous étions si malheureux? — Je n'avais pas alors l'honneur d'en avoir le droit », répondit-il avec tristesse. Elle soupira et dit en souriant : « Hélas! je le sais bien, ce n'était qu'une plaisanterie. » Adorable princesse! elle rougit, me regarda, et fut heureuse de me voir sourire aussi.

C'est à ce même dîner que lord Stuart, assis à côté de moi, me parla du départ de Saint-Cloud, et me dit la manière singulière dont il l'avait appris.

Fort inquiet de ce qui se passait, il avait été à Boulogne, chez M. de Rothschild, pour y chercher des nouvelles. A peine y était-il, qu'il vit arriver un secrétaire de celui-ci qui, revenant de Saint-Cloud, annonçait le

départ de la Cour effectué la nuit précédente; il rapportait une somme d'argent que M. de Rothschild lui avait confiée. Cette somme, dit-il, m'était destinée, et celui-ci, avec la prévoyance d'un ami, le raconta à lord Stuart. Ayant su que la veille on m'avait entendue dire aux valets de pied qui demandaient leurs gages: « Je n'ai plus rien, pas même un franc dont je puisse disposer », M. de Rothschild s'était empressé de m'envoyer cet argent que son secrétaire n'avait pu me remettre, m'ayant trouvée partie, et qu'il remit, devant lord Stuart, à M. de Rothschild. J'avais complètement ignoré cette touchante attention de M. de Rothschild; j'en fus reconnaissante, mais non surprise; il n'avait cessé d'être inquiet de notre sort. Profondément émue, je le racontai au Roi, qui me dit : « C'est admirable d'attention, et je n'en suis pas étonné. »

Peu de temps après notre arrivée à Holyrood, je tombai malade. Toutes les émotions que j'avais ressenties, le chagrin que j'avais éprouvé en m'éloignant de mes enfants avaient ébranlé ma santé. Je tombai dans un état de langueur qui inquiéta ceux qui m'entouraient; on pensait que je ne pouvais, sans danger, m'occuper de l'éducation de Mademoiselle. Le Roi m'accorda un congé, et, grâce aux soins intelligents du docteur Abercromby et à deux mois de repos passés chez lady Hampden, je me remis complètement. Je me hâtai de retourner en Écosse, où ma présence auprès de ma princesse était devenue nécessaire; à cette époque se fit à Édimbourg sa première communion, et je dois mentionner le dévouement de M. l'abbé Busson, qui, pour cet acte important, quitta sa position à l'arche-

vêché, sacrifia son avenir avec le plus noble désintéressement. De ce moment sa carrière fut brisée; il se retira dans sa ville natale, et là encore, au milieu des pauvres qu'il console, des sourds-muets qu'il instruit, il consacre sa noble intelligence à soulager ses semblables. Aimé, vénéré de nombreux amis, il donne l'exemple de toutes les vertus chrétiennes.

En 1832, les princes se décidèrent à aller habiter l'Allemagne, et, comme toujours, on partit sans savoir où l'on irait, où l'on serait reçu. Mme la Dauphine se rendit par terre à Londres, où elle devait attendre Mademoiselle; nous l'y rejoignîmes par une autre route.

Le Roi, son fils et son petit-fils, s'embarquèrent à Leith, où toute la population l'attendait sur le port. Tous les cœurs étaient émus en voyant pour la seconde fois le noble vieillard quitter cette terre d'Écosse où il avait trouvé l'hospitalité. Les cris de : Vive le Roi! ne cessèrent que lorsque le bâtiment fut trop éloigné pour qu'ils pussent être entendus.

Nous ne restâmes à Londres qu'une huitaine de jours; pendant ce temps, la Reine vint faire une visite aux princesses. Nous nous embarquâmes ensuite pour Rotterdam, et de là nous fîmes une excursion à la Haye.

Le général de La Rochejaquelein fit ce petit voyage avec nous, et un jour il aborda le sujet bien délicat de Louis XVII. Tirant de sa poche le portrait d'une intéressante figure, il dit à Mme la Dauphine . « C'est celui de votre infortuné frère. » Là s'engagea une conversation qui agita fortement Mme la Dauphine. M. de La Rochejaquelein était dans la persuasion que ce prince vivait encore. « Comment avez-vous jamais pu croire,

s'écria-t-elle avec vivacité, que s'il eût été possible de conserver le moindre doute, j'eusse pu hésiter à le reconnaître hautement? Est-il vraisemblable que j'eusse préféré mon oncle à mon frère? » Mademoiselle écoutait sans comprendre, malgré toute son attention; elle hasarda avec timidité quelques questions auxquelles Mme la Dauphine répondit : « Mme de Gontaut vous apprendra de cruelles choses dont je n'ai pas la force de vous parler. Je partirai de bonne heure demain, vous resterez seules; vous saurez tout, et comprendrez, mon enfant, une tristesse que quelquefois vous avez pu prendre pour de la brusquerie. »

Mademoiselle aimait Mme la Dauphine, la respectait, mais ne s'était point expliqué les moments de mélancolie dont elle voyait des traces sur ce visage empreint de douloureux souvenirs. Sa physionomie, de temps en temps sévère, lui imposait, mais dès que je pus lui faire connaître les souffrances que cette admirable princesse conservait dans son cœur, Mademoiselle joignit l'admiration au respect profond que lui avait toujours inspiré son auguste tante.

Le lendemain, de bonne heure, Mme la Dauphine partit; elle fit un chemin énorme à pied, seule, mais nous permit de la rejoindre au moment du déjeuner. Nous la suivions au pas, nous la rejoignîmes; elle avait beaucoup pleuré; en apercevant la voiture, elle s'arrêta. Mademoiselle descendit, se précipita dans les bras de sa tante, et dans l'expansion de son jeune cœur, elle témoigna vivement et en peu de mots son admiration. Mme la Dauphine lui imposa silence, et lui dit : « J'ai bien souffert! A présent que vous le savez, Louise,

remontons en voiture, et voyageons ensemble. » Nous repartîmes.

Les premiers moments de cette journée se passèrent bien tristement, et Mademoiselle, qui avait peine à se contenir, essaya quelques questions, et parvint à apprendre des détails sur le séjour du Temple. Tout l'intéressait, elle voulait connaître quelles étaient les occupations que cette auguste victime de l'égarement révolutionnaire put s'y créer. Doucement et petit à petit, Mme la Dauphine raconta qu'une des occupations qui adoucissaient ses peines fut d'apprendre par cœur la totalité de cet admirable livre : *La journée du chrétien.* « Là, nous dit-elle, je puisais résignation, consolation même. » Elle raconta ensuite que, comme distraction, elle avait fait, défait et refait sans cesse un morceau de tapisserie que son angélique tante, Madame Élisabeth, lui avait donné en se séparant d'elle. Une petite provision de laine fut un trésor, une distraction dont son pauvre cœur avait tant besoin. « Elle fit et refit, nous dit-elle, cent fois, avec cette même précieuse laine, différents dessins. »

Un de ses plus grands supplices fut d'ignorer les heures auxquelles on pénétrait dans son cachot. Madame Élisabeth avait obtenu du geôlier la promesse qu'il n'y viendrait jamais seul, et de Mme la Dauphine, celle que jamais ses gardiens ne la trouveraient dans son lit. Elle put, cette auguste victime, être toujours levée, habillée, quand ils vinrent le jour ou la nuit, car ils ajoutèrent à toutes leurs cruautés celle de n'avoir point d'heures fixes, ce qui lui fit passer des jours et des nuits à écouter, craindre, attendre. Ils ne la trouvèrent

jamais dans son lit, mais assise sur une chaise à côté.

Mademoiselle ne cessait de questionner, mais avec tant de tendresse, tant de respect, qu'il n'y eut jamais rien de plus touchant que cette sublime tante racontant, et cette délicieuse, charmante nièce écoutant à genoux, entourant de ses bras la sainte victime, qui put entrer avec simplicité et courage dans les moindres détails de la tragédie qu'elle put enfin aborder. Elle n'oublia pas même son travail de blanchissage, car elle lavait son linge elle-même, et le repassait ensuite en le mettant entre son matelas et ses draps.

Elle sut plus tard que la Reine entendit de sa prison le supplice que l'on faisait supporter à son malheureux frère. Un jour entre autres, sa mère entendit ses bourreaux lui dire : « Crie bien haut, Capet, afin que l'on puisse t'entendre proclamer ces mots : « La République « est éternelle. » Alors l'infortuné jeune prince répondit avec fermeté et persévérance : « Rien n'est éternel que Dieu ! » A cette courageuse réponse, les geôliers redoublaient leurs mauvais traitements, et le frappaient de coups de pied dans la poitrine, qui retentissaient jusqu'aux oreilles mêmes de la malheureuse mère !

Après avoir parlé de ces déchirants détails, Mme la Dauphine fut obligée de sortir de la voiture et de marcher seule une grande partie de cette journée. Quand nous la revîmes, elle était calme, tendre, et demanda à Mademoiselle de ne plus aborder jamais ce triste sujet; mais par sa touchante admiration et les marques que Mademoiselle put lui en donner, Mme la Dauphine comprit qu'elle obéissait en silence sans avoir rien oublié.

A la Haye, Mme la Dauphine désirait voir une galerie de tableaux; mais voulant garder son incognito, au premier moment elle fit demander cette permission sans se nommer. Ce secret ne fut pas sans doute deviné, car elle fut refusée. Ce même jour, Mme la comtesse du Cayla avait immédiatement obtenu cette petite faveur. Deux jours après, la présence de Mme la Dauphine ayant été connue, le Roi vint lui faire une visite qu'elle lui rendit à la campagne.

C'est à la Haye que nous vîmes M. de Lucchesi. Je renouvelai connaissance avec lui; il était venu plusieurs fois chez moi à Paris et assistait toujours aux assemblées et aux fêtes qui se donnaient aux Tuileries, et bien souvent chez moi. Nous parlâmes beaucoup de Mme la duchesse de Berry; il l'avait connue dès son enfance et vue intimement. Son père était Italien et de grande extraction. Ayant retrouvé Son Altesse Royale à Massa, au commencement de cette année (1832), il avait été chargé par elle de porter ses manifestes en Vendée, sa qualité de diplomate lui ayant permis de voyager en liberté.

Parvenus à Cologne, je quittai Mademoiselle, ayant obtenu un congé du Roi pour aller rejoindre, à Baden-Baden, le duc et la duchesse de Rohan et leurs enfants, avec lesquels je devais faire un voyage en Italie. Après avoir visité Gênes, Lucques, Pise, Florence et Venise, je revins par les Alpes Tyroliennes rejoindre les princes en Bohême, où ils s'étaient décidés à accepter un asile. Nous les trouvâmes à Prague, au château du Hradschin, qui domine cette ville. Mon absence avait duré deux mois, pendant lesquels Mademoiselle était restée

avec Mme la Dauphine, qui s'était fait un plaisir de me faciliter ce moment de vacances.

Mme la Dauphine emmena Mademoiselle aux eaux de Carlsbad, où elle tomba malade. Elle y rencontrait tous les jours M. le maréchal Maison. Cette rencontre lui fut pénible; elle se souvenait qu'il devait à Charles X son bâton de maréchal; quant à lui, il l'avait oublié, et l'affectation avec laquelle il paraissait devant les princes me parut au moins de mauvais goût.

Un soir, dans un concert, on chanta devant M. le duc de Bordeaux cet air connu : « O mon pays, sois mes amours, toujours! » Le prince fut ému et retint ces paroles, dont il fit sa devise favorite, qu'il fit graver sur un cachet.

Nous allâmes rejoindre à Tœplitz le Roi, qui avait la goutte. La princesse Hélène, depuis duchesse d'Orléans, vint avec sa mère le visiter. Le Roi chargea Mademoiselle de lui porter ses regrets de n'avoir pu les recevoir, étant malade; Mademoiselle s'en acquitta avec toute sa grâce. Elle trouva, de son côté, la princesse Hélène charmante. Celle-ci était dans l'enthousiasme de M. le duc de Bordeaux et ne pouvait assez l'exprimer. Elle le fit cependant d'une manière si touchante, que j'en fus vivement émue; elle partagea mon émotion, et nous nous jetâmes dans les bras l'une de l'autre. Ce souvenir est de quelque intérêt.

Après avoir reçu une visite de Leurs Altesses Royales le duc et la duchesse de Lucques et le prince leur fils, depuis mari de Mademoiselle, la famille royale revint à Prague; mais leur séjour y fut de courte durée, car

l'arrivée de l'empereur d'Autriche les força de quitter le château du Hradschin pour celui de Buschtierad. que le duc de Lucques prêta à Charles X.

Vers cette époque, Mme la duchesse de Berry vint rejoindre la famille royale. Je n'ai point parlé de son expédition en Vendée, héroïque entreprise où elle montra tout son courage, et qui n'échoua que par la trahison de l'infâme Deutz, ce Juif qui la vendit. Ces faits sont connus; ils appartiennent à l'histoire, et sortent du cadre que je me suis tracé. Je reviens à mon récit et à ma royale élève.

Mademoiselle avait quatorze ans, l'éducation était terminée. La charge de gouvernante des Enfants de France est inamovible, et nulle puissance au monde, pas même celle du Roi, n'eût pu en disposer sans un jugement des pairs. Ma tâche était remplie, j'étais libre, je jouissais du résultat de mes soins, de ces années dévouées à une seule et unique pensée.

Mademoiselle était une personne accomplie; mon but était atteint. On eût pu difficilement décider ce qui était le plus remarquable en elle, de la justesse, de la pénétration, du brillant de son esprit, ou de la bonté et de la sensibilité de son cœur. Heureuse de ce succès, j'eusse pu me retirer, mais d'autres devoirs me restaient : mes princes étaient exilés; mon cœur parlait haut, et je ne pouvais me décider à les quitter. Le Roi, d'ailleurs, désirait me conserver auprès de Mademoiselle. L'attachement profond que me portait mon auguste élève me touchait vivement le cœur; me séparer d'elle me paraissait chose impossible; je n'y songeai pas un instant. Dans son esprit si élevé, il restait encore place

pour tant de choses ! celles que j'y semais se développaient si bien en elle!

J'avais l'amitié et la confiance du Roi, Mme la Dauphine daignait avoir pour moi des sentiments d'estime et de bienveillante bonté qui ne se sont jamais démentis ; Mme la duchesse de Berry voyait avec plaisir entre mes mains la direction de ce cœur qui restait tout à elle, de cet esprit qu'elle devinait, et qui devait, plus tard, se révéler par des actes empreints d'une grande élévation et de la plus noble fermeté.

J'avais ma place à cette cour de l'exil, et cette place, je puis le dire sans vanité, obtenue tout naturellement, s'était agrandie par la dignité de ma conduite, plus encore peut-être que par la scrupuleuse exactitude de mon dévouement.

J'aurais donc été heureuse dans le malheur commun, car là où est le cœur, qu'importe le reste ?... La noble résignation du Roi, sa bonté, sa douceur avaient un charme inouï; les vertus de Mme la Dauphine nous offraient un inimitable modèle; avec Henri de France restait l'espérance de plus beaux jours, et de Mademoiselle j'étais sûre de recevoir toujours des consolations.

C'est le malheur des rois que ceux qui les entourent peuvent rarement s'entendre. Les chocs d'ambition et d'amour-propre survivent au pouvoir et au gouvernement des nations, et leur bruit vient troubler jusque dans l'exil la quiétude ou la philosophie de ces existences royales, victimes de l'inconstance des peuples. C'est l'histoire de tous les temps, et la Cour de Charles X ne devait pas démentir cette triste observation. C'est ici le

lieu de parler des sentiments que j'éprouvais pour Charles X et de ceux qu'il voulait bien m'accorder.

J'avais hérité pour lui du dévouement de mes parents; de son côté, habitué à me voir dès mon enfance, il avait pour moi une bienveillance dont il ne se rendait même pas compte, tant elle lui était naturelle. Plus tard, il me vit souffrir avec courage les malheurs de l'émigration, et l'estime qu'il m'accorda vint consolider ces premières impressions de sa jeunesse. Il avait en moi beaucoup de confiance, me parlait à cœur ouvert des personnes, des choses, des événements, et, particularité à la fois rare et bien flatteuse, jamais il ne me dit, après avoir épanché son cœur : « Ne répétez pas cela. » Il eût cru me faire injure.

Je n'ai jamais abusé de cette confiance, je n'ai jamais cherché ni à influencer ni à obtenir; toujours j'ai parlé au Roi avec franchise et une grande liberté. « Vous êtes insupportable », me disait-il souvent. Cependant il m'écoutait; immédiatement il me parlait de ce qui l'occupait; seule de ce genre à la Cour, il m'accordait le privilège de tout dire, et me pardonnait en faveur d'un dévouement dont il ne pouvait douter. C'est à cette opinion du Roi que je dus d'être chargée de l'éducation des Enfants de France; c'est avec sécurité que Mme la duchesse de Berry et les autres princes de la famille royale virent cette tâche confiée à mes soins.

Telle était donc ma position à la Cour de Prague, lorsque des événements dont il me reste à parler vinrent la rendre moins heureuse et plus difficile.

Le jour où Mgr le duc de Bordeaux eut quatorze ans, âge où les princes sont majeurs, les vœux et les

espérances des royalistes se rattachèrent plus directement à lui. Des provinces de France, et particulièrement de celles de l'Ouest, arrivèrent une foule de jeunes gens, appartenant aux familles fidèles, pour rendre hommage au jeune prince, objet d'amour et espoir d'avenir. M. de Chateaubriand était avec eux; son éloquence entraînante soutenait leur enthousiasme (1).

Cette démarche fut le signal de la discorde, elle gênait le règne paisible de vieux courtisans, qui craignaient de voir partager par d'autres l'influence qu'ils auraient voulu exercer seuls sur le Roi. Ce mouvement, ces espérances qu'il n'était plus appelé à diriger lui-même, et dont, par conséquent, il n'était plus l'objet le plus direct, purent contrarier le Roi. On lui persuada que

(1) M. de Chateaubriand désirait voir et connaître le prince dont il venait proclamer avec les jeunes gens la majorité. Arrivé à Prague, il courut à son appartement; il ne fut point admis : « Monseigneur est à ses leçons », lui dit-on. Un peu piqué de cette réception, il vint chez moi. « Ne vous découragez pas, lui dis-je, vous verrez le prince, et mieux qu'à ses leçons vous le jugerez. Il sait que vous êtes arrivé et brûle de voir l'auteur du *Génie du Christianisme*. Après le dîner du Roi, où vous serez, est le moment de la récréation; alors étudiez-le, questionnez, écoutez. » Cette idée lui plut, et quand le moment fut venu, il entra aisément en conversation. Monseigneur, sans hésiter, et avec intelligence, répondit. Mademoiselle, brûlant de les entendre, me demanda la permission de s'en approcher, je l'y encourageai; questionnée quelquefois, elle répondit avec grâce, à propos. Elle aussi était délicieuse, j'en jouissais, je l'avoue.

M. de Chateaubriand sur un canapé, Mademoiselle s'en était rapproché. M. le duc de Bordeaux, pour être plus près de lui, s'était établi à cheval sur le dos de ce même canapé. Ce tableau était charmant, et le poète ravi me dit : « Vos princes sont ravissants d'intelligence, surprenants de mémoire, d'à-propos, d'esprit, chacune de leurs remarques en est la preuve. M. de Barande peut être fier, lui qui les a conduits si haut, si bien. »

ces démarches étaient hors de saison; il y vit un danger pour le prince : il craignait l'influence de Mme la duchesse de Berry, qui, toute dévouée à la cause de son fils, était dominée par cette unique pensée. On arriva facilement à faire croire au Roi qu'on voulait arracher Mgr le duc de Bordeaux à sa tutelle, et le faire proclamer Roi par la Vendée. Je ne fus pas épargnée dans ces calomnies.

Touchée des sentiments que je voyais manifester avec une si chevaleresque ardeur, frappée de l'énergie de cette jeunesse française, toujours si capable de grandes choses, peut-être même électrisée par Mme la duchesse de Berry, j'avais partagé et encouragé leur exaltation; on m'en fit un crime. Quelque absurdes que fussent ces craintes, j'eus la douleur de les voir partager, même par Mme la Dauphine.

Voici ce dont on m'accusait :

La veille de leur départ, plusieurs de ces jeunes gens m'avaient demandé avec instance un souvenir donné par Mademoiselle. Je ne pus me refuser à appuyer leur demande. Mademoiselle détacha sa ceinture blanche, et la leur donna avec cette grâce qui, déjà, gagnait tous les cœurs. Ils se la partagèrent, la portèrent à leur boutonnière. Ceci fut blâmé.

Quelques-uns d'entre eux me parlèrent aussi des entraves que le police autrichienne, par suite de précautions diplomatiques, apportait à leurs mouvements, et de la peine qu'ils auraient à regagner leurs foyers; ils me supplièrent de leur venir en aide. Je songeai à ce qui m'avait déjà réussi à Saint-Cloud en 1830 : je mis sur des laissez-passer le sceau aux armes royales qui

était celui de la gouvernante des Enfants de France, et les signai. De tout cela on me fit un tort sérieux.

Déjà, malheureusement, notre bon Roi avait écouté les insinuations qui l'avaient privé de serviteurs honorables et dévoués. M. le baron de Damas avait été éloigné, je ne sais pour quel motif; il en avait été de même de M. de Trogoff, aide de camp du Roi. Je regardai comme une véritable faute (on le jugea généralement ainsi) l'éloignement de M. de Barande. Cet homme intègre, droit, loyal, franc jusqu'à la rudesse, ne tenait en rien aux intrigues de cour et les méprisait même. Instruit comme on en voit rarement de nos jours, son départ fut une véritable perte pour l'éducation des princes. Je le dis franchement, ce qui déplut.

Tout ceci s'était fait peu à peu ; M. le duc de Blacas restait seul en possession de la faveur de Charles X; cette faveur était sans bornes.

J'ai parlé ailleurs de M. de Blacas : froid, ferme, impassible, doué d'un esprit élevé et d'une profonde instruction, il avait tout ce qu'il faut pour obtenir de l'ascendant.

Depuis quelque temps, dans cet entourage si dévoué, s'étaient élevées des rivalités d'affection auxquelles l'ambition et l'amour-propre ne restèrent pas toujours étrangers.

Nous étions en avril 1834, et quatre ans d'exil passés dans la monotonie d'une vie restreinte, où l'on était sans cesse en présence les uns des autres, n'avaient pas contribué à maintenir l'harmonie. Comme d'autres, j'éprouvais cette influence. Pourquoi ne pas l'avouer? je me sentais peu d'entraînement pour M. de Blacas;

il avait pour moi, je le savais, fort peu de sympathie. Plus d'une circonstance me le fit croire.

Ma fille, la duchesse de Rohan, venait d'être dangereusement malade. Vous savez, mes enfants, mon affection et ma vive tendresse pour elle; le cœur peut sentir vivement plus d'une affection, et celle que je portais à M. le duc de Bordeaux et à sa sœur y laissait une bien grande place pour mes enfants.

Mme de Rohan devait me rejoindre; elle voulait, avec son courage, venir me consoler, m'aider à supporter des peines qu'elle comprenait trop bien; mais sa santé, si ébranlée alors, pourrait-elle supporter des agitations sans cesse renaissantes? Telle était la crainte qui me préoccupait. J'écrivis à ma fille, et ma lettre était dictée par cette pensée. Je la confiai à M. d'Hautpoul. Nul homme ne méritait mieux mon estime que le marquis d'Hautpoul, qui à cette époque quittait Prague pour rentrer en France; lui aussi avait dignement rempli son devoir, et partait cependant, sentant qu'il ne pouvait rester.

Mon affection pour ma fille m'engageait à renoncer à des devoirs remplis jusque-là avec bonheur et abnégation; la bonté du Roi ne lui permit pas de se refuser à des vœux manifestés par moi avec calme et fermeté, et que M. de Bourbon-Busset, mon gendre, inquiet lui-même pour ma propre santé, vint renouveler.

En consentant à mon départ, Charles X m'exprima que ce n'était qu'avec peine, quoique momentanément : « Nous nous rejoindrons bientôt, dit-il, et dans des temps plus calmes. » Il ne songea point à me remplacer : Mme la vicomtesse d'Agoult, et plus tard

Mme de Nicolaï, furent attachées à Mademoiselle, mais simplement comme dames pour accompagner. J'emportai tous les sentiments d'estime et de reconnaissance du Roi et de toute la famille royale, ceux surtout de mon auguste élève, dont je suis et serai toujours l'*amie chérie*, nom qu'elle me donnait dès son enfance. Le Roi voulut que ces sentiments fussent publics, et jamais séparation ne fut plus touchante ni plus flatteuse pour la personne qui s'éloignait.

Mademoiselle me donna une preuve d'affection qui me toucha profondément; je la trouvai avec surprise et émotion cachée derrière une glace, et me regardant avec tristesse pendant que j'écrivais. Elle avait voulu passer ainsi une partie de cette dernière soirée auprès de la vieille amie qui la quittait. Elle voulut aussi profiter du dernier moment où une communauté de pensées nous était encore possible pour joindre ses munificences à de faibles dons que je voulais laisser aux personnes qui nous entouraient. Le Roi, secondant le désir de Mademoiselle, lui permit, lors de mon départ, de m'accompagner pendant toute une journée de mon voyage. Elle était suivie de Mlle Vachon, qui la ramena à Prague. Nos adieux furent touchants. Rien n'effacera de mon souvenir et n'arrachera du fond de mon cœur cette admirable princesse, sur laquelle j'avais veillé pendant tant d'années de sollicitude et de bonheur.

M. et Mme de Bourbon-Busset partirent de Prague au même moment, et m'accompagnèrent jusqu'à Baden (1).

(1) A peine avais-je quitté Prague, que mes enfants tant aimés, le duc et la duchesse de Rohan, arrivèrent, espérant m'y trouver

Le Roi, le lendemain de mon départ, m'écrivit une lettre que j'ai conservée, où il me témoignait la plus complète satisfaction de l'éducation donnée à Mademoiselle; il reconnaissait avec plaisir que le plan fait par moi dès l'origine avait toujours été religieusement suivi, et qu'avec le plus grand dévouement je ne m'en étais jamais écartée un seul jour.

Hélas! je n'ai jamais revu le Roi! Partie pour le rejoindre, j'arrivai trop tard! Devenu souffrant, tous les médecins réunis conseillèrent à Sa Majesté un voyage à Goritz. Le choléra vint y porter ses ravages et atteignit le Roi; il n'existait déjà plus lorsque j'arrivai. Mme la Dauphine vint bien loin à ma rencontre, et ce fut dans sa voiture que je rejoignis Mademoiselle à Goritz, où je retrouvai aussi M. le duc de Bordeaux. La mort de notre bon Roi avait bien assombri cet intérieur que je venais retrouver avec tant de bonheur.

Mademoiselle avait bien prévu que mon premier désir serait de visiter le tombeau du Roi que nous regrettions si profondément. Elle me prévint qu'une messe serait célébrée le lendemain de mon arrivée dans l'église des Célestins, au haut d'une montagne escarpée, que le Roi montait chaque jour à pied. Ses précieux restes reposaient dans le caveau d'une chapelle où j'allai prier. L'autel était orné de fleurs artificielles, faites par Mademoiselle. Pendant ma prière, le feu y prit par accident; il en résulta une illusion qui frappa vivement mon imagination.

et, connaissant ma tendresse, calmer par leur présence le malaise causé par les intrigues, connues généralement, dont j'étais entourée.

Derrière le tabernacle, était un tableau qui représentait les âmes du purgatoire élevant leurs mains suppliantes vers le ciel. En levant les yeux, je les vis à travers les flammes; une de ces âmes me parut s'élever plus haut que les autres : « Oh! me dis-je, cette âme est celle du Roi, un des élus de Dieu! » Profondément émue, je redoublai d'ardentes prières. Mademoiselle, qui vit mon trouble, pria avec moi.

Le caveau où le Roi avait été déposé, étant le seul dont on pût disposer, appartenait à la famille Della Torre, maison alliée à celle de La Tour et Taxis. Ce nom était celui d'une des institutrices de Mademoiselle, descendante de cette antique race.

Le reste de ma vie, mes chers enfants, vous est connu. Je l'ai passé au milieu de vous, heureuse de votre affection et satisfaite d'un passé qui ne me laisse que de doux et honorables souvenirs. J'ai accompli avec conscience l'immense et glorieuse tâche qui me fut confiée; le succès a couronné mes efforts. La douce et angélique nature de Mademoiselle a rendu mon devoir facile; jamais elle ne repoussa mes avis. Son admirable intelligence et sa persévérante attention lui rendaient ses progrès en toutes choses prompts et durables. La justesse de son esprit, qui s'est manifestée dès ses premières années, lui a fait adopter des principes solides, dont la religion est la première base. La bonté de son cœur a aidé à les développer et à faire d'elle cette femme d'élite, cette femme accomplie, à la hauteur des circonstances les plus délicates et les plus difficiles. Dans l'impuissance où je suis de faire connaître toutes les qualités et toutes les vertus de ma princesse adorée,

qu'il me soit permis de rappeler ici la lettre que Son Altesse Royale la duchesse de Parme, devenue régente, écrivait en mai 1854, après l'assassinat de son époux, à Sa Sainteté le Pape Pie IX, et d'en retracer les principaux articles.

« Dans le moment le plus douloureux et le plus solennel de ma vie, je viens demander à Votre Sainteté sa bénédiction pour l'enfant qu'un crime affreux vient de charger du poids d'une couronne, et pour moi-même que la divine Providence a chargée de l'importante mission d'en ôter les épines.

« La miséricorde infinie de Dieu m'a accordé dans ma profonde affliction une immense consolation par le courage très chrétien et la piété résignée avec laquelle celui que je pleure a rendu son âme à son Créateur, bénissant sa divine volonté, et mettant toute sa confiance dans la croix de Notre-Seigneur, etc.

« Je demande encore à Votre Sainteté la bénédiction pour mon fils Robert et pour mes trois autres enfants ; je la lui demande pour moi aussi, afin que je n'agisse que pour la gloire de Dieu. Je lui demande enfin une prière pour cette âme si chère, et qui a quitté ce monde avec un repentir et une foi dignes d'un fils de saint Louis ! »

J'ai élevé Mademoiselle depuis sa première heure, et cette lettre est mon titre de gloire. Elle a été appréciée comme elle le mérite, et je ne puis m'empêcher de transcrire ici quelques passages d'une lettre qui me fut adressée à ce sujet par un illustre orateur, chez lequel l'esprit et l'éloquence sont unis aux plus nobles sentiments :

« J'éprouve un véritable plaisir à vous redire, Madame, la chaleureuse admiration que la lettre de Mme la duchesse de Parme inspire à tous ceux que je rencontre et à qui j'en parle, à l'Académie ou ailleurs. Quant à moi, j'ai eu sous les yeux une foule de lettres adressées par des rois et des princes au Saint-Siège, et je ne me souviens pas d'en avoir jamais lu qui ait complètement répondu aux exigences d'une situation pareille. La mère, la veuve, la souveraine, y parle un langage qui ne laisse rien à désirer. La foi orthodoxe de l'humble fille de l'Église s'y associe dans une mesure parfaite à l'intelligente dignité d'une princesse faite pour gouverner. On jouit profondément de voir une petite-fille de saint Louis agir et parler comme saint Louis lui-même. Aussi l'attention de l'Europe se pose-t-elle sur ce petit État où règne un si grand cœur.

« Vous devez bien jouir, Madame la duchesse, de cette sympathie si générale pour une princesse qui vous est chère à tant de titres? »

Parlerai-je de Mgr le duc de Bordeaux? Il appartient à l'histoire, et Dieu permettra, j'espère, que ses grandes et nobles qualités se montrent à tous les yeux.

Ma mission ici-bas a été l'éducation : chargée de celle des princes sur qui reposait l'espoir de la France, ce grand devoir ne m'a pas fait oublier ce que je devais à mes propres enfants. Après avoir fait l'éloge mérité de mes royaux élèves, j'ai le bonheur de pouvoir faire avec la même vérité celui des êtres qui occupent et ont toujours occupé la première place dans mon cœur. Le portrait de l'une d'elles a été tracé par son mari, et je le rappelle ici : « Charlotte est un ange, qui ne tient à la

terre que par le bout du pied. » L'autre, Joséphine, duchesse de Rohan, fut enlevée à mon amour et à celui de son époux. L'énumération de ses qualités et de ses vertus ne peut entrer dans ces pages, elle ne saurait tenir dans un si court espace.

Il ne me reste donc qu'à rendre grâces à Dieu de tout ce qu'il m'a déjà accordé sur la terre. L'amour de mes enfants, l'estime de tous, ont été la récompense d'une vie pleine de sacrifices. J'ai marché au grand jour, tenant par la main d'illustres élèves qui font ma gloire, et dont la pensée soutient et embellit le reste de ma vie.

Puissent les souvenirs que je viens de retracer offrir à mes enfants quelque intérêt, et leur rappeler longtemps une mère qui leur a toujours gardé la première place au fond de son cœur !

1855.

TABLE DES MATIÈRES

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

FIN.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 12135.

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

LE VOLUME BROCHÉ : 3 FR. 50

Mémoires du général baron de Marbot. Tome I. *Gênes, Austerlitz, Eylau.* — Tome II. *Madrid, Essling, Torrès-Védras.* Tome III. *Polotsk, la Bérésina, Leipzig, Waterloo.* 77e édition. 3 volumes.

La Fin d'une société. **Le Duc de Lauzun et la Cour intime de Louis XV,** par Gaston Maugras. 13e édit.

La Fin d'une société. **Le Duc de Lauzun et la Cour de Marie-Antoinette,** par Gaston Maugras. 10e édit.

(Couronnés par l'Académie française, prix Guizot.)

Souvenirs de la comtesse de la Bouëre. **La Guerre de Vendée.** (1793-1796). Publiés par madame la comtesse de la Bouere, 3e édition.

Une Famille noble sous la Terreur, par Alexandrine des Echerolles. 5e édition.

Journal des prisons de mon père, de ma mère et des miennes, par madame la duchesse de Duras, née Noailles, 2e édition.

Anne-Paule-Dominique de Noailles, marquise de Montagu. Nouvelle édition, avec portrait.

Mémoires du colonel Combe (1812-1815).

Voyage d'Italie (1826-1827), par madame la comtesse Potocka, publié par Casimir Stryiensky. 2e édition.

Souvenirs de guerre du général baron Pouget (1767-1851), publiés par Mme de Boisdeffre, née Pouget.

Amours de sainte. **Mme Loyse de Savoye,** par le marquis Costa de Beauregard. Récit du quinzième siècle. 5e édit.

Mémoires du temps de Louis XIV, par Du Cause de Nazelle, publiés avec une introduction et des notes, par Ernest Daudet. — *La Vie en province au dix-septième siècle. — Les Mœurs à l'armée et dans la société parisienne. — Guerre de Hollande. — Expédition de Candie. — Complot du chevalier de Rohan, de Van den Enden et de Latréaumont.*

Le Divorce de Napoléon, par H. Welschinger.

Souvenirs militaires d'un officier français (1848-1887), par le colonel Ch. Duban.

Mémoires d'un grenadier anglais (1791-1867), par William Lawrence, traduit par H. Gauthier-Villars.

La Guerre de 1870, par Arthur Chuquet (11e mille).

1870. La perte de l'Alsace, par le commandant E. Picard.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 12135.




Duke University Libraries
D02463274S